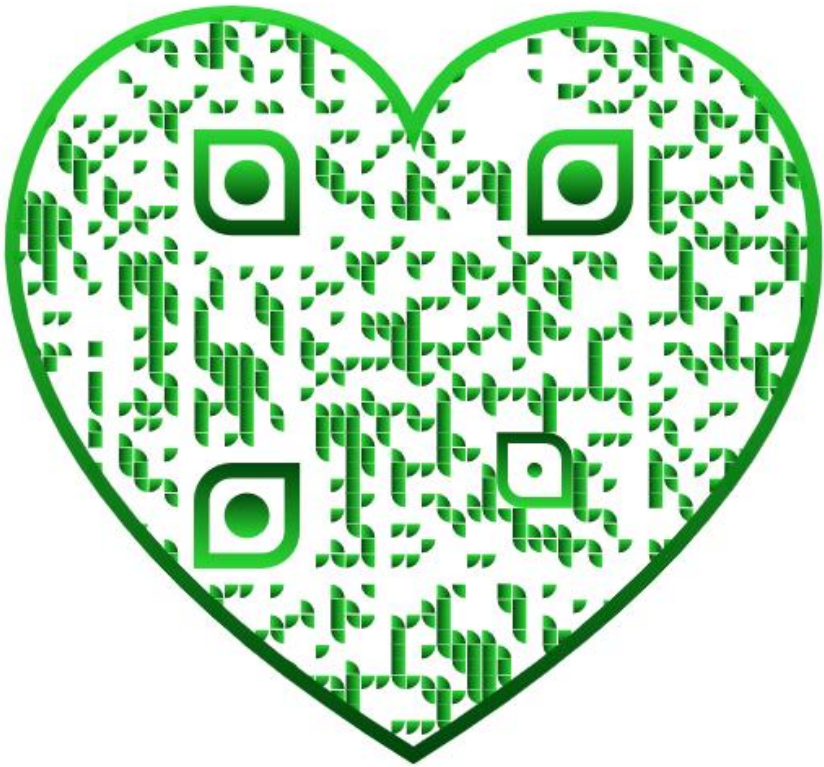
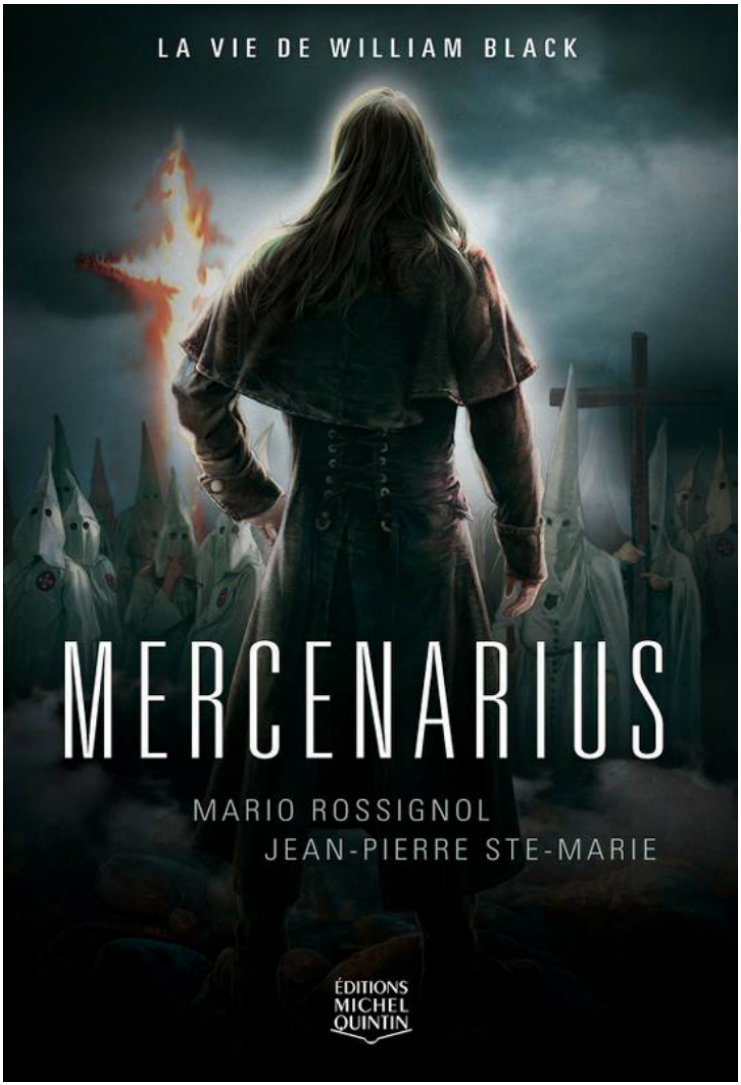
LA VIE DE WILLIAM BLACK

MERCENARIUS

MARIO ROSSIGNOL
JEAN-PIERRE STE-MARIE

ÉDITIONS
MICHEL
QUINTIN




LA VIE DE WILLIAM BLACK
MERCENARIUS
MARIO ROSSIGNOL
JEAN-PIERRE STE-MARIE
ÉDITIONS
MICHEL
QUINTIN

MERCENARIUS

MARIO ROSSIGNOL
JEAN-PIERRE STE-MARIE

ÉDITIONS
MICHEL
QUINTIN

Conception de la couverture et infographie : Marie-Ève Boisvert, Éditions Michel Quintin
Illustration de la couverture : Boris Stoilov
Conversion au format ePub : Studio C1C4

La publication de cet ouvrage a été réalisée grâce au soutien financier du Conseil des Arts du Canada et de la SODEC. De plus, les Éditions Michel Quintin reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt
pour l'édition de livres – Gestion SODEC

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays. Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre, par procédé mécanique ou électronique, y compris la microreproduction, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

ISBN 978-2-89435-930-3 (version ePub)
ISBN 978-2-89435-746-0 (version imprimée)

© Copyright 2014

Éditions Michel Quintin
4770, rue Foster, Waterloo (Québec)
Canada J0E 2N0
Tél. : 450 539-3774
Téléc. : 450 539-4905
editionsmichelquintin.ca

Car il n'est rien de caché qui ne doive être découvert,
rien de secret qui ne doive être connu et mis au jour.
Luc 8,17

PREMIÈRE PARTIE

LES ORIGINES

1

Montagnes du Dragon, province du Natal, Afrique du Sud.
Le dimanche 19 janvier 1879.

Mopo, le sorcier zoulou, se redressa tout net sur sa couche.

Le soleil du matin forçait les contours mouvants de la toile tissée qui obstruait l'entrée de la case. Le rêve obsédant qui l'avait tiré de son sommeil était encore présent dans son esprit, se mêlant aux images que lui renvoyait son regard vitreux. Il porta instinctivement la main à son bas-ventre puis à son membre raidi et douloureux. Le désir insoutenable qu'il éprouvait pour Mandi, la plus jeune des filles de son roi, couplé à une infection chronique, le poussait parfois à poser des gestes incohérents qui le faisaient passer pour possédé par un esprit maléfique.

Aidé du sang de scorpion, une mixture hallucinogène de son cru qui le plongeait des nuits entières dans les songes les plus fous, Mopo avait encore rêvé qu'il enlevait la belle. Ensemble ils couraient dans la savane jusqu'aux falaises de l'Amphithéâtre qui s'étendaient sur cinq kilomètres. Arrivés à leur pied, ils se jetaient nus dans la rivière Tugela, là où ses eaux s'écrasaient au terme d'une chute vertigineuse de près de mille mètres. Le bruit de la chute couvrait les voix et les cris. Il entraînait Mandi sur le bord de la rivière pour la retourner sur le ventre et la prendre ainsi, entre les rochers polis par l'érosion. Mandi refusait toujours. Elle s'y opposait, se disant trop jeune pour le sorcier et voulant se réserver pour le mari que choisirait son père. Mais Mopo n'avait que faire de sa réticence. Il l'écrasait, la retenait là entre les pierres et glissait sa main fougueusement entre les cuisses de la princesse.

C'est à ce moment que celle-ci paniquait et tentait désespérément de se défaire de l'emprise du sorcier. Une main dans ses cheveux, Mopo lui tenait la tête appuyée contre la roche alors que la jeune fille s'écorchait les genoux en tentant de s'échapper. De minces filets de sang venaient teinter l'eau de la rivière et, à leur vue, le sorcier s'excitait encore plus. De ses genoux, il forçait la princesse à écarter les jambes tout en tenant son sexe durci bien en main. La jeune femme était un sanctuaire qu'il ne pouvait s'empêcher de violer, et ce, malgré la colère à laquelle il s'exposait de la part du roi. Son désir était plus fort que tout, plus fort même que la raison. Il était prêt à mourir pour déverser sa semence dans ce corps jeune et épanoui. Ainsi à travers elle aurait-il la chance de survivre. Mopo retenait la jeune femme qui s'essoufflait. Ses forces l'abandonnaient et la possibilité de s'échapper devenait de moins en moins envisageable. Ainsi se donnait-elle au sorcier qui, sans la moindre retenue, se frayait un chemin le plus profondément possible dans le corps de sa victime. Rien ne pouvait plus l'arrêter maintenant. La femme était soumise et elle lui appartenait. Il pouvait en faire ce que bon lui semblait et jeter en elle toute sa rage et son dévolu. Chacun de ses coups de bassin s'accompagnait des cris de la princesse, étouffés par les chutes de la Tugela. Les nuages d'eau projetés par les chutes les enveloppaient pour les garder à l'abri des regards. Vraiment, rien ne pouvait l'arrêter. Mopo allait se déverser en elle comme les chutes se jetant du haut de la falaise. Il allait crier sa victoire et se projeter en elle comme si tous ses ancêtres en étaient témoins. Son liquide vital se fraierait un chemin dans la femme, comme une coulée de lave ou un éboulement de rochers. Puis il resterait là, entre les jambes de la princesse, comme coincé entre des montagnes aux cimes couvertes de neige. C'est alors qu'il avait reconnu la voix du roi Cetshwayo, une voix de fureur dont il se croyait à l'abri, et qui l'avait arraché à son sommeil, à son rêve de possession malsaine.

Mieux valait que tout cela n'ait été qu'un rêve, se dit le sorcier en massant ses tempes endolories. Le roi le brûlerait vif s'il apprenait ne fût-ce qu'une parcelle de ce rêve.

Mopo poussa la toile et se glissa à l'extérieur de la case en agrippant sa sagaie au passage. Puis il avança de quelques pas, nu dans la chaleur du matin, le liquide séminal gouttant de son gland piqueté de verrues purulentes.

Demain il verrait le roi. Il lui ferait voir la victoire contre les Anglais qui

voulaient voler leurs terres.

Mais d'abord, il devait encore trouver un scorpion.

Mopo courait à en perdre haleine dans la plaine aride. Comme s'il avait voulu distancer les rêves dangereux de la nuit précédente, le sorcier fuyait à toutes jambes, serrant dans sa main la vieille sagaie armée d'un os pointu. Là, dans le sol poussiéreux, il trouverait à coup sûr ce qu'il venait chercher. Le roi Cetshwayo attendait de lui plus qu'un simple conseil. Il attendait ni plus ni moins les détails précis qui lui permettraient d'entrevoir l'issue de la bataille qui se dessinait à l'horizon.

Tout avait commencé deux ans plus tôt, alors que le haut commissaire des possessions britanniques en Afrique du Sud avait conçu l'idée de réunir les colonies anglaises, les républiques boers et les royaumes africains, dans une seule confédération, dirigée bien sûr par le gouvernement du Royaume-Uni. Évidemment, la découverte d'importants gisements de diamants à Kimberley en 1868 avait été une forte motivation pour l'Empire britannique. Néanmoins, un obstacle de taille se dressait entre le commissaire et la réalisation de son plan : le roi zoulou Cetshwayo.

C'est que ce dernier avait rejeté du revers de la main les exigences du haut commissaire, qui réclamait rien de moins que le démantèlement et le désarmement de l'armée zouloue, la modification des frontières, ainsi que la désignation d'un représentant britannique qui aurait voix au grand conseil de la nation. Tout refus serait considéré comme un *casus belli*[1]. L'expiration de l'ultimatum était passée depuis une dizaine de jours, sans que le roi ait daigné répondre au commissaire.

Une armée d'invasion de 13 000 hommes avait aussitôt été mise sur pied par les Anglais sous le commandement du baron de Chelmsford, qui estimait disposer de forces suffisantes pour prendre aisément le royaume zoulou. Le plan du baron était fort simple. D'abord foncer sur Ulundi, la capitale zouloue, puis capturer le roi Cetshwayo et anéantir son *impi*[2].

Inquiété par ces pensées qui prenaient la forme d'une inévitable épreuve de force entre deux royaumes que rien ne pouvait rapprocher, Mopo s'arrêta enfin non loin d'un amas de gigantesques rochers qui semblaient jadis avoir

été jetés là par un géant furieux. Il fallait à tout prix empêcher les hommes blancs de conquérir ce qui restait de l'Afrique libre. Et pour ce faire, il devait d'abord voir l'avenir, et le montrer au roi.

Le sorcier contourna silencieusement l'amas de rochers tout en jetant autour de lui de brefs coups d'œil à la dérobée. Mieux valait éviter de se faire surprendre par un guépard ou un lion solitaire.

Le souffle court, il se mit à frapper le sol du manche de sa sagaie. La course avait été harassante mais lui avait fait du bien. Ainsi Mopo chassait-il les nombreux démons qui le tourmentaient. Et la jeune fille du roi faisait sans aucun doute partie de ceux-là. La transpiration mouillait son corps tout entier et lui brouillait un peu la vue. Il s'essuya machinalement les yeux du bout des doigts. Aussi loin que le regard pouvait porter, il n'y avait que la plaine recouverte d'herbes sèches et parsemée de quelques arbres ou arbustes. Aucun fauve à l'horizon.

Mopo reprit son manège, tapotant le sol du bout de la hampe de son arme. Il cherchait les trous dans le sol et qui s'enfonçaient sous les rochers. Une odeur piquante lui fit lever la tête. Au loin, droit devant, un feu de brousse consumait rapidement les herbes hautes et les arbrisseaux chétifs. Prudemment, Mopo continua de contourner les rochers tout en frappant le sol. Le bruit du vent sec venu du désert qui transportait les cris angoissés des animaux en fuite agaçait le sorcier. La fumée courait dans l'air, séparant le bleu du ciel de la couleur jaunâtre des herbes au sol pour créer un décor sauvage de fin du monde.

Mopo repéra enfin un trou. Certains indices lui laissèrent présager qu'il pouvait bien être habité. Avec la pointe de la sagaie, il fouilla autour pour en ramollir la terre. Trois jeunes scorpions s'agitèrent aussitôt pour lui faire face, prêts à se défendre. Mais le sorcier s'éloigna en tâtant sa besace. C'était une mère qu'il voulait capturer. Une mère et ses petits.

Plus loin, il découvrit enfin un terrier plus imposant. Encore une fois, du bout de sa sagaie, il creusa la terre et dégagea les abords du trou afin d'évaluer dans quelle direction s'enfonçait le couloir. La terre s'effondra. Il vit que plusieurs galeries allaient dans des directions différentes. Mopo glissa la sagaie dans les petites galeries. Il procéda doucement pour ne pas blesser les bêtes. Une fois assuré qu'il n'y avait rien, il creusa de ses mains pour dégager la terre avant de reprendre la sagaie afin de tâter le terrain.

Après plusieurs minutes d'efforts, deux grosses pinces noires apparurent

enfin.

Mopo recula d'abord de quelques pas et jeta encore un regard à la ronde. Puis il s'approcha doucement de l'animal dont il pouvait maintenant voir la tête. Il était de taille imposante. Le sorcier se força au calme et s'obligea à respirer lentement. Il ne devait pas l'effrayer. Il ne devait pas s'effrayer. Un sourire triomphant barra son visage émacié. Pourtant, ses dents jaunes et déchaussées, certaines ébréchées et d'autres absentes, le faisaient souffrir depuis quelques jours.

La femelle s'arracha à ce qui restait de sa tanière. Elle était énorme, superbe, mortelle. Des dizaines de petites taches blanches se tenaient sur son dos. C'était des pullus, des scorpions nouveau-nés. Mopo ne put s'empêcher de sautiller de plaisir. Mais il fallait être prudent. La bête était furieuse. Elle détestait le soleil direct. Et l'homme avait détruit son terrier. Vu son âge et sa condition physique, une seule piqûre de ce scorpion signifierait assurément la mort pour le sorcier. Une douleur insoutenable précéderait la paralysie, puis l'arrêt cardiaque. Il devait être prudent.

Les souvenirs refluaient avec autant de force que son désir de vivre. Il se rappelait avoir survécu, dans son adolescence, à la piqûre du scorpion géant. Lui et ses amis s'amusaient souvent aux dépens de ces bestioles qu'ils poussaient au suicide. Ils formaient un cercle de charbons ardents ou de petit bois enflammé et y déposaient au centre le scorpion noir. La bête demeurait d'abord immobile, jusqu'à ce que le feu se mît à la brûler. C'est alors qu'elle commençait à s'énerver, à s'effrayer. Les jeunes riaient, prenaient des paris. Courageuse, la bête fonçait droit vers les flammes comme pour tenter de les traverser. La douleur était trop forte et elle reculait aussitôt. On criait, on tapait dans les mains. Partout autour du cercle enflammé le scorpion cherchait un passage. Mais il n'y en avait aucun. Alors, se retirant au centre du cercle, l'animal entrait à nouveau dans une parfaite immobilité. À ce moment, les jeunes savaient qu'il n'en avait plus pour longtemps. Leurs cris encourageaient la bête à emprunter l'ultime issue. Puis, tout à coup, le scorpion prenait sa décision. Il retournait contre lui-même son dard empoisonné et se donnait la mort sans hésiter.

Mopo s'arracha à ses souvenirs et s'obligea à plus de concentration. La drogue lui manquait et ses mains tremblaient un peu. Il balaya de nouveau l'horizon de ses yeux torves puis s'avança vers le scorpion. Il les lui fallait tous. La mère et ses petits.

Le Zoulou connaissait bien l'animal et ses réactions. Il devait simplement se concentrer. Il ne suffit pas de prendre un scorpion par la queue pour en éviter la piqûre. Avec ses grandes pinces, il peut pratiquement rejoindre chacune des parties de son corps. S'il parvient à lui pincer un doigt, le premier réflexe de l'homme est de lâcher la queue. Celui du scorpion est de darder aussitôt.

Mopo ouvrit doucement sa besace qu'il portait en bandoulière et en tira un sac de toile avec un cordon de nerf qui servirait à enfermer les petits. Il s'approcha encore de la mère qui, fébrile, piétinait. Le sorcier s'immobilisa et retint même son souffle. Le scorpion sembla tout à coup en faire autant. Mopo lâcha le sac qu'il tenait du bout des doigts. Lorsque le sac toucha le sol, la bête chargea, agressive. Vif comme le feu qui embrasait la brousse, le sorcier zoulou saisit l'animal par la queue au niveau de la poche à poison et le souleva dans les airs, ses petits tombant de son dos tout autour. Le scorpion se tordit et bougea son dard d'avant en arrière pour tenter sans succès de piquer l'homme. Mais au moment où Mopo allait le jeter dans la besace, l'animal atteignit son index avec l'une de ses pinces. La douleur fulgurante arracha un cri au sorcier qui refusa de lâcher sa prise. Il cracha toute la salive qu'il avait en bouche à la tête du scorpion qui, surpris, relâcha son étreinte sur le doigt. Mopo le jeta aussitôt au fond de la besace et en referma le rabat. La douleur était persistante et le sorcier rageait toujours à mesure qu'il récupérait les petits affolés qui ne pensaient même pas à s'enfuir.

Une fois dans le noir au fond de leur sac, les bestioles se tinrent tranquilles. Le sorcier avait eu ce qu'il voulait. Encore une fois.

Il grimpa jusqu'au sommet de l'amas de gros rochers et fit un tour complet sur lui-même. Il n'y avait rien à l'horizon si ce n'était ce feu de brousse qui continuait sa progression dans le vide de la plaine. Et il venait dans sa direction. Mieux valait partir tout de suite pour arriver à Ulundi avant la tombée de la nuit. Il lui faudrait encore des heures pour préparer la potion, la consommer, en interpréter les effets.

Il lui serait impossible de dormir cette nuit.

Demain, il porterait la mixture qui influence les ancêtres au roi Cetshwayo. Ce sont les ancêtres qui lui feraient voir comment mener sa guerre contre l'envahisseur blanc.

Et pendant que le roi rejoindrait le monde spirituel, Mopo devrait

résister à l’envie de lui ravir sa fille.

2

Ulundi, province du Natal, Afrique du Sud.
Le lundi 20 janvier 1879.

Mopo s'avança prudemment en direction du roi. Arrivé assez près, il s'inclina bien bas et attendit que l'autre lui donne la permission de se redresser. Une fois qu'il se fut relevé, son regard se perdit un peu plus loin derrière, là où se tenait Mandi, la fille de Cetshwayo. La jeune fille baissa les yeux, car la vue du sorcier ne lui inspirait que crainte et dégoût. Elle savait qu'il pratiquait le *muthi* noir[3] et préférait garder ses distances avec l'homme, qui la considérait avec un peu trop d'insistance.

— Es-tu prêt à communiquer avec les ancêtres et à recevoir leurs conseils, ô mon roi?

Cetshwayo s'avança un peu, ne quittant pas des yeux la fiole que tenait devant lui le sorcier. Il leva la main et fit signe à deux hommes qui se tenaient en retrait d'approcher.

— Dites-moi, messagers, où en est l'armée de l'envahisseur.

L'un des deux hommes s'éclaircit la voix avant de se lancer dans une description précise de la situation qui les préoccupait.

— L'envahisseur anglais possède plusieurs milliers d'hommes, dit-il, dont au moins deux mille qui montent des chevaux. Mais il a séparé son armée pour nous attaquer sur trois différents fronts. Il est clair qu'ils veulent prendre notre capitale, Ulundi. Le gros de leurs forces se dirige droit sur nous alors que les deux autres colonnes s'amènent pour nous prendre en tenailles de chaque côté. C'est la stratégie qui se dessine, mon roi. L'*impi*

attend tes ordres.

Cetshwayo se frotta le visage et alla vers la grande chaise en bois qui lui servait de siège aux conseils de clans. Il s'y laissa tomber lourdement, comme si tout le poids de l'attaque imminente des Britanniques lui pesait sur les épaules. Le roi zoulou ne voulait pas la guerre. Il se savait inférieur en force à l'adversaire qui se pointait maintenant aux portes de sa ville. Mais le conflit était inévitable. Mieux valait donc attendre l'attaque et se défendre, afin de prouver au monde qu'il n'avait aucune intention agressive. Il disposait quand même d'une armée de 55 000 hommes suffisamment entraînés pour tenir tête aux Anglais pendant un bon moment.

L'*impi* avait été créée par le fondateur du royaume zoulou, le roi Chaka, bien des années auparavant. Doté d'une force physique exceptionnelle et d'une endurance peu commune, le solide individu excellait au combat. Son charisme et son sens de la stratégie militaire eurent d'ailleurs tôt fait de forger sa réputation. Chaka réunit les clans et les tribus sous un seul royaume : celui des Zoulous. Son armée dépassait les 100 000 hommes et c'est pour elle qu'il créa la technique d'attaque dite « tête de buffle » : les troupes sont divisées en quatre sections, deux ailes forment les cornes du buffle et deux sections centrales placées l'une derrière l'autre forment la tête. Opérant un mouvement giratoire, l'une des ailes attaque, tandis que l'autre se cache et n'intervient que lorsque le combat est engagé. Ainsi l'*impi* zouloue a-t-elle pu devenir la plus puissante machine de guerre de l'Afrique du Sud.

Tout comme le roi Chaka avant lui, Cetshwayo avait tenté d'améliorer et de moderniser les techniques de son armée. Celle-ci possédait bien 5 000 vieux mousquets, mais les guerriers zoulous étaient mal entraînés au maniement des armes à feu. Ils préféraient de loin combattre avec leur sagaie et leur grand bouclier de cuir.

Lorsque le roi Cetshwayo releva enfin la tête dans un soupir, il surprit Mopo à reluquer du côté de sa fille. Il frappa violemment le bras de son siège pour attirer l'attention du sorcier qui sursauta.

— Apporte-moi ta mixture, sorcier, lui lança le roi, je dois prendre une décision. Et j'ai besoin de l'avis des ancêtres.

Mopo s'approcha et tendit la fiole ouverte au roi. Composée entre autres choses des corps broyés des scorpions naissants et du venin de la mère, la potion du sorcier possédait sans aucun doute un pouvoir psychotrope puissant.

Le roi but d'un trait le visqueux liquide, affichant du coup une grimace amère. Il ne fallut que quelques secondes pour qu'il se retrouve en proie à de violentes convulsions. Sa fille et ses hommes se précipitèrent vers lui.

Lorsque Mandi passa en courant près du sorcier, Mopo sentit son odeur et ne put réprimer sourire et tremblements.

Les effets de la potion avaient mis plus de trois heures à s'estomper. Mandi avait crié moult insultes au sorcier qui, s'il l'avait pu, l'aurait aussitôt culbutée sur une table pour lui prendre de force sa virginité. Mais les gardes du roi étant présents, il avait dû s'en abstenir.

— Tu as empoisonné mon père, maudit sorcier! lui avait-elle crié.

— Tais-toi, petite sotte! Il reviendra bientôt du monde des esprits et les ancêtres l'auront instruit!

Le regard noir du sorcier avait foudroyé la jeune femme. Elle était promise à un jeune et beau guerrier, il le savait. Mopo se tordait les mains et souriait à pleines dents gâtées. Son sexe se raidit malgré lui sous l'excitation que lui procurait la panique qui se lisait sur le visage de Mandi.

Après s'être trempé la tête dans un bassin d'eau froide et avoir retrouvé ses esprits, le roi avait rendu sa décision. Dans un délire hallucinatoire qui l'avait transporté dans le temps jusqu'à l'apogée de l'Empire zoulou, Cetshwayo avait compris ce qu'il devait faire. Étant donné la situation, les solutions n'étaient pas multiples, mais le fantôme de Chaka Zoulou, son ancêtre, avait achevé de le convaincre. Peut-être était-il impossible à longue échéance de vaincre les Anglais. Mais si le royaume zoulou devait tomber, il le ferait dans un ultime combat qui resterait gravé dans les mémoires pour les siècles à venir. Il fallait faire renaître les anciennes méthodes de guerre; utiliser la « tête de buffle » et écraser l'envahisseur au moins une fois. Une seule et unique fois qu'il n'oublierait jamais.

Cetshwayo donna ses ordres. Il fallait d'abord ralentir les deux régiments britanniques qui tentaient de prendre la ville à revers en les harcelant. Le gros de l'armée irait prendre par surprise la colonne centrale qui venait droit vers Ulundi. Pour ce faire, il faudrait les arrêter dans la plaine au pied de la colline isolée d'Isandhlwana.

Les messagers partirent aussitôt pour transmettre les ordres.
Le destin du royaume zoulou allait se jouer dans les jours à venir.

3

Isandhlwana, province du Natal, Afrique du Sud.
Le mardi 21 janvier 1879.

Le camp avait été dressé sur une pente douce au pied de la colline d'Isandhlwana, sur un plan découvert qui offrait une parfaite visibilité. Des dizaines de tentes avaient été plantées sans la moindre protection. Comme le sol était trop sec et rocailleux, aucune tranchée n'avait été creusée. Les 130 chariots tirés par des bœufs et transportant le matériel avaient été stationnés dans un col un peu plus loin. Le baron de Chelmsford, commandant en chef, n'avait pas jugé bon de faire mettre les chariots en cercle autour du campement par souci de sécurité. Après tout, ces sauvages n'étaient armés que de boucliers de peaux et de sagaies alors qu'eux possédaient sans nul doute une supériorité militaire et une force de frappe incontestables. Tous les soldats britanniques étaient pourvus de leur carabine Martini-Henry, en plus des deux canons, de la mitrailleuse Gatling et des fusées Congreve. Comment les Zoulous pourraient-ils seulement songer à se mesurer à eux?

Chelmsford prenait le thé sous sa tente avec Melton Prior, un journaliste du *London Illustrated News* qui avait eu la permission d'accompagner l'armée dans cette campagne. Il posa au baron la question qui le taraudait depuis un moment.

— Dites-moi, lord Chelmsford, croyez-vous que les Zoulous capituleront lorsqu'ils verront surgir notre armée aux portes de leur capitale?

— Soyez certain que leur roi refusera l'affrontement. Il ne souhaite pas la destruction de sa ville ni le massacre de son peuple. Ils ont bien perpétré

quelques escarmouches au cours des dix derniers jours, mais qui pourrait les en blâmer? Ils ne se rendront sûrement pas simplement en courbant l'échine.

— Souhaitez-vous exiger du roi Cetshwayo qu'il vienne déposer les armes devant vous en signe de reddition?

Le baron lissa un instant sa large moustache avant de répondre.

— Je vous garantis que tel Vercingétorix devant César, il viendra jeter sa sagaie et son bouclier à mes pieds!

Un homme entra sans se faire annoncer. Il retira son couvre-chef et salua le baron. Le journaliste reconnut tout de suite le lieutenant Jacob Black. L'inquiétude se lisait sur son visage.

— Par tous les diables, lieutenant, s'exclama le baron, avez-vous vu un fantôme?

— Pardonnez cette interruption, monsieur, lui répondit Black, je sais qu'il est tôt, mais je viens vous informer que nos éclaireurs ont repéré des guerriers zoulous plus à l'est dans les collines. Bien sûr nous sommes sur terrain plat et nous devrions les voir venir si jamais ils osaient s'aventurer par ici…

— Vous avez bien fait, l'interrompit Chelmsford en se levant d'un bond, je crois qu'il serait préférable d'agir et de mater ces indigènes le plus tôt possible.

— Peut-être serait-il bon de fortifier le camp, monsieur, suggéra Black, et d'appeler le reste du contingent en renfort avant d'atteindre la cité.

Quelques jours plus tôt, un officier du nom d'Anthony Durnford avait déjà entraîné sa colonne en terrain ennemi dans le but de faire une reconnaissance. C'était là les renforts auxquels Jacob faisait allusion.

— Vous êtes bien craintif, mon ami, le reprit le baron. Je conviens qu'il serait préférable d'avertir le colonel Durnford et de lui demander de rallier le camp au plus vite avec sa colonne mais, en ce qui me concerne, j'ai bien envie d'aller faire entendre à ces Zoulous le son de notre mitrailleuse Gatling.

— Peut-être cela n'est-il pas absolument nécessaire, monsieur, risqua Black, peut-être serait-il plus prudent d'attendre le colonel Durnford?

— Me prenez-vous pour un couard, Black? s'insulta soudain le commandant qui n'entendait pas se faire répondre devant le journaliste.

— Il ne s'agit pas de cela, monsieur, mais…

— Ce sera tout, lieutenant.

— Bien monsieur.

Jacob Black quitta la tente de son commandant sans plus de cérémonie. Il accéléra le pas pour rejoindre son propre abri. À mesure qu'il progressait, son regard se durcissait, son visage se crispait. Il tira son sabre de cavalerie dans une grimace dégoûtée, entra dans sa tente et le planta brutalement au sol en déchirant la toile blanche.

Deux heures plus tard, le baron de Chelmsford partait avec 3 000 hommes pour courir sus aux Zoulous qui se cachaient dans les collines du Nkandhla. Il donna le commandement du camp au lieutenant-colonel Pulleine et, comme promis, fit envoyer un message au colonel Durnford pour lui demander de rallier Isandhlwana au plus vite avec ses troupes.

Jacob Black regarda les hommes quitter le bivouac sans que la moindre expression ne transparaisse sur son visage.

Le lieutenant-colonel Pulleine était un homme sensé. Il entendrait sûrement raison. Le camp était beaucoup trop à découvert et Black avait un mauvais pressentiment. Il rejoignit Pulleine et demanda la permission de s'exprimer, ce à quoi l'autre acquiesça aussitôt.

— Monsieur, je vous demande avis sur la question, commença-t-il. Avec votre permission, je voudrais faire conduire les chariots nécessaires afin de créer une muraille autour du campement. Il n'est pas dans notre habitude de rester ainsi à découvert et je crois que cette précaution pourrait tous nous sauver en cas d'attaque.

— Et pourquoi donc craignez-vous une attaque, lieutenant Black? Possédez-vous des informations que j'ignore?

— Pas la moindre, monsieur. Je crains simplement pour la sécurité de nos hommes.

Pulleine joignit ses mains dans son dos et considéra un moment son vis-à-vis. Au fond, Black avait raison. Depuis son arrivée en territoire zoulou,

l'armée avait toujours été extrêmement prudente. Il était vrai qu'au cours des semaines précédentes, leur avancée n'avait pas été facilitée par les pluies de décembre qui avaient détrempé le terrain et rendu les routes difficilement praticables. Chelmsford en avait été écœuré, au point de relâcher quelque peu sa vigilance.

— Peut-être avez-vous raison, Black, dit-il enfin. Peut-être devrions-nous…

Un bruit de clairon l'interrompit, signalant un mouvement de troupe. Comme s'il avait pressenti la demande du baron, le colonel Durnford arrivait déjà avec ses hommes. Pulleine laissa Black en plan pour aller rencontrer l'homme. Des cris furieux retentirent et Jacob Black chercha du regard la raison de pareil boucan.

Des centaines de guerriers zoulous se tenaient plus loin sur une crête et observaient les Britanniques. Black sursauta. Il craignait plus que tous les autres ces indigènes qui ne connaissaient pas la peur. Il fallait se dépêcher et aller chercher les chariots pour faire une barrière devant le campement. Les risques d'une attaque venaient d'augmenter de façon alarmante.

Après avoir lancé quelques jurons bien sentis, Black courut pour rejoindre ses supérieurs. Il les trouva en train de se serrer la main, impassibles à cette manifestation des Zoulous à proximité de leur camp.

— Pardonnez-moi encore une fois de vous interrompre mon lieutenant-colonel, les coupa-t-il en retenant néanmoins l'agacement qu'il ressentait envers son supérieur, mais quels sont vos ordres concernant le déplacement des chariots? Dois-je procéder? L'apparition des indigènes ne me rassure guère.

— De quels indigènes voulez-vous parler, s'enquit Durnford, répondant à la place de Pulleine.

— Ceux-là, monsieur…

Alors qu'il se tournait pour les indiquer du doigt, Jacob Black n'en aperçut plus aucun. Ils avaient disparu derrière la crête.

— Je n'en vois aucun, lieutenant. Vos sauvages ont dû tourner les talons.

— Ils étaient là voilà un instant…

— Je suis l'officier le plus gradé. Je prends donc en charge le commandement du camp en attendant le retour de lord Chelmsford. Il n'est aucunement nécessaire de le fortifier plus encore. La seule vue de nos forces

en présence dissuadera les sauvages. Croyez-moi, ils n'attaqueront pas.

Black s'apprêtait à saluer et à tourner les talons lorsqu'il se ravisa.

— Accepteriez-vous, monsieur, que j'aille en reconnaissance avec quelques hommes pour voir ce qui se trame de l'autre côté de cette crête?

— Je ne vois pas l'intérêt, avança Pulleine.

— Et pourquoi pas, le coupa Durnford.

— Je pars sur-le-champ, lança Black.

Originaire de Londres, Jacob Black était, tout comme son père avant lui, un officier de carrière de l'armée britannique. Ayant fait partie de la Rifle Brigade, il avait ensuite eu comme ambition de joindre le prestigieux régiment des Grenadier Guards, chargé de la garde de la maison du souverain. Jamais il n'avait pu en faire partie. Black participa à l'expédition d'Éthiopie en 1868 à l'issue de laquelle il fut promu lieutenant. Cette expédition punitive conduite par l'armée britannique parcourut des milliers de kilomètres dans des terrains montagneux et inhospitaliers pour aller délivrer des missionnaires et des représentants du gouvernement retenus captifs. Malgré qu'il se fût pris deux coups de sagaie pendant des escarmouches lors du pillage de Magdala, Black s'en était bien tiré et était rentré au pays sain et sauf. Peu de temps après son retour, il avait épousé Lyna Raw, une jeune femme de huit ans sa cadette qui l'avait attendu avec une perpétuelle inquiétude et un désir grandissant. Stationné en Angleterre depuis lors, il se vit obligé de participer à la campagne d'Afrique du Sud en 1878 et de se mettre sous les ordres du baron de Chelmsford. Black avait un tempérament bouillant et devait sans cesse se contenir. Il n'appréciait pas Chelmsford, pas plus que ses décisions; c'était d'ailleurs parce que le baron avait pris seul la décision d'envahir le royaume zoulou, sans avoir reçu l'aval du gouvernement britannique, que Black le détestait. Néanmoins, il se gardait bien d'en souffler mot à quiconque, n'ayant confiance en personne sinon lui-même. Ce qui importait pour l'instant, c'était de rester en vie et de retourner au pays auprès de Lyna. Mieux valait donc prendre les choses en main pour en finir au plus vite avec cette foutue guerre.

Black demanda l'aide de son ami le lieutenant Roberts afin qu'il l'accompagne avec quelques troupiers indigènes provenant de tribus traditionnellement ennemies des Zoulous. Ces indigènes étaient d'excellents pisteurs et pourraient bien leur être d'une grande utilité. Ils quittèrent le camp discrètement et longèrent la colline en direction de la crête où étaient apparus plus tôt les guerriers noirs.

— Pourquoi le colonel Durnford a demandé que ce soit nous qui jouions les éclaireurs? demanda tout à coup Roberts, un brin d'inquiétude dans la voix.

— Ce n'est pas Durnford qui en a fait la demande, répondit Jacob. C'est moi.

— Toi? Mais qu'est-ce que tu as pensé, Jacob! s'écria Roberts. Tu as vraiment envie qu'on se fasse transpercer à coups de sagaie?

— C'est justement pour éviter de se faire transpercer que je préfère aller en éclaireur et prévenir les coups. Et puis, si tu ne veux pas te faire piquer par une lance zouloue, assure-toi que ta Martini-Henry est bien chargée.

— Mais…

— Et garde le silence.

4

Ulundi, province du Natal, Afrique du Sud.
Le mardi 21 janvier 1879.

La voix seule la répugnait tout autant que l'individu.

— Viens avec moi, Mandi, souffla Mopo, laissons-les à leur guerre avec les Anglais.

— Qu'attends-tu de moi, sorcier, s'enflamma la princesse. Je ne veux rien avoir à faire avec toi.

— Allons, ne sois pas si méfiante, je n'ai toujours voulu que ton bien. Et c'est encore ce qui m'amène aujourd'hui.

— Pourquoi te croirais-je?

— T'ai-je déjà nui de quelque manière que ce soit?

La jeune femme fouillait dans le regard du sorcier comme pour y découvrir une quelconque manigance. Mais l'homme était si étrange et paraissait naturellement si fourbe et si sournois, qu'il était impossible de déterminer s'il était sincère ou s'il mentait.

— Pas que je sache…

Mopo avait attendu le départ des troupes pour approcher la fille du roi dans ses appartements. L'envie de sentir l'odeur de ce corps jeune et farouche avait été trop forte. Et cette odeur enivrante embaumait tout l'espace dans les appartements de la jeune femme. Son sexe le démangeait sous ses chausses, non seulement à cause de son infection chronique mais aussi en raison du désir brûlant que lui inspirait Mandi. Il demeura derrière une table le séparant de sa tentation, tant par prudence que pour cacher son

érection. La sueur perlait sur son front et il humectait constamment ses lèvres rugueuses et gercées en un tic irrépressible.

— Ne devrais-tu pas rejoindre l'armée de mon père, sorcier? l'interrogea-t-elle encore.

— J'irai, bientôt. Mais je voulais auparavant te proposer quelque chose…

— Et de quoi s'agit-il?

Mopo savait la jeune fille curieuse. Elle l'avait toujours été. Et il savait aussi son promis déjà sur la route pour rejoindre l'armée. Le jeune guerrier était certes beau et grand, mais il ne la prendrait pour épouse que dans six mois. Mopo avait encore le temps de la prendre, cela se pouvait toujours. Et la drogue redoutable qu'il avait mise au point viendrait l'appuyer dans son monstrueux projet.

— Bientôt tu prendras époux, commença-t-il, selon les volontés de ton père.

— Il est aussi de ma volonté d'épouser Amanzi, et pas uniquement celle de mon père.

— Ainsi donc le jeune guerrier s'appelle Amanzi, je ne parviens jamais à me souvenir de son nom…

Un moment de silence s'installa entre eux, comme la table derrière laquelle se réfugiait le sorcier. Puis ce dernier se risqua à tenter la princesse.

— Si je te disais que je peux t'apporter le pouvoir de satisfaire ton mari mieux qu'aucune femme ne le pourra jamais? Si je te disais que je peux décupler en toi le désir charnel, que je peux rendre ton corps aussi brûlant qu'un charbon ardent, si brûlant de désir, en fait, que jamais ton homme ne songera une seule seconde à regarder une autre femme? Ta soif de plaisir sera si intense que tu le laisseras encore plus épuisé qu'après une bataille rangée. Ta fécondité sera si grande que tu pourras lui donner de nombreux héritiers. Par tout le royaume les femmes t'envieront et t'admireront. Moi, Mopo, je peux faire tout ça pour toi si tu le désires.

Étonnée par les propos du sorcier, Mandi resta interdite. Elle avait pu s'attendre à n'importe quoi de sa part mais sûrement pas à ça.

— Je ne sais pas, hésita-t-elle. Comment pourrais-tu faire tout ça? Pourquoi ferais-tu ça pour moi?

— Doit-il absolument y avoir une raison? Ne suis-je pas depuis si longtemps au service de ton père que le seul désir de te rendre heureuse me

suffise amplement?

Mandi s'avança lentement en direction de la table. Le sorcier se contenait difficilement. Il s'efforçait de masquer son trouble au même titre que la puissante érection qu'il maintenait. Il frottait ses mains sèches en réprimant l'envie de se gratter l'entrejambe et implorait la jeune fille du regard afin qu'elle prenne au plus vite sa décision.

Alors qu'elle ouvrait la bouche pour formuler une réponse, la porte extérieure glissa d'un trait pour laisser le passage à Amanzi le promis. Figés, la princesse et le sorcier restèrent de marbre. L'autre, ayant la désagréable impression d'avoir interrompu quelque chose, afficha aussitôt une mine sombre.

— Sors de là, sorcier, s'imposa-t-il, tu n'as rien à faire en ces lieux.

— Je n'ai pas d'ordres à recevoir de toi, riposta l'autre avec une voix étonnamment calme.

— Mopo est ici à ma demande, intervint tout à coup la princesse comme émergeant d'une profonde léthargie, tout va bien.

Soulagé, le sorcier se permit enfin de respirer. Le jeune Amanzi le toisait d'un regard aussi affûté qu'une pointe de sagaie.

— Le vil sorcier est attendu par le roi derrière la colline qui ressemble à un bœuf. Il m'a chargé de veiller à ce qu'il y soit.

— Avec ta permission, princesse, je vais donc me retirer, conclut Mopo en constatant que la raideur qu'il avait ressentie jusque-là dans ses chausses s'était soudainement estompée.

Mandi inclina simplement la tête en signe d'assentiment.

— C'est ça, ajouta Amanzi pendant que l'autre lui passait devant, retire-toi…

Mandi ne releva pas l'air courroucé de son promis.

— Reviens-moi, Amanzi, dit-elle simplement.

5

Ulundi, province du Natal, Afrique du Sud.
Le mardi 21 janvier 1879.

Il avait été impossible aux éclaireurs de gravir la crête à dos de cheval. Ils avaient dû se résigner à attacher leurs montures un peu plus bas, à l'ombre d'une paroi, où poussaient de maigres herbages. La chaleur était étouffante et ils devaient déjà se rationner en eau, puisque la gourde qu'ils portaient en bandoulière n'était en aucun cas suffisante. L'effort de cette escalade improvisée les poussait à la déshydratation et l'envie de se désaltérer en venait à prendre toute la place.

Ils étaient tout près du sommet et rien à part le bruit du vent dans les branches des grands sipos ne semblait troubler la quiétude de ce lieu désertique.

— Je me souviendrai que c'est à toi que je dois cette escalade, tempêta le lieutenant Roberts à l'endroit de son ami Jacob Black.

En revanche, les pisteurs indigènes qui accompagnaient les deux hommes ouvraient le chemin sans montrer le moindre signe d'essoufflement. Ils les menaient droit au sommet de la crête, là où, disaient-ils, la vue sur la vallée de l'autre côté serait idéale et porterait loin. Une fois rendus là, se disait Black, ils seraient rassurés et pourraient revenir au camp pour compléter la fortification du campement en prenant le temps et les ressources nécessaires.

Les pisteurs atteignirent le sommet en premier. Figés, ils ne prononçaient pas la moindre parole, ce qui inquiéta aussitôt Roberts et

Black. Lorsque les deux Anglais arrivèrent à leur hauteur, ils comprirent leur réaction.

De l'autre côté, au pied du plateau, se tenaient dans un silence absolu plus de 20 000 guerriers zoulous.

— Il faut immédiatement rentrer au camp pour avertir le colonel, souffla Roberts.

— Je ne sais pas trop si cela nous sera possible, répondit Black avec une voix tout aussi contenue.

Juste derrière eux se tenaient une dizaine de Zoulous. Protégés de leurs grands boucliers, ils désignaient les étrangers de leur sagaie dans un silence complet. L'image était surréaliste et paraissait sortie tout droit d'un rêve angoissant, annonciateur d'un malheur immense. Au sommet d'une crête brûlée par le soleil africain se faisaient face deux clans ennemis. Et, entre eux, se tenaient deux officiers de l'armée britannique.

Mopo le sorcier apparut en se glissant entre deux boucliers. Ceux-ci, de forme elliptique et fabriqués de vannerie traitée pour en augmenter la résistance aux chocs, étaient parcourus de haut en bas par un bâton qui servait de poignée. Les différents dessins qui les ornaient confirmaient l'appartenance au clan.

Roberts fit mine de lever sa carabine, mais Black lui fit un signe de tête pour l'en dissuader. Mieux valait essayer de parlementer pour gagner du temps. Jacob s'avança lentement à la rencontre du sorcier. Il avait gardé sa Martini-Henry en bandoulière dans son dos, ce qui démontrait sa bonne foi. Au besoin, son vieux révolver Colt London qui reposait dans un holster à sa ceinture serait rapidement accessible.

Black s'arrêta à bonne distance du sorcier. Son cœur toquait dans sa poitrine et il suait à grosses gouttes sous le soleil de plomb. Lui qui avait joué de prudence depuis sa venue sur le continent africain se retrouvait au beau milieu d'un désert brûlant, entre deux armées parées à se massacrer. Il détailla l'indigène qui se tenait devant lui. D'après ses parures, il s'agissait sans aucun doute d'un *sangoma,* un sorcier au service du roi. L'homme n'était pas particulièrement grand mais affichait un port étudié, probablement dans

le but d'impressionner son vis-à-vis. Sa longue chevelure crépue était retenue en arrière par une épingle à cheveux aussi impressionnante qu'un poignard. Des cercles de bois qui devaient bien atteindre cinq centimètres de diamètre ornaient les lobes de ses oreilles, et de longs bracelets de laiton protégeaient ses avant-bras. Une peau de léopard recouvrait ses épaules alors qu'une ceinture sur un pagne jaune teinté à la racine de gingembre marquait sa taille effilée. Jacob nota au passage le fourreau vide accroché à la ceinture et la petite dague au creux de la main du sorcier, dissimulée derrière son avant-bras. L'officier anglais rapprocha très furtivement sa main de l'holster où reposait son Colt calibre 36.

— Entends-tu ma langue, *sangoma*? l'interrogea-t-il soudain pour attirer son attention.

— Pour qui me prends-tu, soldat anglais? ironisa Mopo.

— Il ne s'agissait que d'une simple question. En ce qui me concerne, je ne parle pas ton langage.

— Cela ne m'étonne pas du tout. Vous venez prendre nos terres, mais vous ne vous intéressez sûrement pas à nous.

— Nous venons aussi partager notre culture, vous apporter la civilisation…

— Tais-toi! l'interrompit brusquement le sorcier. Nous n'avons que faire de votre civilisation! Et vous ne voulez rien partager du tout! Vous venez prendre! Vous voulez les diamants! Voilà ce que vous voulez! Et vous êtes prêts à nous faire la guerre, à anéantir des peuples entiers, juste pour des pierres! Tu peux bien la garder, ta civilisation, soldat. Aujourd'hui, et le dieu créateur Nkulunkulu m'en est témoin, vous ne passerez pas! Vous ne franchirez pas les limites de la plaine où vous avez planté vos tentes!

Black leva la main pour interrompre le discours du sorcier et les sagaies s'avancèrent aussitôt dans sa direction, ce qui le fit instinctivement reculer. Roberts vint à ses côtés alors que, derrière eux, les pisteurs basutos effrayés se tenaient prêts à déguerpir.

— Comment t'appelles-tu? lui demanda Black dans le but d'apaiser l'autre et de gagner du temps.

— Je suis Mopo, et je possède tous les pouvoirs!

— Moi, je me nomme Black, Jacob Black. Et je suis lieutenant de l'armée britannique. Si toi et tes compagnons êtes des hommes d'honneur…

— Ce dont nous ne doutons aucunement, intervint Roberts.

— Vous nous laisserez retourner à notre camp afin que nous puissions parler à notre commandant.

— Et ainsi le renseigner sur tous les guerriers qui sont en bas afin que vous puissiez vous préparer à les attaquer…

— Laisse-nous partir, sorcier, insista Black, peut-être pourrons-nous éviter cet affrontement.

— C'est trop tard, conclut Mopo. Je parle au nom du roi car, tout comme lui, je peux discuter dans ta langue. Il ne sera pas dit ou écrit que les Zoulous auront donné leur pays aux étrangers sans d'abord le défendre. L'affrontement est inévitable et, pour cette raison, nous ne pouvons vous laisser repartir.

Le regard de Jacob Black se durcit sous cette vérité inéluctable. Ses yeux sombres fouillèrent ceux du sorcier dans une ultime provocation. Les deux hommes s'observèrent intensément pendant des secondes qui parurent des éternités. Tous les guerriers retenaient leur souffle dans l'attente de ce qui suivrait.

Lorsque Jacob Black serra les lèvres, son geste n'échappa pas au sorcier, qui se jeta en arrière. Black dégaina son Colt et visa la tête pendant que, devant lui, les bras s'étiraient pour lancer les sagaies. Le coup partit, mais Mopo disparaissait déjà derrière les grands boucliers. Il laissa échapper un cri quand la balle lui frôla l'épaule en lui labourant la chair.

Black déchargea son barillet, visant froidement, faisant mouche à cinq reprises, alors que les sagaies volaient autour de lui. Roberts s'était jeté à plat ventre et tira l'unique cartouche de sa puissante Martini-Henry. Mopo parvint à s'échapper avec deux autres guerriers et ils disparurent derrière des rochers.

Jacob aida le lieutenant Roberts à se relever. Derrière eux, les pisteurs avaient détalé.

Plus bas, le silence fut aussitôt brisé et les cris de guerre retentirent. Des milliers de guerriers hurlèrent ensemble d'une manière qui glaça le sang des deux hommes.

— Laissons filer ces foutus pisteurs, haleta Roberts, il faut vite ficher le camp d'ici.

— Je suis bien de ton avis. Redescendons vers les chevaux. Il faut prévenir le campement au plus vite.

— Tu crois qu'ils vont vouloir nous attaquer?

Les deux hommes s'approchèrent encore de la lisière du plateau pour jeter un coup d'œil en bas. Les Zoulous fonçaient vers la colline, droit dans leur direction.

— D'après toi? cria Black pour se faire entendre parmi les cris des dizaines de milliers de guerriers qui s'apprêtaient à grimper vers le plateau.

— Bon Dieu, réalisa Roberts, ils vont monter jusqu'ici et redescendre de l'autre côté pour nous tomber dessus!

Ils coururent à travers le plateau herbeux comme s'ils avaient eu le diable à leurs trousses.

Ils longèrent un instant le haut de la crête avant d'enfin repérer les chevaux attachés plus bas. À bout de souffle, Black s'arrêta net, plié en deux, les mains sur les genoux. Le lieutenant Roberts s'approcha et lui mit la main sur l'épaule.

— Jamais nous ne pourrons rejoindre le camp, ahana-t-il, ils vont nous rattraper.

Alors que son compagnon se redressait pour lui répondre, les cris des premiers Zoulous atteignant le haut plateau se firent entendre.

— Allons, fit Black, nous avons plus d'un demi-mille d'avance sur eux. Tout n'est pas perdu!

Il chercha des yeux un endroit susceptible de leur permettre de s'engager dans la descente de la paroi. Il n'y avait pas de temps à perdre.

— Passons par là! montra-t-il du doigt.

Les deux hommes entreprirent de descendre à la course la paroi rocheuse. Le sol était accidenté et ils butaient souvent contre les arêtes rocheuses qui semblaient avoir poussé là dans le seul but de les ralentir. Leur course folle faisait lever la poussière qui leur piquait les yeux et filtrait la lumière du soleil accablant. En voulant s'agripper à un arbuste dans un détour du sentier, Roberts perdit pied et se tordit la cheville dans une anfractuosité du sol. Il plongea droit contre les rochers pour s'y écraser brutalement.

Black fit aussitôt demi-tour pour venir lui prêter main-forte.

— Bon sang, mais qu'est-ce que tu as fait? lui demanda-t-il, impatient.

— Aide-moi à me relever, lui répondit Roberts.

Black lui passa le bras autour de son cou afin de l'aider à se remettre debout. Plus haut, le cri de guerre des milliers de Zoulous qui envahissaient le plateau était terrifiant. Lorsque Roberts posa le pied à terre, il ne put réprimer un juron pour exprimer la douleur qu'il ressentait.

— Allez viens, le traîna Black.

— Non Jacob, je n'y arriverai pas, désespéra l'autre qui ne se supportait que sur une jambe.

— Ferme-la! Il n'est pas question que je t'abandonne! Il faut rejoindre les chevaux!

Puis il l'entraîna de force, ignorant ses cris de douleur et de protestation.

Black maudissait la journée qu'il vivait. Lui qui avait toujours tout fait pour éviter les situations particulièrement dangereuses se retrouvait le cul sur une bombe qui n'allait pas tarder à exploser. Même s'ils parvenaient à rejoindre le camp, les Zoulous leur tomberaient dessus dans les minutes qui suivraient et il n'aurait pas le choix de se battre pour sauver sa vie. Il jura à voix haute comme pour y chercher force et courage et poursuivit la descente sur le sentier caillouteux, traînant sans précaution son compagnon qui hurlait toujours de douleur et de rage.

Ils retrouvèrent les chevaux là où ils les avaient laissés, contre une paroi verticale qui jetait autant d'ombre qu'un nuage de tempête. Les bêtes s'effrayèrent en apercevant les deux hommes et tirèrent sur leurs brides attachées en hennissant, les yeux affolés. Ils avaient mis beaucoup trop de temps à descendre et les guerriers zoulous ne tarderaient pas à atteindre le sommet de la crête d'où ils venaient.

Sans lâcher Roberts, Black agrippa rageusement le cheval de son compagnon par la muserolle et l'attira violemment à lui. L'animal se laissa tirer, surpris par l'autorité du geste.

— Agrippe-toi à la selle et je vais te soulever, dit-il à Roberts.

Un hurlement furieux retentit du haut de la crête. Les Zoulous s'y alignaient en levant leurs boucliers.

— Ah merde… soupira Black.

Les sagaies et les pierres commencèrent à pleuvoir.

Black donna de l'épaule dans les flancs du cheval pour le repousser vers la paroi sans pour autant lâcher son ami. Ils se retrouvèrent momentanément à l'abri. Quand Roberts se fut agrippé à sa selle, l'autre le souleva avec la

force du désespoir, au point qu'il faillit bien le faire basculer de l'autre côté. Il lui tendit les guides aussitôt après.

— Nous allons longer la paroi aussi loin que nous le pourrons, puis nous foncerons vers la plaine. Les arbres nous cacheront à leurs regards.

Alors que les Zoulous amorçaient leur descente, Black sauta sur son cheval et l'éperonna sans ménagement. Ils longèrent la paroi sur quelques mètres avant de bifurquer pour rejoindre la plaine. Ils foncèrent, cachés par les jacarandas en fleurs alors que les sagaies tombaient au hasard autour d'eux. Ils débouchèrent enfin sur la vaste étendue dans un tourbillon de fleurs bleu violacé et lancèrent leurs chevaux dans des cris de terreur. Au loin, surgissant du sol plat comme un écueil en pleine mer et nimbée de brumes diaphanes, se trouvait la colline d'Isandhlwana, au pied de laquelle s'étendait le campement britannique. Les chevaux couraient à en perdre haleine et le bruit de leurs sabots se répercutait en un son lourd et vibrant qui allait se perdre dans ce décor surréaliste.

Couché sur son coursier, Black se retourna pour voir la progression des Zoulous. Les premiers guerriers sortaient de sous les arbres et semblaient naturellement se mettre en formation, comme si ces manœuvres avaient été calculées à l'avance.

— Mais c'est impossible, gueula Black pour lui-même, ces sauvages ne peuvent quand même pas soutenir un ordre de bataille!

À mesure que les guerriers débouchaient dans la vaste plaine, la redoutable force de combat qu'ils représentaient se mettait en place. Aux qualités traditionnelles de courage et de mobilité des armées d'Afrique, le roi Cetshwayo avait ajouté organisation et entraînement, pour produire une machine de guerre puissante. La tactique de combat en tête de buffle mise au point par Chaka Zoulou des décennies auparavant était maintenant portée à son plus haut degré d'efficacité. Et les Britanniques n'allaient pas tarder à s'en rendre compte.

Jacob Black et son ami le lieutenant Roberts entrèrent dans le camp anglais à bride abattue, passant tout juste entre deux chariots que l'on s'apprêtait à rapprocher l'un contre l'autre pour faire une barrière. Black sauta à bas de son cheval avant même que sa monture ne s'arrête et courut vers son compagnon pour le faire descendre.

— Je dois tout de suite emmener le lieutenant Roberts à l'infirmerie, lança-t-il à la volée.

— Arrête Jacob! lui intima Roberts.

L'autre obéit aussitôt. Le souffle court, Jacob Black jeta un coup d'œil à la ronde. Le camp était sens dessus dessous, paniqué par l'attaque imminente qui se préparait. Visiblement, leur cas passait plutôt inaperçu.

— Tu crois que tu peux arriver jusqu'à l'infirmerie? demanda Black qui avait recouvré ses esprits.

— Oui, allons-y.

Ils trouvèrent sur leur chemin le lieutenant-colonel Pulleine qui les apostropha au passage.

— Dieu du ciel, lieutenant, voulez-vous me dire ce que vous avez fait!

Black considéra un moment son supérieur, sentant la colère monter en lui comme une poussée de lave dans la cheminée d'un volcan. N'eût été son compagnon qu'il se devait toujours de soutenir, il aurait été fortement tenté de frapper Pulleine. Au lieu de cela, il ironisa.

— Pourriez-vous préciser, mon colonel?

— Ça! gueula-t-il en pointant le doigt vers les quelque 23 000 guerriers zoulous qui s'organisaient en arc de cercle sur toute la plaine.

— Ah ça…

— Vous étiez parti en éclaireur, poursuivit Pulleine en criant et en lui postillonnant à la figure, avec un escadron de pisteurs du Natal, et vous me revenez seul, en traînant le lieutenant Roberts qui ne peut même pas se tenir debout et avec des milliers de Zoulous qui sortent d'on ne sait où!

Le regard de Black vira au noir. Roberts lui serra le bras pour l'intimer de se retenir. Autour d'eux, les hommes criaient, couraient, transportaient armes et munitions et roulaient des chariots pour tenter d'ériger une barrière qui, l'espéraient-ils, leur permettrait de tenir.

— Évidemment, selon vos dires, monsieur, répliqua Black, les milliers de Zoulous qui emplissent la plaine ne sont là que par ma faute!

— C'est vous qui avez tenu à aller là-bas, le toisa Pulleine d'un œil mauvais. Vous avez su convaincre Durnford, mais je ne voulais pas que vous alliez là-bas!

— Et vous auriez peut-être préféré vous faire égorger pendant votre sommeil? Vous auriez préféré qu'ils nous tombent dessus la nuit tombée?

— Un éclaireur se doit d'être comme une ombre, argua le colonel, il doit agir sans être vu de l'ennemi. C'est à croire que vous vous êtes annoncé à grands coups de clairon!

— Allez vous faire foutre, monsieur, l'insulta Black en lui tournant le dos pour entraîner son compagnon vers l'infirmerie du camp.

— Arrêtez immédiatement! lui ordonna Pulleine. Je n'ai pas fini avec vous! Vous devez obéir aux ordres, lieutenant, je suis votre supérieur!

Black s'arrêta net.

— Bon sang Jacob, lui chuchota Roberts, allons-nous finir par arriver à cette foutue infirmerie…

— Cette insolence vous coûtera cher, Black, reprit le lieutenant-colonel, elle vous coûtera votre grade. Insulter un supérieur vous vaudra de passer en cour militaire.

— Il n'y a plus de supérieur qui tienne, monsieur. Dans quelques minutes, l'*impi* zouloue de Cetshwayo nous tombera dessus et nous massacrera tous : 1 700 hommes ne peuvent résister longtemps à 20 000 guerriers furieux. Vous, Durnford, Chelmsford, vous les avez tous sous-estimés. Avant la tombée du jour, ce n'est pas votre grade que cela vous coûtera mais votre vie. Alors au risque de me répéter, monsieur, vous pouvez bien vous fourrer où je pense vos commentaires savants.

— Jacob, lui souffla Roberts, as-tu fini? Je n'en peux plus!

Pulleine était sans voix. Il regarda les deux hommes s'éloigner en clopinant. Roberts peinait à se tenir debout et il avançait difficilement malgré le support de son compagnon.

Le colonel se tourna vers la plaine pour observer la grande armée qui s'assemblait. Les Zoulous allaient les prendre en tenaille et les écraser comme des noix. Il n'arrivait pas à se faire à l'idée que sa vie risquait de s'arrêter ce jour-là. Peu d'hommes ont le privilège de voir ainsi venir leur mort et de s'y préparer, pensa-t-il. Mais ce privilège, néanmoins, le terrorisait.

Plus loin derrière lui, la voix de Jacob Black lui parvint encore.

— Repentez-vous, mon lieutenant-colonel, l'entendit-il dire sur un ton moqueur et sarcastique, ce sera avant la tombée du jour!

Pulleine ferma les yeux et serra les lèvres.

6

Ulundi, province du Natal, Afrique du Sud.
Le mardi 21 janvier 1879.

— Tu as perdu l'esprit, Jacob, maugréa le lieutenant Roberts après que l'autre l'eut déposé sur un grabat dans la tente du chirurgien de leur bataillon.

— La ferme, grogna Black, garde tes forces et tes remontrances pour plus tard, ce n'est pas le moment.

— Mais qu'est-ce qui t'arrive, bon sang! J'ai peine à te reconnaître!

— Ne crains rien, c'est bien moi. Je te laisse aux bons soins du médecin. Je dois retrouver le colonel Durnford.

— À moins que Pulleine n'ait déjà envoyé des hommes pour te mettre aux arrêts…

— Je ne crois pas. Il est stupide et incompétent mais quand même pas à ce point.

Roberts sourit et tendit la main à son ami. L'autre s'approcha et la lui serra avec force.

— Ce fut un plaisir de faire cette campagne avec toi, glissa le lieutenant.

Black acquiesça de la tête.

— Bonne chance Rob, dit-il simplement après un moment.

Puis il quitta la tente sans se retourner.

Une fois dehors, Jacob chercha un moment son supérieur du regard avant de le repérer un peu plus loin au son de sa voix. Il plaçait les hommes de la troisième brigade de la Royal Artillery qui devaient gérer les deux gros canons de sept livres. Tirées par des chevaux, les deux pièces d'artillerie seraient placées côte à côte pour faire face à l'*impi* zouloue. Durnford espérait apeurer les indigènes en frappant leur centre avec un feu nourri de boulets lorsqu'ils lanceraient leur attaque. Pour ce faire, il avait réquisitionné 70 hommes, ce qui permettrait de recharger avec une efficacité optimale.

Le colonel Anthony Durnford était né en Irlande en 1830 et était assigné en Afrique du Sud depuis 1872. Il était reconnu pour son énergie inépuisable et son juste commandement. Il savait prendre des décisions instantanées, au contraire de son vis-à-vis Pulleine. Il était un leader naturel et, aux dires de certains, portait même ombrage à son propre chef, le baron de Chelmsford. Jacob Black approcha l'homme avec une crainte dissimulée, se faufilant entre les soldats qui couraient en tous sens pour organiser la défense du camp.

— Vous voilà enfin, lieutenant, tonna aussitôt Durnford en l'apercevant. On m'a averti de votre retour.

— Je ne suis pas surpris que vous ayez été averti, monsieur.

— Trêve de discussions, Black, l'interrompit le colonel, et dites-moi ce que vous savez sur cette armée d'indigènes que vous avez rameutée.

Les cris des soldats qui s'affairaient tout autour forçaient les deux hommes à élever la voix pour se faire entendre.

— Comme vous le savez, monsieur, reprit Black, le lieutenant Roberts et moi étions partis en éclaireurs afin de nous assurer que le plateau était désert. Sauf que nous sommes tombés dans une embuscade de laquelle nous nous sommes tirés de justesse. En fait, c'était de l'autre côté, dans une autre plaine immense qu'attendait dans le silence l'armée qui s'assemble présentement devant nous. Nous avons fait de notre mieux pour rentrer au plus vite afin de vous prévenir.

— Vous avez bien fait, Black. Nous avons une chance de vaincre ces Zoulous. Nous n'avons certes pas l'avantage du nombre, mais nous avons un armement supérieur qui nous permettra de les repousser.

— C'est qu'ils sont beaucoup, monsieur, signala Jacob. Êtes-vous certain que, grâce à nos seules armes, nous y arriverons?

— Ne doutez pas. La peur leur fera rebrousser chemin. Nous aurons

ensuite tout le temps voulu pour assembler nos bataillons et marcher sur la capitale, Ulundi.

Black n'était pas convaincu, mais il ne discuta pas la vision de son supérieur. Contrairement à Pulleine, Durnford lui inspirait le respect. Il choisit donc de se taire et d'organiser lui-même sa propre protection pour le cas où les choses tourneraient au vinaigre.

— Bien mon colonel, termina-t-il, je vais aller rejoindre mon bataillon.

— Bonne chance, lieutenant.

— À vous aussi, monsieur.

Sur quoi il tourna les talons et s'éloigna d'un pas agité.

Jacob traversa le camp sans ne jamais quitter des yeux l'impressionnante armée qui s'organisait en croissant de lune pour couvrir toute la plaine. C'était peine perdue, il n'y avait aucun moyen de s'échapper. Derrière eux la retraite était bloquée par la haute silhouette de la colline d'Isandhlwana, et juste devant la plaine s'était couverte de guerriers zoulous. L'officier se tourna un instant pour observer la colline. Il avait entendu dire qu'Isandhlwana signifiait « la colline qui ressemble à un bœuf ». Il n'y trouva pourtant pas la moindre ressemblance.

Black poussa le panneau qui fermait l'entrée de sa tente en un geste impatient. Il alla droit vers sa malle de voyage et en ouvrit le couvercle. Il devait faire vite et aller rejoindre son bataillon pour aider les officiers restants à l'organisation. Il déboutonna furieusement sa veste rouge et la jeta sur son lit de camp. Il tira ensuite de la malle une petite veste sans manches et matelassée qu'il enfila. Puis enfin, invention personnelle, son corps de fer. Deux minces plaques métalliques forgées pour suivre grossièrement les formes de sa poitrine et de son dos. Les deux plaques étaient retenues par deux larges lanières de cuir entre lesquelles il passa la tête. Ainsi, son dos et son torse se trouvaient protégés des impacts. D'autres cordons de cuir situés à la base des plaques permettaient de les relier entre elles à la taille.

Jacob revêtit sa veste rouge et son ceinturon de guerre puis entreprit de recharger son révolver Colt qu'il fourra ensuite dans son holster. Les cris des Zoulous allaient en s'intensifiant et couvraient presque l'effervescence du

camp britannique. Il assura sur son ceinturon deux étuis à munitions. Un pour le Colt et l'autre pour la carabine Martini-Henry dont il s'empara aussitôt pour la charger. Arme symbolique de l'ère victorienne et de la politique colonialiste de l'Empire britannique, la Martini-Henry était une carabine à un coup se chargeant par la culasse. Elle était solide, fiable et de très simple fonctionnement. Il s'agissait simplement de pousser vers le bas le levier de sous-garde pour ouvrir la culasse. On introduisait la cartouche dans l'auget et on la poussait dans la chambre avant de relever le levier de sous-garde. La chambre était de ce fait verrouillée et le chien armé. L'arme était prête au tir. Au cours d'exercices, Jacob avait déjà réussi douze coups en une minute. Mais l'arme était réputée pour son terrible recul, et il n'était pas rare de voir en pleine bataille certains troupiers tenir la crosse loin de l'épaule pour en réduire le choc. Ce qui en revanche réduisait de beaucoup la précision du tir.

Black laissa retomber le couvercle de la malle. Il eut tout à coup le réflexe d'aller s'agenouiller devant le crucifix accroché à l'un des poteaux de sa tente, mais il se ravisa aussitôt.

Si je survis à cette bataille, c'est que Dieu ne veut pas de moi. Et le diable non plus…

Il quitta la tente en coup de vent avec tout son attirail.

7

Ulundi, province du Natal, Afrique du Sud.
Le mardi 21 janvier 1879.

Mopo se tenait un peu en retrait, juste derrière le roi Cetshwayo. Ils se trouvaient tous deux sur la crête qui longeait le haut plateau, accompagnés des commandants Ntshingwayo Khoza et Kamdlela Ntuli. Amanzi était également présent puisqu'il était fils de l'un des commandants.

À leurs pieds s'étendait l'*impi*, la formidable armée zouloue, qui apparaissait comme une machine de guerre impitoyable et impossible à stopper.

— Avec de la chance, affirma le roi Cetshwayo, cette bataille sera décisive et mettra un frein à la guerre et à la conquête des Anglais.

— Avec beaucoup de chance, risqua le sorcier.

— Tu m'as affirmé que nous sortirions vainqueurs de cette bataille, tempêta le roi. Je l'ai vu lors de mon voyage dans l'au-delà. Souviens-toi, sorcier, que c'est toi-même qui m'en as donné les moyens.

— De cette bataille, oui, ô mon roi. Mais qu'en sera-t-il de la guerre? Seuls les Ancêtres le savent.

— Tu sèmes le doute dans mon esprit, Mopo. Je n'aime pas ce sentiment.

— Ne doute pas. Tu es un conquérant, tout comme ton ancêtre le grand Chaka. Alors rien ne sert de nous tourmenter. Il faut agir, ici, maintenant, et renvoyer l'envahisseur là d'où il vient. Il faut écraser les Anglais à un point tel que le doute que tu ressens présentement se trouvera dans leur esprit. Ils

craindront tellement notre armée qu'ils choisiront de faire la paix et de ne jamais violer les frontières de nos contrées. C'est ce qu'il faut voir comme avenir pour notre peuple. L'esprit de Chaka Zoulou plane au-dessus de notre armée, je le sens. Elle sera victorieuse, il ne peut en être autrement.

Les commandants se regardèrent sans échanger la moindre parole. Amanzi, lui, observait et apprenait. Le roi esquissa une moue méprisante. Il en avait assez de faire des courbettes face à l'envahisseur pour constamment éviter l'affrontement. Les Anglais s'étaient tenus à distance au cours des dernières années, mais voilà que les terres qu'ils avaient conquises sur le continent africain ne leur suffisaient plus. Ils en voulaient encore. Quoi qu'il arrivât maintenant, il n'était plus question de plier. Il fallait jouer le tout pour le tout et semer une terreur si horrible qu'ils seraient convaincus de mettre un terme à leur expansion colonialiste.

— Descendons plus bas, dit soudain Cetshwayo, je vais parler à l'armée. Il est temps de passer aux actes.

Mopo marchait dans les pas du roi. Le sinueux sentier passait un peu plus bas par un promontoire naturel qui permettrait au roi de bien se faire voir de ses soldats. Le sorcier sentait juste derrière lui la présence du jeune homme qui bientôt épouserait Mandi. La haine du jeune guerrier à son endroit était presque palpable. Il la sentait aussi chaude que pourrait l'être le souffle de Mandi dans son cou s'il pouvait la prendre. Si le roi n'avait pas requis sa présence, il aurait pu profiter du palais vide pour droguer la jeune fille et la culbuter sur le premier meuble à sa portée. Cette fille le rendait fou. Elle était d'une beauté farouche au même titre que son caractère. Elle avait la cambrure d'une amazone et sa peau ébène chauffée par le soleil exhalait un doux parfum épicé de safran et de vanille. Ses yeux noirs et profonds trahissaient son intelligence tout comme le port altier que lui conférait son rang. Et malheureusement, ce rang ne lui permettait jamais de se dévoiler les seins, que Mopo imaginait petits et fermes. Alors qu'ils arrivaient en vue du promontoire rocheux, la voix de son seigneur le ramena brusquement à la réalité.

— Tu demanderas pour moi le silence lorsque nous serons là, sorcier.

— Bien sûr, mon roi.

Ils s'avancèrent de front sur le grand rocher qui surplombait la plaine. Plus bas, les soldats commencèrent à se tourner dans leur direction en faisant un respectueux salut à leur roi. Ce manège dura plusieurs minutes, car plus de 23 000 guerriers étaient ce jour-là assemblés dans la plaine d'Isandhlwana. Du haut du promontoire, il était possible d'admirer leur formation en croissant de lune, alors qu'à l'autre bout de la plaine, au pied de la colline qui ressemble à un bœuf, le camp de l'armée anglaise était en effervescence.

— Allez, poursuivit Cetshwayo à l'intention de ses commandants. Faites en sorte de raser ce camp. Qu'il n'en reste rien. Notre message doit être clair. Je vous laisse rejoindre vos hommes.

Les commandants, ainsi que le jeune Amanzi, s'inclinèrent respectueusement avant de poursuivre la descente vers la plaine.

— Exige le silence, Mopo, ordonna le roi. Ensuite tu pourras les rejoindre si cela te plaît.

Le sorcier s'avança au bord du grand rocher et souleva sa sagaie à bout de bras. Il prit une grande inspiration et cria de toutes ses forces.

— Silence! Voici le roi!

Un silence profond, même recueilli, tomba sur la plaine et la grande armée. La rigueur stricte des guerriers zoulous était exemplaire.

— Aujourd'hui est un jour décisif qui marquera l'histoire de notre peuple pour les siècles à venir, commença Cetshwayo d'une voix résonnante et catégorique. Aujourd'hui nous devons dompter l'envahisseur anglais, afin que jamais plus il ne puisse convoiter ne fût-ce qu'une parcelle de notre terre! Il est impératif de démontrer toute la puissance d'attaque de l'*impi* zouloue! L'esprit des ancêtres veille sur nous! L'esprit de Chaka Zoulou est ici même, je peux le sentir!

Les guerriers se mirent à crier en brandissant sagaies et boucliers. Mopo sourit aux derniers mots du roi, qui venait de reprendre ce que lui-même avait dit quelques minutes auparavant.

— Que l'on forme la tête de buffle! continua le roi d'une voix encore plus forte. Et qu'à la fin de cette journée nous puissions rentrer chez nous victorieux!

L'armée criait déjà sa victoire pendant que les commandants apparaissaient à leur tête montés sur des chevaux volés aux Anglais. Il ne

fallut que quelques minutes avant que le signal ne soit donné et que l'armée ne s'élance. Le croissant s'étira d'abord de chaque côté avant que le centre ne s'engage à son tour dans une course effrénée qui les mènerait vers le camp britannique. La poussière monta jusqu'à pratiquement cacher l'armée au roi sur son promontoire. Le ronflement que produisaient ces milliers de guerriers lancés dans une course frénétique était comparable au grondement continu d'un tonnerre assourdissant. Rien ne pouvait arrêter pareille fureur.

Le sort en était jeté.

— Ils arrivent! gueula la vigie postée sur une tour de fortune.

L'homme sonna de toutes ses forces la cloche fixée sur un bout de bois. Puis il abandonna son poste en se laissant presque glisser en bas de l'échelle.

Les soldats avaient eu le temps de ramener quelques chariots qu'ils avaient disposés en demi-cercle devant le camp. Les deux canons de sept livres et la grosse mitrailleuse Gatling s'y trouvaient installés ainsi que plusieurs hommes armés de leur carabine Martini-Henry.

Jacob Black abaissa le levier de sous-garde de son arme pour s'assurer qu'une balle se trouvait bien dans la chambre. Appuyé derrière un gros caisson de bois, il avait aligné sur celui-ci plusieurs cartouches afin de pouvoir recharger le plus vite possible. Il avait bien l'intention de commencer à faire feu quand les Zoulous seraient à portée de sa Martini-Henry. Au champ de tir, Jacob réussissait habituellement à grouper facilement ses tirs à une distance de 300 verges. Il se chercha un repère qui à vue de nez représenterait un peu plus que cette distance. Quand les guerriers zoulous passeraient ce point, il ferait feu à répétition. Il savait que d'autres soldats commenceraient à tirer bien avant, comme pour tenter un feu dissuasif. Mais ils ne pouvaient espérer aucune précision à pareille distance. À 300 ou même 400 verges, la grosse balle de calibre .458 avait encore un effet dévastateur.

Il ajusta la mince plaque d'acier qui protégeait son torse puis enfila ses gants, tout en essayant de contrôler sa respiration et de dominer la peur viscérale qui cherchait à le briser. Il regarda autour de lui et observa ses compagnons. Certains pleuraient, d'autres pissaient dans leur froc. Un autre

type essayait de charger un révolver mais tremblait tellement qu'il en échappait ses munitions. Plus loin, un soldat priait à genoux, recommandant probablement son âme à Dieu. Son voisin, visiblement plus en paix, écrivait ses dernières pensées sur un bout de papier. L'armée britannique n'avait pas l'habitude de démontrer autant de défaitisme.

Black s'étira. Il cherchait le moyen de combattre l'angoisse et de se préparer. Plus loin le colonel Durnford hurlait des ordres et des encouragements. Vraiment, cet homme était un exemple. Quelques années plus tôt, au cours d'une expédition contre les Hlubis révoltés, Durnford qui s'était avancé seul pour négocier s'était fait attaquer. Il était parvenu à se tirer de l'échauffourée en vidant son révolver mais avec une sagaie dans les flancs et une autre dans le coude. Son bras gauche en était resté partiellement paralysé depuis.

Les Zoulous approchaient. Leurs cris terrifiants, leur allure farouche et le bruit de leur course les faisaient paraître comme une harde immense de chevaux sauvages. Jacob se domina et prit appui sur le caisson. Il releva le viseur longue portée fixé au canon et ajusta le curseur de hausse sur la petite règle graduée à 400 verges. Cet ajustement lui permettrait d'incliner la ligne de mire par rapport à son axe afin de régler son tir à pareille distance. Black n'avait pas l'intention de gaspiller ses munitions. Ses coups devraient porter. Et s'il devait y passer, autant en emmener le plus possible avec lui.

Le nuage zoulou se rapprochait de plus en plus. D'abord par les côtés alors que son centre paraissait plus éloigné.

Ces salauds vont essayer de nous encercler! Ils vont venir nous harceler par les côtés avant de nous frapper de face!

Deux coups de canon retentirent l'un après l'autre. Durnford avait donné l'ordre aux artilleurs de commencer à pilonner le centre. Mais il fallait renforcer les côtés, et Jacob se repositionna afin de s'adapter à cette tactique des indigènes. Il se trouva un nouveau point de repère afin d'évaluer la distance puis s'installa correctement derrière le gros caisson. Un petit sac de sable posé dessus faisait office d'appui pour la carabine.

Jacob essuya la sueur qui lui coulait sur le visage puis ajusta son chapeau pour se cacher de la lumière du soleil. La poussière lui piquait les yeux, il respirait bruyamment et son cœur battait à tout rompre. À la suite de ce constat, il s'inquiéta de la précision de ses tirs.

Derrière lui, les bêtes attachées s'énervaient en de bruyants

hennissements et beuglements. Les hommes criaient à s'en briser la voix alors que le vent perdait leurs lamentations dans l'air chaud de ce début d'après-midi.

J'aurais voulu avoir des enfants… Je laisserai déjà une veuve, au moins ne laisserai-je pas d'orphelins…

Les guerriers de tête franchirent le repère qu'il s'était fixé. Il retint sa respiration puis tira un premier coup. Le canon de la Martini-Henry cracha feu et fumée dans un puissant recul et un guerrier s'écroula, entraînant à sa suite ceux qui couraient derrière lui, qui butèrent contre son cadavre.

Black abaissa le levier et éjecta la cartouche pour en planter une autre dans la chambre. Il releva brutalement le levier puis tira aussitôt, donnant le ton à sa cadence de tir. Tout était oublié. Plus rien ne comptait. Il ne restait que les Zoulous et les cartouches alignées devant lui.

Il tira, tira et tira encore.

Le choc fut terrible.

Malgré la cadence de tir des soldats, des canonniers et même des quatre hommes qui maniaient la grosse mitrailleuse lourde Gatling, les guerriers zoulous, supérieurs en nombre, parvinrent à passer les limites du camp. L'affrontement tourna vite au carnage alors que les hommes qui avaient épuisé leurs munitions utilisaient leur crosse de fusil ou leur baïonnette pour parer les sagaies des indigènes. Les Zoulous se battaient avec une férocité animale qui prit par surprise les Anglais. Ces derniers parvenaient néanmoins à retenir les ailes de l'attaque ennemie qui continuaient d'affluer sans relâche sur la barrière du camp. Les soldats situés plus loin derrière poursuivaient leur tir afin de ralentir l'attaque tandis que leurs compagnons de première ligne n'avaient plus que leur sabre ou leur baïonnette pour se battre. Les guerriers zoulous étaient infatigables et leurs cris de guerre emplissaient le champ de cette bataille épique pour se mêler aux coups de feu nourris de l'armée anglaise.

Jacob dut abandonner ses tirs pour fixer sa baïonnette à son fusil. Lorsqu'un guerrier zoulou sauta par-dessus le caisson, il l'embrocha d'un coup et le poussa de côté en échappant l'arme. Il dégaina aussitôt son Colt et

abattit un à un les guerriers qui se présentaient devant lui jusqu'à ce que son barillet soit vide. Il tourna les talons et retraita en courant comme le faisaient déjà nombre de ses compagnons. Alors qu'il tentait de recharger son révolver, une sagaie lancée le percuta dans le dos mais rebondit sur la plaque de métal sous sa veste. Jacob perdit l'équilibre et tomba face contre terre. Il rampa sous un chariot pour se mettre momentanément à l'abri et parvint nerveusement à recharger son arme. Lorsqu'il leva les yeux, il aperçut son ami le lieutenant Roberts qui gisait sur le sol, non loin de la tente du médecin, avec une lance dans la poitrine.

La tête de buffle, formée par la colonne centrale de l'armée zouloue, atteignit enfin le camp, en incendiant les chariots sur son passage. Écrasés sous le nombre, les hommes qui maniaient la mitrailleuse Gatling furent jetés à terre et tués sans ménagement. Parmi la mêlée, les artilleurs parvinrent à atteler les chevaux sur le chariot de transport de l'un des deux canons afin de le tirer en arrière. Il fallait tout faire pour éviter que ces armes se retrouvent entre les mains des Zoulous. D'ailleurs, certains d'entre eux combattaient avec de vieux mousquets ou autres fusils de piètre qualité. Plutôt entraînés à combattre corps à corps ou encore au bâton ou à la sagaie, nombre d'entre eux tiraient maladroitement en tenant leur arme à bout de bras pour ne pas sentir le recul.

Jacob n'avait plus le choix. Il devait retraiter ou il serait tué. Il courut donc tout en tirant du Colt et il ramassa au passage un sabre abandonné près du corps de l'un des siens. L'avantage avec les sabres, c'était qu'ils n'avaient nul besoin d'être rechargés. En revanche, ils vous obligeaient à vous approcher très près de ceux que vous vouliez tuer. Il courut de toutes ses forces en évitant quelques jets de sagaies. Sa protection d'acier l'avait sauvé une fois, mais l'impact avait enfoncé la plaque qui appuyait contre son omoplate. Il avait opté pour la légèreté et l'épaisseur du métal n'était visiblement pas tout à fait suffisante.

Le chaos était total et la débandade de l'armée britannique déjà assurée. Les morts jonchaient la plaine par centaines et l'odeur du sang mêlée à celle de la poudre noire donnait l'envie de vomir.

Black sauta sur le dos d'un cheval qui passait devant lui et, couché sur son encolure, traversa les combats pour tenter de rejoindre la grosse mitrailleuse abandonnée. Les Zoulous avaient déjà passé ce point et il parvint à sauter sur le chariot où l'arme terrible était fixée. Lorsque les

guerriers s'aperçurent de son manège, ils firent demi-tour et foncèrent dans sa direction en hurlant comme des démons.

Une caisse pleine de chargeurs se trouvait dans le fond du chariot. Jacob s'empara d'un chargeur et le planta dans son support sur le dessus des canons. La Gatling était une arme efficace, à la puissance de feu impressionnante. Le tireur tournait une manivelle qui imprimait un mouvement de rotation à dix canons montés autour d'un axe central. Les munitions y tombaient par gravité depuis le chargeur placé au-dessus de l'arme.

Jacob se retourna pour voir venir une nouvelle vague de guerriers zoulous. Il se trouvait pris en étau. S'il parvenait à ouvrir une brèche à l'arrière en direction du camp, cela donnerait peut-être un peu de temps à ses compagnons pour organiser leur retraite. Il arma la première cartouche puis agrippa fermement la poignée de direction. Les Zoulous étaient presque sur lui alors il n'hésita pas une seconde et tourna la manivelle. Les canons se mirent à cracher le feu et à faucher les guerriers devant lui. Le recul était à peine supportable et le bruit assourdissant. La fumée générée par la cadence des 400 coups à la minute voilait partiellement la vue à Jacob qui n'arrêtait pas de tourner pour autant. Les douilles de laiton volaient tout autour de lui et les corps démembrés des indigènes foulaient le sol, fauchés par la mort.

Quand le chargeur fut vide, Black saisit un marteau au fond du chariot puis brisa la culasse de la mitrailleuse pour la rendre inutilisable. Il chargea nerveusement son Colt, ramassa le sabre puis sauta du chariot juste à temps pour éviter une nouvelle volée de sagaies. Il courut de toutes ses forces vers ses compagnons qui retraitaient déjà vers l'autre côté de la colline. Une sagaie lancée le frappa au milieu du dos et le jeta au sol face contre terre. Faisant fi de la douleur, il roula sur le dos et abattit trois guerriers qui arrivaient à sa hauteur avant de se relever péniblement pour continuer sa course. La pointe de la sagaie avait une nouvelle fois enfoncé la plaque de métal qui protégeait son dos pour ajouter aux douleurs qu'il cumulait déjà.

Les Britanniques continuaient de se replier sans pour autant arrêter de tirer. La cacophonie était totale et à peine supportable, partagée entre les coups de feu, la fuite des chevaux, les cris des Zoulous et ceux des mourants. Les hommes qui tentaient de fuir à bord du chariot transportant l'un des canons n'eurent pas de chance. Dans leur fuite effrénée, ils butèrent contre des rochers et se renversèrent sur le flanc, entraînant les chevaux dans leur

chute. Ceux qui le purent se relevèrent dans la poussière pour être aussitôt massacrés à coups d'*iklwa*[4] par les indigènes en furie.

Le colonel Durnford qui arrivait au galop s'arrêta à la hauteur de Jacob Black et le considéra un moment du haut de son cob normand à la robe noir pangaré.

— Lieutenant, ordonna-t-il, allez me chercher le drapeau, qu'il ne tombe pas entre les mains de ces maudits Zoulous!

Sur quoi, il relança son cheval sans même attendre une réponse.

Black courut se réfugier derrière un empilement de caisses de bois servant aux cuisines et sortit une poignée de balles pour recharger son Colt. Il avait le souffle court, puisqu'il avait plus que sollicité son cœur depuis les débuts de l'attaque. Le *Union Flag* marqué en son centre des armes du 24e régiment flottait au-dessus de la mêlée au haut d'une sommaire tour de bois élevée pour marquer le camp.

Fait chier!

Jacob jeta un coup d'œil à la ronde. La vision effroyable de cette bataille resterait à jamais gravée dans son esprit. Les Zoulous arrivaient de partout en flots ininterrompus, comme s'ils se régénéraient sans cesse. Les Anglais pouvaient bien battre en retraite aussi loin qu'ils le pouvaient, les Zoulous les poursuivraient sans relâche jusqu'au dernier.

Black sortit de son refuge et fonça droit devant lui, sabre et révolver en mains. Il frappait et tirait tout ce qui passait à sa portée. Lorsqu'il eut épuisé ses munitions, il rengaina son Colt juste avant d'être percuté par un coup de bouclier. Il roula dans la poussière pour éviter les coups de sagaie puis balaya du sabre pour trancher le tendon d'Achille de son assaillant. Celui-ci chuta aussitôt dans d'atroces cris de douleur. Black se releva en chancelant puis poursuivit sa route en direction de la tour. Il s'arrêta un moment derrière un groupe de tireurs afin de recharger son révolver. Il échappait les cartouches alors qu'il tentait nerveusement de combler les six trous du barillet. Sa tête et tous ses muscles lui faisaient mal et il maudissait cette guerre, ces Zoulous, l'Afrique et le foutu drapeau. Il reprit sa course pour apercevoir un soldat qui grimpait déjà à la tour pour récupérer le *Union Flag*. L'homme n'avait pas sitôt décroché le drapeau qu'il fut atteint par une balle de mousquet avant de chuter comme une pierre. Black courut dans sa direction, tirant encore droit devant lui pour s'ouvrir un chemin. Il embrocha d'un coup de sabre un Zoulou qui avait tenté de pendre le drapeau puis en

tira un autre en pleine figure avant de se sauver avec l'étendard. Il chercha Durnford du regard mais ne le vit nulle part. Tout autour la bataille continuait de faire rage alors que les Anglais retraitaient derrière la colline. Black arrêta un cheval en fuite en s'accrochant à son encolure. L'animal le traîna sur une courte distance avant de consentir à s'arrêter. Il le lança en direction de la rivière qui serpentait le long de la colline. S'il parvenait à traverser, peut-être aurait-il une chance de survivre. Alors qu'il arrivait au cours d'eau, des guerriers zoulous plantèrent leurs sagaies dans les flancs du cheval qui chuta brutalement. Jacob roula au sol jusqu'à la berge. Le drapeau lui échappa des mains et coula lentement dans la rivière alors que le courant l'emportait. Il se releva péniblement et porta la main à son holster pour en tirer son Colt. Une sagaie lancée le percuta en pleine poitrine et le projeta en arrière dans les roseaux. Il ouvrit les yeux pour n'y voir qu'une lumière floue. Tout son corps lui faisait mal et il ne pouvait plus bouger. La plaque de métal sur sa poitrine avait empêché la pointe de lance de pénétrer son corps. Mais il avait si mal…

Jacob sentait l'eau couler lentement le long de son corps. Pendant un instant il eut l'impression que c'était son sang qui s'échappait de ses artères et qui allait nourrir cette terre ingrate. Puis il se rappela la rivière. Au loin résonnaient les cris de guerre et les coups de fusils. Tout était perdu. Jamais il ne reverrait sa chère Lyna. Jamais il ne reverrait l'Angleterre.

Il s'abandonna à ce triste constat puis perdit connaissance.

8

Ulundi, province du Natal, Afrique du Sud.
Le mardi 21 janvier 1879.

Le bruit des coups de feu et des cris de panique avait disparu. Il n'y avait que la douleur, lancinante, poignante. Jacob Black s'était cru mort, mais voilà qu'il entendait des voix. Des voix dont il ne connaissait pas la langue. Était-ce la voix des anges?

Une gifle cinglante le convainquit aussitôt du contraire.

Il parvint à ouvrir les yeux et détourna la tête pour atténuer le reflet du soleil. Il essaya de bouger mais constata que des liens l'en empêchaient. Il avait été fait prisonnier.

Une haleine fétide le fit réagir et il ouvrit enfin les yeux pour tomber face à face avec le sorcier de la montagne, celui qu'il avait tenté d'abattre lorsqu'il était parti en éclaireur avec Roberts. Il eut une triste pensée pour ce dernier puis se ravisa, supposant que son sort de survivant était peut-être moins enviable que celui de ses frères d'armes tombés au combat.

— Je n'arrive pas à croire que c'est toi, fanfaronna le sorcier dans un anglais à l'accent guttural. Tu es si couard que tu es parvenu à te cacher suffisamment bien pour ne pas être tué.

Tout comme il l'avait fait sur la montagne, Jacob le toisa de son regard sombre. L'autre planta ses yeux de faucon dans les siens et s'approcha encore.

— Te souviens-tu de ce que tu m'as fait, soldat? dit le sorcier en découvrant son bras blessé de sous la peau de léopard dont il se parait. Tu

m'as tiré dessus!

Black détourna encore la tête, incommodé par le souffle puant du Zoulou aux dents noircies.

— Tu t'apprêtais à me poignarder, répliqua l'Anglais, et tes hommes étaient sur le point de nous attaquer. Je n'ai fait qu'obéir à mon instinct de survie…

— Tu te crois drôle, l'Anglais, rétorqua le sorcier, mais moi je suis Mopo! Je suis celui qui peut parler avec les Ancêtres, voyager par-delà le temps et causer souffrances et cauchemars comme tu ne peux même pas imaginer.

Jacob toussa, dérangé par la poussière. Il ne voulait même plus écouter ce fou furieux. Il prit plutôt conscience de son environnement et se rendit compte qu'il était toujours près du camp, au pied de la colline. Il était à genoux, solidement attaché à un pieu planté à même le sol. Il plissa les yeux pour se protéger de la lumière du soleil de cette fin de journée misérable. Aussi loin que son regard pouvait porter, il ne voyait que désolation. Puis, soudain, il tendit les muscles, comme pour tenter de s'arracher à ses liens.

— Mais qu'est-ce que vos guerriers sont en train de faire? s'indigna-t-il avec véhémence.

— Ne t'en fais pas, monsieur l'Anglais, lui susurra Mopo, c'est pour leur bien. C'est à ma demande que nos guerriers procèdent ainsi.

— Pourquoi faites-vous ça? C'est de la cruauté, de la boucherie! Espèce de salaud, je vais te tuer!

— Cela m'étonnerait beaucoup…

À la grandeur de la plaine, les guerriers zoulous éventraient systématiquement chacun des cadavres de soldats anglais. Parfois, il était même possible d'entendre le souffle qui émanait d'un corps gonflé par la chaleur lorsqu'un guerrier y plantait son coutelas.

— Tous les cadavres de tes compagnons anglais se gonflaient, reprit le sorcier, car leur âme était incapable de quitter leur corps pour s'échapper. C'est pourquoi il faut les éventrer, afin qu'elle puisse aller rendre des comptes à son Créateur. Mais, sincèrement, j'espère qu'elles iront toutes en enfer.

Jacob baissa la tête en signe de reddition et pleura amèrement le sort de ses compagnons ainsi que le sien. Il ne pouvait croire ce qui lui arrivait. Cela était complètement surréaliste et relevait du pire des cauchemars. Blessé et

vulnérable comme il l'était, il ne pouvait entrevoir la moindre possibilité de s'échapper. Et avant qu'une autre attaque anglaise puisse s'organiser, il serait mort depuis longtemps.

Il releva la tête pour se retrouver de nouveau nez à nez avec le sorcier qui lui souriait ridiculement. Sans réfléchir, il lui cracha au visage.

Il n'eut connaissance que du violent coup de bâton qui le renvoya dans l'inconscience.

Lorsqu'il revint à lui, la cage circulaire en rondins dans laquelle il avait été enfermé se mit à tourner. Il lui fallut un moment avant de parvenir à se mettre debout. Son crâne lui faisait terriblement mal, comme la majeure partie du reste de son corps d'ailleurs.

Jacob Black se trouvait enfermé dans une espèce de hangar où était construite une cage solide en chaumes de bambou. Les pieux s'enfonçaient profondément dans le sol de terre battue alors que la structure même de la cage, dans sa partie supérieure, était rattachée à celle du hangar. Une distance d'environ deux mètres entre la cage et les murs du hangar formait une sorte de déambulatoire qui rendait possible aux visiteurs de faire un tour complet de la cage.

Dehors, il pouvait entendre la voix des hommes qui s'affairaient. Les bruits ambiants lui firent prendre conscience qu'il avait vraisemblablement été transporté dans une cité quelconque. Peut-être avait-il été emmené à Ulundi? Peut-être le roi consentirait-il à l'échanger? Jacob se raccrocha à ses menus espoirs et se mit à crier afin d'attirer l'attention. Deux gardes firent aussitôt irruption dans le hangar et lui intimèrent dans leur langue de garder le silence.

— Je veux voir le roi! demanda-t-il. Je suis officier de l'armée britannique et, en tant que tel, je devrais avoir le privilège de faire valoir mes droits.

— Tes droits? intervint Mopo le sorcier en entrant dans le hangar-prison. Mais tu n'en as aucun! Ici tu n'es rien d'autre qu'un prisonnier de guerre. Et tu m'appartiens. Je peux faire de toi ce que je veux. Je peux te tuer ou te garder en vie, selon mon bon désir.

— Non, c'est toi qui n'es rien, espèce de sauvage, explosa Black. Crois-tu vraiment que malgré cette victoire vous resterez les maîtres de vos terres? Tu n'as aucune idée de ce qui vous attend, railla-t-il, car l'armée anglaise reviendra. Et elle reviendra avec des milliers d'hommes, de chevaux et de canons. Elle réduira votre capitale en cendres et traînera votre roi enchaîné dans la poussière. Et toi, sorcier, tu mourras parmi les tiens.

— Quel beau discours, ironisa Mopo en souriant de ses dents gâtées.

Puis il fit signe aux deux guerriers d'ouvrir les portes du hangar. Ceux-ci s'exécutèrent et la cité d'Ulundi apparut à Jacob au-delà d'une grande cour. Ils se trouvaient sur un promontoire où était installée une garnison de l'armée du roi dans une fortification adossée au palais royal. Il n'y avait là que des guerriers et son espoir de s'échapper acheva de se dissiper.

— Dans deux jours, le roi donnera un banquet pour fêter la victoire d'Isandhlwana. Les Anglais auront compris qu'il est inutile de s'attaquer au royaume zoulou. Jamais ils ne pourront le conquérir. L'*impi* est toute-puissante et ne peut être vaincue!

— Tu parles sans savoir, sorcier. Avant longtemps, tu comprendras. Je serai peut-être mort mais, sois sans crainte, tu me rejoindras!

Mopo marmonna quelque chose à l'un des gardes qui sortit aussitôt. Puis il s'approcha de la cage pour plonger son regard dans celui du prisonnier.

— Je n'ai pas encore l'intention de te tuer, avoua-t-il dans un rictus féroce, du moins pas volontairement. Tu seras plutôt mon sujet d'expérience…

Instinctivement, Jacob recula. La cruauté qu'affichait le visage implacable du sorcier le repoussa.

Quatre guerriers firent irruption dans le hangar sagaies en main. Un cinquième vint les rejoindre avec une perche équipée d'un lasso de capture. S'installant tous autour de la cage, ils poussèrent Jacob à la pointe de leurs sagaies jusqu'à ce que le lasso lui passe autour du cou. Incapable de résister, l'officier anglais fut attiré et immobilisé contre les solides chaumes de bambou. Son visage se gonfla sous l'effort alors que ses doigts essayaient désespérément d'agripper la corde qui lui enserrait le cou. Alors qu'il cherchait son souffle, la salive lui coulait dans le cou et ses pieds battaient la terre pour se maintenir en équilibre.

Mopo l'attrapa par les cheveux et lui tira la tête en arrière. Puis il versa d'un trait dans sa bouche ouverte le contenu d'un flacon carré.

Jacob s'étouffa et l'homme qui tenait le lasso desserra momentanément son étreinte. Une grande partie d'un liquide jaunâtre et filandreux fit son chemin dans la gorge de l'Anglais. Ses yeux s'agrandirent et la terreur transfigura son visage en une subite impulsion de terreur et d'incompréhension. L'homme au lasso de capture étira son nœud pour le libérer et les sagaies reculèrent. Black avança en titubant, ses bras battant l'air et son corps s'agitant de spasmes convulsifs. Il s'écroula finalement, terrassé par le poison qui donnait l'impression de se répandre comme un virus foudroyant dans chacune des fibres de son corps.

— Essaie de survivre jusqu'à demain, lui suggéra le sorcier. Survivre à la douleur et aux cauchemars horribles… Et si tu y parviens, demain tu me supplieras de t'achever.

Les hallucinations alliées à la douleur qu'avait créées le sorcier dépassaient en atrocité tout ce que l'imagination humaine pouvait supporter. Pendant des heures et toute la nuit durant, Jacob Black se tordit dans des convulsions incontrôlables, bavant écume et sang alors que son organisme assimilait ou combattait le poison du sorcier. Les visions insupportables d'une horreur infinie se succédaient sans cesse à travers une douleur perçante, ne donnant aucun répit tant à son corps qu'à son esprit. Au cours de quelques rares moments de lucidité, Jacob fut convaincu du caractère handicapant de la substance qu'il avait ingérée. Il survivrait probablement, mais ses capacités physiques et mentales seraient détruites ou gravement altérées. Puis il retombait dans un délire hallucinatoire qui l'entraînait dans une chute vertigineuse au cœur d'un gouffre sans fond.

Au matin, Mopo revint seul, une petite boîte de bois sous le bras et sa sagaie en main.

Il déverrouilla le lourd cadenas qui retenait la porte de la cage avant de s'y glisser avec une légèreté immatérielle. Jacob Black gisait au sol,

recroquevillé sur lui-même. Mais il respirait. Il avait tout simplement sombré dans l'épuisement après que les effets dévastateurs de la mixture eurent été absorbés par son organisme. C'était parfait.

Mopo releva le pantalon de l'homme afin de découvrir le mollet de l'une de ses jambes. Il ouvrit la petite boîte de bois au ras du sol et fit sortir le scorpion qu'elle contenait. La créature noire avança doucement, étudiant par son abdomen la nature du terrain. Elle agita ses pédipalpes comme pour savourer sa liberté retrouvée.

Mopo poussa l'animal de la pointe de sa sagaie vers la jambe dénudée de son prisonnier. Si l'Anglais avait survécu au poison ingéré, il supporterait la piqûre du scorpion. Il poussa la bête à répétition contre la jambe jusqu'à ce qu'elle enfonce son dard dans la chair blanche. Le corps de Jacob se raidit et un cri inhumain lui échappa avant qu'il ne se torde à nouveau de douleur. Le sorcier jeta aussitôt la boîte sur le scorpion pour l'y enfermer. L'envenimation fut immédiate et un œdème commença aussitôt à se former à l'endroit de la piqûre.

Mopo se retira et verrouilla la porte de la cage. Il pouvait sentir le scorpion furieux cogner contre les parois de la boîte de bois qu'il tenait contre lui. Il observa un moment sa victime qui roulait au sol en gémissant. Au coucher du soleil, il reviendrait.

✚

Le cruel manège du sorcier se répéta à trois reprises. Le poison s'était répandu dans le sang de l'Anglais, mais il vivait toujours. Il était bien sûr saisi d'une fièvre délirante. Si elle ne le tuait pas, il serait sur ses deux pieds dans quelques jours. Ensuite le choix s'offrirait de lui faire boire le poison une nouvelle fois et de reprendre les piqûres de scorpion, pour voir s'il pourrait encore survivre. Le cas échéant, il garderait sûrement de graves séquelles. Pour l'instant, le poison couplé au venin avait sans aucun doute généré une modification dans sa configuration sanguine et ses fibres musculaires. Quant à son cerveau, irrigué par ce même sang envenimé, il en serait sûrement lui aussi altéré.

Mopo adorait les scorpions. Ils lui ressemblaient. Il aimait faire souffrir, et ces bestioles étaient pourvues d'un dard capable de produire les douleurs

les plus insupportables.

En songeant au dard du scorpion, le sorcier sentit le sien se raidir sous ses vêtements. Ce soir serait tenu au palais un banquet pour célébrer la victoire à Isandhlwana. Et il avait promis à Mandi, la fille du roi, l'élixir qui lui permettrait de conquérir le jeune Amanzi et de faire en sorte que jamais il ne regarde une autre femme… Quand ce soir elle boirait devant lui sa part de la potion, la drogue lui permettrait enfin de faire ce dont il avait envie depuis si longtemps.

Au matin, à son réveil, elle ne se souviendrait de rien. Ne pourrait jurer de rien.

Honteuse, elle tiendrait sa langue.

9

Ulundi, province du Natal, Afrique du Sud.
Le vendredi 24 janvier 1879.

Le champ était libre et Mopo traversa la cour menant aux appartements privés du roi sans le moindre ennui. Tous les dignitaires d'Ulundi avaient été conviés au banquet que donnait Cetshwayo pour la victoire écrasante de l'armée zouloue sur l'Empire britannique. Enivré tant par l'alcool que par la défaite qu'avaient infligée ses guerriers aux Anglais, le roi se croyait invincible. Il avait sombré dans un déni ostensible qui avait convaincu la plus grande partie de son entourage. Sa fille, la princesse Mandi, avait choisi de se retirer pendant la beuverie, choquée par l'attitude de son père et de ses généraux qui semblaient ignorer totalement la possibilité, voire la certitude d'un retour en force des armées anglaises pour une vengeance dans le sang zoulou. Le sorcier n'avait pas raté l'épisode, trop heureux de voir la jeune femme quitter la salle de réception du palais pour retourner à sa chambre. Elle avait d'ailleurs vertement sermonné son futur époux avant sa sortie fracassante, alors que le jeune homme tournait en dérision ses propos alarmistes pour bien paraître aux yeux des commandants.

Mopo se glissa comme une ombre dans l'escalier extérieur qui menait à l'étage. Il longea le mur de la galerie en bois d'iroko jusqu'à rejoindre la fenêtre à travers laquelle dansait la lumière des lampes. Le rideau de bambou était toujours levé et il aperçut la princesse dans ses appartements. Elle s'était drapée d'un vaporeux tissu blanc et se lavait la figure dans un grand bol d'eau posé sur une haute table noire. Elle sursauta lorsqu'il

entrouvrit la porte.

— De quel droit oses-tu entrer chez moi, bafouilla-t-elle, surprise par cette intrusion.

— Ne crains rien, Mandi, l'amadoua le sorcier d'une voix cajoleuse, j'ai senti ta tristesse et je suis venu remplir ma promesse afin de réchauffer ton cœur chaviré.

— Ta promesse…

— Celle que je t'ai faite et qui te procurera le contrôle absolu sur l'alchimie de ton corps et de celui de ton promis. Je peux déchaîner en toi un feu si ardent que jamais ton mari ne songera une seule seconde à désirer une autre femme. À côté de son désir brûlant alimenté par ton envie, toutes les autres ne seront que pâles et insignifiantes.

— Tu parles bien, sorcier, tu manies bien la langue.

— Tu ne crois pas si bien dire…

— Qu'as-tu à me proposer?

L'homme l'observa intensément, tel un prédateur fixant sa proie. Pendant un moment elle eut peur au point d'essayer de fuir, mais elle se contint. Elle tenait à épouser Amanzi et à en rendre malades d'envie toutes les femmes de la cité. De plus, elle avait pour ce mariage l'approbation de son père. Amanzi était de bonne lignée et possédait l'aplomb et la beauté d'une sculpture de guerrier asante. Trop de femmes lui tournaient autour, et malgré le fait qu'en épousant Mandi il se destinerait à régner un jour sur les Zoulous, une croupe trop bien tournée pourrait bien le faire dévier de cette voie. Il était hors de question pour la fille du roi de subir pareille humiliation. Elle se devait de le faire sien et, s'il le fallait, elle userait de la magie et du savoir du sorcier.

— Calme-toi, l'enjôla Mopo de sa voix charmeuse, tu n'as rien à craindre de moi, tu sais bien. Je suis au service de ton père, et par le fait même, à ton service. Je suis là pour t'aider, voilà tout. J'en ai les moyens, pourquoi n'en profiterais-tu pas?

La jeune femme était troublée par les yeux de faucon de l'homme en face d'elle. Elle n'éprouvait pour lui que répulsion à cause de l'odeur rêche et sauvage qui exhalait constamment de lui. En plus de la crasse dégoûtante qui recouvrait une grande partie de son corps.

Mopo étendit la main derrière lui pour refermer doucement la porte. Puis il la glissa dans sa besace pour en ressortir une petite fiole carrée qu'il

vint déposer sur une table basse devant la princesse.

— Tout est là, dit-il en montrant le flacon de la main.

— Et que dois-je en faire? le questionna-t-elle. Je dois lui faire prendre ta potion?

— Non, non, répondit Mopo en bougeant les mains, c'est toi qui dois la boire! Ainsi seras-tu en mesure de l'ensorceler et de le garder près de toi pour toujours.

Mandi s'approcha et souleva doucement la petite fiole carrée. Le verre transparent et légèrement malpropre laissait entrevoir un liquide épais et laiteux.

— Mais qu'est-ce que c'est, au juste? demanda-t-elle encore.

— Qu'en as-tu à faire? Je ne peux te réciter par cœur la composition exacte de cette mixture. Et de plus, elle est secrète. Seuls les sorciers de haut rang, comme moi, sont à même de préparer cet élixir.

— Je te trouve bien prétentieux, sorcier, ajouta-t-elle sur un ton de défi.

— J'ai confiance en moi, c'est tout…

Mandi observait l'homme comme pour essayer de trouver une faille dans ses affirmations. Malgré le dégoût qu'il lui inspirait, elle savait que son père avait confiance en ses pouvoirs. Mais elle ne comprenait toujours pas comment une potion qu'elle ingérerait aurait un effet sur l'homme qu'elle allait épouser. Elle le découvrirait sûrement la nuit de ses noces. Car les anciennes disaient qu'il était du ressort de l'épouse de faire en sorte que son mari lui soit fidèle.

Mopo sentait la transpiration ruisseler sur son front. Il se contenait tout juste et sentait la patience lui manquer. Il joua son dernier atout.

— Garde la fiole, Mandi, lança-t-il soudain en reculant vers la porte. Fais-en ce que tu voudras. Tout ce que je te demande, c'est de me la remettre sans en parler à personne si jamais tu choisissais de ne pas l'utiliser. Cet élixir est précieux et je pourrai le revendre.

La jeune femme le regarda quitter la pièce sans rien ajouter de plus.

Sur la grande galerie, Mopo s'appuya contre le mur et attendit.

Lassé du banquet et des histoires de batailles des généraux du roi,

Amanzi prit congé en s'excusant et sortit pour prendre l'air. Il avait bien ri à quelques blagues grivoises sur les femmes aux hanches généreuses et aux poitrines ballantes, mais les récits épiques de combats exagérés par les conteurs étaient venus à bout de lui. Il préférait vivre ses propres combats plutôt que de se faire raconter les vieilles histoires d'une gloire passée. Il s'était d'ailleurs plutôt bien distingué lors de l'affrontement d'Isandhlwana. Il s'en était tiré avec quelques égratignures et surtout plusieurs courbatures. Il était bien préparé et n'avait pas réellement mis sa vie en danger en évitant de se retrouver sous le feu des soldats anglais. Son destin était d'un jour pouvoir commander les armées et de s'asseoir sur le trône du royaume zoulou aux côtés de sa future épouse. Alors que ses pensées allaient vers elle, une chaleur orageuse se répandit dans son bas-ventre à la même vitesse que l'envie qui commençait à le dévorer. Il n'en pouvait plus d'attendre Mandi et préférait l'éviter plutôt que de se retrouver seul avec elle. S'il fallait qu'ils soient surpris tous deux à avoir des relations charnelles hors mariage, leur union pourrait bien se voir annulée par le roi. La princesse devait rester vierge jusqu'au soir de ses noces. Mais Amanzi en avait plus qu'assez. Il avait beau se soulager secrètement avec les servantes namaquas que son père possédait, il n'en restait pas moins que Mandi était beaucoup plus attrayante. Il décida d'aller jusqu'aux appartements du roi afin de voir si la jeune femme était encore debout. Faute de pouvoir caresser son corps cuivré, il pourrait à tout le moins s'assurer qu'elle était de meilleure humeur avant d'aller dormir. Il pourrait toujours se glisser dans le lit de l'une des jeunes servantes à son retour et imaginer dans le noir qu'il s'agissait de Mandi.

Dans un silence absolu, Mopo risqua un œil par la fenêtre des appartements de la princesse. Il constata avec satisfaction que le bruit qu'il avait entendu était bien celui du bouchon de liège arraché au flacon contenant sa potion. Ou plutôt la redoutable drogue incapacitante et hallucinogène qu'il avait mis tant de soin à préparer en mélangeant sel, alcool, ergot de seigle, *Datura inoxia*, *Datura stramonium* et quantité d'autres plantes médicinales ou vénéneuses dont il connaissait les vertus.

Il eut du mal à retenir un cri quand la princesse ingéra d'un trait la

mixture complexe. La jeune femme, elle, ne put réprimer une grimace à cause du goût principalement salé du liquide blanchâtre. Elle chercha de l'eau pour se rincer la bouche et ressentit aussitôt les premiers effets de la drogue qui la forcèrent à s'appuyer contre le mur.

C'est encore plus rapide que je ne le croyais…

Mopo jeta un dernier regard à la ronde puis poussa la porte des appartements de la princesse. Les yeux de cette dernière s'agrandirent lorsqu'elle le vit entrer et souffler quelques bougies.

— Je vais nous faire une petite ambiance, dit-il de sa voix mielleuse.

Mandi ressentait de plus en plus les effets du puissant psychotrope qui affectait ses perceptions et ses sensations. Elle tenta de marcher vers le sorcier qui la regardait venir vers lui avec un appétit aussi vorace que celui d'un serpent sur le point d'avaler une souris.

— Viens vers moi, chère Mandi, susurra Mopo qui retirait déjà la peau de léopard qui lui recouvrait les épaules. Cette nuit tu seras mienne et je me jouerai de ton corps qui ne sera plus vierge le jour de ton mariage. La petite arrogante que tu es a besoin d'une bonne leçon et je la lui donnerai avec plaisir…

— Comment as-tu pu, bredouilla Mandi qui tentait d'avancer vers le sorcier en longeant le mur, je vais avertir mon père… il te fera pendre…

— C'est ce que je disais, gloussa Mopo en tirant les rideaux de bambou, tu n'es qu'une petite arrogante qui a besoin d'une leçon.

Vif comme un puma, le sorcier agrippa la jeune femme par les cheveux et la traîna jusqu'à sa couche.

— Je vais te sauter sur ta propre couche, petite ingrate, se moqua-t-il en la jetant sur la paillasse, et je vais te prendre jusqu'à ce que tu me supplies d'arrêter, sauf que je n'arrêterai pas. Je recommencerai, encore et encore, tant que la nuit sera noire. Je me retiens depuis trop longtemps!

Tous les sens de la jeune femme étaient en alerte. Ses perceptions étaient décuplées et parsemées d'hallucinations obsédantes qui achevaient de la terrifier. Néanmoins, les mains du sorcier qui couraient sur son corps pour la déshabiller lui renvoyaient des sensations qu'elle n'avait jamais ressenties jusqu'ici. Son corps tremblait sous la brûlure de la fièvre ou bien du désir de combler ce besoin charnel qu'elle s'efforçait de refouler jusqu'au jour de son mariage. Elle n'arrivait plus à comprendre ses réactions, détestant le sorcier qui s'apprêtait à abuser d'elle et les effets du psychotrope qui amplifiait ses

sensations. Elle était nue, le corps brûlant d'un désir d'être avilie et tout à la fois d'être sauvée de ce viol inattendu. Il fallait qu'elle se reprenne, qu'elle parvienne à empêcher le sorcier de lui ravir sa virginité.

— Je ferai savoir à ton père que tu n'es plus vierge, s'esclaffa Mopo, ainsi qu'à Amanzi. Personne ne voudra plus de toi et tu seras répudiée, peut-être même bannie! Alors tu songeras à me dénoncer, à dire que je suis la cause de ton malheur, mais tu ne le feras pas. Car tu sais que personne ne te croira. Et je démentirai tout! J'inventerai la plus effroyable des histoires pour te perdre, et ton père te reniera jusqu'à sa mort. Cette nuit tu es mienne, accepte-le. Tu n'as aucun moyen de te défendre.

Mopo laissa glisser ses mains sur ce corps épanoui et gracile qu'il avait tant désiré. La jeune fille transpirait sous l'effort et sa peau foncée luisait comme une mer d'huile sous la pleine lune. Son esprit sombrait de plus en plus et elle n'y pouvait rien. Mopo caressait ses seins puis laissait courir ses mains jusqu'à la courbe de ses hanches et la rondeur de ses cuisses charnues. La peau était si douce, telle qu'il l'avait imaginée. Il laissa tomber ses chausses et dévoila son sexe durci sous l'excitation. Les yeux de la jeune femme s'arrêtèrent sur le membre tendu et les pustules qui recouvraient son gland. Sous l'effet de la drogue, les blessures infectieuses lui apparurent encore plus terribles et elle se mit à geindre sans être capable de la moindre résistance. Elle renversa la tête en arrière alors que Mopo glissait la sienne entre ses jambes. Elle gémit de plaisir et de terreur tout à la fois, les larmes inondant ses yeux effarés. Les mains souillées du sorcier pétrissaient sans ménagement les seins fermes maintenant marqués au rouge, alors que sa langue fouillait l'entrejambe de sa victime avec la détermination d'un chien pisteur. Dérouté par l'ivresse du moment, Mopo mordit furieusement la vulve marron.

Le corps de Mandi se cabra en un cri long et lugubre.

Amanzi s'arrêta net lorsqu'il entendit le cri.

Incapable de dire s'il s'agissait là de Mandi ou de l'une des domestiques, il fonça avec la vélocité d'un guépard en direction des appartements royaux. Il appela au passage les gardes qui effectuaient leur ronde nocturne et les

intima de le suivre.

Le jeune homme songea à la possibilité qu'un serpent se fût introduit dans le bâtiment, mais il chassa vite cette idée. Plus d'un cri aurait retenti si cela avait été le cas. L'inquiétude le gagna avec l'acharnement d'un mauvais pressentiment.

Il passa les barrières avec les quatre guerriers de la garde sur ses talons, traversa la cour avec la fureur d'une tornade et grimpa les marches quatre à quatre comme s'il avait eu le diable à ses trousses. Un nouveau cri retentit juste avant qu'il n'atteigne la porte des appartements de Mandi. Il enfonça sans hésiter. Ce qu'il vit le cloua sur place.

Subjugué par la domination qu'il était parvenu à exercer sur la jeune femme, Mopo n'avait rien entendu. Le visage toujours dans l'entrejambe de la fille du roi, il la dévorait avec une avidité effrénée. Insatiable, il avait été incapable de s'arrêter, jusqu'à se mordre la langue en s'exécutant. La drogue ayant atteint son plein effet, Mandi battait mollement l'air de ses bras, incapable de se défendre, partagée entre douleur et plaisir.

Surpris, le sorcier s'arrêta enfin et se releva d'un bond, en portant instinctivement une main malhabile à son membre raide et dégoulinant. La jeune femme, le sexe à vif, tenta sans succès de se mettre debout. Elle retomba lourdement sur son lit.

Une fois remis de sa surprise, Amanzi marcha droit sur le sorcier.

— N'avance pas plus, Amanzi, lui cria Mopo en le montrant du doigt, ou je te jetterai un sort!

Sans prévenir, l'autre le frappa au visage d'un violent coup de poing qui brisa bien quelques dents déchaussées. Mopo s'effondra sur le sol, terrassé par la force et la soudaineté du choc asséné.

— Jette toujours, rétorqua Amanzi en se frottant les jointures.

10

Ulundi, province du Natal, Afrique du Sud.
Le vendredi 31 janvier 1879.

Le roi Cetshwayo n'allait pas être long à rendre son jugement.

Après qu'Amanzi eut interrompu *in extremis* les sombres desseins du sorcier Mopo, ce dernier avait été traîné par les gardes jusque devant le roi, après qu'on l'eut solidement ligoté.

Le jeune guerrier avait pris soin de remettre Mandi entre les mains des domestiques et du médecin du roi afin qu'elle soit lavée et examinée. La jeune femme, prisonnière d'un état catatonique, à moitié inerte et retranchée dans son esprit, n'avait pas opposé la moindre résistance.

Le roi avait subitement mis un terme au banquet et fait conduire le prisonnier dans la salle d'audience. Une fois installé sur la chaise d'où il rendait justice, il ordonna que l'histoire lui fût contée en entier. Ce qu'il apprit de la bouche d'Amanzi le renversa. N'eût été les gardes accompagnant le jeune guerrier qui avaient tout vu de la scène, il aurait refusé de croire à pareille folie.

Entravé par ses liens, le sorcier refusa de parler et même de regarder le roi. Amanzi le gardait au bout de sa sagaie, brûlé par le désir de lui enfoncer la pointe de fer dans les chairs. Il formula sans hésiter sa requête au roi.

— Seigneur, déclara-t-il, je souhaite venger l'honneur de ta fille ainsi que le mien. Je te demande de condamner le sorcier à m'affronter en duel sur la place du palais afin que justice soit rendue selon la volonté des Ancêtres et du dieu Nkulunkulu.

— S'il est vrai que le dieu créateur Nkulunkulu agit dans la vie quotidienne des humains, commenta le roi, je me demande bien ce qu'il avait en tête en laissant Mopo perpétrer pareille monstruosité!

— Le dieu créateur n'a rien à voir avec la folie de ce maudit sorcier, tonna Amanzi, cet homme est mauvais, voilà tout. Accèderas-tu à ma demande? Je sais que le sorcier connaît l'art du combat. Le duel sera loyal. Et puisqu'il est coupable, il périra.

Cetshwayo réfléchit un moment. Il était furieux de ce que le sorcier avait fait subir à sa fille. Mais le médecin avait affirmé, après vérification, que la virginité de la princesse n'avait pas été volée. Le monstre avait certes blessé les organes génitaux de la jeune femme avec ses dents, ses doigts et le poil dru de sa barbe, mais il n'avait occasionné aucune blessure qui ne puisse être guérie après quelques jours de repos. En principe, la situation n'empêchait en rien que le mariage avec Amanzi puisse avoir lieu. Et il était compréhensible que l'impétueux guerrier exige réparation.

— Soit, conclut Cetshwayo, je t'accorde le duel. Mais que tu sois vainqueur ou vaincu, le sorcier périra pour sa faute qui m'atteint directement à travers ma fille. Qu'il en soit ainsi!

En attendant la tenue du duel, Mopo fut enfermé dans une chambre du palais dont la porte était gardée en permanence par deux hommes.

Les batailles de Rorke's Drift et de la rivière Nyezane occupèrent le roi qui dut encore faire face aux Anglais. Ceux-ci n'avaient certes pas digéré leur défaite à Isandhlwana et étaient bien déterminés à se venger de cet affront. Leur but était de prendre la capitale, Ulundi, et il avait fallu un certain temps pour organiser des défenses. Après quelques jours de calme relatif, Amanzi s'impatienta et demanda audience au roi afin qu'il ordonne, comme prévu, la tenue du duel. Il fut donc décidé de tenir l'affrontement dans la cour dès le lendemain, soit la dernière journée du mois. Ce qui était de bon augure selon les croyances.

Le soir venu, on transféra sous bonne escorte le sorcier jusqu'au hangar qui constituait la prison. Une fois là, on le poussa sans ménagement dans la cage circulaire plongée à moitié dans le noir. Il fut accordé au sorcier de

retrouver la liberté de ses mains et on lui donna à manger. Ses chevilles demeurèrent entravées par une corde de chanvre reliée à deux bracelets de fer.

Une sorte de gémissement provenant de la partie sombre de la cage attira tout à coup l'attention de Mopo. Son sang ne fit qu'un tour.

Jacob Black, oublié là depuis plus d'une semaine, était parvenu à reprendre des forces. Il avança doucement dans la lumière, les traits tirés, les cheveux sales, la barbe hirsute, le visage durci et le regard aussi glauque qu'une nuit sans lune.

— Voyez un peu qui est là, railla-t-il sur un ton à la fois grave et corrosif.

Mopo recula instinctivement contre les poteaux de bambou alors que les gardes qui s'apprêtaient à sortir revenaient lentement sur leurs pas.

— Mais qu'est-ce que tu viens faire dans ma cage, sorcier? N'es-tu pas censé te trouver de l'autre côté des poteaux? Te serais-tu trompé par mégarde?

— Ne… ne m'approche pas, maudit Anglais, bredouilla Mopo qui ressentait toute la haine que pouvaient porter les yeux et la voix de l'homme qu'il avait tourmenté.

— Peut-être serait-il préférable de le sortir de là, jugea Amanzi en s'adressant aux gardes, je ne voudrais pas que l'Anglais me l'abîme.

Lorsqu'ils voulurent retirer la chaîne qui retenait la porte, Jacob fonça vers le sorcier et lui saisit la tête entre ses mains pour le mordre sauvagement à la joue. Déstabilisé, le sorcier porta les mains à son visage et l'Anglais le frappa à répétition dans l'abdomen comme un boxeur au milieu du dernier round. Il se jeta dessus comme une bête fauve alors que les gardes le frappaient avec la hampe de leurs sagaies. Un coup de gourdin vint finalement à bout de l'enragé et l'on traîna le sorcier sanguinolent hors de la cage. Ils n'eurent d'autre choix que de l'amener au médecin. Il devait coûte que coûte être en état de se battre le lendemain.

Des centaines de guerriers du Natal s'étaient massés dans la cour du palais royal avec l'accord de Cetshwayo. Il n'y avait pas eu de duels accordés

depuis très longtemps et les plus jeunes n'en avaient même jamais vu. L'annonce ne manqua pas d'attirer une foule de curieux parmi les hommes et quelques milliers d'entre eux attendaient impatiemment d'assister à l'événement. Le cadre de ce fait marquant revêtait toutefois un caractère solennel puisque, quelle qu'en fût l'issue, un guerrier zoulou perdrait la vie.

Jacob Black avait demandé à ce qu'on ouvre les portes du hangar pour pouvoir assister à l'affrontement.

— Je parierais bien sur le jeune, avait-il déclaré en un sinistre sarcasme, mais je n'ai pas un seul penny sur moi… Quelqu'un pourrait me passer un shilling? Non, bien sûr, vous autres indigènes devez parier des noix ou des petits fruits…

Black était en quelque sorte étonné d'être toujours en vie et retenu prisonnier. Les gardes ne parlaient pas sa langue mais, en revanche, lui leur parlait. Il leur racontait toutes sortes d'inepties en les insultant au passage, toujours avec ce sourire cynique et méprisant qu'il arborait chaque fois qu'il discutait. Il supposait que le roi voudrait peut-être l'échanger contre une rançon, mais il ne se faisait pas d'idées. Les Anglais finiraient sûrement par atteindre les remparts de bois d'Ulundi et, quand viendrait ce jour, ils raseraient la ville à coups de canons et de fusées Congreve. Prisonnier de sa cage de bambou, il aurait peu de chance de s'en sortir.

Les cris et les applaudissements retentirent dans la cour lorsqu'on emmena le prisonnier, pieds et poings liés. Amanzi apparut à son tour, portant sa sagaie à bout de bras. Il chercha Mandi du regard sur le balcon du palais mais ne la vit nulle part. La jeune femme n'était plus la même depuis cette nuit où le sorcier avait abusé d'elle. À cette pensée, le jeune guerrier fronça les sourcils, plus convaincu que jamais de faire payer l'homme en face de lui.

Une haie de guerriers, armés de bâtons de bois, fit cercle autour des deux duellistes. Cetshwayo donna l'ordre que l'on défasse les entraves du prisonnier. On jeta devant lui un bouclier de combat et une sagaie. Puis, derrière chacun des combattants, on planta une dague dans le sol.

Mopo tenta de sourire mais se ravisa. Il ramassa lentement les armes jetées devant lui. Il n'avait pas encore dit son dernier mot. S'il devait mourir, ce ne serait pas de la main de ce freluquet. Le jeune homme était peut-être fougueux, mais le sorcier était expérimenté.

Les guerriers zoulous se mirent à scander leur cri de guerre de façon

répétitive. Au fond de la cour, dans sa cage, Jacob Black les imita.

Le sorcier tourna la tête dans sa direction pour rencontrer son sourire narquois. Il cracha au sol pour signifier qu'il était prêt. Amanzi fit de même et ils se mirent en garde. Des tambours commencèrent à résonner. Ils ne s'arrêteraient qu'à la mort de l'un des deux combattants. Protégés de face par le grand bouclier de guerre en cuir de bœuf, la sagaie haute et prête à l'attaque ou au lancer, les deux hommes se ruèrent l'un contre l'autre.

La technique de combat zouloue à la sagaie et au bouclier avait été mise au point des dizaines d'années auparavant par le roi Chaka. Curieusement, elle s'apparentait par un hasard étrange à la méthode de combat des Grecs de l'Antiquité qui utilisaient eux aussi conjointement le javelot et le bouclier.

Amanzi fut étonné par l'adresse du sorcier. Il ne s'attendait sûrement pas à des parades aussi évoluées pour contrer ses attaques. Le sorcier adoptait plutôt un mode défensif, cherchant probablement la faille qui ne manquerait pas de se présenter au moment opportun. Amanzi revenait sans cesse à l'offensive, appuyé par l'énergie de la jeunesse. Il donna en avant en fouettant l'air de sa longue sagaie, ce qui obligea Mopo à reculer brusquement. Les bâtons de bois du cercle des guerriers se plantèrent dans le dos du sorcier qui roula aussitôt sur sa droite en plaquant ses armes contre lui pour éviter encore une fois la fureur du jeune guerrier.

Ils n'échangeaient aucun mot. Le battement des tambours et l'excitation des guerriers emplissaient l'air et l'espace comme pour les transporter au-delà de ce monde dans lequel ils évoluaient. Rien n'existait plus autour d'eux si ce n'était le désir de vivre et de faire mourir.

Amanzi, lui, voulait venger la princesse et son honneur. Mopo, en revanche, voulait se venger de la princesse et bafouer l'honneur de son promis. Pour ainsi dire, tout les opposait.

Du fond de sa cage de bambou, Jacob Black n'en manquait pas une miette. Agrippé à deux mains aux gros poteaux, il donnait l'impression d'être un singe qui voudrait s'échapper d'un zoo. Sautillant sur place et tirant sur les chaumes de bambou comme pour essayer de les secouer, il criait tantôt encouragements, tantôt insultes, qui se mêlaient aux cris de l'*impi* zouloue.

Après bientôt dix minutes d'un âpre combat, la fatigue commençait à se faire sentir des deux côtés. Mopo avait les épaules en feu et le corps meurtri. S'il voulait avoir une chance de tuer le jeune guerrier, il fallait qu'il le fasse maintenant, sinon l'épuisement l'en empêcherait. Il choisit donc de feinter dans le but d'aller récupérer l'un des poignards planté dans le sol avec l'intention cachée de le lancer contre son adversaire. Il viserait les jambes afin de le blesser et d'avoir ensuite une meilleure chance de l'achever sans ménagement. Il mourrait de toute façon plus tard, mais au moins il aurait la satisfaction d'avoir éliminé son adversaire. Et puis, qu'ils aillent tous au diable. Il leur lancerait à tous un sort funeste et mauvais avant de se balancer au bout de la corde.

Mopo bondit comme un tigre, sans avertissement, sous les cris de réprobation de la foule surprise. Il feinta et évita habilement une offensive d'Amanzi puis lâcha sagaie et bouclier pour rouler au sol et s'emparer du poignard qu'il lança sans attendre. Le jeune guerrier planta son grand bouclier au sol et se réfugia derrière. La lame traversa tout juste le cuir bouilli. Il se releva d'un trait et lança vivement sa sagaie en direction du sorcier qui ne put l'éviter. La pointe s'enfonça entre les côtes et traversa le corps de part en part. Projeté en arrière, Mopo s'effondra dans un nuage de poussière et sous les cris collectifs d'enthousiasme.

Black hurla comme un dément dans sa cage, en frappant du poing sur les poteaux.

— Le petit fils de pute a réussi à tuer le foutu sorcier! aboya-t-il. À cent contre un comme il était, j'aurais pu me faire dix livres sterling!

Mopo rendit l'âme sans avoir la force de proférer son mauvais sort. Le sable absorba son sang, comme une ultime offrande à l'Afrique qui l'avait vu naître.

11

Ulundi, province du Natal, Afrique du Sud.
Le vendredi 4 juillet 1879.

Un peu plus de cinq mois s'étaient écoulés depuis l'humiliante défaite des Anglais à Isandhlwana.

Furieux et honteux d'avoir subi pareille raclée de la part d'une horde de barbares indigènes, ils n'avaient pas mis long à se réorganiser et à poursuivre les attaques pour remonter jusqu'à la capitale. Après le siège d'Eshowe qui dura presque deux mois, puis les batailles de la rivière Ntombe, de Hlobane, de Kambula et de Gingindlovu, les forces britanniques se présentaient enfin devant la cité d'Ulundi pour l'affrontement final.

Une dizaine de canons lourds, des stands lance-fusées Congreve ainsi que les toutes nouvelles mitrailleuses anglaises dérivées du principe de la Gatling américaine furent étalés devant la ville pour appuyer une armée de 5 200 soldats.

De son côté, le roi Cetshwayo, retranché dans la cité, s'apprêtait à vendre chèrement son royaume avec les dernières forces qui lui restaient, soit environ 12 000 guerriers.

Le temps était lourd, annonciateur d'orage, ce qui convenait parfaitement à cette situation tragique et dramatique.

Couché sur le côté et le visage appuyé contre les barreaux de la cage dans laquelle il était toujours retenu prisonnier, Jacob Black essayait de faire tomber un grand bouclier de guerre appuyé plus loin contre le mur. Avec son pantalon qu'il avait retiré et qu'il tenait au bout de son bras, il fouettait l'air

pour parvenir à toucher la pièce de protection dans le but de la faire basculer. Il savait que l'armée anglaise était aux portes de la ville et qu'elle ne ferait pas de cadeaux. Les Britanniques allaient sans aucun doute pilonner la cité, et il lui fallait absolument trouver un moyen de protection s'il voulait avoir une chance de survivre à cette attaque et donc d'être libéré.

Cetshwayo avait bien tenté de monnayer la vie de l'officier contre des armes ou du temps, rien n'y avait fait. Les Anglais avaient refusé toute négociation et, malgré tout, Black était encore en vie. Il en voulait évidemment au baron de Chelmsford qui avait refusé de discuter pour le faire libérer et se promettait bien de le lui faire savoir s'il sortait vivant de cette tuerie.

Jacob songea d'abord à foutre son poing dans la gueule du baron, mais il se convainquit que cela n'était pas une bonne idée. Il ne fallait pas qu'il échappe à une captivité de cinq mois pour se retrouver aussitôt dans une autre.

Black était conscient d'avoir changé. Le maudit sorcier l'avait violemment empoisonné avec sa mixture et les piqûres de scorpion. Il avait même du mal à se souvenir de la douleur intense que cela lui avait infligée. Comme si son esprit avait quitté son corps pendant des heures, ou bien des jours. Peut-être avait-il perdu la vie pendant un moment. À moins qu'il n'ait perdu l'esprit. Mais c'était impossible, puisqu'il était toujours là et encore capable de réfléchir. Plus encore, il ne songeait qu'à agir. Son corps était constamment poussé en avant par des impulsions s'apparentant à des idées, ou davantage à un instinct bas et sauvage. Il n'avait pas envie de moraliser, ni même de discuter. Il voulait partir, frapper, se venger. Là encore, toutefois, il essayait de se convaincre qu'il n'en était rien.

Le bouclier de peau de bœuf finit par basculer et tomber dans sa direction. À l'aide de la boucle de sa ceinture, il parvint à accrocher l'une des extrémités du bouclier constituée d'un montant de bois qui le traversait en son centre. Jacob s'étonna du poids de l'instrument lorsqu'il le ramena à lui. Une fois qu'il l'eut en main, il trouva le bouclier bien balancé et put constater qu'il était renforci de pièces de bois à l'intérieur. Il faisait bien un mètre et demi de long, ce qui devrait suffire à protéger les parties vitales de son corps.

Du moins l'espérait-il.

Impatients, les Anglais lancèrent l'attaque à grands coups de canons contre Ulundi.

Les fusées Congreve, lancées horizontalement, faisaient des ravages terribles. Cet artifice possédait un corps long en carton épais recouvert d'une feuille de tôle. Le bout était en fer pour en augmenter la résistance de frappe. Propulsée par un feu vif et inextinguible, la fusée fonçait droit devant elle. En éclatant, elle projetait tout autour de nombreuses grenades qui éclataient à leur tour comme autant de meurtrières petites mines.

Jacob se coucha au fond de la cage et couvrit son corps du bouclier. Tous étant trop occupés par l'attaque imminente des Anglais, personne ne s'était soucié de lui depuis la veille.

Les mitrailleuses lourdes se mirent à cracher à leur tour, et le bruit de guerre qui parvenait presque à couvrir les cris des Zoulous devint insupportable.

L'*impi* tenta une sortie pour essayer d'envelopper l'armée anglaise. Mais cette fois, l'ennemi ne se fit pas prendre. Les guerriers zoulous furent reçus à coups de fusils et de mitrailleuses, leurs rangs fauchés et décimés par les armes mortelles. Les unités de l'armée britannique, bien installées, tiraient sans relâche. Il ne s'agissait pas seulement de vaincre l'adversaire mais aussi de l'anéantir et de raser sa capitale.

La cité brûlait, enflammée sous les boulets incendiaires des canons et les grenades explosives des fusées Congreve. Effrayés par une pareille force de frappe et voyant leur ville ainsi attaquée et ses habitants directement visés, les guerriers zoulous commencèrent à perdre leur vigueur légendaire et à briser leur ordre de défense.

Au fond du palais royal, assis à même le sol et la tête entre les mains, le roi Cetshwayo pleurait la fin de son royaume. Agenouillée tout contre lui, sa fille Mandi pleurait pour une tout autre raison. Elle avait été informée qu'Amanzi avait péri courageusement sous les balles des Anglais.

Un boulet de sept livres enfonça avec une force terrible le mur du hangar qui constituait la prison de Jacob Black.

Le projectile faucha d'un bout à l'autre la structure sommaire qui soutenait le toit pour ressortir de l'autre côté. Les tôles rouillées grincèrent en s'effondrant lentement avec les poutres frêles éclatées. Jacob se recroquevilla sous le grand bouclier en souhaitant que la cage absorbe la chute des matériaux. Après le toit, les murs s'affaissèrent à leur tour, faisant entièrement disparaître la structure de bambou qui retenait l'officier anglais depuis cinq mois.

Après quelques heures de farouches combats et des morts par milliers du côté des Zoulous, Cetshwayo montra le drapeau blanc à l'une des fenêtres du palais en flammes. Le roi n'avait plus le choix, il lui fallait sortir avec sa fille pour ne pas être brûlé vif.

À la vue du signal de capitulation, les guerriers zoulous abandonnèrent la lutte et jetèrent leurs armes. Le feu nourri de l'armée britannique cessa graduellement jusqu'à s'éteindre complètement, sous les ordres de lord Chelmsford lancés du haut de Freckles, sa jument blanche.

Au cessez-le-feu, tout le monde sortit des limites de la cité pour éviter l'incendie qui se propageait. L'armée anglaise fit un tri entre civils et guerriers et parqua tous ces gens dans des enclos de fortune afin de les garder bien en vue.

Chelmsford, suivi d'une brigade sur deux colonnes, fit lentement avancer son cheval entre les ruines fumantes vers le palais. Il s'arrêta lorsque le roi sortit, sa fille à son bras. L'homme était presque nu, n'arborant qu'une pièce d'étoffe drapée autour de ses hanches et sa petite couronne noire sur sa tête. Il s'arrêta devant Chelmsford, contrit et anéanti, puis écarta les bras en signe de reddition.

— Nous acceptons la défaite, admit-il sur un ton à la fois amer et affecté, le royaume zoulou n'est plus. Que les Ancêtres me pardonnent…

Le lord anglais hocha la tête sans rien ajouter de plus. Les hommes vinrent prendre le roi ainsi que sa fille visiblement sous le choc.

Quelques jours plus tard, ils seraient tous deux exilés à Londres.

Au travers du bruit des flammes mourantes et de la fumée blanche, des cris étouffés attirèrent l'attention d'un groupe de soldats. Ils s'approchèrent d'un amas de tôles et de bois qui constituait probablement les restes d'une construction effondrée.

— Bon sang, il y a quelqu'un là-dessous, hésita un jeune lieutenant, et il parle anglais! C'est peut-être l'un des nôtres. Vite, il faut le sortir de là!

Ils se mirent à retirer les matériaux emmêlés. À mesure qu'ils les enlevaient, ils pouvaient entendre un peu plus clairement l'homme qui s'époumonait en jurons variés sous les décombres. Ils atteignirent enfin un entassement de poteaux de bambou brisés et grande fut leur surprise quand ils trouvèrent, en dessous, un large bouclier de guerre zoulou recouvrant le captif.

Jacob Black repoussa brutalement le bouclier pour émerger des décombres en un cri bestial.

Instinctivement, les soldats reculèrent, surpris par l'homme sale aux cheveux longs et à la barbe embroussaillée, vêtu de ce qui semblait être les restes d'un pantalon et d'une chemise d'officier de l'armée britannique. Jacob tituba sur quelques pas et cligna des yeux en tombant face à face avec le soleil déclinant. Une ombre tomba sur lui; celle du jeune lieutenant qu'il ne connaissait pas.

— Arrêtez-vous immédiatement! gueula l'officier.

Sans avertissement, et avec la rapidité saisissante d'un crotale à l'attaque, Black se saisit du révolver du jeune homme dans son holster et le poussa avec une telle violence que l'autre tomba à la renverse. Il pointa aussitôt l'arme sur l'homme à ses pieds tandis qu'autour de lui fusils et baïonnettes se tendaient.

— Tu n'es pas en mesure de me donner des ordres, freluquet, vociféra Black en armant le chien. Et dis aux autres de baisser leurs armes ou je te fais sauter le crâne.

— Très bien, dit le lieutenant, calmons-nous. Il y a eu assez de crânes éclatés pour aujourd'hui.

Des dizaines d'hommes étaient maintenant amassés autour d'eux. Ils baissèrent néanmoins leurs carabines.

— Pourriez-vous alors avoir l'amabilité de me dire qui vous êtes? risqua le jeune homme.

— Je suis le lieutenant Jacob Black, officier du 1er bataillon du 24e

régiment des South Wales Borderers de l'armée de l'Empire britannique et de Sa Majesté la reine Victoria. Et toi, tu n'es qu'un vulgaire asticot qui larve dans de la viande avariée! Mais relève-toi, nom de Dieu!

Le jeune lieutenant se releva en frottant la poussière sur son pantalon blanc. Les soldats commencèrent soudain à s'écarter.

— Et qu'est-ce qui me dit que vous êtes bien celui que vous dites être? fulmina le jeune officier.

Un homme à cheval s'avança entre les soldats. Tous se tournèrent vers lui. Il s'agissait du grand commandant, le baron de Chelmsford. Il toisa Black un moment du haut de sa monture et le gratifia enfin d'un large sourire.

— Vous pouvez croire cet homme sur parole, lieutenant, affirma Chelmsford. Il était mort et le voilà ressuscité! Jacob, je suis heureux de te revoir.

— Ouais… glissa Black en jetant le révolver au pied de son propriétaire.

— Trouvez-lui un cheval, ordonna Chelmsford en faisant faire demi-tour au sien, cet homme vient avec moi.

Black jeta un dernier coup d'œil au jeune homme qu'il avait jeté par terre. Il cracha au sol puis suivit le baron.

Les soldats s'écartèrent tous pour le laisser passer.

À la fois par crainte et par dégoût.

Car il empestait.

12

Londres, Angleterre.
Le vendredi 1er août 1879.

Jacob Black lança son sac à dos en toile avant de sauter lui-même sur la rive sud de la Tamise, juste sous le pont Albert. Il salua de la main le capitaine du petit navire marchand qui l'avait amené de Calais, en France, jusqu'à Londres en entrant par l'estuaire du fleuve près de Southend-on-Sea. L'autre, pipe en bouche, lui fit le même geste en signe d'adieu.

Black se laissa tomber près de son sac comme pour sentir l'herbe fraîche de son pays natal. Il avait vécu si longtemps avec du sable entre les dents, sous une chaleur accablante, que de retrouver le climat capricieux de Londres lui faisait le plus grand des plaisirs.

Il remonta vers l'entrée du pont et s'y engagea du côté des piétons avec son sac sur l'épaule. Il sourit à la vue du panneau indiquant aux troupes de rompre le pas pour traverser le pont. Comme quoi on ne faisait toujours pas confiance à sa structure!

Black se moqua en le traversant d'un pas désordonné. Ceux qui le virent passer durent le prendre pour un homme ivre. Il atteignit enfin la rive nord et, du même coup, le joli quartier de Chelsea. Il songea tout à coup au fameux musée d'histoire naturelle qui était en construction depuis six ans déjà et qui se trouvait tout près de chez lui. Il accéléra le pas, curieux de voir où en étaient rendus les travaux et impatient de retrouver sa maison. Et peut-être aussi sa femme.

Jacob n'avait pas donné de nouvelles durant de longs mois. Les

événements s'étaient précipités dans la guerre anglo-zouloue et sa détention à Ulundi l'avait maintenu dans l'impossibilité d'écrire la moindre lettre. Du coup, il appréhendait de retrouver Lyna. Il n'avait pas revu son épouse depuis longtemps, et il n'était pas certain d'avoir envie de la revoir. Il avait envie d'être seul, de ne pas parler, d'aller boire au pub, de marcher dans les rues et d'écraser la figure du premier qui oserait l'embêter.

Il aperçut enfin les façades de style néoroman de l'imposant bâtiment dont la construction était presque achevée.

— Nom d'une salope au passé chargé! s'exclama-t-il à la vue du nouveau musée. Ils ont bien avancé!

Curieusement, Black avait été incapable d'entrevoir ce à quoi pourraient ressembler ses retrouvailles avec sa femme, Lyna Raw. Il avait préféré ne pas y songer et aviser selon la direction que prendrait la discussion.

Son cœur s'accéléra lorsqu'il fut en vue de la petite maison de South Kensington. Lui, fils unique, avait hérité de son père d'une somme d'argent intéressante. Lyna, issue d'une bonne famille, avait elle-même contribué à l'achat de leur demeure dans cet agréable quartier. Pour l'instant, alors qu'il marchait dans la rue, Jacob rencontrait des gens qui l'observaient du coin de l'œil mais qui ne se doutaient pas une seconde de l'horreur qu'il avait pu vivre et des sacrifices qu'il avait faits pour l'Empire britannique. Des images de souffrance et de brûlantes piqûres de scorpion traversèrent son esprit. Elles lui apparaissaient tels de vieux cauchemars à moitié oubliés, nimbées d'un brouillard obscur et de souvenirs diffus.

Jacob traversa le jardin. Il marcha droit vers la porte d'entrée qui refusa de s'ouvrir sous sa poussée. Il décida de faire le tour et d'entrer par-derrière, mais il se heurta encore une fois à une porte close. L'impatience explosa en lui de façon instantanée et il enfonça la porte d'un coup d'épaule pour se retrouver dans la cuisine. Au-delà de cette pièce, un cri de surprise retentit, suivi d'un bruit de porcelaine éclatant sur le sol.

Black apparut dans l'embrasure permettant d'accéder au salon, son sac toujours à l'épaule. Une seconde tasse de porcelaine alla s'écraser au sol. Celle que tenait l'homme endimanché assis juste en face de Lyna.

Cette dernière porta la main à sa bouche lorsqu'elle reconnut son mari disparu. Il avait changé, certes, avec sa barbe taillée et ses cheveux attachés derrière la nuque. Mais, pas de doute, il s'agissait bien de…

— Jacob!

Black laissa tomber son sac et se dirigea droit vers l'inconnu qui prenait le thé avec sa femme.

— Laissez-moi vous expliquer…

Il le saisit par son costume et le traîna avec force en direction de l'entrée avant de le projeter brutalement contre la porte en noyer massif. L'homme s'y écrasa la figure et ses jambes se dérobèrent aussitôt sous lui. Black ouvrit la porte et frappa l'homme à coups de pieds jusqu'à ce qu'il sorte à quatre pattes. Puis il referma derrière lui.

Figée sur place, Lyna l'observait la bouche grande ouverte. Son mari vint s'asseoir devant elle et souleva la théière en la gratifiant d'un sourire sardonique.

— Il reste un peu de thé?

Imperturbable et sans la moindre empathie, Jacob traîna Lyna dans l'escalier, jusqu'à la chambre à coucher située à l'étage. Suppliques, cris et coups n'avaient pu venir à bout de l'attitude indéchiffrable de l'ex-officier anglais. Elle avait eu beau tenter de lui expliquer qu'elle le croyait mort, qu'elle n'avait pas eu de nouvelles de lui depuis des lunes et que cet homme qu'il avait jeté dehors n'était encore qu'« un ami », Jacob n'avait rien voulu entendre.

— Parfait, déclara-t-il en entrant dans la chambre, tu dois dire vrai, le plumard n'est pas défait.

Il la jeta sur le lit avec fureur, lui arrachant du même coup une partie de ses vêtements. Elle se débattit et le gifla.

— Mais tu es fou! Qu'est-ce qui te prend? gueula-t-elle.

— Je pars quelques mois et madame est déjà prête à me remplacer avec le premier imbécile venu, lui répondit-il. J'ai vu et subi suffisamment de tromperies pour ne pas accepter que ma propre femme en fasse autant.

— Mais je ne t'ai pas trompé, Jacob! Qu'est-ce que tu as? Je ne te reconnais plus!

Black plaqua Lyna contre leur couche avec une main à la gorge. Il en était là, il pouvait faire d'elle ce que bon lui semblait. Elle était après tout sa femme.

— Ne t'inquiète pas, lui dit-il en la vrillant du regard, quand je baisserai mon pantalon, tu me reconnaîtras sûrement.

— Tu es ignoble! Pourquoi fais-tu ça?

Il lui arracha sa jupe puis sa culotte. Le geste fut si brusque qu'il lui râpa la peau des cuisses avec le tissu.

— Tu es pire que tous ces indigènes d'Afrique que vous êtes allés combattre! Tu aurais dû rester là-bas!

Il la frappa de nouveau. Lyna avait touché un point sensible.

— Écoute-moi bien, petite sotte, la prévint-il en l'agrippant par les cheveux et en lui arrachant les restes de sa chemise, je ne suis pas d'humeur à plaisanter avec les indigènes. Tu ne sais rien de ce qui s'est passé là-bas!

Il tira violemment sur le corsage qui tint bon et Lyna fut malmenée par le geste.

— Peut-être serais-tu un peu plus compréhensive si tu avais été là, ajouta-t-il en donnant un nouveau coup pour tenter de faire lâcher le tissu.

— Justement, je n'y étais pas! hurla-t-elle. Ce n'est pas à moi de payer pour les folies colonialistes de l'Angleterre!

Cette fois le mouvement fut suffisamment violent pour faire céder les coutures. Quelques cheveux lui restèrent aussi entre les doigts. Lyna pleurait de douleur et de rage.

— Tu as manqué quelque chose! s'enflamma-t-il en défaisant sa braguette et en observant le corps nu de sa femme parsemé des rougeurs de sa fougue. Il y en avait des milliers, et ils voulaient tous nous faire la peau, continua-t-il en ignorant ses pleurs et en retirant son pantalon. Vraiment, c'était un beau spectacle! Et figure-toi que j'étais aux premières loges. Ils nous ont tous massacrés jusqu'au dernier au pied de la colline d'Isandhlwana. Tous? Non! Car moi, j'ai survécu! Ils m'ont retenu prisonnier et ils m'ont battu et torturé jusqu'à ce que j'oublie ce qu'ils m'avaient fait!

Il avança vers sa femme. Lyna recula jusqu'à ce qu'elle se retrouve acculée à la tête de fer du grand lit.

— Mais ce n'est pas ma faute! plaida-t-elle en larmes.

Il lui écarta brutalement les jambes, son membre tendu lui brûlait le bas-ventre.

— Et moi je te dis que c'est la faute de tout le peuple de l'Empire britannique! Et tu en fais partie!

Il lui plaqua la main contre la bouche et approcha son visage du sien.

Elle était terrorisée, ses yeux s'agrandissaient par peur et par manque d'air. Elle ne reconnaissait pas le visage de l'homme qu'elle avait épousé, pas plus que les yeux fous et haineux qui la dévisageaient. Elle sentit son sexe contre le sien et la frayeur la submergea.

— Tu es aussi sèche que le désert du Kalahari, s'esclaffa-t-il en poussant à répétition pour s'introduire en elle.

Les efforts de Lyna pour repousser Jacob furent vains. Il parvint à la pénétrer malgré tout, ignorant sa douleur et sa frayeur. Elle détourna la tête pour éviter les yeux sombres de ce qui avait été autrefois son mari, puis elle lui enfonça les ongles dans les épaules.

Jamais de sa vie elle n'oublierait ce jour.

Trois mois plus tard, elle s'approcha de lui pour la première fois depuis cette fameuse nuit où il l'avait violée à répétition. Jamais il ne l'avait touchée par la suite. C'était comme si le farouche instinct qui l'avait poussé à la prendre avec autant de violence s'était complètement évanoui. Il l'avait bien sûr menacée de mort si seulement elle songeait à quitter le domicile conjugal ou à parler de ce qui se passait chez eux depuis son retour. L'homme que Jacob avait mis à la porte ne s'était plus pointé et n'avait pas donné la moindre nouvelle. Ses parents vivaient loin, à Lancaster, et Jacob filtrait toutes les lettres.

Elle marcha lentement vers lui alors qu'il lui faisait dos, assis sur une chaise de bois derrière la maison. Elle s'arrêta tout de même à bonne distance, cherchant les mots. De là où il se trouvait, Jacob pouvait entendre sa respiration angoissée.

— Qu'est-ce que tu veux? demanda-t-il sans se retourner.

— J'ai à te parler.

— Rien à foutre.

— C'est important.

— Rentre dans la maison.

Lyna s'exécuta, la tête basse, en massant machinalement son épaule encore meurtrie d'une contusion violacée.

Au bout d'un moment, Jacob se leva pour aller la rejoindre. Il voyait

encore le dard des scorpions noirs se planter dans sa chair. Il sentait encore leur venin se répandre dans son sang et la douleur insoutenable le conduire aux portes de la mort. En lui ne résidait plus que la douleur. Et cette douleur irradiait tant dans son corps que dans son esprit. Il n'y avait de place pour rien d'autre.

Il entra dans la maison et s'approcha d'elle pour lui faire face.

Son corps tremblait bien malgré elle, à la seule pensée d'avoir à lui révéler cette réalité qui l'habitait.

— Garce… déclara-t-il en secouant la tête. Pourquoi tu me déranges?

— Je suis enceinte.

Elle ne sentit que l'impact du coup qu'elle reçut en pleine figure. Il lui fallut quelques secondes pour reprendre ses esprits et constater qu'elle était allongée sur le sol. Sa tête était engourdie et elle n'entendait pas tout à fait bien. Le sang gouttait sur le parquet, probablement de sa bouche.

— Il s'appellera William! gueula-t-il en la montrant du doigt. Comme mon père! Et si c'est une fille, je vous tuerai toutes les deux!

Lyna parvint à se mettre à genoux au moment où elle entendait la porte se refermer.

Jacob était retourné dehors.

Elle éclata en sanglots.

DEUXIÈME PARTIE

L'APPRENTI ASSASSIN

13

Université d'Oxford, Oxford, Angleterre.
Le vendredi 5 janvier 1900.

Le bureau du doyen de la Faculté de médecine et de pharmacie de l'Université d'Oxford avait de quoi rendre jaloux. Récemment rénovée à grands frais suivant le mouvement Art nouveau, la grande pièce reflétait sans aucun doute le caractère inventif de celui qui y travaillait. Les ornementations sculptées et les appliques inspirées des arbres, des fleurs, des animaux et même des insectes enrichissaient les bois exotiques qui paraient les murs et le plafond à caissons. Tout l'espace disponible était occupé, comme pour rappeler au visiteur de passage qu'il était entré dans l'univers personnel d'un homme qui se voulait ouvert, moderne, libéré du classicisme et résolument tourné vers l'avenir à l'aube de ce XX^{e} siècle.

C'est dans ce cadre savamment étudié qu'attendait assis sur une chaise droite William J. Black, 19 ans, étudiant en première année de médecine. Il se ferait sans aucun doute rabrouer par le doyen, à moins qu'il ne soit carrément renvoyé de la prestigieuse université.

Oxford était la plus vieille université d'Angleterre, et les premières traces d'un quelconque témoignage d'enseignement en cette ville remontaient à l'an 1096. Dans le bureau du doyen, William leva les yeux vers les armoiries de l'établissement; trois couronnes entourant un livre sur lequel on pouvait lire la devise : *Dominus illuminatio mea* ou « le Seigneur est ma lumière ». Il secoua la tête, exaspéré par la religion omniprésente dans la vie des hommes. S'il n'en tenait qu'à lui, il éliminerait toutes ces croyances

de la surface du globe. Mais pour l'instant, il lui fallait taire cette idéologie, l'enfouir au fond de lui et faire tout en son pouvoir pour demeurer à l'université. Sa mère ne lui pardonnerait pas d'échouer aussi vite avant la fin de la première année. D'un autre côté, qu'en avait-il à foutre, de cette femme? Lui avait-il demandé de venir au monde? Le défendait-elle lorsque son père le frappait ou l'humiliait? Elle n'était bonne qu'à dire « sois patient ». Mais il ne l'avait jamais été.

Il détourna les yeux pour regarder par la fenêtre, en tentant du même coup d'y jeter ces mauvais souvenirs qui venaient trop souvent le hanter. Il souhaita du coup que le gros homme ne le fasse pas trop attendre.

Il n'avait pas du tout envie de s'excuser, mais il devrait jouer de manière habile pour ne pas être renvoyé. Le doyen était loin d'être stupide et il ne serait pas aisé de le manipuler. Il ne s'agissait pas de sa première incartade en ces lieux. Mieux vaudrait plutôt tenter de l'amener à comprendre son point de vue. Lui faire admettre qu'au fond il avait tout à fait raison, mais qu'il lui fallait tout de même faire son possible pour accepter les autres et comprendre qu'un campus reflétait un microcosme de la société. On y trouvait toutes sortes de gens. Certains avec qui il était facile de s'entendre et d'autres qu'il était facile de détester. Et c'était justement à cause de l'un d'eux que William se retrouvait coincé dans le bureau du doyen.

Le drame s'était joué dans l'amphithéâtre du bâtiment affecté aux sciences médicales près du parc de l'université. La discussion portait sur les troubles mentaux associés à l'angoisse ou à l'anxiété qui provoquent des phobies chez certains individus. L'un des étudiants, un certain Willem Kyle, issu à en juger par son parler d'une famille plus que noble, tentait une fois de plus d'attirer l'attention grâce à son savoir éminent. Il affirmait que seules les attitudes extrêmes chez les parents pouvaient entraîner l'apparition des angoisses.

— C'est logique, avait-il déclaré, un enfant qui subit une éducation très dure, voire violente, rythmée sans cesse par des coups et des humiliations, n'aura jamais confiance en lui! Lorsque, adulte, il se trouvera dans une situation donnée qui le mettra mal à l'aise, un phénomène d'inquiétude à l'ampleur insoupçonnée provoquera chez lui un développement excessif de l'anxiété. Je vous affirme que, selon les travaux du docteur Freud, que je lis avec attention et que je vous recommande, le refoulement et la censure liés à l'enfance ont une grande influence sur l'adulte en devenir. Les tests effectués

par traitement cathartique – qui consistent à faire tomber les barrières psychologiques d'un individu par hypnose pour réveiller les souvenirs traumatiques enfouis, à l'origine de troubles anxieux par exemple – se sont montrés très positifs. C'est une décharge émotionnelle à valeur libératrice que de se souvenir de ses traumatismes passés et…

— Ta gueule… avait laissé échapper William, poussé par l'exaspération dans les retranchements de sa patience.

Jamais il ne l'admettrait, mais les affirmations de son condisciple allaient ressasser de vieux souvenirs enfouis bien profondément qu'il préférait garder en veilleuse. N'était-il pas celui-là, qui avait subi une éducation dure et violente? N'avait-il pas été frappé et humilié par un père qui, à l'issue d'une guerre à outrance, était rentré au pays en affichant de sérieux problèmes de santé mentale? Alors pourquoi ne sentait-il pas l'angoisse et la peur? Pourquoi arrivait-il à dormir la nuit sans faire de cauchemars? Pourquoi parvenait-il à terrer ses mauvais souvenirs en un lieu isolé de son esprit d'où ils ne s'échappaient qu'en de rares occasions?

William avait enfin daigné lever les yeux pour rencontrer le regard de Willem Kyle qui s'était tu, tout comme le reste de l'amphithéâtre. Même le chargé de cours s'était abstenu de tout commentaire.

Le regard noir de Black s'était concentré sur celui de Kyle avec une intensité croissante qui avait indisposé l'autre. Puis William avait brisé le silence.

— Qui sait si à l'inverse, avait-il commencé d'une voix grave, des parents trop protecteurs, qui agissent et décident à la place de leurs enfants et qui les mettent constamment en garde contre tout et tout le monde, ne causeraient pas un contexte malsain de suspicion qui conduirait au développement de l'anxiété ou à un manque de confiance en soi et dans les autres?

— Je crois que…

— Tu crois? l'avait coupé William. Non, tu ne crois rien du tout. Tu sais. Tu comprends. Tu te souviens… N'est-ce pas ce que tu es en train de faire? Je peux lire en toi comme dans un livre ouvert, pauvre imbécile, et ton regard désabusé tout comme ton silence gêné trahissent ces souvenirs lointains que tu cherches au creux de ta mémoire. Tu es toi-même celui qui a vécu sous la coupe de personnes angoissées. C'est la raison pour laquelle tu fais des écrits de Freud ta lecture de chevet. Tu cherches à comprendre ce

qui t'arrive et à le cacher. Cette manie que tu as de parler sans arrêt et de donner ton opinion sur tout n'est que l'outil que tu as trouvé pour combattre tes phobies et rehausser ta confiance en toi. Tu affiches tous les symptômes d'un névrosé anxieux.

— Tu dis n'importe quoi, Black… avait difficilement articulé Kyle, visiblement mal à l'aise.

— Je dis la vérité, et tu le sais très bien. Tu exhales les troubles incontrôlables comme un puisard exhale les odeurs malodorantes.

— Vous allez trop loin, Black, était intervenu le professeur.

William avait tourné les yeux vers lui comme un assassin qui observe une victime. L'homme avait cru bon de ne rien ajouter.

— Tu avales souvent et difficilement, avait poursuivi Black, c'est ta pomme d'Adam proéminente qui me permet de facilement le constater. Ce qui peut vouloir dire que tu as constamment la bouche sèche, au contraire de tes mains qui, elles, sont moites et froides. Tu es agité et surexcité, insupportable, et je suis convaincu, seulement par ton teint mat, que tu es porté aux diarrhées…

— Cessez, Black! l'avait cette fois interrompu le professeur en haussant la voix. Vous allez d'abord vous excuser et ensuite quitter ce cours pour manque de respect. Vous irez vous expliquer devant le doyen. Le constable vous raccompagnera.

William s'était levé et avait ramassé ses affaires. Il avait descendu les quelques marches conduisant au bas de l'amphithéâtre et avait longé la première rangée où se trouvait Willem Kyle encore sous le choc. Il s'était approché du jeune homme et adressé à l'assemblée.

— Voilà un très beau spécimen de névrose émotionnelle causée par des parents surprotecteurs, avait-il déclaré en venant tapoter la joue de Kyle qui n'avait pas bronché. Il a une conscience pénible, certes, mais cela n'altère pas ses fonctions mentales ou sa capacité de penser. En un mot, il n'est pas dangereux.

Quelques rires étouffés se firent entendre plus haut dans les bancs étagés.

— Je suis désolé de t'avoir traité d'imbécile, Kyle, avait conclu Black. Je ne voulais pas te blesser, je pensais que tu le savais déjà…

— Sortez de cette salle, Black, s'il vous plaît…

— Tout de suite, monsieur.

Il avait quitté la salle en refermant doucement derrière lui. Puis il s'était rendu au bureau du constable pour se faire accompagner chez le doyen.

Il attendait toujours l'homme qui le sermonnerait à coup sûr sur cette nouvelle frasque visant à humilier un condisciple. Black était passé maître dans l'art de blesser sans user de ses poings. Il n'avait aucune patience et pas la moindre empathie pour l'imbécilité humaine. Il ne tolérait pas ce qui n'était pas comme lui. Il ne tolérait donc à peu près rien ni personne.

Il portait néanmoins un certain respect au doyen de la Faculté, qui démontrait une ouverture d'esprit supérieure à la moyenne. La décoration de son bureau tout comme les arguments qu'il avait dû employer pour se la faire payer révélaient à eux seuls sa vision vers l'avenir et son pouvoir de persuasion. Cela méritait bien que l'on s'y attarde un peu.

Le gros homme entra en coup de vent, faisant sursauter William qui se trouvait assis près de la porte.

— Eh bien! lança-t-il en se laissant tomber sur sa chaise. William J. Black, quelle surprise…

— Monsieur.

— Que me vaut l'honneur de votre visite, cette fois, Black?

— Rien qui vaille vraiment la peine d'en faire tout un plat, monsieur…

— Votre petit sourire fielleux et arrogant me dit que vous êtes content de vous. Qui avez-vous humilié cette fois? Le constable m'a informé que c'est à la demande du professeur que vous êtes ici.

— En effet, monsieur.

— Vous êtes un sociopathe, Black, reprit le doyen, que vais-je faire de vous?

— Suis-je à ce point antisocial, monsieur?

— Vous êtes pire que cela, mon ami, et ce, pour votre chance ou pour votre grand malheur.

— Que voulez-vous dire par là, monsieur?

— Je vous ai observé ces cinq derniers mois…

— Mais encore?

— J'ai discuté avec votre mère lors de votre admission. Elle a tenu à me

mettre en garde…

— Voilà qui ne me surprend guère.

— Cette femme est tout un personnage. Je ne sais pas ce qui se cache dans vos secrets de famille et je ne tiens pas non plus à le savoir. Chose certaine, il y a quelque chose qui cloche.

— Vous êtes très observateur, monsieur.

— Ne vous moquez pas, Black. Vous l'êtes encore plus que moi…

William se referma, encore plus sur la défensive. Le doyen ne le décevait pas. Il méritait bien quelque admiration.

— Puisque vous êtes ce que vous êtes et qu'il sera impossible d'y changer quoi que ce soit, je vais vous proposer, ou plutôt vous imposer une autre voie.

— Que croyez-vous que je sois, monsieur?

Le doyen plongea son regard dans celui du jeune homme assis en face de lui. Il n'y voyait que la noirceur d'un puits sans fond, la menace palpable d'un être incontrôlable.

— Je vais en partie vous mentir, mais ça vous le savez déjà, assura le doyen avec un sourire. Je crois que vous êtes un mentaliste, Black.

— Un mentaliste, monsieur?

— Exactement. Le terme est assez récent, j'en conviens, et il revient à l'un de nos compatriotes, Henry Sidgwick, qui le définit comme antithèse au matérialisme. Ce qui vous représente parfaitement puisque vous vous suffisez à vous-même et que vous vous complaisez dans le narcissisme.

— Malgré tous les bons mots que vous avez à mon endroit, je ne suis pas certain de bien vous suivre, monsieur.

— Cela m'étonne, mon ami. Vous êtes passé maître dans l'art de la manipulation mentale. Votre influence est grande sur les autres, vous posez d'ingénieux diagnostics, souvent forcés par d'habiles subtilités. Vous pouvez être très persuasif, au point d'avoir un impact sur votre environnement pour votre profit. Vous avez un don, Black, je le reconnais, et même si je m'y entraînais pendant des années, je ne pourrais arriver à la cheville de ce que vous pourriez faire si vous étiez encadré…

— Sauf votre respect, rien ne peut encadrer les gens comme moi, monsieur.

— Et c'est là où vous vous trompez, Black. Les Allemands travaillent déjà beaucoup sur la question du mentalisme et de la philosophie de l'esprit.

Ils étudient les propriétés mentales de la conscience et leurs rapports avec le corps. Celui qui parviendrait à contrôler les divers processus régissant nos états mentaux serait un être redoutable. L'êtes-vous, Black?

— Je suis un étudiant dans cet établissement, monsieur, et non une menace.

— Je n'en suis pas si certain… Comme je le disais, vous avez besoin d'encadrement pour exploiter vos talents… Il n'est bien sûr pas question que vous arrêtiez vos études de médecine mais, pour le bien de tous vos condisciples et pour le vôtre, je voudrais vous faire rencontrer quelqu'un. Comme je vous le disais, les Allemands travaillent déjà sur la question mais, plus près de nous, certains se penchent aussi sur les cas d'exception.

— Pourquoi devrais-je accepter cette rencontre…

— Je vous intime l'ordre de le faire, Black! explosa le doyen comme pour imposer lui-même sa volonté au jeune homme qui le toisait de ses yeux ébène.

— Je suis libre de mes choix, répliqua effrontément William qui se retrouvait en terrain glissant.

— Et vous ne l'êtes pas tant que vous jugerez important d'étudier dans cet établissement, signala le ventripotent doyen. Si vous tenez à faire quelque chose de votre vie, et poursuivre vos études à Oxford puisque vous en avez le talent, je vous enjoins de rencontrer cette personne. Après cette rencontre, si vous refusez de lier association avec lui, je vous retirerai personnellement votre licence d'étudier entre les murs chargés d'histoire de cette université.

Le doyen ne lui arrivait peut-être pas à la cheville, mais il se débrouillait foutrement bien quand même.

— Si je comprends bien, monsieur, ironisa Black, que je refuse tout de suite ou que je refuse plus tard, je serai malgré tout exclu de l'université!

— Vous êtes un petit futé, Black…

William soupira. Il tenait beaucoup à étudier à Oxford. Il en faisait un cas de prestige personnel.

— Je vous réserverai une salle afin que vous puissiez discuter tranquillement, ajouta le doyen. Ne m'en voulez pas, Black. C'est pour votre bien et parce que je vous estime.

William sonda le gros homme en fouillant son regard. Ses yeux étaient déjà enfoncés dans leurs orbites, comme pour les rendre encore plus difficiles

à atteindre. Il n'y décela pas la moindre traîtrise mais plutôt une sincérité désarmante.

— Je ferai comme vous l'indiquez, monsieur, consentit-il.

William avait bien découvert quelques mystères liés à sa personne. Mais il ne pouvait prétendre être en possession de la vérité entière. S'il existait encore des secrets à découvrir, peut-être serait-il pertinent de rencontrer cette énigmatique personne. Et les secrets le passionnaient.

— Bien! approuva le doyen en se levant et en tendant la main au jeune homme.

Quand l'autre la lui serra, il sentit le trouble l'envahir comme une nuée chargée de grêle recouvrant un ciel déjà tourmenté.

14

Université d'Oxford, Oxford, Angleterre.
Le lundi 15 janvier 1900.

Les bâtiments de l'Université d'Oxford reflétaient toutes les périodes de l'architecture de l'Angleterre, depuis l'arrivée des Saxons après le retrait de la puissance romaine au Ve siècle. Le collège Jésus, construit à partir du XVIe siècle, ne faisait pas exception à la règle. C'était là que William Black avait rendez-vous avec ce mystérieux personnage que lui avait dépeint le doyen comme étant un homme sûr et de confiance.

Mais Black n'avait confiance en personne.

Il longea le mur d'enceinte jusqu'à rejoindre la porte au coin des rues Turl et Ship. Jamais il n'était venu en cet endroit auparavant. Il traversa les jardins du principal puis emprunta le passage conduisant à la première cour carrée. Achevée vers 1630, elle comprenait entre autres la chapelle et le logis du principal.

Après avoir traversé le hall et levé les yeux sur le haut plafond de plâtre blanc, William passa devant le grand oriel puis déboucha plus loin dans la seconde cour carrée où il rejoindrait la bibliothèque. Il entra doucement dans le lieu empreint de silence et fit un signe de tête au gardien qui lui indiqua des yeux la direction à emprunter. Avec un visage aussi bilieux, il y avait de fortes chances pour que l'homme se tape un ictère dans les jours à venir. Black choisit néanmoins de ne rien lui dire et s'engagea dans un corridor sombre qui donnait accès à des salles avec vue sur la cour, sûrement plus éclairées que ne l'était ce couloir étroit.

Plus loin, un second gardien lui barra le passage, indiquant d'un geste une solide porte capitonnée. C'était vraisemblablement là que son parcours s'arrêtait.

En y songeant bien, il ne s'agissait pas d'un gardien. Ce devait plutôt être l'homme qui l'attendait. Il portait pantalon et veston noirs et affichait une impressionnante carrure herculéenne. Ses longs cheveux noirs bouclés tombaient sur ses épaules et ses yeux bleu azuréen arrivaient presque à briller dans la pénombre du passage. Black remarqua la peau lisse et ambrée du type qui l'observait intensément. Il avait un côté recherché qui lui donnait une allure de héros biblique.

— Êtes-vous celui que je dois rencontrer? risqua Black.

— Non, mon cher, répondit l'autre avec un mélodieux accent italien. Je l'accompagne. Et il vous attend à l'intérieur. Mais permettez-moi de me présenter. Je suis Ulisse Maturi.

— William Black…

Il tenta tant bien que mal de serrer la main énorme qui enveloppait la sienne. Il fut presque soulagé de la récupérer quand l'autre la lâcha.

— Mais allez-y, insista Maturi en lui indiquant de nouveau la porte.

Black tourna la poignée sans quitter des yeux le géant biblique.

La porte se referma derrière lui, lentement, silencieusement.

Devant la fenêtre, un homme à la carrure imposante lui faisait dos. Il se présenta de manière étrange, sans même se retourner, comme pour éviter que le jeune homme qu'il venait rencontrer puisse lire en lui au premier regard.

— Je me nomme Victor Robinson, dit-il enfin, et je suppose que vous êtes William Black.

— Votre supposition est bonne, lui répondit Black un peu étonné par l'individu.

Robinson se tourna enfin en dévoilant un large sourire. L'homme d'une cinquantaine d'années était grand, large d'épaules et plutôt agréable à regarder. Malgré son sourire avenant, son visage long au nez arqué et au menton proéminent restait empreint d'une rigueur farouche. Black éprouva immédiatement du respect pour lui.

L'homme marcha vers lui puis s'arrêta à mi-chemin, comme s'il eût jugé qu'ayant fait la moitié du parcours, il était maintenant de la responsabilité du jeune homme d'en faire autant pour montrer sa bonne foi. William

comprit le message et avança lentement, sans quitter le regard ausculteur de son vis-à-vis qui paraissait maintenant en pleine réflexion. Black ne manqua pas de remarquer ses lèvres plissées qui lui suggérèrent cette pensée.

Ils se retrouvèrent tous deux face à face, devant un grand miroir au cadre immense et aux dorures défraîchies par le temps.

— L'univers commence quand le vide se reflète dans le miroir, affirma Robinson.

William fut incapable de s'empêcher de tourner les yeux vers la glace pour y rencontrer leur propre reflet.

— Alors un jour, continua-t-il, le vide arrive à apparaître dans le miroir, et l'on vient au monde… Dès ce moment, on commence inconsciemment à s'imprégner des paroles, des pensées et des mémoires, qui remontent jusqu'à la création de l'existence elle-même…

L'homme avait raison, se dit William, car il se souvenait presque du jour de sa naissance tant son enfance avait été tragique et sans joie. La mémoire s'imprègne trop facilement du saccage que l'on peut y faire.

— Jusqu'à quel point es-tu imprégné des souvenirs de la création de ton existence? lui demanda Robinson.

Ils se tenaient toujours l'un en face de l'autre, chacun creusant avec ses propres armes les remparts protecteurs de son vis-à-vis.

— Pourquoi êtes-vous là, monsieur? demanda enfin William. Qu'espérez-vous de moi?

— Ce que j'espère de toi? Mais je n'attends rien de ta jeune personne, mon ami. Tu es celui qui recherche l'espoir et qui est en quête de réponses. Et moi, je peux te les apporter.

— Quel est votre lien avec le doyen de la Faculté de médecine?

— C'est un ami.

— Mais encore?

— Nous coopérons pour sauver des âmes perdues.

Black soupira.

— Vous êtes prêtre? Pasteur? Guide sectaire? railla-t-il.

Robinson sourit.

— Rien de tout cela, je peux te l'assurer. Je suis l'autorité pensante d'une élite de personnages qui ont choisi de dédier leur existence au maintien de l'ordre du monde.

— L'ordre du monde, gloussa Black, rien que ça?

— Rien de moins.

— Et quel est donc, selon vous, le but de cette rencontre? tenta William qui s'impatientait.

— Ce serait plutôt à toi de le deviner, répliqua Robinson sans se laisser démonter, car si je suis là pour te voir et que je te confie ce que je suis, c'est peut-être parce que je sais que tu as un don particulier et qu'avec moi tu seras en mesure de l'exploiter et de le contrôler.

— Pour le bien de l'ordre du monde? risqua Black avec un demi-sourire.

— Pourquoi pas?

Black continuait de sourire.

— Ça me plaît bien, jugea-t-il sans trop savoir de quoi il en retournerait.

— Soit! J'aime les jeunes gens aventuriers et ouverts d'esprit. J'espérais que nous puissions nous entendre.

— Mais je n'ai rien accepté du tout, argua Black. Que savez-vous de moi au juste?

— Sans vouloir t'offusquer, avoua Robinson, j'ai reçu un dossier complet et étoffé te concernant. Notre ami le doyen a bien fait son travail. Il t'a remarqué dès ton entrée sur ce campus. Les exemples démontrant tes capacités de mentaliste abondent. Tu ne t'en caches nullement d'ailleurs.

— Je n'ai aucune patience envers l'imbécilité humaine.

— Les humains ne sont pas tous imbéciles à ce que je sache.

— Il y en a trop à mon goût…

Robinson aimait bien le jeune homme. Il était rebelle, impatient, tourmenté, renfrogné et frondeur. L'énergie qu'il dégageait était pareille à celle d'un volcan sur le point d'entrer en éruption. Il était constamment obligé de se contenir. Constamment sur ses gardes. Jamais il ne lâchait prise. Il était le candidat parfait, pareil à un diamant brut fiché dans un pan de roc.

— Ici les murs ont des oreilles, lui glissa Robinson, comme bien des endroits publics. Que dirais-tu de poursuivre cette conversation à mon manoir dans quelques jours? Nous pourrions prendre le temps de nous connaître et discuter amplement des raisons qui m'ont poussé à venir te rencontrer aujourd'hui. Nous sommes installés non loin de Canterbury, dans le Kent. Tu as déjà visité la cathédrale?

— Je ne suis jamais allé à Canterbury.

— Bien! Il faut compter quelques heures pour s'y rendre parce qu'il y a quand même une centaine de milles à parcourir, mais le paysage est

agréable, tu verras. J'enverrai ton billet et les détails au doyen pour que tu puisses prendre l'omnibus qui t'emmènera dans le Kent. Et ne t'en fais pas, il te laissera filer pendant quelques jours.

— Je ne sais trop que dire, monsieur, tout cela est un peu précipité.

— J'ai pourtant cru comprendre que tu n'étais pas très patient…

William esquissa un sourire. Qu'avait-il à perdre, après tout? Il valait bien la peine d'écouter ce que ce Robinson aurait à lui proposer. Et puis, si ça lui permettait de visiter la cathédrale de Canterbury…

— C'est d'accord, accepta-t-il en lui tendant la main. Ce sera un plaisir de vous revoir.

— Voilà qui me rassure, termina Robinson en se dirigeant vers la porte, ce fut très agréable de faire ta connaissance, William. Notre ami le doyen te fera savoir la date où tu pourras venir nous rejoindre.

— Ce n'est pas tant mon ami, vous savez…

— Qu'importe, se moqua Robinson en se retournant, ce n'est pas le mien non plus!

Alors que le grand homme se glissait dans l'embrasure, William l'arrêta.

— Vous ne m'avez pas dit quel était le nom de cette organisation qui agit pour le bien du monde, monsieur…

Robinson jeta un coup d'œil à Ulisse Maturi, cet imposant Italien qui l'accompagnait. Il revint sur ses pas et s'approcha du jeune homme pour lui glisser à l'oreille un seul et unique mot.

— *Mercenarius*…

15

Londres, Angleterre.
Le vendredi 9 février 1900.

Le voyage en omnibus qui conduisait William Black jusqu'au comté de Kent s'était jusqu'à présent somme toute bien passé. La grande voiture hippomobile accueillait six personnes et était tirée par autant de chevaux. Elle était fermée et chauffée par un plancher à double fond où l'on cordait des briques chaudes. Cela permettait au moins de chasser l'humidité de cette fraîche journée de février.

Londres était la deuxième étape de ce périple après un premier arrêt à High Wycombe. Dans ces villes étapes, des passagers descendaient et d'autres montaient. William profita de l'arrêt au relais pour se dégourdir les jambes pendant que l'attelage était remplacé. La grosse diligence faisait partie de la « malle-poste » qui assurait un service mixte de courrier et de voyageurs.

Fondée pratiquement deux mille ans auparavant, la capitale de l'Empire britannique demeurait une ville fascinante. Malgré la quantité impressionnante de gens qui se pressaient dans ses rues, William ne s'en lassait pas. Il connaissait bien le cœur de la cité et en avait exploré les recoins en plus d'une occasion. Si sa mère avait su qu'il se trouvait là sans venir la voir, elle lui en aurait voulu. Néanmoins, il n'en éprouvait aucun remords.

Il se glissa à l'intérieur de la station-relais et s'approcha du gros poêle à charbon qui réchauffait l'endroit d'une chaleur assoupissante. Il s'alluma une cigarette et en inspira profondément la fumée qu'il sentit jusque dans sa

poitrine. La proximité des passagers ainsi que les risques d'incendie dans l'omnibus interdisaient la possibilité de fumer en cours de route.

Non, vraiment, il ne ressentait pas le moindre remords de n'avoir donné aucune nouvelle à sa mère depuis quelques semaines déjà. Avait-elle déjà éprouvé un quelconque regret d'avoir laissé son mari battre et humilier son fils alors qu'il était bien loin d'être un homme capable de se défendre? Avait-elle déjà tenté de s'interposer? Si jamais elle l'avait fait, lui-même n'en gardait aucun souvenir. Qu'importe, il en avait bien d'autres à se remémorer. La seule vue du poêle à charbon suffisait à raviver de vieilles blessures, alors que Jacob le brûlait avec la pointe d'un tison ardent pour lui expliquer à quoi pouvait ressembler la piqûre d'un scorpion. Les marques qu'il portait sur son corps par la faute d'un père tyrannique étaient multiples. Et ineffaçables.

Sur le banc près de l'entrée, une femme exquise et délicieuse tentait avec difficulté de lacer une de ses bottes. Son manteau aux larges bords lui rendait la tâche difficile. William souleva le couvercle du gros poêle et y jeta sa cigarette. Il se dirigea aussitôt vers l'agréable créature. Malgré l'épaisseur de son long manteau, la femme était tout à fait attirante. Il se dégageait d'elle une sensualité aussi dangereuse qu'un virus capable d'attaquer le système nerveux. Il se pencha devant elle et la surprit par son geste.

— Puis-je?

Puis-je vous entraîner dans l'arrière-boutique et vous prendre là sur une table, avant que la diligence ne reparte?

— Je… je vous remercie…

William libéra les lacets et replaça la languette entre les quartiers. La dame releva un peu sa robe et son manteau afin de l'aider et de voir ce qu'il faisait. Leurs regards se rencontrèrent brièvement alors qu'un parfum discret et enivrant émanait de sous la robe. Black sentit son désir croître au même rythme que le malaise dans les yeux de la femme. Il termina de lacer la botte et glissa sa main juste au-dessus pour effleurer le mollet. Il pouvait voir, malgré le manteau, la poitrine haletante de l'inconnue qui se soulevait en mouvements hardis. Elle ne pouvait détacher son regard de ce jeune homme à l'air mélancolique encore à ses pieds. Ses yeux noirs et perçants, à la limite dominateurs, pouvaient presque lui parler tant ils étaient impertinents. Alors qu'il se relevait lentement, la pensée de se donner à ce parfait inconnu lui traversa l'esprit avec la certitude d'un train traversant une ville.

Mais la voix de son mari brisa le lien subtil.

— Est-ce que tout va bien, ma chère?

Dehors, la cloche annonçant le départ de la diligence résonna.

— Oui, bien sûr… ce jeune homme m'a aidée à lacer ma botte… je n'arrivais pas à…

— Venez, la coupa-t-il en la prenant par le bras, il est temps de partir.

William espéra un instant qu'ils montent dans la même diligence. Puis il se ravisa, conscient que si c'était le cas, il ne pourrait éviter les embrouilles. Et puisque son passage était payé par Victor Robinson, mieux valait ne pas rater sa chance de faire une première bonne impression.

Car on n'en a qu'une seule.

Le coach emprunta la route Watling au sortir de Londres puis accéléra pour atteindre sa vitesse de croisière. D'abord utilisée par les Celtes, cette route avait été pavée par les Romains pour en faire une voie principale qui allait de Londres jusqu'au port de Douvres. C'était en l'an 61, quelque part le long de cette voie, que le général romain Suetonius Paulinus avait remporté une célèbre bataille contre la reine Boadicée pour mettre fin à la révolte des Bretons. Selon la légende, Boadicée était de grande taille et possédait une voix rauque et forte. Elle était sauvage, courageuse et avait des cheveux roux flamboyants qui lui tombaient jusqu'aux genoux. Le genre de femme par qui bien des hommes auraient souhaité être terrorisés.

Ils traversèrent au fil des heures de nombreuses forêts, toutes aussi denses les unes que les autres. Lorsqu'ils passèrent un vieil écriteau en bois indiquant la forêt de Willows, William sut qu'ils approchaient. Le village leur apparut enfin, comme un hameau assoupi dans son écrin de verdure. Il descendit sans saluer lorsque la voiture s'arrêta devant le *village hall* et marcha droit vers The Plough, la seule taverne des alentours.

Le jour déclinait et il pressa le pas. Il tenait à se rendre au manoir de Robinson avant la nuit tombée. Il poussa la porte pour entrer dans l'auberge comme il le ferait dans un moulin. Les quelques habitués arrêtèrent tous de parler et se tournèrent vers l'étranger pour voir de quel bois il se chauffait.

— Bonjour! lança Black à la volée. Pardonnez-moi de vous déranger,

mais l'un de vous aurait-il l'obligeance de m'indiquer la route pour me rendre au manoir de Victor Robinson?

Le silence persistait dans l'établissement. L'endroit était sombre, son bois noirci par les feux de cheminée, les fumeurs et la patine des ans. Le plafond était bas, presque écrasant, supporté par de gigantesques poutres équarries à coups de besaiguë.

— Vous voulez allez à *Druidstone*? demanda le tenancier qui avait décidé de rompre le silence.

— Oui, c'est bien le nom qu'on m'a donné.

— Oubliez la route et prenez le sentier juste derrière l'auberge. Vous rejoindrez ainsi une très vieille route qu'on appelle ici le *Pilgrim's Way*. Ce sera plus court et ce chemin vous y conduira directement.

— Combien de temps?

— Jeune comme vous êtes, vous n'y mettrez pas trente minutes, blagua l'homme, ce qui fit sourire les autres.

Black lui fit un signe de tête et sortit sans rien ajouter.

— Mais ça me fait plaisir, souffla le tenancier.

Rongé par l'impatience, William courut le long du sentier en grimpant la petite colline qui se trouvait derrière The Plough, l'écrasante taverne sans âge. Arrivé au haut de la colline, le souffle court et le corps transpercé par la fraîcheur humide, il fut subjugué par la vue qui s'offrit à lui. Il laissa tomber son sac au sol, fatigué par la courroie qui lui creusait l'épaule. Juste devant, le chemin préhistorique du *Pilgrim's Way* coupait le sentier pour aller se perdre dans un immense verger où les pommiers sommeillaient. Plus haut, au-delà des vergers et de la vallée, le versant d'une colline était tapissé des restes de grands champs de houblon. Et au milieu d'eux s'élevait *Druidstone*, le magnifique manoir de Victor Robinson.

À mesure que William se rapprochait et que le jour déclinait, *Druidstone* lui apparaissait comme un vaisseau ensablé aussi ancien que les restes du *Pilgrim's Way*. Lorsqu'il quitta les champs pour enfin se présenter dans la cour extérieure de l'impressionnant bâtiment, il ne put réprimer un sourire.

La réalisation de *Druidstone* avait débuté vers 1660. C'était à l'origine

une construction modeste comme d'autres petits manoirs du Kent. C'était plutôt sa situation et l'étendue des terres de son propriétaire qui en faisaient un lieu exceptionnel. L'édifice avait été construit par un armateur qui avait donné une véritable impulsion à la culture et au commerce de la région grâce au port de Douvres qui se trouvait à proximité. Élevé en pierres de schiste calcaire d'une couleur vert-bleu, le manoir avait un charme bien particulier. Ce n'est qu'au début du XIX^{e} siècle qu'un nouveau et richissime propriétaire y fit ajouter deux ailes flanquées de tourelles. Le bâtiment eut dorénavant une forme de U et il n'y manquait qu'un mur avec un portique d'entrée, qu'on ajouta plus tard, pour créer une cour intérieure. L'ensemble était harmonieux, agréable et donnait l'impression d'être un véritable petit château fort.

William s'arrêta devant le portail aux grilles ouvertes et sonna le clocheton. Sans attendre d'y être invité, il pénétra dans la cour intérieure et marcha vers l'entrée. Ulisse Maturi lui ouvrit la porte avec un grand sourire. Black reconnut aussitôt l'homme à la large carrure.

— Bonjour William, lui dit-il, je suis bien aise de te revoir. J'espère que tu as fait bon voyage.

— Oui, ça ira. J'ai plus apprécié la marche à partir du village que le trajet au fond du coach…

— Entre, je vais te montrer ta chambre et il te sera possible de prendre un bain avant de rencontrer le patron.

Docilement, Black suivit Maturi sans trop se poser de questions. L'idée de prendre un bain venait de l'emporter sur tout le reste.

La chambre se révéla modeste, mais une grande fenêtre donnant sur la cour intérieure y laissait entrer une lumière abondante. Le grand lit semblait accueillant avec son matelas gonflé de plumes.

— Je ne dirai pas non au bain, avoua William, le trajet fut légèrement poussiéreux.

— Une femme de chambre viendra te chercher. Nous nous reverrons au dîner.

Black opina de la tête.

Il avait l'impression de s'être évadé d'une prison surpeuplée et d'avoir trouvé refuge dans un havre de paix.

William reposait au creux d'une haute baignoire en cuivre.

Immergé jusqu'au menton dans l'eau chaude et parfumée, il ne s'était pas senti aussi bien depuis longtemps. Au fond de la pièce, une fresque ancienne couvrait un mur entier. On y voyait Pandore magnifiquement dépeinte, agenouillée devant l'amphore contenant tous les maux de la terre. Le nuage funeste s'en dissipait et un petit oiseau vert, symbole de l'espoir, s'envolait vers les hommes. À l'arrière-plan, un grand temple grec entouré de colonnes se détachait majestueusement sur un ciel orangé de fin de journée.

Black était convaincu que ce soir il apprendrait la vérité de la bouche de Robinson. Il saurait ce que recelait ce manoir et ce que représentait exactement « Mercenarius ». Surtout, il apprendrait ce que le maître des lieux attendait de lui. Pour l'instant, sans même savoir, il appréciait de plus en plus cette hospitalité providentielle.

Il décida qu'il ne quitterait la baignoire que lorsque l'eau deviendrait plus froide que tiède. Il avait amplement le temps. Il ferma les yeux et laissa aller sa tête contre la bordure en laiton qui ceinturait la cuve. Il ne put empêcher son esprit de revenir en arrière pour lui rappeler un bain que son père lui avait fait prendre alors qu'il était enfant.

William était encore marqué par la grave psychose maniacodépressive dont avait souffert son père, Jacob, à la suite de la guerre anglo-zouloue. L'accès à la bibliothèque de l'Université d'Oxford lui avait permis de faire quelques recherches et de trouver quelques réponses. Il n'avait jamais connu son père autrement que psychotique. La perception distordue de la réalité de Jacob Black l'avait poussé au délire et à la violence et sa propension à faire souffrir avait été reliée à une vengeance nécessaire pour le mal qu'on lui avait fait. Un enfant sans défense s'était trouvé la victime toute désignée pour subir les affres de son esprit dérangé. Dès son plus jeune âge, William avait été entraîné par son père à résister au mal et à la peur. Il avait dû entendre ses histoires troublantes des dizaines de fois et surtout endurer ce que Jacob avait lui-même enduré et qu'il comparait à la « piqûre d'un scorpion ». William avait souvent été brûlé dans le seul but de lui faire comprendre ce que pouvait représenter la piqûre de cette bestiole. Et le plus triste dans tout ça, c'est que tout petit, il n'avait pas la moindre idée de ce

que pouvait être un scorpion. L'idée qu'il s'en faisait était néanmoins des plus monstrueuses. Il avait dû subir et supporter Jacob Black pendant tant d'années, qu'il ne se passait presque pas un jour sans qu'un événement banal ne lui rappelle quelque horreur secrète. Tout cela était pourtant derrière lui mais, tel le Christ portant sa croix dans les rues de Jérusalem, William traînait ses mauvais souvenirs sur les chemins de sa vie d'adulte.

Et il détestait les scorpions.

Là encore il avait cherché. Il avait noté tous ses souvenirs sur les délires de son père et avait entamé une étude sur les effets possibles d'un empoisonnement répété par le liquide toxique du dard venimeux. Mais il y avait aussi ce poison horrible qu'un sorcier l'avait forcé à boire. William avait entendu cette histoire des centaines de fois. Jacob affirmait dans ses divagations que son sang était pareil à du venin et que c'était l'héritage qu'il avait légué génétiquement à son fils. Pour cette raison il le détestait et le faisait souffrir, car il le voyait différent des autres.

Et différent, William l'était assurément.

Était-ce possible que l'héritage sanguin de son père en fût la raison? Ses études en médecine finiraient bien par lui apporter la réponse. En attendant, de récurrents cauchemars dans lesquels il se trouvait entouré par des dizaines de scorpions continuaient de le hanter, jusqu'à lui causer de violentes migraines.

La femme de chambre cogna à sa porte pour le tirer de sa rêverie.

— Avez-vous terminé, monsieur William? demanda-t-elle de sa voix affectueuse qui lui seyait tout à fait.

— Presque, répondit Black en laissant son imagination vagabonder au sujet de cette jolie femme de chambre qu'il avait attentivement examinée alors qu'elle préparait son bain.

Elle devait avoir à peu près son âge, peut-être un an ou deux de plus, et sa timidité charmante ne faisait qu'ajouter à l'attirance qu'il avait aussitôt ressentie pour elle. Mais rien ne laissait présager que c'était réciproque et mieux valait se comporter en gentleman dans le manoir de son hôte.

— J'ai une serviette pour vous, ajouta-t-elle encore.

— Alors entrez, je vous en prie. Et n'ayez crainte, je suis décent.

La dureté de son sexe atteignait néanmoins le point de rupture. Mais l'eau savonneuse cachait habilement le désir spontané qui s'était emparé de lui.

La porte tourna lentement sur ses gonds.

La jeune femme entra, rougissant et détournant le regard. William ne put réprimer un sourire.

— Je dépose la serviette ici, monsieur.

— Attendez, intervint Black, vous la laissez beaucoup trop loin. Je vais mettre de l'eau partout dans la pièce. Apportez-la-moi s'il vous plaît.

— Bien, monsieur, dit-elle en s'approchant et en levant enfin les yeux vers lui.

William parvint difficilement à contenir son trouble et son envie de l'attirer avec lui dans la baignoire. Il l'observa un moment et sentit toute la sensibilité et l'intuition qui se dégageaient d'elle. À coup sûr, elle savait déjà ce qu'il avait en tête.

— Je ne sais même pas votre nom, articula-t-il pour briser le malaise.

— Imogen…

— Imogen, répéta-t-il surpris, voilà un bien beau prénom et qui vous va très bien.

— Merci, se contenta-t-elle de répondre. Pourquoi affirmez-vous que ce prénom me va?

— Je ne sais trop. C'est une impression subite. Je me laisse souvent guider par mes premières impressions. Lorsque je vous observe, je sens une personne sensible, humaine, altruiste, très intuitive et responsable. Quelqu'un à qui l'on peut faire confiance et qui possède même l'esprit de sacrifice. Ce qui fait de vous une femme de chambre admirable, n'en soyez pas offensée.

— Sûrement pas…

Elle avait déposé la serviette sur le dossier d'une chaise près de la baignoire, attirée malgré elle par les propos du jeune homme. À moins que ce ne fût par son magnétisme naturel. Elle le sentait dangereux à cause de cette maturité qui se dégageait de lui et lui donnait une confiance imperturbable et une haute estime de son pouvoir de séduction.

— Je sens qu'Imogen est éprise de fantaisie et de merveilleux, poursuivit-il en réprimant difficilement l'envie qui le consumait. Elle est attirée par le mystère, l'étrange et tend à se réfugier dans ses rêves pour fuir certaines réalités qui ont pu la blesser par le passé.

La jeune femme avait la bouche entrouverte en écoutant la description que l'invité faisait de sa personne. Black détaillait les lèvres invitantes, la

poitrine généreuse et les hanches vigoureuses qui étaient à portée de main. Il bougea dans la baignoire, créant une vague paresseuse dans l'eau tiède.

— Ne sommes-nous pas tous blessés par le passé?

Imogen l'observait intensément d'un regard appuyé. Black se sentit tout à coup visé comme si elle avait pu à son tour lire en lui.

— Je suppose que oui, conclut-il, puis il lui sourit.

— Vous pourrez descendre au salon lorsque vous serez prêt. Je vous offrirai quelque chose à boire avant le repas.

— Vous m'êtes encore plus sympathique, ma chère, la baratina-t-il, je ne saurais déjà me passer de vous!

— Bien évidemment…

Voilà qu'elle se décoinçait et qu'elle montrait le bout d'un humour caustique. Ce qui n'était pas pour déplaire à Black qui jouait du sarcasme avec l'habileté d'un virtuose.

Elle s'éloigna avec l'ébauche d'un sourire et referma silencieusement la porte.

William se mordit le poing.

Le salon du manoir était une pièce agréable quoique surchargée, un peu à l'allure d'un musée. Cela en faisait l'endroit idéal pour patienter, étant donné tout ce qu'il y avait à regarder.

Des hautes bibliothèques jusqu'aux cabinets de curiosités qui entouraient une cheminée garnie de bûches, et des fauteuils capitonnés jusqu'aux bronzes anciens et aux bustes grandeur nature qui trônaient sur des socles trapus, la pièce était fascinante.

William glissa ses doigts sur les pierres apparentes du mur extérieur tout en admirant le bas plafond traversé de solives. À mesure qu'il avançait en âge, il admirait de plus en plus l'architecture ancienne des édifices de son pays. La voix d'Imogen l'arracha à ses observations.

— Vous voici donc, dit-elle tout en rougissant.

— Comme promis, répondit-il en l'épousant du regard.

Cela n'échappa pas à la jeune femme, qui en soupira de timidité.

— Accepteriez-vous de boire quelque chose?

— Comment refuser! Je boirais bien un whisky.

— J'en ai un très bon de la distillerie Bladnoch.

— Je vous fais confiance.

Alors qu'Imogen quittait la pièce, elle s'écarta pour laisser passer Ulisse Maturi qui lui signala du coup son désir de boire la même chose.

— Content de te revoir, William, fit-il en lui tendant la main.

— Moi de même. Monsieur Robinson sera-t-il bientôt là?

— Absolument. Il tient à te faire faire le tour du propriétaire avant de passer à table.

Black acquiesça. Il avait très hâte de visiter les lieux mais se garda bien de le montrer. Bientôt, il obtiendrait réponses à ses interrogations.

Victor Robinson était visiblement heureux de revoir son protégé. Il lui trouva bonne mine et sentit l'intérêt du jeune homme se manifester plus qu'il ne l'eût espéré. Il attendit le bon moment – et un second whisky – pour lui expliquer les grandes lignes et le but caché de son organisation. Ce but qui au fond était bien plus personnel que social.

— Dis-moi, William, s'enquit-il tout à coup, sais-tu qui est Prométhée?

— Oui, vaguement, répondit l'autre, n'est-ce pas ce dieu qui apporta le feu aux hommes? Vous m'excuserez, mais la mythologie classique n'est pas ma tasse de thé.

— Ça n'a pas d'importance, fit Robinson en riant. En fait, Prométhée était un Titan qui avait escaladé l'Olympe pour dérober au char du Soleil la flamme qui devait être l'instrument de tous les arts. Redescendu sur terre, il fit présent aux mortels de cette flamme qui ne s'éteindrait plus et qui devait changer toute la condition humaine. Car c'est Pandore qui, en ouvrant l'amphore interdite, avait libéré tous les maux de l'avenir. Les douleurs, la maladie, la haine – dont l'amphore avait été la prison – s'étaient répandues sur toute la terre, tourmentant les hommes par le froid, la fièvre, les ténèbres et les bêtes fauves qui les traquaient.

— Une bien bête idée que cette Pandore avait eue…

— Mais il faut voir l'image derrière cette fable mythologique. Car toute mythologie a un sens ou encore est issue d'une vérité oubliée. Ce feu que

Prométhée remit aux hommes est bien la lumière qui éclaire l'esprit. Cette lumière représente ma quête personnelle, tout comme celle de bien d'autres hommes en nos temps modernes.

— Je ne suis pas certain de vous suivre, monsieur, enchaîna Black. Pourquoi croyez-vous que cette flamme soit disparue?

— Elle n'est pas disparue, William. Elle est atténuée, voilée. Il y a des millénaires, l'homme était capable de grandes prouesses par la seule force de sa volonté. Aujourd'hui, il n'en est rien. Ce savoir ancestral qui a permis à Moïse de séparer les eaux de la mer ou à Jésus de faire des miracles est perdu. Cette faculté qui se terre toujours au fond de chacun de nous est devenue inaccessible. Mais parfois, pour des raisons inconnues, certains de nous possèdent le moyen d'y puiser parcimonieusement. Comme toi.

— Je… je ne sais trop si je suis vraiment celui que vous espérez que je sois, monsieur…

— Jette un coup d'œil à ce tableau, continua Robinson en s'approchant d'un cadre ancien à la dorure fanée. Il représente, comme tu le sais, le Sacré-Cœur de Jésus.

Sur la toile craquelée, un Jésus au regard intense et sondeur écartait les pans de sa tunique pour dévoiler son cœur transpercé qui irradiait de toutes parts d'un éclat ardent. Du sommet du cœur s'échappaient des flammes.

— Vois comment les hommes représentaient le Sacré-Cœur. Il est en flammes! Il s'agit de l'esprit de l'homme! Le feu de Prométhée! Tu as une force, une habileté, une notion d'absolu qui te permettent d'influer sur les autres, comme la lune influe sur les marées. Ce que je souhaiterais, William, c'est pouvoir t'aider à maîtriser et à utiliser cette capacité que tu as d'aller puiser dans la flamme inaccessible. Et à la mettre au service de notre société démocratique et de l'équilibre du monde.

Black était sidéré. Il continuait à fixer le Jésus du tableau comme s'il voyait une représentation du Sacré-Cœur pour la première fois. Il sentit la pression en lui se traduire par un début de mal de tête. Il ne s'attendait certainement pas à ça… Maintenant qu'il savait ce que l'autre attendait de lui, il pouvait au moins lui demander ce que serait son rôle en tant qu'instrument.

— Je saisis ce que représente le but de votre quête, monsieur, affirma-t-il, mais je saisis mal le sens de votre organisation. Ce Mercenarius…

— Mercenarius est une cause sociale, un organe ancien fondé par

Élisabeth Ire en 1570 lorsqu'elle fut excommuniée par le pape et qu'il enjoignit à ses sujets de ne plus lui obéir. Victime de plusieurs complots, elle s'entoura d'une poignée d'hommes de confiance qui la protégèrent et exécutèrent ses ordres. Le groupe fut nommé Mercenarius, puisque ces hommes, provenant de différents milieux, s'apparentaient presque à des mercenaires. Et il leur fut donné comme devise *Ex necessitate rei*.

— Par la nécessité de la cause… traduisit William à haute voix.

— Exact. Au fil des siècles, Mercenarius se fit plus discret et finit par devenir une société secrète et privée lorsque le royaume lui coupa les vivres. Dès lors, sa mission ne se limita plus à servir uniquement l'Angleterre et ses souverains. Mercenarius est à vendre au plus offrant, c'est une société lucrative qui participe à la recherche et investit. Elle est l'outil de ceux qui n'en ont pas… mais qui ont suffisamment d'argent pour payer, par contre! Mercenarius peut aussi bien contrer un attentat qu'en causer un. Tout cela en prenant en compte la protection du fragile équilibre du monde.

Ulisse Maturi, qui était jusque-là demeuré silencieux, se leva lentement. Il semblait s'élever à n'en plus finir tel un arbre qui n'a de cesse de pousser.

— Devrions-nous lui faire voir les espaces spéciaux, monsieur? demanda-t-il.

— J'allais le proposer. Suis-moi, William.

Alors qu'ils empruntaient un passage menant à l'aile sud, Robinson se tourna vers Black.

— Ulisse est mon ami et mon gardien le plus fidèle, expliqua-t-il, il m'accompagne partout et m'est d'une aide très précieuse. Je ne sais trop ce que je deviendrais sans lui. Il fait partie de Mercenarius depuis de nombreuses années et m'a été d'un grand secours pour amener l'organisation là où elle est. Nous partageons d'ailleurs les mêmes intérêts en ce qui a trait à la science. Nous sommes pour le progrès, pour l'avancement, mais sans perdre de vue que certaines technologies ne doivent pas tomber entre de mauvaises mains. Il s'agit là aussi d'un des objectifs de Mercenarius : s'assurer que les dernières inventions sont mises au service de l'homme, et non pas destinées à son asservissement.

Ils pénétrèrent dans l'aile sud et Robinson poussa une porte qui déboucha sur un grand gymnase. Il actionna un interrupteur et deux grosses lampes à incandescence suspendues au haut plafond illuminèrent la salle.

— J'avais remarqué que vous possédiez l'électricité en maints endroits

du manoir, souligna Black.

— En effet. Voilà l'exemple parfait d'une invention mise au service de l'homme.

— Parions que celui-ci ne tardera pas à en faire une arme…

— C'est là que nous entrons en scène, confirma Robinson, c'est notre raison d'être.

— Et à quoi sert ce gymnase?

— C'est ici que nos hommes s'entraînent. Nous ne sommes pas une armée, loin de là, et certains d'entre nous habitent loin d'ici. Mais nous nous réunissons parfois ici même à *Druidstone* et en profitons pour parfaire et améliorer nos techniques d'autodéfense ou de combat à mains nues ou à l'arme blanche.

Ils visitèrent le reste de l'aile composée de vestiaires, de salles de bain et d'autres salles d'entreposage où s'entassaient des caisses de bois et de fer recouvertes de bâches en toile épaisse.

Ils revinrent sur leurs pas pour traverser à nouveau le hall d'entrée dans le corps du logis où se trouvaient les chambres, cuisines, bureaux et salons. L'aile nord, quant à elle, renfermait ce qui semblait être un grand laboratoire ainsi qu'un vaste garage où se trouvait stationnée une automobile. Black parut impressionné.

— Et voilà mon caprice, blagua Robinson, c'est une Mors 8HP toute neuve, elle n'a que trois mois.

Black s'approcha et laissa courir sa main sur le capot noir coupé d'ailettes de ventilation. L'engin était monté sur quatre grandes roues en bois, chacune recouverte d'un pneumatique de caoutchouc sur lequel on pouvait lire « Michelin et Cie ». À l'avant, un gros phare en laiton servait à éclairer la route la nuit. Le tableau de bord était parsemé de commandes en cuivre ou en laiton, et le siège acceptait deux passagers. L'entraînement, bien visible, se faisait grâce à une chaîne.

— C'est une automobile française?

— En effet. Émile Mors, l'un des créateurs de cette merveille, est un ami. Il est d'ailleurs ingénieur en électricité et s'intéresse beaucoup aux nouvelles techniques. Je te le présenterai bientôt…

— Bientôt? Mais comment ça?

Robinson était déjà sorti du garage. Maturi attendait Black qui avait du mal à détacher ses yeux du bolide.

— Viens, lui dit l'impressionnant Italien, nous poursuivrons cette discussion à table. J'ai faim!

Black passa devant lui en quittant le garage. Il se sentit tout petit. La faim le tenaillait lui aussi et l'envie d'un gros morceau de pain frais s'imposa à son esprit.

16

Paris, France.
Le samedi 22 septembre 1900.

Plus de sept mois s'étaient écoulés depuis la première visite de William Black à *Druidstone*. Beaucoup d'eau avait coulé sous les ponts, et son attachement au vieux manoir ainsi qu'à son propriétaire Victor Robinson n'avait fait que croître au fil du temps.

William avait passé l'été en compagnie de l'homme qui dirigeait les destinées de l'organisation Mercenarius. En juin, à la fin de ses cours à Oxford, il était venu au manoir et n'en était plus reparti. Il avait beaucoup appris sur l'histoire de l'organisation ainsi que sur la formation que recevaient les hommes qui dédiaient leur vie à sa cause.

William s'était lié d'amitié avec Ulisse Maturi, qui n'avait pas ménagé ses efforts pour l'entraîner à l'art du combat corps à corps ou à l'arme blanche. Il avait aussi fait la connaissance de l'ingénieur du groupe, le ténébreux Écossais Connor Scott, avec qui il avait souvent échangé sur l'évolution des sciences et leur application dans la vie de tous les jours. Le *Highlander* était reconnu pour sa capacité à travailler sous pression et à trouver des solutions efficaces lorsque se présentait un mandat périlleux. Quant à Ardal O'Malley, Irlandais d'origine, il partageait son temps entre Londres et *Druidstone*, étant à lui seul un véritable organe d'information grâce à son réseau secret de contacts discrets. Autant de traîtres à la nation ou à leur patron qui ne refusaient jamais un petit supplément contre un renseignement. D'autres travaillaient à temps partiel pour l'organisation

lorsque nécessaire. Ils étaient disséminés un peu partout en Europe et agissaient à leur propre compte. O'Malley faisait le lien entre Robinson et ces individus lorsqu'une situation le requérait.

William se plaisait à *Druidstone* et ce qu'il y apprenait le rendait plus confiant, plus sûr de lui. D'être entouré de ces personnages qui lui ressemblaient en quelque sorte, lui faisait du bien. Tous ces hommes qui gravitaient autour de Mercenarius lui rappelaient ces moines-soldats de l'époque des croisades, comme les chevaliers hospitaliers ou ceux de l'ordre du Temple. Ils fusionnaient leur mode de vie en communauté par une action guerrière secrète. Ils obéissaient à une règle de vie rigide et gérée d'abord par l'existence de Mercenarius. Aucun d'eux ne semblait posséder une vie de famille normale ni entretenir une relation stable avec une femme. Même Imogen ne semblait pas dévier à cette règle pratiquement calquée sur celle d'un ordre monastique. Black avait bien tenté de subtils rapprochements et fait d'habiles allusions, mais la jeune femme était restée distante. Pourtant, il savait qu'il ne lui était pas indifférent. Elle aimait discuter, blaguer et même dire des vacheries en sa compagnie. Ce qu'il appréciait tout particulièrement. Mais, sans aucun doute, c'était le commandeur en personne, Victor Robinson, qui lui avait apporté les plus précieuses connaissances. Celles qui lui permettaient de bien vivre avec lui-même. Bien sûr, il restait beaucoup à apprendre et les scorpions continuaient de temps à autre à hanter ses nuits, mais il comprenait beaucoup mieux ce qu'il était, ce qu'il ressentait et ce qu'il savait pouvoir faire. Son père l'avait détesté, voire ignoré à cause de ce regard indéchiffrable et de cette intense conviction qui pouvait jusqu'à repousser quiconque tentait de s'y opposer. Jacob l'avait puni des années durant uniquement parce qu'il était de son propre sang. Un sang qu'il refusait pourtant de voir lorsqu'il lui ouvrait la peau avec un coup de ceinture trop bien senti. Au moins quand son fils se mettait à saigner Jacob s'arrêtait-il de frapper.

William n'était retourné à Londres qu'une seule fois au cours de l'été pour voir sa mère. Le malaise qu'il éprouvait envers elle n'allait pas en s'amenuisant. Trop de non-dits s'étaient empilés entre eux comme pour élever un mur infranchissable qui empêchait toute possibilité de communication. La veuve de Jacob Black fréquentait un homme du quartier qui avait lui aussi perdu son épouse. Elle semblait désireuse de refaire sa vie et cela faisait l'affaire de William qui, ainsi, ne se sentirait plus coincé par la

moindre obligation à son égard. Elle pourrait vivre sa vie, et lui, mener la sienne. Dans trois ans il aurait terminé le premier cycle de ses études en médecine et serait alors à même de prendre la bonne décision pour la suite des choses. Les choix se profilaient sur le tracé de son avenir et cela le rassurait. Qu'il joigne les rangs de Mercenarius était ce que souhaitait Robinson. Mais était-ce vraiment ce que lui-même souhaitait? Posséder les connaissances en médecine et ensuite intégrer Mercenarius serait encore mieux. Sa réticence venait du fait que Robinson et même Maturi ne lui disaient pas tout. Ils taisaient encore à ses oreilles les détails des opérations menées par le groupe. Toutefois, le commandeur lui avait affirmé que, pendant leur séjour à Paris, il en apprendrait un peu plus.

Une semaine plus tôt, Black, Scott, Robinson et Maturi s'étaient embarqués sur le ferry Douvres-Calais afin de rallier les côtes françaises pour une mission soi-disant diplomatique. De là, le train les avait amenés jusqu'à Paris, où ils étaient logés au pavillon royal de Grande-Bretagne, construit spécifiquement pour la magnifique exposition universelle, sur l'avenue des Nations.

En cette année 1900, l'exposition universelle de Paris était la plus grandiose jamais réalisée. Ayant pour thème « Le bilan d'un siècle », elle s'étendait sur 216 hectares répartis sur deux sites et possédait 136 entrées. Quelque 83 000 exposants participaient à l'événement, dont 45 000 étrangers, et près de 50 millions de visiteurs allaient payer le prix d'entrée durant les six mois d'ouverture pour visiter le site. La France accueillait le monde, et William avait de quoi être ébloui. Les constructions, attractions et prouesses techniques réalisées en ce début de siècle pour faire basculer la civilisation dans l'ère moderne étaient extraordinaires. Depuis leur arrivée, il s'était perdu des jours entiers dans les rues, les ponts, les palais et les pavillons. Les expositions sur le cinéma, l'électricité, l'automobile, l'aviation, le train et le monde maritime étaient fascinantes. Et que dire de la grande roue et de cette vertigineuse tour Eiffel qui permettaient de voir la ville du haut des airs! Élégamment vêtu en noir de pied en cap, paré d'un chapeau haut de forme et armé d'une canne à pommeau d'argent, Black s'était laissé entraîner par le trottoir roulant de la « rue de l'Avenir » ainsi que par la quantité incalculable de jeunes dames gracieuses et bien éduquées. Certaines d'entre elles n'hésitaient d'ailleurs pas à forniquer avec un bel étranger dans les toilettes publiques, les stations souterraines du Métropolitain ou les fonds

de salles de projection des frères Lumière.

William avait souhaité profiter au maximum de cette magnifique journée d'automne. Une exposition de cette envergure ne se reproduirait peut-être jamais, mais il avait la chance inouïe d'y participer, de rencontrer des gens du monde entier, de côtoyer des cultures étrangères et de parfaire ses connaissances. Il avait convenu avec Robinson de se retrouver pour le fastueux banquet des maires qui avait été organisé à l'initiative du président de la République, Émile Loubet, et qui se tiendrait au jardin des Tuileries. Les quatre acolytes avaient un laissez-passer pour le banquet et avaient pour mission en fin de soirée de ramener avec eux le maire de la commune du Vésinet qui se trouvait tout juste en banlieue parisienne. L'homme était employé du service de contre-espionnage français, la Section de Statistiques, et une réunion secrète au pavillon de la Grande-Bretagne avait été organisée. Mais il ne le savait pas encore.

Black était ravi de participer à cette mission qui lui permettait de venir en France et de visiter l'exposition. Il attribuait aussi ce mérite au désir qu'avait Victor Robinson de le voir joindre les rangs de Mercenarius. Sa décision n'était pas encore tout à fait prise, mais certaines idées lui trottaient en tête et l'envie de pouvoir mêler les études de médecine et la maîtrise de cette force qui se terrait au fond de lui se concrétisait de plus en plus.

Se trouvant sur le Champ-de-Mars, William profita encore une fois de l'occasion pour emprunter la « rue de l'Avenir », qui l'entraînerait jusqu'à l'esplanade des Invalides. Le fascinant trottoir roulant était composé d'une plateforme fixe et de deux plateformes mobiles. La principale était d'une largeur de 2 m et circulait à 8 km/h, tandis qu'un marchepied d'accès un peu plus étroit circulait à mi-vitesse. Visiblement, les gens adoraient ce grand trottoir mobile puisqu'il était toujours rempli. On pouvait y faire d'agréables rencontres. Le jeune Anglais n'avait de cesse de séduire les ravissantes jeunes filles qui croisaient sa route, leur mentant effrontément sur ses origines ou les raisons qui l'amenaient à Paris. Il inventait les histoires au gré de sa fantaisie, à mesure qu'il découvrait l'étendue de son pouvoir de séduction. Il songea à Imogen en sautant du trottoir roulant à la hauteur des Invalides. Pensait-elle à lui? Il aimait bien la jeune femme mais n'oserait jamais l'admettre ni le montrer. Pas encore. Elle se montrait d'ailleurs un peu trop réticente à son endroit, ce qui ne manquait pas parfois de l'impatienter. Alors qu'il traversait le pont Alexandre III pour passer de l'autre côté de la Seine,

William se dit qu'au fond peut-être valait-il mieux qu'il en soit ainsi. Il ne servirait à rien de s'engager sérieusement dans une relation pour l'instant. Il était jeune et il avait encore bien des choses à régler, tant sur son devenir que sur son âme tourmentée. Il longea la Seine en direction de la place de la Concorde alors que le soleil déclinait. Il marcherait jusqu'aux Tuileries en continuant d'apprécier chaque minute de cette aventure.

Il ne put s'empêcher de penser à son père. Comme si chaque moment heureux ou agréable se devait invariablement d'être contrebalancé par une pensée affligeante. Jacob aurait certainement détesté cet endroit. Trop de monde, trop de bruit, trop de progrès, trop d'évolution, trop d'élégance. Son père avait été la première personne qu'il avait détestée. Et cette haine farouche n'avait cessé de se traduire par les mots, les gestes et les regards qu'il posait. Ce qui lui avait valu de multiples coups et des punitions toutes aussi cruelles les unes que les autres. Car Jacob dans son délire était passé maître dans l'art de punir.

William accéléra le pas, comme pour tenter de semer derrière lui ces douloureux souvenirs. Pourquoi n'arrivait-il pas à se débarrasser de ce sentiment de honte et de rage que lui procuraient les images dérangeantes liées à son enfance? Bien que Jacob fût mort depuis déjà longtemps, William en voulut à son père d'avoir ainsi imprégné en lui les rouages d'un mécanisme contraignant qui ne s'enrayait jamais.

Le sang empoisonné de son père qui coulait dans ses veines était-il responsable de cette prédisposition au mentalisme qu'il n'effleurait encore qu'à peine? Était-il condamné à lui ressembler? Ne serait-il donc jamais débarrassé de lui?

La vue de l'obélisque égyptien et des fontaines monumentales chassa bientôt ces idées noires qui revenaient cycliquement le hanter de jour comme de nuit. Une quantité impressionnante d'automobiles et de voitures hippomobiles se partageaient courtoisement le grand carrefour giratoire entre hennissements et coups de klaxon. Cette vision soudaine du choc de deux époques s'entrecroisant lui fit prendre conscience de toute l'ampleur de l'avenir qui s'annonçait.

Il n'avait que dix-neuf ans et un monde d'aventures possibles s'offrait à lui.

Il fouilla au fond de sa poche pour retrouver le papier où était indiqué le point de rencontre. Il avait hâte de retrouver ses compagnons de voyage.

Il s'agissait du plus grand banquet de l'histoire de France.

Près de 23 000 convives s'apprêtaient à prendre place autour des quelque 700 tables montées pour l'occasion sous deux immenses chapiteaux.

Le jardin des Tuileries était envahi pour l'occasion et les gens se pressaient déjà autour des tables afin de ne pas manquer le cocktail au champagne. L'impressionnant montage de ce banquet monstre avait de quoi surprendre.

William retrouva ses compagnons près de l'exèdre, comme convenu. Ils l'accueillirent avec un soupir de soulagement, quelque peu inquiets d'avoir perdu le jeune homme dans l'effervescence de la cité. Quant à ce dernier, il ne pouvait toujours pas croire qu'il se trouvait au milieu de pareil faste.

Connor Scott interrompit un jeune homme au plateau chargé de flûtes à champagne. Les quatre hommes se servirent et Maturi se rapprocha avec l'attitude du conspirateur ayant quelque chose à partager.

— J'ai repéré notre homme, dit-il avec un léger sourire, c'est un sacré maire! Ce n'est sûrement pas la modestie qui l'étouffe.

— Est-il accessible à notre champ de vision? demanda Robinson en faisant tourner sa canne dans ses mains.

— Oui, je le vois d'ici. C'est celui qui porte le costume gris pâle et discute avec trois femmes près de la fontaine.

Les trois autres jetèrent un coup d'œil discret dans la direction indiquée et repérèrent aussitôt le ventripotent individu.

— Il semble bien en verve, en effet, suggéra Robinson.

— Et bien pansu, blagua Scott.

— Et qu'est-ce que vous lui voulez au juste, à ce type? demanda Black.

— Personnellement, nous ne lui voulons rien, déclara Robinson, c'est plutôt son gouvernement qui émet des réserves à son endroit…

— Est-ce là notre mission diplomatique? chuchota William.

— Ça l'est, mon jeune ami. Et c'est pourquoi, à la fin du banquet, nous le ramènerons avec nous au pavillon de la Grande-Bretagne.

— Mais qui est-il au juste?

— Il se nomme Charles Chartier, et il est le maire d'une banlieue de Paris qui s'appelle Le Vésinet, perdue au cœur de l'ancienne forêt des

Yvelines. L'endroit est assez romantique, ironisa Maturi.

— Et son maire l'est tout autant, jugea Robinson, à voir la façon dont il tient discours aux trois dames.

— J'ai pris contact avec l'homme, poursuivit Ulisse, en lui demandant l'heure. Il possède une superbe montre à sonnerie en argent signée Berthoud.

— Bien du luxe pour un maire de banlieue, fit Robinson.

— Je ne vois toujours pas le rapport avec nous, insista William.

— Le maire Chartier travaille secrètement pour la Section de Statistiques, expliqua le commandeur. Il s'agit là du service de contre-espionnage militaire français.

— C'est un espion? fit William.

— Si on veut. Ses origines alsaciennes, son statut de maire et la position d'une base militaire non loin de sa petite ville lui ont valu ses entrées à l'ambassade d'Allemagne, rue de Lille. Nous savons très bien que les Allemands font tout leur possible pour espionner la France et la Grande-Bretagne. Chartier devait tout simplement les intoxiquer avec de fausses informations et de fallacieux renseignements.

— Mais voilà que ses patrons ont eu des doutes, glissa Ulisse, de gros doutes.

— Et je suppose que si nous le ramenons avec nous ce soir, conclut William, c'est dans le but de confirmer ces doutes?

— Exact, sourit Maturi en levant son verre.

Les autres l'imitèrent et ils trinquèrent, vidant presque leurs verres. Robinson entoura d'un bras les épaules de son jeune protégé.

— Et toi William, lui dit-il, je veux que tu l'observes bien. Et lorsque je te le demanderai, tu me diras s'il ment sciemment ou s'il agit sous la contrainte.

Il se but plus de 39 000 bouteilles de vin au cours du banquet des maires.

C'était plus que suffisant pour délier les langues, se faire de nouveaux amis et accepter sans la moindre appréhension les invitations tardives.

Une grande voiture les ramena rapidement jusqu'à la rue des Nations.

Avec la certitude que le pavillon de la Grande-Bretagne n'allait servir qu'à une rencontre bien à l'abri des regards, le maire Chartier avait accompagné les quatre hommes. L'envie d'un dernier whisky avait achevé de le convaincre.

Le pavillon de la Grande-Bretagne, construit entre les somptueuses bâtisses de la Hongrie et de la Belgique, souffrait quelque peu de cet écrasant voisinage. Sur la vaste esplanade du quai des Nations, le pavillon anglais perdait un peu de son aspect. Mais, malgré la sobre harmonie de ses lignes, il présentait un parfait modèle de l'architecture domestique des manoirs de l'Angleterre. La façade tournée vers la Seine et qui s'offrait aux cinq hommes était des plus originales, avec sa multitude de fenêtres et ses tours en saillie. Ils gravirent l'escalier menant à la terrasse et se présentèrent à la porte principale où un garde s'effaça en reconnaissant Victor Robinson.

À l'intérieur, l'aménagement était on ne peut plus exquis, recherché et confortable. Les grandes maisons anglaises avaient participé à son ameublement et à sa décoration en prêtant tableaux, meubles et objets d'art sans ménagement. Le somptueux décor surprit même le maire Chartier qui ne put s'empêcher d'en faire la remarque. Passé le vestibule, ils empruntèrent un corridor dont les murs étaient garnis de reproductions d'œuvres de grands peintres anglais avant d'atteindre un petit salon dans lequel ils entrèrent. La jolie pièce carrée était parée d'une superbe cheminée où brûlait un feu doux et crépitant. Quant aux murs, ils étaient presque entièrement couverts de tableaux d'Edward Burne-Jones, obligeamment prêtés par un riche lord pour le temps de l'exposition.

Robinson referma la porte et les invita tous à prendre place dans les fauteuils devant la cheminée. Ils discutèrent de tout et de rien pendant quelques minutes, passant leurs commentaires sur le monstrueux banquet auquel ils venaient de participer.

Ulisse Maturi se leva pour servir à boire. Personne ne se fit prier.

— Merci d'avoir accepté cette rencontre, mon ami, dit Robinson en s'adressant au maire sur un ton un peu plus cérémonieux.

L'autre lui sourit, tout à fait à l'aise en cet endroit où il entrait pourtant pour la première fois.

— L'endroit est des plus discrets, certes, répondit Chartier tout en humant son whisky. Je suppose que vous allez m'informer sur le but ultime de cette charmante invitation et sur les intérêts réels que vous représentez…

— C'est tout naturel et, bien entendu, il est de votre droit de savoir. Mais portons d'abord un toast. À la France et à l'Angleterre!

Ils burent en silence, dégustant l'ambré Strathisla, savourant les notes de réglisse et les pointes d'agrumes qui ne manquèrent pas d'affluer dès la première gorgée.

— Nous sommes les représentants d'une organisation britannique appelée Mercenarius, reprit Robinson, et c'est votre gouvernement qui a fait appel à nos services afin de vous venir en aide.

— Me venir en aide? s'étonna Chartier.

— L'espionnage intense auquel se livre l'Allemagne a de quoi inquiéter. Vous êtes bien placé pour le savoir puisque vous opérez principalement sur ce tableau. Soyez sans crainte, nous sommes parfaitement au courant de votre participation à la Section de Statistiques.

— Vous me voyez rassuré…

— Quoi qu'il en soit, nos voisins allemands semblent fraterniser avec un groupe occulte dont l'origine est indécise et que personne ne semble capable d'identifier. Auriez-vous entendu quelque chose à ce sujet, par hasard?

— Non… je ne vois pas de quoi vous voulez parler, hésita Chartier, j'ai mes entrées à l'ambassade d'Allemagne, mais je ne suis pas non plus dans le secret des dieux.

— Je comprends. Toutefois, votre gouvernement s'inquiète à votre sujet et croit que vous pourriez tomber dans un piège ou même être manipulé par ces gens. Vous êtes certain de ne pas avoir eu affaire à rien de différent, ou d'extraordinaire?

— Je… je ne suis pas sûr de bien vous suivre, monsieur Robinson, émit Chartier.

Le maire semblait soudain moins à l'aise qu'à son arrivée. Il croisa le regard noir de Black qui l'observait intensément.

— C'est que, voyez-vous, poursuivit Robinson, il se trouve que les Allemands viennent de mettre au point un canon de 75 mm tout à fait identique à celui des Français.

— Je… je sais, le coupa Chartier, c'est moi qui ai informé les Statistiques.

— Selon vos dires, le canon a été testé avec succès et vous avez même été en mesure de fournir les détails de sa construction.

— J'ai cru que ces renseignements seraient utiles…

— Ce que vous devez savoir, cher ami, c'est que le prototype de canon de 75 mm sur lequel ont travaillé les Allemands n'est que le fruit d'un faux projet lancé parallèlement au principal, dans le seul but d'induire en erreur leurs services d'espionnage.

— Je ne comprends pas où vous voulez en venir…

Les yeux de Chartier allaient de Black à Robinson. Il n'aimait pas ce jeune impertinent à la drôle d'allure.

— Je vous dis que le projet réalisé par les Allemands est un faux auquel vous avez eu accès par dessein. Le véritable projet français du canon de 75 mm inclut des avancées technologiques dont vous ne pouvez même pas imaginer la portée. Ce canon va révolutionner l'art de la guerre et rendra obsolète tout ce qui s'est fait avant.

— C'est impossible… je n'ai rien à voir là-dedans…

Black le scrutait du regard au point de le rendre mal à l'aise. Il demeurait silencieux et ne bougeait pas un muscle. Ulisse Maturi se leva dans le but de servir une nouvelle tournée.

— Pourtant, c'est bien étrange, cette coïncidence… Le fameux canon dont nos voisins se vantent est l'exacte réplique des plans du faux projet auquel vous avez eu accès.

— Comment osez-vous m'accuser, Robinson, fulmina Chartier, vous n'avez aucun droit! Vous dites n'importe quoi!

— Je crois plutôt que c'est vous, mon cher, qui dites n'importe quoi, affirma calmement Robinson en tambourinant des doigts sur la table. Et sachez que j'ai tous les droits, car entre les murs de ce pavillon nous sommes en territoire britannique, au même titre que dans une ambassade. Votre traîtrise est mise au jour et rien ne pourra vous soustraire aux conséquences de vos actes.

— Allez vous faire foutre, espèce d'angliche… vous n'avez rien contre moi. Et puis, ce canon de 75 mm si technologiquement avancé n'est qu'une fable. Vous ne ferez pas de moi un coupable!

La sueur perlait sur le front du maire au visage rougeaud. Il était coincé et il le savait. Il lui fallait absolument sortir de là.

Bien calé au fond de son fauteuil avec la main sur la crosse de son révolver, l'ingénieur écossais Connor Scott jeta un coup d'œil à Victor Robinson. L'autre lui fit discrètement signe de ne pas bouger.

— Dis-moi, William, interrogea tout à coup Robinson sans même jeter

un regard au traître maire, ment-il avec effronterie ou agit-il sous la contrainte?

Chartier se tourna lentement vers Black. Un frisson lui parcourut l'échine, à la fois causé par le visage sombre du jeune homme et par la crainte d'être démasqué.

— Vous n'allez quand même pas croire ce jeune blanc-bec! explosa-t-il.

— Taisez-vous! lui ordonna le commandeur.

Un embarras désagréable emplit soudain le petit salon. Seuls le crépitement du feu vacillant dans la cheminée et le tic-tac de l'horloge posée sur sa corniche meublaient le silence. Les yeux affolés du maire Chartier allaient d'un mur à l'autre comme pour chercher une sortie qui n'existait pas.

William rendit froidement son verdict.

— Il ment…

Chartier eut à peine le temps de faire mine de se lever. Par-derrière, Maturi lui enserra le cou d'un filin d'acier à la vitesse d'une balle tirée d'un révolver. Il le ramena au fond du fauteuil de toutes ses forces, tranchant les chairs et broyant la glotte. Le maire eut beau se débattre, chercher désespérément à saisir le fil de fer qui l'empêchait de respirer, rien n'y fit. Maturi continua de tirer, faisant basculer le fauteuil et jetant l'homme au sol. Il le traîna sur quelques pas, jusqu'à ce que l'autre arrête de se débattre. Fasciné, William avait bondi hors de son siège. Son visage, en plus d'afficher la surprise, montrait une réelle excitation. Ce qui n'échappa pas à Robinson.

— Va aider Ulisse, s'il te plaît, lui dit le commandeur.

— Qu'allons-nous en faire?

— Ce que les Français attendent de nous, c'est-à-dire le faire disparaître.

— Viens William, l'appela Maturi, aide-moi à le transporter.

Les yeux révulsés et la langue pendante, Charles Chartier reposait sur le sol le cou en sang.

— Allez-y, insista Robinson, nous allons nettoyer.

Ils sortirent le corps du petit salon avant d'emprunter un escalier qui les conduisit aux soubassements. Entre les poutres de fer qui supportaient la structure du pavillon, ils enroulèrent le cadavre dans une toile et le ficelèrent solidement. Black affichait un sordide sourire.

— Qu'est-ce que tu as à faire cette tête? l'interrogea le géant italien en assurant ses nœuds.

— Ce type était une ordure, affirma Black, il trahissait sciemment son

pays sans le moindre remords au profit des Allemands.

— Comment peux-tu en être sûr?

— Il transpirait le mensonge… Je pouvais lire en lui comme dans un livre ouvert.

— C'est donc vrai ce que dit Victor, tu es un mentaliste.

— Je suis ce que je suis, c'est tout.

Ulisse vérifia le travail et parut satisfait.

— Nous allons le lester avec des bouts de poutres d'acier et le balancer dans la Seine. La crypte du pavillon nous y donne un accès discret.

— Merde! s'écria soudain Black. Je viens de penser à un truc.

Il sortit son canif de sa poche, tâta un peu le corps et pratiqua une incision dans la toile à hauteur de poitrine.

— Mais qu'est-ce que tu fous, Will? l'apostropha Maturi.

— Je sais maintenant jusqu'où peut aller Mercenarius dans ses « missions diplomatiques », argua Black en glissant sa main dans l'ouverture pratiquée dans la toile.

— Et ça te gêne?

William s'arrêta et leva les yeux vers son compagnon. Un sourire sardonique éclaira son visage.

— J'ai trouvé, dit-il.

Puis il extirpa la montre de gousset et la chaîne en argent du corps de Chartier.

— Tu avais raison, Ulisse, c'est une Berthoud! Qui trouve, garde!

— Petit futé, lui sourit Maturi, je l'avais oubliée.

Ils sortirent le cadavre des caves du pavillon par une porte dérobée et le déposèrent tout près du fleuve. Puis ils apportèrent deux bouts de poutre en H pour le lester.

— Avec ça il coulera droit au fond, jugea Black.

— Si un jour on le retrouve, on ne pourra sûrement pas le reconnaître.

La lune fut leur seul témoin lorsqu'ils le balancèrent dans l'eau. Il faisait si noir qu'ils y voyaient à peine. Ils rentrèrent par les caves et Maturi verrouilla la porte.

— Je suis soulagé de te savoir au courant de nos affaires, glissa-t-il à William. Le commandeur se doutait bien que ta perspicacité percerait le mystère dont il s'efforce d'entourer Mercenarius. Mais de te mettre devant les faits, comme ce fut le cas ce soir, demeurait le test ultime afin de savoir.

— Maintenant vous savez, conclut William. Et je sais, moi aussi…

Maturi observa un moment son jeune compagnon. Il s'étonnait toujours de la façon dont il pouvait passer du rire à la noirceur. Il acquit dès cet instant la certitude qu'une part grandissante de redoutables ténèbres vivait en William Black.

17

Paris, France.
Le lundi 24 septembre 1900.

Il n'avait plus été question au cours des deux derniers jours de l'élimination du maire Chartier. Le travail avait été proprement bâclé et expédié. Il n'était nul besoin d'en rajouter. Le commandeur Robinson avait choisi de ne pas en parler à William, préférant attendre que ce dernier vienne de lui-même chercher ses réponses. Mais, sans aucun doute, le jeune homme au bouillant caractère était taillé pour ce genre de boulot. Il s'y était prêté sans la moindre hésitation et arborait fièrement et sans le moindre remords la montre Berthoud en argent de celui qui reposait maintenant au fond de la Seine.

Dans cette dernière visite avant leur retour en Angleterre prévu pour le lendemain, Robinson espérait faire comprendre à Black toute l'étendue des capacités mentalistes qui existaient en lui. Il espérait aussi que le jeune homme accepterait de travailler sur ce potentiel considérable qui lui avait été donné par la nature. Il avait bien encore quelques années devant lui. Ce temps devrait être employé judicieusement, afin qu'il soit en mesure de terminer ses études de médecine et de s'intégrer graduellement à l'organisation de Mercenarius. Sa formation serait à parfaire, mais il deviendrait un agent des plus efficaces. Robinson avait acquis la certitude que ce monde moderne, célébré par une exposition telle que celle où ils se trouvaient présentement, allait conduire l'humanité à des conflits tragiques. L'évolution était trop rapide et le changement perpétuel. Des groupuscules

de tous acabits naissaient spontanément de l'intérieur des gouvernements comme du fond des quartiers populaires, tentant d'étendre leur influence aux partis politiques ou aux familles brisées. Et ces sphères d'influence étaient parfois si dominantes qu'on pouvait en sentir la portée jusque dans les campagnes les plus reculées. Robinson craignait les conflits futurs qui ne manqueraient pas de se produire. Car il ne s'agirait plus de disputer des frontières mais plutôt d'asseoir des idéologies pernicieuses et totalitaires qui asserviraient des peuples entiers. Plus que jamais, Mercenarius serait sollicité et confirmerait sa raison d'être. William Black devrait être prêt. Il se révélerait un atout de taille dans ces combats futurs que l'organisation serait appelée à livrer.

La soirée était à peine fraîche et les quatre complices arrivèrent en vue du monumental château d'eau qui trônait devant le palais de l'Électricité. Encore une fois, ils ne purent retenir leur admiration.

Dans un bruit rugissant, d'impressionnantes cascades jaillissaient dans les airs avant de rouler et de s'étaler de degré en degré jusqu'aux pelouses du Champ-de-Mars. Une chute d'eau de 30 mètres de hauteur sur 10 mètres de largeur émergeait d'une immense grotte et allait se briser plus bas dans une série de vasques superposées. Illuminé par 7 000 lampes électriques aux couleurs changeantes, le spectacle était féerique et attirait une foule de curieux.

Derrière ce décor grandiose apparut la façade gracieuse et irréelle du palais de l'Électricité. Véritable dentelle de verre et de métal constellée de pierres précieuses, elle semblait tout droit sortie d'un conte des Mille et Une Nuits. En son sommet se dressait fièrement l'image même de la fée, sous la forme d'une femme sculpturale debout sur un char attelé d'hippogriffes et auréolée d'un diadème de cristal où crépitaient constamment de longues étincelles bleuâtres.

Le palais de l'Électricité et le château d'eau se confondaient admirablement, formant au fond du Champ-de-Mars un gigantesque écran qui cachait l'usine électrique et son armée de chaudières qui fournissaient l'énergie-vapeur nécessaire au fonctionnement des puissantes dynamos.

Bien que l'endroit fût fermé au public à cette heure, Robinson cogna à la porte avec le pommeau de sa canne. Un homme qui visiblement les attendait ouvrit aussitôt. Ils entrèrent rapidement et la porte se referma derrière eux.

— Enfin te voilà, dit l'homme en prenant Robinson dans ses bras.

— Content de te revoir, mon vieil ami, lui répondit le commandeur.

L'homme serra chaleureusement la main de Scott et de Maturi avant de se tourner vers Black et de s'incliner discrètement en signe de bienvenue.

— William, dit le commandeur, je te présente Gaspard Portal, ingénieur électrique et grand kabbaliste. Mais par-dessus tout, il est mon ami. Gaspard, voici un nouveau venu parmi nous, William Black.

Portal lui serra la main avec un sourire accueillant.

— Venez, leur dit-il, allons nous installer plus loin et plus confortablement. Ce soir, cet endroit est mon palais, puisque j'en ai la garde.

Il les entraîna vers une petite salle attenante qui comportait quelques vitrines où étaient exposés des éléments liés à l'évolution de l'électricité. Elles étaient toutes éclairées d'une lumière douce, qui projetait dans la pièce une atmosphère chaude et feutrée.

— Ton contrat ici se terminera-t-il à la fin de l'exposition? demanda Robinson qui venait de se laisser tomber au fond du fauteuil le plus confortable, lui avait-il semblé.

— J'en aurai encore pour l'hiver, question de tout démonter, répondit l'autre. J'aurai bien passé quatre années en France, uniquement pour le projet de l'exposition.

— Cela t'aura permis de parfaire ton français avant de rentrer en Grande-Bretagne.

— Oh, tout à fait! Je peux vous servir quelque chose à boire, messieurs?

Ils discutèrent de tout et de rien puis se rappelèrent quelques bons souvenirs qui leur étaient propres. Conscient que cette rencontre risquait fort d'ennuyer ses compagnons, Robinson fit part à Portal de ses inquiétudes afin d'entendre son avis.

— Il se passe quelque chose, Gaspard, dit-il enfin, quelque chose que je n'arrive pas à détecter. J'ai l'impression que le monde se donne des apparences de fausse paix et de traître plénitude. Le monde est attiré par tout ce qui a trait au progrès ou à l'évolution. Comme si tout ce qui avait existé avant devait être oublié et disparaître à jamais. Il n'y a qu'à voir la magistrale sculpture du château d'eau! Tu ne trouves pas que l'allégorie est

un peu poussée, voire compliquée? « L'Humanité conduite par le Progrès et s'avançant vers l'Avenir. » Dis-moi quelle est la vision du Cercle sur le sujet.

Gaspard Portal était un ami d'enfance de Victor Robinson. Ils avaient fait leurs études ensemble et partagé beaucoup. Affichant sans détour ses origines juives, le petit homme avait souvent parlé de ses recherches sur la kabbale à son compagnon, jusqu'à ce qu'il fût admis au Cercle, une organisation kabbalistique qui étudiait l'évolution du monde par rapport aux écrits anciens comme le Talmud ou la Bible. Ainsi leur était-il permis de se risquer à prédire certains événements avant même qu'ils n'arrivent. Robinson avait fréquenté le Cercle dans sa jeunesse, avec pour seul but d'y être instruit d'un art martial plusieurs fois millénaire : l'abir.

Pendant des années les deux hommes s'étaient entraînés à cette technique de combat des temps bibliques. Robinson avait profité du savoir du maître, celui que l'on appelait *Aluf Abir*. Le vieil homme avait été prodigue non seulement des secrets de son art du combat mais aussi de ses sages conseils. Cette période de sa vie lui revenait à l'esprit avec force images, chaque fois qu'il revoyait Gaspard.

Portal considérait son ami. Il sentait les yeux des trois autres hommes accompagnant Robinson posés sur lui. Lui qui s'attendait seulement à expliquer au jeune homme ce qu'il pourrait faire de son « don », il se voyait maintenant obligé de révéler ce que le Cercle envisageait pour l'avenir.

— La voie nouvelle sur laquelle l'humanité s'est engagée, commença-t-il, est semblable à la pente douce. À mesure qu'elle avance, elle prend de la vitesse, et une fois rendue en bas de la pente, il lui sera encore plus difficile de freiner pour pouvoir s'arrêter à temps.

— Que voilà une explication bien figurée, s'exclama Ulisse. Qu'arriverait-il si, une fois en bas de la pente, elle ne pouvait s'arrêter?

— Le fait de ne plus pouvoir s'arrêter mène invariablement à la fin du monde, expliqua Portal. L'évolution peut parfois donner l'impression de gravir la pente, mais il n'en est rien. L'évolution d'un peuple est pareille à l'élan qu'une automobile peut acquérir en descendant une côte. Il est facile de se laisser aller, mais il ne faut pas perdre de vue qu'il peut y avoir une courbe à négocier une fois rendu en bas.

— Grands dieux, s'exclama Robinson, sois plus clair s'il te plaît!

— L'univers n'est que mathématiques et calculs, continua Gaspard, et Dieu est sans contredit le plus grand mathématicien qui soit. Songez

seulement aux mouvements des astres et des corps célestes, à la rotation de la Terre autour du Soleil ou encore sur elle-même! Pensez à la chaleur, à la pression, à la gravité, à l'oxygène, à l'eau, à la mécanique de notre corps! Pouvez-vous vraiment croire que cela ne peut pas être calculé? Avez-vous la certitude de n'être que le fruit du hasard? Au Cercle, nous calculons le monde, tout comme les anciens l'ont fait depuis la nuit des temps. Et nous prédisons les événements.

Malgré lui, Black gloussa.

Portal tourna brusquement son regard vers lui et le foudroya avec une intensité qui mit l'autre mal à l'aise. Le jeune homme se sentit obligé de commenter pour se sortir d'affaire.

— Je veux bien être d'accord avec vous pour le grand mathématicien, lui signifia William, mais j'ai du mal à croire qu'il vous est possible de deviner le cours de l'Histoire.

— Comme plusieurs auraient du mal à croire à ce don que vous possédez, monsieur Black…

Le silence tomba, aussi lourdement qu'une pierre se détachant d'une falaise.

— Un don peut parfois devenir malédiction, plaida Black.

— Il ne tient qu'à vous de retourner le pouvoir de cette malédiction à votre avantage. Et notre ami Victor est sûrement celui qui peut vous guider sur cette voie mystérieuse.

— William est hésitant, intervint Robinson, il a du mal à se laisser aller, à avouer ses états d'âme, à demander conseil…

— Si vous étiez à ma place vous comprendriez peut-être pourquoi, enchaîna Black.

— Nous ne sommes pas ici pour faire votre procès ou juger de votre moralité, précisa Portal.

— Voilà qui me rassure…

Portal éclata de rire.

— Je lisais récemment un jeune écrivain italien dont j'ai retenu une phrase admirable. Il disait que chaque génération a un message divin à apporter à la cité des hommes, et que chaque jeune homme est, dans ce sens, un ange, même s'il est rebelle ou déchu…

Black sourit. Il aimait bien ce petit homme à l'air taquin qui semblait toujours sur le point d'éclater de rire. Son visage semblait transfiguré par la

sagesse. Il donnait l'impression d'avoir réponse à tout. Raison pour laquelle, fort probablement, Victor Robinson tenait à venir discuter avec lui.

— Je suis assuré que vous finirez par approfondir le sens de vos capacités, continua Portal, et que vous trouverez encore au fond de vous des facultés insoupçonnées qui vous serviront, ainsi que le monde. Car, croyez-moi, celui-ci en aura bien besoin…

— J'attends toujours que tu me donnes ta vision, ainsi que celle du Cercle, sur ce monde en danger, rappela Robinson.

— Nous nous éloignions du sujet, en effet…

— Dis-moi ce qui se prépare, Gaspard.

— Mais nous y reviendrons.

— Allez, insista Robinson, dis-moi ce que tu sais.

Le Juif essayait toujours de lire l'âme du jeune homme qui soutenait son regard avec une tranquille arrogance. Il ne pouvait s'empêcher d'éprouver de la sympathie pour ce nouveau disciple que dresserait Mercenarius. Malgré son jeune âge, il était déjà difficile de trouver une faille dans cette forteresse élevée en pierres de tourment. Il abandonna brusquement le regard farouche de Black pour se tourner vers Robinson.

— Aurais-tu déjà entendu parler d'une organisation occulte appelée *Moon Beasts*?

— Grands dieux, non! s'exclama Robinson. Qu'est-ce que c'est que ça encore? Les bêtes de la Lune?

— Certains les nomment les bêtes, d'autres les êtres… Quoi qu'il en soit, ils sont si effacés qu'on dit que, tout comme la Lune, ils ne doivent sortir que la nuit. On ne les voit jamais, on ne les entend jamais. Ils sont une influence, ils sont la voix du silence.

Les quatre compères se regardèrent à la suite de cette description des plus particulières qui, en fait, ne disait pas grand-chose.

— Pardonnez mon intervention, fit Black, mais si on ne les voit jamais et qu'on ne les entend jamais, comment diable savez-vous qu'ils existent?

Ils sourirent tous à la question qui n'était pas complètement dénuée de fondement.

— L'Europe est depuis longtemps parsemée d'une foule de sociétés plus ou moins secrètes. Les francs-maçons, la Sainte-Vehme, la société de Thulé, celles de l'Océan noir, des Illuminati ou des Carbonari; toutes ces sectes et tous ces ordres se sont implantés à travers le temps. Nous pourrions en

recenser des dizaines. L'homme a, depuis toujours, ressenti le besoin d'appartenir à un groupe. Les villages et les villes en sont des exemples évidents. Mais le besoin d'appartenir à quelque chose de plus fermé, de plus restreint, de plus sélect s'est imposé de lui-même. À partir de la ville, l'homme s'est regroupé dans des associations qui lui permettaient de fréquenter ceux qui pensaient comme lui. Ceux qui lui ressemblaient et avec lesquels il avait des affinités particulières. Ainsi furent créées les premières sociétés, certaines plus secrètes que d'autres, selon le profil des individus les composant. La disparition graduelle de plusieurs de ces ordres au cours des dernières années ne peut que nous étonner. Il n'est pas naturel de constater fusions ou dissolutions à si grande échelle en quelques années à peine. Cette mouvance prend ses racines en Allemagne et se répand de façon tentaculaire dans toute l'Europe. Les organisations terroristes seront bientôt chose du passé. Les gouvernements orchestreront eux-mêmes leurs guerres et leurs génocides, car les terroristes auront rejoint leurs rangs, de manière tout à fait légale et démocratique.

— Ce que tu dis a du sens, commenta Robinson. Depuis les débuts du règne de l'empereur allemand Guillaume II, les relations en Europe se sont vues bouleversées.

— J'ai déjà rencontré l'homme, intervint Maturi, il est agressif et belliqueux. Nous ne devrions pas nous contenter de regarder l'Allemagne de loin. Quelque chose se prépare dans la tête de cet homme et mieux vaudrait être prêts lorsqu'il donnera libre cours à sa folie des grandeurs.

— Vous avez cent fois raison, Ulisse, l'approuva Gaspard Portal. Guillaume II a renvoyé le chancelier Bismarck qui prenait un peu trop d'importance à son goût. Puis il s'est tourné vers le progrès afin de développer la nation. Et cela fonctionne! L'avancement technologique allemand est étonnant et on se demande encore où est-ce que l'Allemagne parvient à dénicher les talents et l'argent.

— Ce qui inquiète, glissa l'ingénieur Scott, c'est l'expansion de la marine impériale et de sa flotte de guerre. Encore cette année une nouvelle loi a été votée afin d'augmenter les effectifs de la flotte. Et la Grande-Bretagne n'a pas les moyens de relancer des chantiers pour grossir la Royal Navy.

— Mais pourquoi Guillaume II a-t-il tant besoin de se constituer pareilles forces navales?

— Il l'a dit haut et fort dans un discours, expliqua Portal. Une politique

mondiale pour tâche, une puissance mondiale pour but, et pour instrument, la flotte!

— On le croirait reparti pour les croisades, dit Black, il parle non comme un empereur mais bien comme un conquérant.

— Et son désir de conquête n'a d'égal que la haine qu'il voue, avec son amiral, à la Grande-Bretagne. Pour cela, il fait fi de la diplomatie et n'en fait qu'à sa tête. Voilà où se tient l'influence de ceux que l'on ne voit ou que l'on n'entend pas. Voilà toute la force de la voix du silence, alors qu'elle peut manipuler le destin de tout un peuple, ou de toute une humanité.

— On dit que Guillaume II serait homosexuel, s'aventura Black, est-ce vrai?

Ils sourirent tous à la question hors contexte du jeune homme.

— Je ne saurais m'avancer sur ce point, avoua Portal, je préfère me concentrer sur le résultat des actions de l'empereur plutôt que sur la façon dont il conclut ses soirées! Mais ses goûts ésotériques sont certains. On dit qu'il entretiendrait un groupe de savants qui travailleraient à l'élaboration d'une étude approfondie sur la biologie racialiste. Ces savants affirment que le mélange des races qui compose notre monde moderne serait le résultat d'une mouvance de la race-racine qu'ils appellent « race aryenne ». Cette race-racine aurait plus d'un million d'années!

— C'est du blasphème! s'insurgea Maturi.

— J'adore ça, admit Black.

— On ne peut que constater toute l'étendue de cette influence, fit Robinson. Si ce que tu dis est vrai, la Grande-Bretagne pourrait bien se retrouver avant longtemps sous les drapeaux.

— La prochaine guerre n'interpellera pas seulement la Grande-Bretagne, prévint Portal. Elle obligera les plus grandes nations à se battre, ou à se soumettre.

La discussion avait porté un bon moment sur la politique internationale et le rôle des sociétés secrètes qui essayaient, chacune de leur côté, d'étendre leur influence au sein des gouvernements. Car le contrôle d'un gouvernement assure le contrôle d'un pays et de sa puissance.

Portal s'était exprimé en long et en large sur les inquiétudes grandissantes des savants kabbalistes concernant la venue éventuelle d'une guerre aux proportions démesurées qui diviserait le monde et redessinerait les frontières. Même qu'une nouvelle épreuve pour le peuple juif se profilait à travers l'interprétation des écrits anciens.

Sur ses genoux, un cylindre en cuir dur pour le transport des documents reposait depuis un bon moment déjà. Il s'exprima enfin sur l'objet.

— Tu avais tenu à me rencontrer afin de discuter de certains sujets délicats, confia-t-il à Robinson, mais à mon tour je solliciterai ton aide et celle de Mercenarius. Ce porte-document renferme un volumen[5] extrêmement ancien rapporté en trois langues : en guèze, en sabéen et en grec ancien. C'est cette dernière langue qui nous a permis de le déchiffrer et d'apprendre qu'il s'agissait là de la retranscription d'informations originalement gravées sur une pierre encore plus ancienne et aujourd'hui perdue. Le support utilisé est d'une qualité remarquable; il s'agit de vélin, ou si vous préférez, de peau de veau mort-né extrêmement fine.

— Voilà qui est très intéressant, l'interrompit Robinson, mais de quoi parle le document, puisque vous l'avez traduit?

— C'est là qu'est toute l'ambiguïté de la question, sourit Portal. Nous n'en avons pas la moindre idée!

— Allons, c'est impossible, s'intéressa Maturi, vous l'avez traduit, vous savez donc en quoi consiste le texte!

— Nous l'avons traduit, certes – la traduction se trouve d'ailleurs avec le vélin dans le porte-document –, mais certains mots nous étaient inconnus. Tout ce que je peux vous dire, c'est que les explications sont très techniques et paraissent se rapporter à un outil ou à une arme que nous ne connaissons pas. Il y a des dessins, des caractères jamais répertoriés jusqu'ici et des explications portant sur l'utilisation possible de deux instruments distincts. La seule chose qu'il nous est possible d'affirmer, c'est sa provenance. On y remarque le symbole du soleil levant tel qu'on le trouvait au royaume d'Abyssinie, que l'on nomme aujourd'hui l'Empire d'Éthiopie.

— Je ne vois pas grand empire dans ce coin de l'Afrique, se moqua Black.

— L'Éthiopie peut être considérée comme l'un des berceaux de l'humanité, et des royaumes dont nous ne connaissons même pas l'existence s'y sont succédé pendant des millénaires. Bien que le pays soit aujourd'hui

tombé dans l'oubli, il n'en reste pas moins un empire, puisque son chef, descendant direct du roi Salomon, porte toujours le titre d'empereur.

— Croyez-vous vraiment à cette histoire d'ascendance? demanda Robinson.

— Selon la légende, la reine de Saba, souveraine de l'Éthiopie, se serait rendue à Jérusalem puis serait devenue enceinte des œuvres du roi Salomon. Elle aurait eu un fils né en Éthiopie : le prince Ménélik. Et c'est de lui que seraient issus les empereurs subséquents.

— On se souvient tous de la fameuse expédition britannique là-bas il y a un peu plus d'une trentaine d'années, intervint Connor Scott, qu'on peut sans aucun doute qualifier de plus coûteuse affaire d'honneur de notre histoire.

— Je ne savais pas que notre gouvernement avait déjà eu affaire avec l'Éthiopie, avoua Black.

— Bien sûr, tu n'étais pas né, blagua Robinson en provoquant rire et boutades.

— En fait, poursuivit Scott, c'est le roi Théodore II d'Éthiopie qui retenait captifs missionnaires et représentants du gouvernement britannique. Sur ordre de la reine Victoria, Londres a organisé un corps expéditionnaire pour aller les libérer.

— Mais pourquoi diable les retenaient-ils prisonniers? demanda encore Black.

— Parce que l'un des missionnaires, Henry Stern, avait mentionné dans un livre qu'il était faux de prétendre que le roi était un descendant de la dynastie salomonide. Furieux, le roi l'avait fait enchaîner et emprisonner après avoir tué tous ses suivants. Dans sa rage, il fit même emprisonner tous les Européens présents dans le camp royal. L'expédition britannique composée de 39 000 personnes et autant d'animaux, incluant des éléphants, s'est déplacée sur des milliers de milles dans des territoires hostiles avant d'enfin parvenir trois mois plus tard devant la forteresse de Magdala. Les armées s'affrontèrent le jour du Vendredi saint et les Éthiopiens perdirent la bataille. L'empereur Théodore préféra se suicider plutôt que de se rendre. Et les otages furent libérés. Le fils du roi fut ramené par l'armée à Londres où il mourut à l'âge de dix-huit ans de causes nébuleuses.

— Avait-il d'autres héritiers? demanda William que ce genre d'aventure fascinait.

— Il avait une fille, la princesse Alitash, qui allait épouser un autre

Ménélik. Ensemble ils dirigèrent le royaume après le passage des Britanniques.

— Tout cela est fort intéressant, jugea Robinson, mais pour en revenir à ton porte-document, j'aimerais savoir ce que tu attends de moi.

— Je veux que tu le rapportes en Angleterre, dit Portal, et que tu le mettes en sûreté.

— Qu'est-ce qui te fait dire qu'il n'est pas en sécurité avec toi?

— Nous craignons de nous le faire voler. Il ne faudrait pas que l'instrument décrit dans ce volumen, quel qu'il soit et si par hasard il existe encore, tombe entre de mauvaises mains. Nous ne sommes pas encore prêts à comprendre ce que signifient ces instructions.

Gaspard se leva et s'avança vers William. Il lui tendit le porte-document cylindrique. Black se leva et accepta l'étui sans dire un mot. Son visage était impassible.

Robinson songea qu'il venait d'accepter là sa première mission pour Mercenarius.

— Viens avec moi, William, l'entraîna Portal, nous avons à discuter.

— Nous t'attendrons ici, fit Maturi.

— Ouais, il y a encore du whisky, ajouta Scott.

Black enfila d'un geste le porte-document en bandoulière grâce à la courroie qui y était attachée. Il esquissa un sourire à l'endroit de l'ingénieur écossais avant de suivre Portal.

William s'était tu. Il avait délibérément choisi de laisser parler le petit homme d'origine juive, de le laisser se perdre jusqu'au bout de sa pensée. Alors qu'il l'écoutait et qu'il l'observait, il avait du mal à imaginer ce type maîtriser un art martial millénaire et être capable de se battre et d'infliger de cruelles blessures. C'était pourtant ce que Robinson avait affirmé.

Portal avait entraîné Black à l'écart, laissant les autres errer dans ce palais de l'Électricité qui était son royaume depuis l'ouverture de l'exposition.

Devant eux, un dispositif complexe produisait les arcs électriques qui allaient illuminer le diadème de la fée électricité sur le toit du bâtiment. Un

haut panneau avec plein de lampes, de boutons et de leviers commandait l'engin à la force mystérieuse. Alimenté par une armée de chaudières au charbon qui transformaient chaque heure 200 000 litres d'eau en vapeur, le palais de l'Électricité apparaissait à Black comme une gigantesque bombe à retardement de 40 000 chevaux. Un bourdonnement à la fois sourd et sinistre émanait de la grosse machine, laissant à lui seul supposer sa puissance électrique.

— Le mentalisme, expliqua Portal, est la maîtrise supérieure des capacités mentales humaines. Et cela n'est pas donné à tout un chacun.

— Mais quels talents doivent donc se regrouper afin d'exercer une influence?

Black devenait curieux. Ce que disait le kabbaliste l'éclairait sur sa propre réalité. Portal compta sur ses doigts.

— La psychologie, la psychokinésie, la déduction, l'intuition, la suggestion, l'illusion, la manipulation, la télépathie, l'hypermnésie et la clairvoyance sont autant de facultés nécessaires au contrôle de l'esprit. Que ce soit le sien, ou encore celui des autres.

Le visage de Portal s'éclaira et Black lui rendit à demi son sourire.

— Je ne peux assurément pas être conscient de tout cela à la fois, déclara le jeune homme, je crois plutôt que mes capacités reposent sur la déduction et l'intuition.

— Et la manipulation…

— Peut-être un peu.

— C'est pourquoi il sera important pour toi de te concentrer sur l'apprentissage et la maîtrise de ces facultés. Elles reposent au fond de toi et tu as les moyens d'aller les récupérer. Mais tu devras travailler et Victor pourra te guider. Tes ressources sont trop importantes pour que tu les gaspilles en vain. Le monde aura peut-être un jour besoin de toi. Et tu devras être prêt.

Les deux hommes s'observèrent un long moment.

— Vous croyez que je ne suis qu'un jeune arrogant rebelle et inconscient, n'est-ce pas? demanda tout à coup Black.

— C'est ce que je crois en effet, entre autres choses…

Black sourit. À lui seul, son sourire féroce et carnassier exerçait une influence.

— Vous me provoquez, dit-il, afin que je vous prouve le contraire.

Portal le poussa du bout du doigt en souriant à son tour.

— Alors prouve-le…

Portal referma doucement la porte du palais sur ses quatre invités, puis il barra à double tour. À cette heure tardive de la nuit, il n'y avait plus personne sur l'esplanade.

Il fit quelques pas dans le hall obscur puis s'arrêta. Un sentiment fort, épidermique même, l'envahit tout entier. Il sentit ses bras s'engourdir, à la fois par peur et par dégoût. Il avait la certitude de ne pas être seul dans l'édifice.

La voix sembla provenir de partout à la fois, comme le murmure sourd de la centrale électrique.

— Vous parlez beaucoup trop, Juif kabbaliste, et force est de constater que vous arrivez tout de même à faire quelques prédictions qui peuvent s'avérer justes.

— Qui êtes-vous, s'entendit-il demander, montrez-vous!

Gaspard s'efforça de retrouver son calme et de ne pas se laisser submerger par l'énergie néfaste qu'on lui balançait à la figure.

— Il n'est nul besoin pour moi de me faire voir. Seul le but à atteindre compte.

La voix était basse, assurée, glaciale et mystérieuse.

— Et quel est donc ce but?

— Cela ne vous concerne en rien.

— Puisque vous êtes là, cela me concerne sûrement…

— Nous n'avions pas prévu la visite de vos amis ce soir. Encore moins que vous leur confiiez le volumen.

Deux hommes sortirent de la pénombre armés chacun d'un couteau Mikov à la lame en acier noirci. Portal jeta un coup d'œil à la ronde pour tenter d'apercevoir un quelconque objet susceptible de lui être utile pour se défendre. Il n'y avait rien à portée de main. Il retira lentement sa veste. Celle-ci pourrait lui servir à parer les coups de lames.

— Voilà donc l'objet de votre quête, le volumen. Mais que contient-il donc pour que vous vouliez tant vous en emparer?

Portal se déplaçait dans le hall, tandis les deux hommes se séparaient lentement en évoluant autour de lui. Ils devaient attendre le signal du troisième pour l'attaquer.

— Ce qu'il contient vous dépasse, il ne me sert à rien de tenter de vous l'expliquer.

— Voilà qui est faire insulte à mon intelligence, je ne suis pas si stupide.

Un rire cruel et impitoyable se fit entendre, porté par le bourdonnement de la centrale électrique.

Portal détacha d'un coup sa ceinture et décida d'attaquer le premier afin de profiter de l'élément de surprise. Il sauta en direction de l'homme en face de lui et le cingla au visage de sa boucle de ceinture en métal. Le sang gicla de la joue ouverte et l'homme s'effondra dans un cri.

Il fouetta aussitôt derrière lui pour parer l'attaque du second sbire qui lui courait sus. Ce dernier évita le coup de justesse et recula un peu pour préparer son attaque. Profitant du moment et sans la moindre hésitation, Portal alla frapper d'un coup de talon mortel à la gorge sa première victime. L'homme qui tentait tout juste de se relever s'écroula en régurgitant son propre sang.

— Espèce de salaud, dit le tueur, je vais te saigner à mon tour.

Gaspard accrocha sa ceinture dans son cou et roula sa veste autour de son poignet.

L'autre se jeta sur lui comme un fou furieux, aveuglé par la rage. Portal évita le geste et frappa la main qui portait l'arme. Déstabilisé, l'homme en échappa presque son couteau. Le kabbaliste le frappa à répétition sans s'arrêter. Des poings et des pieds, les coups pleuvaient avec un rythme syncopé qui semblait impossible à prévoir. Le genou brisé, l'homme chuta au sol. Tirant sa ceinture qui reposait sur ses épaules, Portal entoura le cou de son adversaire et tira d'un coup pour lui fracturer la nuque. L'homme tomba face première contre le sol.

Le Juif poussa le couteau du pied et remit sa veste. Il avait le souffle court et son cœur battait à tout rompre. Mais il se garda bien de le montrer.

Un applaudissement lent retentit dans la pénombre.

— Voilà qui est très impressionnant. Je n'avais pas vu de disciple de l'abir depuis très longtemps. Vous êtes admirable, mon cher, vous n'avez fait qu'une bouchée de mes hommes de main.

— Ils n'étaient pas préparés…

Encore une fois le rire cruel se fit entendre.

Puis l'étranger avança dans la lumière diffuse. Ses yeux bleus et perçants illuminaient. Grand et solide, ses cheveux blonds coupés en brosse, l'homme avait un visage taillé à la hache et barré d'une cicatrice vicieuse. De ses épaules tombait une longue cape noire ourlée de rouge bordeaux, qui lui donnait presque l'allure d'un chevalier teutonique échappé des croisades.

— Je me nomme Porzh Skoell, dit-il, mais on m'appelle aussi plus simplement Skoll.

— C'est breton?

Le rire caverneux se fit de nouveau entendre. Portal en eut la chair de poule.

— Vous vous croyez malin, n'est-ce pas?

— J'essaie de détendre l'atmosphère.

— Tout comme vous, les hommes qui viennent de quitter cet endroit seront bientôt morts, et le volumen sera en ma possession.

— Dites-moi ce que représente ce document. J'espère le savoir depuis des années.

Skoll marcha vers Portal qui se sentit littéralement statufié sur place. Le pouvoir invisible qui émanait de cet homme avait autant de puissance que celui de la centrale électrique du palais. Il frappa brutalement Portal qui ne vit même pas venir le coup. Il s'effondra au sol la mâchoire fracturée. Skoll le ramassa par les cheveux et le traîna en direction de la génératrice.

— L'instrument qui est décrit dans le volumen est le plus puissant ayant jamais existé. Et ce qui fait toute sa puissance, c'est qu'il n'est pas terrestre.

Portal frappa Skoll derrière le genou puis dans les côtes. L'autre l'échappa bien malgré lui et son visage se durcit à la suite de cette rebuffade. Incapable de parler, le kabbaliste choisit encore une fois d'attaquer le premier. Utilisant l'abir tel un soldat des temps bibliques, il frappa Skoll à répétition. Voyant ses coups parés à chaque fois avec une habileté déconcertante, il choisit de battre en retraite pour aller récupérer un couteau resté sur le dallage du plancher. Alors qu'il se relevait l'arme bien en main, il eut à peine le temps de se retourner pour tomber nez à nez avec l'étranger à la cape qui le frappa de nouveau en lui saisissant le poignet. Portal tomba à genoux et Skoll lui tordit le bras pour lui faire échapper la lame. Celle-ci tinta en heurtant les dalles bétonnées. Reprenant son manège, Skoll traîna de nouveau Portal avec une main dans les cheveux. La force de l'individu était

étonnante et le Juif n'arrivait pas à se remettre debout. Ils s'arrêtèrent devant les deux grandes électrodes conductrices qui se trouvaient dans un tube de verre isolé et qui produisaient d'imposants arcs bleutés illuminant le diadème extérieur. Portal ne pouvait que laisser échapper des sons incompréhensibles, et la terreur se lisait sur son visage.

— Cet instrument est le signe, le sceau de la présence de Dieu ou des dieux sur la terre! lui chuchota Skoll à l'oreille. La marque de leur puissance et de leur volonté! Il est un instrument de pouvoir! Il a servi à élever les plus gigantesques monuments, à pulvériser mers et montagnes, à détruire les murs de Jéricho! Celui qui pourra retrouver ou recréer cette machine se verra attribuer le contrôle du monde!

Skoll releva le Juif qui n'arrivait plus à opposer la moindre résistance. Son visage était brisé et ses yeux se révulsaient.

— J'ai toujours cru qu'un homme se devait de mourir comme il avait vécu, philosopha Skoll en soulevant Portal. Dans ton cas, ce sera aussi fracassant que la foudre.

Puis il le projeta contre le tube de verre isolé qui éclata en s'effondrant. Les arcs électriques s'emparèrent du corps de Gaspard Portal entre les deux électrodes conductrices et brûlèrent son cœur dans sa poitrine avant que le disjoncteur principal ne saute. L'un des groupes électrogènes s'arrêta et le palais fut plongé dans le noir. Skoll disparut prestement dans la pénombre.

Tout comme le pauvre Gaspard, sur le toit du bâtiment, au-dessus de la fée électricité, le soleil de cristal s'était éteint.

Une fois passés devant le commissariat général, les quatre compagnons quittèrent l'avenue Rapp, entièrement éclairée, pour traverser le quai d'Orsay et longer les pavillons de la Roumanie et de la Suède afin de rejoindre les bords de la Seine. La marche était plus agréable sur cette passerelle qui longeait le fleuve devant les pavillons.

La nuit était avancée et, comme personne ne croisait leur route, ils marchèrent de front, prenant la pleine largeur du trottoir de bois. William, avec le porte-document que lui avait confié Portal en bandoulière, semblait perdu dans ses pensées. Les trois autres argumentaient sur la possibilité

d'éclairer dans son entier une ville comme Paris. Robinson, lui, affirmait qu'à moyen terme les rues de la cité seraient toutes éclairées pendant la nuit. Scott et Maturi se moquaient de lui, ne voyant nullement l'utilité de dépenser autant d'énergie pour éclairer rues, ruelles et traboules qui n'en valaient pas la peine. Le clapotis régulier des mouvements de la Seine contre les pieux de chêne paraissait presque rassurant. La nuit était à peine fraîche, portant l'écho des activités nocturnes de la ville en un ronronnant bruit de fond.

William s'arrêta d'un coup, se laissant distancer par ses compagnons absorbés par leur conversation. Un bruit de moteur à peine perceptible lui parvenait, entrecoupé parfois par le remous d'une vaguelette venue mourir à ses pieds. Jamais les bateaux ne remontaient la Seine en pleine nuit. Et il s'agissait sans contredit d'un moteur qui tournait au ralenti.

Le jeune homme se remit en marche et accéléra le pas pour rejoindre ses compagnons. Après tout, il ne s'agissait que d'un bruit de moteur, pas de quoi en faire un plat. Mais un pressentiment aussi sinistre qu'inexplicable croissait en lui à mesure qu'il avançait.

— Dites, vous entendez le moteur? demanda-t-il à ses compagnons lorsqu'il fut à leur hauteur. C'est un bateau, ne croyez-vous pas?

Coupés dans leur conversation, les autres lui portèrent à peine attention et ne s'arrêtèrent pas. Ils passaient devant le pavillon de la Belgique, d'une élégance admirable, copié avec une scrupuleuse exactitude sur l'hôtel de ville d'Audenarde. D'une symétrie ordonnée, la richesse de son ornementation en faisait un véritable joyau ciselé dans la pierre. La façade s'étendait sur une large esplanade qui séparait ce palais de son voisin, celui de la Grande-Bretagne. William ralentit le pas et se laissa de nouveau distancer. Scott, Robinson et Maturi avaient tous hâte de retrouver leur lit, trop conscients du voyage de retour qui les attendait dans quelques heures à peine.

Le bateau émergea enfin de l'ombre portée sur la Seine par le haut beffroi du palais de l'Allemagne. Aussi noir que la nuit, il avançait lentement sur l'eau comme un fantôme errant. Couvert de toiles sombres et sans personne sur le pont, il ressemblait à un simple navire de transport. William marchait à reculons, ne quittant pas des yeux l'objet de son funeste pressentiment. Il avait l'impression vague de connaître d'avance et de manière intuitive une tragédie sanglante qui n'allait pas tarder à se jouer.

L'émotion le submergea lorsque l'une des bâches sur le pont avant tomba lentement. Le canon effilé d'une mitrailleuse lourde montée sur un tripode apparut sous la lumière des réverbères.

William accéléra le pas, refusant de céder à la panique pour ne pas précipiter le drame. Arrivé derrière ses compagnons, il avala difficilement avant de pouvoir leur parler. La façade du palais de la Grande-Bretagne se profila sur leur droite.

— Courez, chuchota-t-il dans leur dos.

Le moteur du bateau vrombit tout à coup, alors que son pilote mettait les gaz.

— Courez! cria-t-il cette fois en les poussant dans le dos. Ils vont nous canarder!

Connor Scott s'élança sans même regarder derrière lui vers les arcades qui supportaient le palais. Les autres s'élancèrent derrière lui lorsque les premiers coups de feu retentirent. La balustrade de pierre longeant la Seine éclata derrière eux alors qu'ils plongeaient tous trois sous les voûtes en arc de cercle. Le tir nourri de la mitrailleuse lourde faisait éclater la roche tout autour d'eux, qui rampaient vers la porte d'accès aux soubassements du pavillon. Le bruit assourdissant de l'engin de mort déchirait le voile léger de cette nuit tranquille avec une violence systématique. En même temps que les quatre hommes de Mercenarius se faufilaient à l'intérieur du palais, le bateau des inconnus accosta juste en face. L'opérateur de la mitrailleuse cessa le feu, faute de munitions. Il entreprit de recharger, ce qui donna quelques secondes aux quatre amis pour emprunter l'escalier menant à l'étage. Lorsqu'ils débouchèrent dans le hall, ils se jetèrent au sol pour éviter les balles qui brisèrent les fenêtres de la façade et des tours jumelles. L'un des employés du palais fut fauché par les tirs comme il descendait l'escalier armé d'un fusil de chasse. Maturi s'empara de l'arme tombée au sol et poussa William qui rampait dans le verre brisé en essayant d'éviter de se taillader les paumes.

— Allons vers l'arrière, cria Robinson pour se faire entendre.

Ils empruntèrent le corridor menant vers le fond du bâtiment afin de se réfugier dans le grand salon. Les tirs cessèrent de nouveau. Une voix retentit de l'étage du dessus.

— Ils viennent par ici! leur cria l'homme. Ils sont trois et armés!

Maturi vérifia le chargement de son fusil de chasse. Connor Scott décrocha une arbalète que tenait un chevalier en armure fixé au mur. Il

retira au chevalier le carquois qui contenait les carreaux et l'enfila prestement. Puis il chargea son arme. Black s'approcha et lui sourit en glissant dans l'armure du chevalier le porte-document. Il tira ensuite l'épée bâtarde qui reposait au creux de son fourreau.

— Pas d'imprudence, l'avertit Scott.

— Ouais…

Tandis que le bruit des assaillants grimpant les escaliers extérieurs se faisait entendre, Scott et Maturi s'installèrent de chaque côté du corridor.

— Je prends le premier, dit Scott en pointant son arbalète.

— Comme tu veux…

Robinson tira de sous sa veste un révolver Saint-Étienne 8 mm, ce qui étonna Black.

— On n'est jamais trop prudent, lui dit-il en repoussant le cran de sûreté.

Les assaillants tirèrent d'abord dans la porte pour en faire sauter la serrure, puis le premier intrus l'enfonça d'un coup d'épaule. Mal lui en prit car, propulsé à l'intérieur par son élan, il n'eut même pas le temps de relever son arme avant que le carreau d'arbalète ne lui traverse la gorge. Sans attendre, Maturi vida les canons juxtaposés du fusil de chasse dans l'embrasure de la porte pour continuer le travail. Visiblement, les assaillants n'avaient pas prévu rencontrer pareille résistance. Robinson passa entre ses deux hommes l'arme au poing et remonta le corridor vers le hall. Lorsqu'il aperçut le troisième homme blessé se relever, il lui logea une balle en pleine tête. L'homme bascula par-dessus le garde-corps pour aller s'écraser sur l'esplanade devant le palais. Le pilote du bateau décrocha l'amarre et décida qu'il valait mieux fuir. Il mit les gaz à fond pour vider les lieux. Black était déjà dans l'escalier, dévalant les marches deux par deux.

— Non, William! lui intima Robinson. Laisse-le! Ne fais pas ça!

Mais l'autre courait déjà de toutes ses forces le long de la Seine.

Le chaland n'était pas très rapide. C'était un bateau bas et à fond plat, capable de passer sous les ponts de Paris qui n'étaient pas très élevés au-dessus du niveau de l'eau. William pouvait voir le pilote dans la petite cabine. La nervosité déformait son visage. Leur plan avait lamentablement échoué. Pendant qu'il courait à en perdre haleine pour rester à la hauteur du bateau, Black songea que le porte-document que lui avait confié Gaspard Portal était sûrement la cause de cette attaque maladroite. Mais que

contenait-il de si important? Et qui étaient ces hommes? Le chaland le devança peu à peu devant le palais de l'Italie, juste avant la passerelle du pont des Invalides. William avait le souffle court et, malgré la fougue de sa jeunesse, la fatigue commençait à se faire sentir. Il s'engagea sur la passerelle alors que le bateau était déjà dessous, et sauta le garde-corps entre la passerelle et le pont. Il entrevit le regard surpris du pilote pendant une seconde mais manqua de peu le pont arrière du chaland avant de se retrouver dans l'eau de la Seine. Quand il refit surface, le bateau s'éloignait, laissant derrière lui un sillage argenté.

— Viens par ici, fit Maturi qui descendait au côté du pont, dépêche-toi! Les gendarmes ne vont pas tarder.

Furieux, Black nagea jusqu'au bord et saisit la main que l'autre lui tendit.

Après que Victor Robinson eut sévèrement réprimandé William, les quatre hommes décidèrent de retourner au palais de l'Électricité. S'ils avaient été aussi brutalement attaqués à cause d'un simple porte-document, il se pouvait bien que Portal l'eût été lui aussi. Le commandeur était mort d'inquiétude et pressait le pas dans le silence. Son trouble était palpable et les trois autres se gardèrent bien de faire le moindre commentaire.

Ses doutes se confirmèrent lorsqu'ils arrivèrent en vue du château d'eau. Les fontaines n'étaient plus éclairées, tout comme derrière elles le palais de l'Électricité. Une quantité impressionnante de véhicules, de curieux et de gendarmes s'y trouvaient déjà. Et cette masse n'allait pas tarder à se déplacer du côté du palais de la Grande-Bretagne.

— Gaspard est citoyen britannique, dit Robinson, alors ce que nous avons essuyé cette nuit est une attaque terroriste dont nous ignorons la cause. Tenons-nous-en à cette version et espérons que rien ne soit arrivé à notre ami.

Un groupe de gendarmes les refoula à l'entrée, les empêchant de passer. Comme Robinson s'apprêtait à protester, deux hommes sortirent du pavillon en emportant une civière sur laquelle se trouvait un corps enroulé dans un drap blanc.

— Que s'est-il passé? les pressa Robinson.

— Cela ne vous concerne en rien, lui répondit l'un des gendarmes, circulez!

Robinson se dépêcha alors en direction du corps que l'on chargeait dans une ambulance motorisée.

— S'agit-il de l'ingénieur? demanda-t-il aux ambulanciers.

— Oui, répondit l'un d'eux, il a été électrocuté. C'est sans aucun doute un attentat. Il a été tué.

Stupéfié, Robinson fut incapable de dire un mot. Les prudents commentaires de son ami concernant cette secrète et obscure organisation lui revinrent en mémoire. Il tenta malgré la douleur de s'en rappeler le nom.

Moon Beasts…

Mieux valait rentrer vite fait en Angleterre et voir de plus près ce que contenait ce fameux porte-document. Il faudrait ensuite effectuer quelques recherches sur cette nébuleuse organisation dont Gaspard avait fait mention.

Alors que les infirmiers refermaient les portes de l'ambulance, le commandeur se ressaisit.

— Allons, messieurs, dit-il à ses compagnons, partons d'ici. Il n'y a rien que nous puissions faire et ils ne nous laisseront pas entrer.

Ils tombèrent face à face avec les gendarmes parisiens en se retournant.

— Vous avez tout à fait raison, dit l'un d'eux, vous ne pouvez pas entrer. Et je vais devoir vous demander de nous accompagner sans faire d'histoires.

Coincés, les quatre compères se regardèrent. William se félicita de ne pas encore avoir en bandoulière le fameux porte-document. Les gendarmes l'auraient sans aucun doute confisqué.

— Et pour quelle raison, dites-moi, voulez-vous nous arrêter? demanda Robinson d'une voix tremblante de rage et de chagrin.

— Mais je ne vous arrête pas, expliqua le gendarme avec un sourire hautain, je tiens seulement à m'assurer qu'en tant que témoins potentiels, vous pourrez faire votre déposition clairement, dans les meilleures conditions.

— Que voilà un homme prévoyant, ajouta Scott.

William sentait lentement la migraine s'insinuer dans son crâne. La pression avait été plus que forte cette nuit. Il pouvait sentir le doute et la crainte des complots qu'éprouvait le gendarme avec autant d'évidence que s'il avait mis le pied dans de la fiente de chien. Il héla les infirmiers avant

qu'ils ne s'en aillent avec le corps.

— Dites, vous n'auriez pas un peu d'antalgique pour une migraine? leur demanda-t-il en se massant les tempes.

— Non, désolé…

— Veuillez nous suivre jusqu'au commissariat général, reprit le gendarme, nous souhaiterions vraiment discuter avec vous.

— Ce que j'apprécie des Français, glissa Maturi alors qu'ils se mettaient en marche, c'est qu'ils sont polis, même quand ils t'arrêtent.

La voix du gendarme retentit encore dans leur dos.

— Et puis, pourquoi ce type est tout mouillé? demanda-t-il en pointant le doigt vers William.

18

Manoir Druidstone*, comté de Kent, Grande-Bretagne.*
Le dimanche 30 septembre 1900.

Les discussions entre les quatre voyageurs lors de leur retour en Angleterre avaient été aussi houleuses que les eaux du pas de Calais pendant la traversée. Remués par les événements de Paris et les vagues façonnées par le mauvais temps, ils s'étaient enfermés dans une cabine au fond du navire pour les 28 kilomètres qui constituaient ce passage depuis la France. Plus d'une fois Robinson avait maudit le pas et ses conditions de navigation qui cumulaient plusieurs facteurs de dangerosité. Les vents violents, les forts courants et l'ardent régime des marées causés par le goulot que formait le détroit, affectaient la manœuvrabilité des navires au point de donner mal au cœur aux plus solides gaillards.

Ils avaient néanmoins été plus que soulagés de pouvoir quitter la Ville lumière après avoir été longuement interrogés par la police. À la suite de l'attentat mené contre le palais de la Grande-Bretagne, la thèse de l'attentat terroriste contre l'exposition universelle et plus spécifiquement contre les Anglais avait été retenue. Il avait été découvert que les trois terroristes abattus – par légitime défense – étaient originaires d'Alsace. Puisque Gaspard Portal était lui-même citoyen britannique, le gouvernement français avait choisi de ne pas aller plus loin dans son enquête pour ne pas nuire au déroulement de l'exposition. Sa famille avait été avertie de son décès et son corps rapatrié par les autorités. Les travaux de réparation au palais de la Grande-Bretagne avaient été amorcés dès le lendemain de la fusillade, dans le but de le rouvrir au public le plus tôt possible. Les pierres de la façade

garderaient toutefois plusieurs cicatrices, qui rappelleraient cette triste nuit jusqu'à ce que le bâtiment soit démantelé après la fermeture de l'exposition.

Victor Robinson avait préféré ne pas jouer de ses relations ou de son influence pour se soustraire à l'interrogatoire. Il savait pertinemment que la police française ne pourrait retenir aucune charge contre lui et ses hommes et, par conséquent, qu'ils seraient rapidement relâchés. Ne pas attirer l'attention était devenu un véritable leitmotiv au cours des années. Robinson protégeait Mercenarius comme on se protège du soleil en se tenant dans l'ombre. À son retour, il avait été contacté par le prince de Galles afin de rendre compte des événements qui avaient de surcroît abîmé plusieurs œuvres d'art prêtées par des familles anglaises. La facture dont le gouvernement devrait s'acquitter ne couvrirait pas uniquement les coûts de réparation du palais.

Le commandeur était heureux de retrouver son manoir, son salon et sa rassurante cheminée. Bien qu'encore secoué, il lui fallait digérer calmement les événements des derniers jours et réfléchir à cette nouvelle menace qui se profilait à l'horizon. Quelqu'un tenait mordicus à s'emparer des documents anciens que Portal lui avait confiés. Et il avait la triste impression que son ami ne lui avait pas révélé tout ce qu'il savait sur les rouleaux. Comme s'il s'était imposé une retenue intentionnelle, voulue. Gaspard avait-il craint à ce point d'être espionné? Quelle était la valeur réelle des documents en question?

Robinson retournait l'étui de cuir cylindrique entre ses mains. Mieux valait alors ne pas garder les documents à *Druidstone* et les enfermer au plus vite dans un coffret de sûreté à la banque Barclays de Canterbury.

Mais pas avant d'y avoir jeté un coup d'œil.

Après avoir jeté quelques morceaux de chêne bien sec dans la cheminée et s'être versé un verre de sherry, Robinson s'assura de bien verrouiller les portes du salon. Il vint s'installer dans son fauteuil et entreprit d'ouvrir le porte-document afin d'en extraire le précieux contenu.

Un premier papier couché qui comprenait la traduction était enroulé autour du volumen. Le commandeur déroula délicatement le tout et l'étendit

sur une petite table basse juste devant lui. Un petit rouleau scellé d'une bavure de cire se trouvait au milieu des feuilles de vélin. Robinson le mit de côté afin d'examiner plus attentivement les magnifiques archives.

Il était clair au départ que chacune des pages du volumen comprenait trois versions d'un même texte. Trois colonnes formées de trois écritures différentes étaient retranscrites sur chacune des douze feuilles de vélin extrêmement fines qui composaient le volumen. Il s'agissait là du document le plus ancien que Victor Robinson ait jamais eu entre les mains. Il examina attentivement chacune des pages ainsi que les dessins – ou les plans – que certaines d'entre elles comprenaient. Gaspard avait raison, il n'était pas évident de comprendre à quoi pouvait rimer tout ce charabia.

Les feuilles de papier renfermant la tentative de traduction lui apportèrent un peu plus d'éclaircissement. Le commandeur ne put s'empêcher d'établir un lien avec l'Ancien Testament. Les hommes du monde antique écrivaient tous de façon codifiée, étalant avec une adresse remarquable les symboles et les paraboles. De l'épopée complexe d'un ancien roi de la Mésopotamie jusqu'au récit d'un héros du Déluge, comparable à l'histoire de Noé et aux aventures de la reine de Saba dans le temple du roi Salomon, tous les textes anciens du volumen faisaient le même lien : tous ces personnages semblaient dotés de pouvoir surnaturels ou incommensurables, que leur fournissait ce que le traducteur avait cru bon de nommer le « gène d'Adam ».

Robinson se laissa tomber au fond de son fauteuil et enfila une ou deux gorgées de sherry.

C'était à n'y rien comprendre. En se reportant à la traduction des différentes pages du volumen, le gène d'Adam serait à la fois une arme, un outil et un accès à l'immortalité. Il devenait tout à coup compréhensible que certaines personnes se montrent intéressées par le contenu de ces textes.

Le regard du commandeur se porta alors sur le petit rouleau scellé à la cire. Celui-là était de facture moderne, sans aucun doute. Mais pourquoi était-il encore scellé? Peut-être parce qu'il lui était destiné. Fébrile, Robinson brisa le sceau et reconnut aussitôt l'écriture de son ami Gaspard Portal. Il sentit l'émotion le gagner mais se garda bien de se laisser aller à un sentiment négatif de rage ou de quête obsessionnelle de justice aveugle. Il préféra se concentrer sur le message.

Mon bon ami,

Si tu lis ces lignes, c'est probablement parce que je ne serai plus de ce monde. Tu auras cru bon d'ouvrir le porte-document avant de le mettre en lieu sûr afin de comprendre ce qu'il peut contenir de si précieux, au point d'être disposé à tuer pour s'en emparer. Comme tu peux le voir, j'ai choisi de consigner mes opinions et ce que j'ai appris au sujet du volumen pour que cela puisse t'aider à protéger le monde d'un pouvoir auquel il n'est pas encore prêt. Tu sais comme moi que toute découverte scientifique ou avancée technologique est chaque fois appliquée à des fins militaires. Raison de plus pour que les révélations comprises dans ce rouleau ne tombent jamais entre de mauvaises mains. Alors je t'en conjure, ne cherche pas à connaître les secrets que peuvent renfermer ces pages. Ne cherche pas à trouver ou découvrir quelque chose que l'on pourrait ensuite te voler. Fais simplement disparaître le document. Cache-le et ne confie à personne son emplacement. Pour sa valeur historique je me suis interdit de le détruire, mais pour le danger qu'il pourrait représenter, mieux vaudrait l'enfouir jusqu'à ce que le monde en ait assez des guerres et apprenne à vivre en paix. Le Cercle, ce regroupement auquel j'appartiens depuis si longtemps, est voué à disparaître, ainsi que toutes les organisations qui se tiendront debout devant cette grande noirceur qui s'emparera bientôt du monde occidental. Sois aux aguets, sois conscient, car les « Moon Beasts » ne sont pas des personnages issus d'une fable ou de l'imagination délirante de quelque vieux dirigeant incompétent. Ils sont parmi nous et travaillent dans l'ombre et depuis des années à saper la société dans laquelle nous vivons en l'attaquant de façon progressive jusqu'à ce qu'elle s'écroule. En y pensant bien, cela n'a rien de nouveau. L'humanité a vu, au cours de sa longue existence, maints empires se former pour ensuite s'effondrer. Ainsi donc le monde sera poussé à la guerre. Une guerre telle que tu n'en auras jamais connu. Un conflit mondial comme il n'y en a jamais eu à ce jour. Voilà comment s'effondreront les empires. Voilà comment nous risquerons d'en voir naître d'autres. La course aux armements et aux nouvelles technologies est déjà bien enclenchée. Il faut donc que l'équilibre subsiste. Le volumen que tu as entre les mains pourrait bien briser cet équilibre s'il était compris et habilement déchiffré. Car le « gène d'Adam », comme l'a nommé le traducteur, ne peut que représenter la force complète de l'esprit humain, telle qu'elle existait avant que, selon l'imagerie biblique, Adam en soit dépossédé et soit chassé du Paradis après avoir désobéi à Dieu. C'est dans les temps les plus reculés que des monuments aujourd'hui impossibles à reproduire ont été élevés. Pyramides, murailles, stèles et obélisques, rien de cela n'aurait été possible sans un recours supérieur. C'est là qu'apparaît le nom des « Civilisateurs

», ceux qui auraient créé ou aidé les hommes. Des hommes bien différents de ce que nous sommes aujourd'hui, aux facultés intellectuelles immenses, aux perceptions sensorielles décuplées, à la conscience élargie et au raisonnement spatial absolu. Je sais bien que cette idée t'apparaîtra blasphématoire et profanatrice de l'objet de révérence religieuse, mais je connais ton ouverture d'esprit et ta vision de cet espace qui reste à combler entre la religion des hommes et la réalité scientifique. Ceux qui croient être les nouveaux dieux prôneront la science comme seule religion apte à diriger le monde, sous l'égide d'un unique gouvernement oligarchique.

Voilà donc ce que je crois être le « gène d'Adam » et ce que je crois être l'avenir du monde. Tu me diras pessimiste et tu auras sans doute raison. Mais je ne peux que te mettre en garde contre les êtres et les événements qui risquent de perturber notre civilisation dans les années futures.

Mes meilleures pensées t'accompagnent, mon ami, et je souhaite que tu puisses préserver ton organisation et ton âme du mépris de ceux qui voudront un jour les assujettir.

Amitiés sincères.

G.

Robinson s'essuya les yeux et refoula larmes et rage.

Il roula les documents et les rangea dans le porte-document de cuir avant de se servir un autre verre qu'il vida d'un trait. Le mercenaire en lui cherchait à émerger avec la force redoutable d'un volcan sous-marin en eaux peu profondes. Il lui fallait se contenir, rester calme, agir avec prudence et circonspection, et prôner la retenue dans les actes et les paroles.

Il lui fallait d'abord mettre le volumen en lieu sûr. Dans un coffret de sûreté dont lui seul connaîtrait l'existence. Ensuite préparer Mercenarius, ses hommes et son manoir, dans l'éventualité où les temps à venir seraient perturbés.

Puis, bien qu'elles soient encore à peine perceptibles, il se lancerait sur les traces des énigmatiques *Moon Beasts*.

TROISIÈME PARTIE

LA DANSEUSE DE JAVA

19

Musée Guimet, Paris, France.
Le lundi 13 mars 1905.

William s'enferma dans une salle de bain mal tenue des ateliers d'entretien du musée.

Cette soirée improvisée qui venait s'ajouter à leur voyage éclair dans la Ville lumière ne lui disait rien qui vaille. Il faudrait sourire, discuter, mais surtout voir et écouter. La présence inopinée d'importants personnages, incluant des diplomates du Japon et de l'Allemagne, avait de quoi intriguer. Leur mission première accomplie, Victor Robinson avait tenu à ce qu'ils assistent à cette soirée que son ami Émile Guimet avait qualifiée de prometteuse.

Industriel lyonnais passionné d'art et de musique, Guimet avait parcouru le monde pour en rapporter des objets rares. Ses collections d'art asiatique avaient donné naissance au musée portant son nom, situé au 6, place d'Iéna.

William se foutait complètement du richissime collectionneur qui les recevait ce soir dans son musée pour une soirée privée. Cette nuit, des alliances se noueraient, des complots s'élaboreraient, et des secrets seraient compromis.

En proie à une forte migraine, William avait trouvé refuge dans ces toilettes du rez-de-jardin afin de combattre le mal. S'il tenait à passer la soirée, sa tête ne lui laissait pas vraiment le choix. Il tira de la poche de sa veste une petite boîte métallique dont il retira précautionneusement le couvercle avant de la déposer près du lavabo. Puis, tirant la dague effilée

cachée dans un pan de son vêtement, il en plongea la pointe dans la fine poudre de cocaïne qu'il avait lui-même diluée avec de l'amidon de maïs. Il approcha la dose – qu'il jugea modérée – de son nez puis prisa la poudre blanche sans la moindre hésitation. La brûlure dans ses voies nasales lui arracha quelques larmes furtives qu'il chassa du dos de la main. Il ne restait plus qu'à attendre l'effet à la fois bienfaisant et euphorisant qui ne tarderait pas à se faire sentir.

Black avait réussi la première phase de ses études de médecine et, en tant que docteur, il connaissait bien les effets de la drogue. Si, pour certains qui en abusaient, les symptômes de l'anxiété et de la paranoïa devenaient omniprésents, dans son cas, l'hostilité et le sarcasme prenaient le pas. Néanmoins, il savait se contrôler et usait des antidouleurs uniquement lorsque ses migraines l'empêchaient de fonctionner. La pharmacie de l'université lui avait permis de tester plusieurs médicaments contre la douleur, mais rien ne pouvait se comparer au pouvoir de l'opium ou de la morphine.

Après avoir décidé de joindre officiellement les rangs de Mercenarius, William avait décidé de ne pas poursuivre le cursus de médecine. Il avait obtenu avec une mention honorable son doctorat de premier cycle, et avait conclu que de parfaire ses connaissances sur les poisons de manière autodidacte, au sein de l'organisation de Victor Robinson, lui apporterait entière satisfaction. Après tout, la science des poisons n'est-elle pas la plus ancienne médecine au monde?

Ses talents indéniables avaient donc été retenus afin d'éliminer, dans la plus grande discrétion, un être abject qui avait assassiné plusieurs personnes et qu'on suspectait d'avoir dévoré certains de leurs organes. Faute de preuves concrètes et absolues, l'homme avait été remis en liberté après six mois de détention. C'est le juge ayant présidé son procès qui avait personnellement contacté Mercenarius dans le secret le plus total. Black avait d'ailleurs été fort étonné d'apprendre que plusieurs juges des tribunaux britanniques et français faisaient appel à Victor Robinson pour rendre justice. Mercenarius appliquait la sentence que les procès conventionnels ne pouvaient rendre. C'est donc en fin de nuit, avant les premières lueurs de l'aube, que William avait glissé sous la porte de l'individu une enveloppe dont le papier avait été traité avec une poudre empoisonnée composée d'hellébore et de baies de gui. Le poison hautement toxique mettrait un peu moins d'une vingtaine d'heures

à faire son effet. Le simple fait de toucher l'enveloppe et d'ensuite porter les mains à son visage provoquait chez la victime une irritation de la bouche puis du système digestif. S'ensuivaient vomissements, diarrhées, difficultés respiratoires, convulsions, mydriases et bradycardie, jusqu'à l'arrêt cardiaque.

Black jeta un dernier coup d'œil à son image dans la glace. Rien ne clochait. Il ne lui restait qu'à supporter cette longue soirée sur l'archéologie protohistorique et à entendre les discussions savantes de ces hommes triés avec soin qui mentiraient probablement sur les découvertes déjà faites ou les recherches en cours. Depuis quelques années, les travaux tendant à prouver l'origine antédiluvienne de l'homme entraient en conflit avec les théories créationnistes, et permettaient à l'archéologie de poser les bases d'une nouvelle réflexion sur l'évolution humaine. Réflexion qui, il va sans dire, n'était pas sans choquer les défenseurs de la religion. Mais William se moquait éperdument de ce que les ecclésiastiques pouvaient bien penser. La vue d'un habit de prêtre ou de pasteur lui rappelait immanquablement la sévère raclée que son père lui avait infligée sur le parvis de l'église Holy Trinity. William s'était auparavant réfugié à l'intérieur dans le but d'échapper à la colère de Jacob, et avait supplié le pasteur de parler à son père. L'autre, impassible, avait reconduit l'enfant jusqu'au narthex où l'attendait son père les poings sur les hanches. Après avoir attendu que la porte se fût refermée sur le pasteur avec un sourire triomphant, Jacob avait battu le gamin sans ménagement en le poussant dans les marches de pierre. Aucun passant n'avait levé le petit doigt pour l'arrêter.

— Il est incorrigible, avait-il lancé au passage à une bonne femme guindée, et il n'en fait qu'à sa tête! Il lui faut une poigne solide!

Puis, après un dernier coup de pied, Jacob avait approché son visage de celui de son fils en resserrant sa prise sur son cou.

— Ne me refais plus jamais un coup comme ça, tu m'entends? Et ne me regarde pas comme ça, espèce de morveux…

Alors qu'il achevait de repasser le douloureux souvenir dans sa tête, William réalisa qu'il ne respirait plus, qu'il retenait son souffle. Soupirant bruyamment, il chassa jusqu'à l'existence même de son père au fond de sa mémoire. Même s'il savait pertinemment que l'image ou les paroles de Jacob Black finissaient toujours par refaire surface.

Il se glissa hors de la salle de bain et se dirigea vers l'escalier qui menait

au rez-de-chaussée. Là, il retrouverait Victor Robinson et Ulisse Maturi. Non loin du bar, certainement.

La bibliothèque du musée Guimet, de style néo-pompéien, était aménagée autour d'une rotonde qui supportait un deuxième étage grâce à de magnifiques colonnes cannelées aux chapiteaux ioniques. Au-dessus de la mezzanine, une vaste coupole soutenue à son tour par des cariatides laissait entrer la lumière du jour. Le parquet de bois, magnifiquement conçu et astiqué, comportait en son centre une étoile à huit branches en insertion. Transformée pour l'occasion en temple-sanctuaire de Shiva, dieu hindou de la fécondation et de la destruction, la bibliothèque revêtait un cachet de mystère. Les huit colonnes étaient ornées de guirlandes de fleurs et, entre deux d'entre elles, un grand tapis était posé devant les statues des dieux Shiva et Skanda. Des lampes et des bougies brûlaient ainsi qu'un encens à l'odeur agréable.

Émile Guimet, le propriétaire du musée, recevait ce soir un véritable comité d'artistes et de diplomates. Parfaitement orchestrée, la soirée avait pour thèmes l'archéologie et les arts anciens. À la fin, après une conférence de Guimet sur les danses védiques, un spectacle inédit de danses brahmaniques serait donné par une danseuse sacrée javanaise.

William s'accouda au comptoir où l'on servait les boissons, juste aux côtés d'Ulisse Maturi.

— Ça va? lui demanda ce dernier.

— Tout à fait, répondit Black, j'attends avec impatience le spectacle de la danseuse.

— À croire monsieur Guimet, elle est magnifique, rétorqua Maturi tout aussi intéressé.

— Ça finira bien la soirée…

Le jeune homme chercha Robinson du regard et l'aperçut un peu plus loin en discussion animée avec un homme au ventre proéminent. Il n'y avait pas l'ombre d'une femme dans la bibliothèque. Une soirée privée pour hommes âgés, où whisky, cigares et monocles étaient de mise.

Quand il vit derrière le bar une bouteille de bourbon américain, William

s'en commanda un verre avant d'aller tendre l'oreille parmi les convives. Il s'installa non loin d'un certain Gustaf Kossinna, éminent archéologue allemand, qui n'avait de cesse de vanter la race germanique qu'il disait supérieure aux autres peuples. William s'inséra dans la discussion et chercha à en connaître un peu plus sur les prétentions nationalistes du personnage. Selon ce dernier, tous les pays où l'on découvrait des vestiges archéologiques caractéristiques du peuple germanique devaient être annexés à l'Empire allemand. Ses idées étaient très arrêtées et il se livrait sans retenue, convaincu d'avoir raison et de posséder la vérité absolue. Ce qui au bout d'un moment finit par ennuyer William qui s'éloigna subtilement. Il se massa les tempes, satisfait de sentir sa migraine disparaître. Le bourbon glissa dans son gosier et il fut saisi par l'envie de se saouler, en même temps conscient qu'il lui était impossible de le faire. Les voix des convives s'assemblaient en de désagréables sons discordants, le poussant à se chercher une nouvelle conversation qui l'obligerait à se concentrer. Son statut de docteur en médecine lui ouvrait les portes et le rendait apte à recevoir les confidences. Il savait reconnaître les menteurs, les manipulateurs, les névrosés, les tendus et ceux qui cachaient une maîtresse à leur femme ou un vol d'argent à leur associé. William pouvait les sentir avec autant de facilité qu'un chien pisteur. Pour lui, chaque personne laissait une « trace » sur son passage, comme un navire laisse des remous dans son sillage. Il pouvait voir ce que les autres ne voyaient pas et savoir ce que les autres ne savaient pas. Mais il avait encore du mal à l'expliquer. Robinson ne s'intéressait qu'à son avis, sans jamais le remettre en question. De son côté, William appréciait cette marque de confiance qui contribuait à la loyauté qu'il portait à son mentor. L'entraînement qui lui avait permis de devenir l'homme qu'il était aujourd'hui, et d'acquérir la maîtrise qui le caractérisait, il le devait à Robinson, ainsi qu'à Ulisse. Et peut-être même à Imogen, qui s'occupait si bien du manoir et qui refusait toutes ses avances.

La relation qu'entretenait William avec Imogen était certes ambivalente. Il savait trop bien la jeune femme attirée par lui, mais elle se refusait à outrepasser le stade de l'amitié. Il ne lui connaissait pourtant aucune relation à l'extérieur du manoir. Imogen était entièrement dévouée à *Druidstone* et elle s'en occupait comme si le manoir lui eût appartenu. Black ne pouvait s'empêcher de flirter avec elle. Il la désirait secrètement mais lui vouait en même temps un respect obséquieux. Peut-être au fond était-ce préférable

qu'il en soit ainsi. Robinson n'approuverait peut-être pas que la jeune femme batifole avec William.

Voilà que les idées commençaient à se mélanger à la cacophonie des voix qui se répercutaient dans la rotonde. Mieux valait se concentrer sur le bourbon et les conférences qui n'allaient pas tarder à commencer.

Les discussions portèrent librement sur les découvertes de l'archéologie moderne. La barrière que représentait habituellement la religion n'existait plus dans le cercle fermé que semblait représenter la rotonde de la bibliothèque du musée d'Émile Guimet.

Les hypothèses et les exemples fusèrent sur les possibles causes, diverses mais toutes destructrices, qui avaient ravagé, au cours de l'Histoire, de nombreuses civilisations. Les forces indomptables de la nature, le feu, les guerres, les famines, la haine, les passions cupides avaient enseveli sous la poussière du temps des civilisations qui avaient enorgueilli le monde, disparaître villes, temples, palais, tombeaux, statues et autres objets d'art parés d'or ou d'argent.

Aujourd'hui, juraient ces hommes, après des millénaires d'oubli complet, on retrouvait les restes tragiques ou superbes de ces mondes disparus. Que ce soit en Afrique ou en Europe, de l'Égypte jusqu'à la Grèce, des chasseurs de fantômes se lançaient à la recherche des plus anciens secrets de la terre. Explorer le passé, ressusciter les civilisations perdues et les hommes qui les avaient bâties, déchiffrer les langues mortes et les hiéroglyphes incompréhensibles au profane, dater une statuette ou un fragment de poterie et retracer une porte dans un mur en ruine, tel était l'apanage de ces hommes audacieux et aventuriers qui cherchaient la vérité.

Les conférenciers se succédaient, laissant entrevoir les contours de leurs découvertes mais plus particulièrement ceux de leur image. Rien de précis, rien de concluant sur ce qui pouvait susciter autant d'ardeur dans les recherches. Il était clair que la volonté de désavouer la théorie du créationnisme et de confirmer celle de Darwin sur l'évolution et la sélection naturelle prenait une grande place dans les propos des orateurs. La découverte de 25 000 tablettes d'argile dans ce que l'on croyait être la

bibliothèque du roi Assurbanipal attira immédiatement l'attention de Robinson qui songea aussitôt au fameux volumen que lui avait confié Gaspard Portal.

Découvertes par des archéologues anglais dans les ruines du palais de l'ancienne capitale assyrienne, Ninive6, les tablettes étaient rédigées en akkadien cunéiforme et dataient du VII^e siècle avant Jésus-Christ. De plus, les textes étaient en cours de traduction au British Museum et on y rapportait déjà un épisode semblable à celui du Déluge dans l'Ancien Testament.

Robinson n'entendait plus rien. Il songeait déjà à une visite au British Museum. Il avait là-bas des contacts et il s'en servirait assurément. Il se rappela l'avertissement de Portal…

Je t'en conjure, ne cherche pas à connaître les secrets que peuvent renfermer ces pages. Ne cherche pas à trouver ou découvrir quelque chose que l'on pourrait ensuite te voler…

Mais rien n'empêchait d'aller glaner çà et là quelques renseignements intéressants.

Un nouveau conférencier, chercheur à la retraite, vantait la façon qu'il avait de ne jamais éprouver le moindre malaise devant momies, squelettes, sarcophages ou cercueils. Il fallait, assurait-il, faire revivre tous ces morts et les arracher à l'oubli dans lequel ils avaient sombré.

L'on ne manqua pas de souligner le travail de plusieurs grands de ce monde pour l'avancement de celui-ci, tels qu'Albert Einstein, Sigmund Freud, Léonard de Vinci, Jules Verne… En résumé, les lacunes dans l'Histoire étaient grandes et restaient à combler. Le passé de l'humanité était pareil à un vase brisé dont les fragments épars avaient été récupérés sommairement et non sans erreurs. Les fouilles entreprises allaient durer toujours, car la terre n'aurait de cesse de révéler ses secrets.

William traversa la bibliothèque après avoir éconduit d'un regard acéré le secrétaire de l'ambassadeur du Japon qui semblait prêt à lui faire des propositions. Il ne comprenait toujours pas ce que les diplomates japonais et allemands faisaient ici parmi les artistes et les archéologues. Plus étrange encore, le diplomate allemand était imperturbable. Il était impossible de déceler sur son visage ou dans ses manières la moindre information. Il était aussi étanche que le *Nautilus* du capitaine Nemo dans *Vingt mille lieues sous les mers*.

Émile Guimet y alla d'une petite conclusion sur les exposés de ses invités

avant de lui-même discourir sur l'archéologie de la musique, plus spécifiquement sur le Veda, tradition hindoue remontant au XV^{e} siècle avant Jésus-Christ. Arrivé à la fin de sa conférence qui avait pour but de bien faire comprendre à ses invités l'expérience unique qu'ils s'apprêtaient à vivre, il entama avec enthousiasme et à la satisfaction de tous la présentation de la danseuse de Java.

Appuyé contre une colonne au fond de la rotonde alors que Guimet y allait de sa présentation, William observa l'entrée de quatre danseuses-mimes qui allumèrent des bougies autour de la statue du dieu Shiva et jetèrent de l'encens dans les braseros. Les volutes s'élevèrent vers la coupole en se mêlant à la fumée de cigares et de cigarettes.

— Je vous prie d'accueillir, conclut enfin Guimet, la danseuse de Java, l'œil du jour, l'unique Mata Hari!

Quand la femme entra dans la salle pour aller rejoindre les quatre mimes, les applaudissements fusèrent. Black, lui, oublia d'applaudir. Il en oublia même de respirer. La bouche entrouverte et le regard abruti, il ressentait la démarche féline de la créature éblouissante qui glissait sur le parquet de bois. Le reste des trois cents mâles présents furent à leur tour envoûtés et cessèrent de battre des mains devant cette vivante incarnation d'une déesse védique. Consciente de l'effet qu'elle provoquait, Mata Hari se para d'un large sourire en prenant position pour la première danse.

Grande, brune, élancée, elle portait un diadème qui s'apparentait au croissant de lune surmontant la tête du dieu Shiva. Des bracelets enserraient ses poignets ainsi que le haut de ses bras. Un soutien-gorge métallique composé de deux coupelles retenues par des chaînettes couvrait à peine sa poitrine. Son ventre nu était enjolivé d'une ceinture de joyaux habilement fixée sur ses hanches, retenant un sarong qui descendait sur ses reins, tandis que des voiles laissaient apparaître ses jambes.

Le quatuor qui formait le groupe musical, installé un peu en retrait, entama le premier morceau. Mata Hari s'anima en de judicieux mouvements serpentins, donnant presque l'illusion que la charmante danseuse avait plus de deux bras.

William était subjugué. Jamais dans sa vie il n'avait admiré pareille beauté ni ressenti aussi violente émotion. Il peina à se reconnaître et sentit sa migraine poindre de nouveau, en même temps qu'une sulfureuse érection.

La musique, l'encens, la fumée et la danseuse javanaise qui bougeait avec une adresse et une grâce à faire pâlir un Congolais, transportèrent la rotonde de la bibliothèque dans un monde à la fois fascinant et mystérieux. Les danses se succédèrent et Mata Hari eut vite conquis son public. Alors qu'elle mimait une princesse se promenant dans un jardin après un orage, ses quatre suivantes continuèrent de jouer leur rôle décoratif. Au clair de lune, elle cherchait la fleur de la passion en soulevant gracieusement ses voiles pour cacher son visage.

William avança lentement, pour se faufiler entre les hommes debout. Il voulait la voir de plus près, voir son corps à demi nu, son sourire aguichant, ses mains si habiles. À un moment donné, leurs regards se croisèrent et la belle le percuta de son charme. William dut faire un pas de côté, comme s'il avait perdu l'équilibre. Il bouscula malgré lui un homme mûr et moustachu absorbé par le spectacle, qui lui lança un regard lourd de reproches.

Cette femme était pareille aux poisons qu'il manipulait. Subtile, foudroyante, virulente et peut-être bien mortelle. William avait l'impression de sentir son pendant féminin. Son essence emplissait la salle comme si elle se répandait avec les fumées d'encens. Il fallait à tout prix qu'il l'approche, qu'il puisse lui parler après le spectacle.

Le temps passa et l'audience demeura captive. Mata, une lance à la main, dansa pour le belliqueux dieu Skanda. Au terme de cette prestation, sur une musique douce et ensorcelante, elle laissa la lance pour s'effeuiller lentement en l'honneur de Shiva, offrant enfin son corps nu dans une dernière danse des plus érotiques et audacieuses.

Le triomphe fut total. Personne dans cette salle n'avait jamais vu pareille exhibition. Dans le cadre d'exception que représentait le musée et sous l'égide d'un orientaliste respecté comme Guimet, la belle effeuilleuse venait d'obtenir la reconnaissance légitime de son talent en tant que danseuse sacrée.

William alla rejoindre Ulisse et le commandeur Robinson. Ils ne lui portèrent pas la moindre attention, trop occupés qu'ils étaient à acclamer l'extravagante artiste.

— Allez, viens, lui dit Ulisse, oublie la danseuse.

— Non, je dois lui parler, répondit William.

— Elle est magnifique, j'en conviens, commenta Victor, mais il y a déjà une heure que tu l'attends et elle est encore coincée avec le diplomate allemand.

— Justement, je voudrais bien savoir ce qu'il a de si intéressant à lui raconter. Je n'aime pas la tête de ce type.

— Il y a plein de types que je ne pouvais pas blairer ici ce soir, ajouta Maturi, alors que trouves-tu de spécial à celui-là?

— Laisse tomber, Ulisse, je veux juste parler à la fille.

— D'accord, fais ce que tu veux, dit Robinson, nous rentrons à l'hôtel. Mais il y a deux choses que je veux que tu retiennes.

Black considéra Robinson d'un air buté.

— D'abord, je veux te rappeler que nous prenons le train pour Calais demain après-midi à quinze heures.

— Je sais.

— Et ensuite, je tiens à te rappeler que cette femme est comme la sirène au chant lointain; envoûtante certes, mais menaçante pour quiconque s'en approche. On ne courtise pas une femme pareille sans risques.

Après avoir solidement plongé son regard dans celui de Black, Robinson tourna les talons et se dirigea vers la sortie. Ulisse mit la main sur l'épaule de son compagnon.

— Je ne veux pas la courtiser, fit William, je veux la baiser…

— Alors je te souhaite bonne chance, mon vieux. Tu as au moins jusqu'à demain midi!

Maturi le quitta avec un sourire complice.

Lorsque William se tourna de nouveau vers la danseuse, le diplomate allemand lui faisait le baisemain. Et les yeux de la belle se posaient sur lui.

— Bonsoir bel inconnu, dit Mata Hari en le recevant avec son sourire le

plus désarmant.

Elle se dressait telle une falaise devant une mer en furie.

— Il m'en aura fallu du temps pour vous rejoindre, dit-il en maudissant intérieurement la migraine qui le faisait souffrir.

— Mais vous êtes là…

William ne comprenait toujours pas le phénomène de l'attirance. Il lui suffisait de plonger dans les yeux noisette de cette femme pour que le monde s'arrête. L'idée seule de lui toucher la main ou de respirer le parfum de ses cheveux suffisait à l'ébranler. Lorsqu'il se sentit suffisamment en danger d'être domestiqué, il revint sur terre.

— Alors laissez-moi le plaisir de vous raccompagner, insista-t-il.

— J'accepte avec joie. Nous aurons le temps de faire plus ample connaissance…

William attendit encore.

Lorsque la petite troupe fut payée par Guimet, tous quittèrent le musée. Il était presque deux heures du matin. De l'autre côté de la Seine, la tour Eiffel s'élevait majestueusement, éclairée jusqu'à son sommet de lampes brillantes. Poursuivant son entreprise de séduction, Mata Hari prit le bras de William. Ce dernier songea aux dangereuses sirènes évoquées par Robinson.

Le petit groupe se dirigea vers l'hôtel Kergorlay sur la rue de l'Amiral d'Estaing. Une fois à la chambre, William fut étonné de voir entrer les quatre danseuses-mimes à la suite de Mata Hari. Il leur emboîta le pas et ferma derrière lui.

— Elles vont rester ici? demanda-t-il à la danseuse.

Elle éclata de rire.

— Elles partagent ma chambre. Nous n'avons pas les moyens d'avoir de l'intimité.

— Je comprends.

Elle vint s'asseoir près de lui, sur le coin du lit.

— Nous avons l'habitude de prendre un petit relaxant après un spectacle, risqua-t-elle. Accepteras-tu de nous accompagner?

William se tourna pour voir l'une des danseuses piquer sur une aiguille

une boulette d'opium dans le but de la faire chauffer. Une pipe en ivoire était posée sur le bureau.

— Ça tombe bien, dit-il, j'ai eu mal à la tête toute la journée…

Mata Hari vint se placer derrière lui pour lui masser les tempes. Il s'abandonna à la sirène sans se poser de question.

L'odeur caractéristique de l'opium que l'on chauffe emplit la chambre. Il arrivait occasionnellement à William d'utiliser l'opium dans sa pharmacopée pour traiter ses migraines. Néanmoins, les expériences sensorielles que la drogue induisait n'étaient pas sans lui déplaire.

Une fois la pipe chargée de la boulette opiacée, ils s'approchèrent d'une petite table sur laquelle se trouvait la lampe.

— Vous êtes des connaisseuses, fit Black en examinant la pipe. Un peu plus de quarante centimètres avec un tube évidé d'environ trois millimètres, en ivoire, c'est parfait…

Il laissa les femmes prendre les premières aspirations. Mata Hari s'appuya tout contre lui pour incliner le foyer de la pipe au-dessus de la lampe. Elle aspira longuement et conserva la fumée un bon moment avant de la rejeter par les narines.

— Bravo à la préparatrice, dit William en inhalant à son tour.

Ils s'en tinrent à une seule aspiration. L'effet fut rapide et efficace. L'une des danseuses entreprit de défaire la braguette du pantalon de William. Le jeune homme, trop heureux de la laisser faire, dégrafa la blouse de Mata et lui massa les seins sans retenue. Quoiqu'ils fussent petits, il apprécia leur fermeté. Elle vint aussitôt l'embrasser avec fougue et passion pendant que sa collègue servait la fellation.

— Dis-moi, Mata, la questionna-t-il en lui enlevant sa jupe, ce n'est pas vraiment ton nom, n'est-ce pas? Parce que, selon moi, tu n'es pas plus javanaise que moi je suis pygmée!

— Peu importe mon vrai nom, dit-elle en s'esclaffant, je préfère ne plus m'en souvenir. Tu as raison, je ne suis pas javanaise mais bien hollandaise. J'ai passé dix ans aux Indes néerlandaises.

Black tenta de se tirer de l'emprise de la danseuse-mime qui avait son membre bien en bouche et qui n'avait aucune intention de le laisser partir. À l'autre bout de la chambre, sur le second lit, les trois autres filles commençaient à se départir de leurs vêtements.

Mata le saisit par les cheveux et le regarda dans les yeux.

— Je veux que tu les baises toutes avant que ce soit mon tour, lui ordonna-t-elle sur un ton à la fois dominant et obscurci par les effets de l'opium. Je veux te voir les baiser toutes les quatre, mais je t'interdis de jouir! Ça, je le garderai pour moi!

Puis elle se laissa tomber sur le lit en arrachant le reste de ses vêtements.

Black ramassa ses esprits ainsi que la fellationniste qui trimait dur. Il la jeta sur le dos et elle se laissa choir sur le tapis. Il la prit juste là, sur le sol entre les deux lits, en se disant qu'il ne connaissait même pas son nom. Peu lui importait, il en baiserait dix s'il le fallait, pour arriver jusqu'à l'entrejambe de la danseuse javanaise, dont il pouvait entendre derrière lui le rire ravi.

William entendait geindre la femme sur laquelle il se démenait. Mais il l'entendait de loin, comme si elle avait été sous une cloche de verre. Alors qu'il se disait que sa migraine avait disparu, il se releva en titubant et se dirigea vers l'autre lit où les trois autres mimes avaient commencé à faire l'amour.

— Je ne vous demanderai pas si vous êtes lesbiennes, dit-il, alors pardonnez mon intrusion.

Puis il pénétra la première à sa portée.

✚

Mata Hari était toujours étendue sur le lit, complètement nue, et se masturbait doucement. Elle arborait un sourire extatique, avait les yeux fermés et discourait tout bas dans une langue inconnue de Black. Celui-ci marcha vers elle, étonné de la vigueur de son membre et conscient que la danseuse était solidement givrée. Il lui écarta doucement les jambes et admira quelques instants son pubis entièrement rasé. Surpris, il enfouit son visage entre les cuisses fermes et savoura l'intimité de cette femme aussi attirante que mystérieuse. Il l'entendit gémir, comme si elle eût été partagée entre douleur et plaisir. Fou d'elle, il lui fit l'amour le plus longtemps qu'il put. Et Mata Hari se donna sans retenue ni limite. Lorsqu'il s'autorisa enfin à exploser en elle comme un volcan en éruption, elle hurla de plaisir en le serrant de toutes ses forces.

Un rayon de soleil se faufila entre les rideaux et le poussa au réveil.

Mata Hari était toujours dans ses bras, tandis que dans son dos l'une des quatre mimes se pressait contre lui.

William parvint non sans peine à se tirer du lit pour aller voir l'heure. Il était bientôt midi et il lui fallait partir.

Mata s'éveilla alors qu'il ramassait ses vêtements épars sur le sol de la chambre. Par chance, personne n'avait mis le pied sur sa montre Berthoud.

— Qu'est-ce que tu fais? lui demanda-t-elle d'une voix pâteuse et à peine audible.

William s'approcha d'elle et l'embrassa.

— Je dois partir…

— Si tôt?

— Je rentre en Angleterre aujourd'hui.

— Quand te reverrai-je?

— Voici l'adresse où me rejoindre, dit-il en lui glissant un billet dans la main.

— Tu es trop jeune pour moi de toute façon…

— Puis-je te poser une question?

Mata Hari ouvrit plus grand les yeux devant le sérieux de sa supplique.

— Oui, bien sûr.

— Le diplomate d'Allemagne qui se trouvait au musée hier soir, l'avais-tu déjà rencontré?

— Bien sûr que non… pourquoi cette question?

— Qu'est-ce qu'il t'a dit?

— Bon sang, c'est un peu tôt pour les interrogatoires…

— S'il te plaît, Mata. Fais un effort. Ce type avait l'air étrange, je ne le sentais pas bien.

— Il m'a parlé de tout et de rien et il m'a dit qu'il pourrait bien faire appel à mes services.

— Mais encore?

Mata Hari marqua une pause. Son visage se métamorphosa, comme si elle venait tout à coup de se souvenir d'un détail d'une importance capitale. Elle toucha de sa main le visage de William et l'embrassa du bout des lèvres

avant de répondre.

— Il m'a demandé si je savais qui tu étais…

William l'embrassa en retour.

— Nous nous reverrons, lui dit-il en se rhabillant. Pour l'instant, j'ai un train à prendre.

La chambre était sens dessus dessous et les quatre danseuses-mimes, bien qu'éveillées, avaient du mal à émerger.

— Mesdames, ce fut un plaisir, dit-il en ajustant son haut-de-forme. J'espère que nous aurons encore la chance de fraterniser.

Puis il vida les lieux sans autre préambule.

Mata Hari éclata de rire.

20

Quelque part entre Paris et Calais, France.
Le mardi 14 mars 1905.

Silencieux depuis un moment déjà, William goûtait encore l'ivresse de sa nuit passée dans les bras de Mata Hari. La douceur inexprimable de ses mouvements et la manière provocante avec laquelle elle l'avait touché restaient imprimées dans sa mémoire. Malgré cela, de temps à autre, le défilement des rails sous le train dans lequel il se trouvait ramenait le souvenir pervers du jour où son père lui avait fait croire qu'il le jetterait sur la voie ferrée, quand la locomotive arriverait à leur hauteur. La terre avait vibré sous leurs pieds à l'approche du monstre de fer crachant une épaisse fumée noire. L'enfant terrorisé avait eu beau se débattre, rien n'avait pu l'arracher à la poigne solide de Jacob Black. Il entendait encore son rire impitoyable se mêler au bruit infernal que faisait le train. Au dernier moment, Jacob avait feint de le lancer sur la voie tout en le retenant. La locomotive hurlante les avait frôlés, sous les cris furieux du conducteur.

— Nom d'une vieille pute borgne! s'était écrié Jacob, la respiration haletante. Jamais on ne me reprochera de ne pas jouer avec mon fils!

Un coup de coude de Maturi le tira de ce cruel souvenir.

— La danseuse t'a vraiment mis K.-O., se moqua-t-il, tu es encore avec elle.

— Je crois bien que oui…

— C'était un bon coup?

— Ça ne te regarde pas.

— Allez, ne sois pas susceptible, railla Ulisse, on voit bien que tu n'as pas dormi de la nuit!

— J'ai dû me les taper toutes les cinq…

Ne s'attendant visiblement pas à pareille réplique, l'Italien demeura silencieux, incrédule.

— Je te dis que c'est vrai, argua William, elle a insisté pour que je baise les quatre mimes du spectacle avant de pouvoir la toucher!

— *Avrei voluto essere lì*[7], murmura Ulisse comme pour lui-même.

Ils interrompirent leur conversation en voyant venir le commandeur dans l'allée. Il prit place sur le siège d'en face et gratifia ses deux compagnons d'un sourire.

— J'ai hâte d'être de retour au manoir, soupira-t-il, le pluvieux printemps anglais me manque.

— Pour ma part, blagua Ulisse, c'est plutôt la côte Adriatique. Et pour William, je dirais que c'est la danseuse javanaise!

Black le toisa du regard sous les rires de Robinson.

— Il faut bien que jeunesse se passe, l'encouragea ce dernier, et l'on ne vit qu'une fois.

— Merci monsieur, je crois surtout qu'Ulisse est jaloux.

— Bon, ça va vous deux, trancha Robinson, je dois vous instruire sur les quelques informations que j'ai glanées au cours de la soirée d'hier. Notre ami Émile Guimet a utilisé son musée comme couverture pour lancer une invitation à plusieurs hommes d'affaires, industriels et artistes à la demande du gouvernement français.

— Vous voulez dire que la soirée d'hier n'était pas son initiative? s'étonna William.

— Ça ne l'était pas. Guimet rend des comptes au service de renseignements français. Il a fait fortune grâce à la France et fera tout en son pouvoir pour protéger sa patrie. Et si je ne m'abuse, il aura déjà approché la danseuse javanaise pour la convaincre, elle aussi, de rendre des services à son pays d'adoption.

— Mais quels genres de services Mata Hari pourrait-elle rendre au contre-espionnage français, intervint William, elle qui est danseuse?

— Sous-estimerais-tu le pouvoir sacré de la danseuse védique? le questionna Robinson. Elle t'a pourtant eu dans son lit la nuit dernière! As-tu pensé te renseigner à son sujet, alors que tu en étais si près?

— Je… je dois avouer que non. Je ne sais pas grand-chose d'elle. Je ne croyais pas que cela pouvait revêtir une quelconque importance.

— Notre métier nous oblige à nous méfier de tout un chacun, à ne faire confiance à personne et à suspecter l'individu à l'air badin.

— Je m'en souviendrai. Il est vrai que j'ai affiché un peu de relâchement face à la belle…

Maturi pouffa de rire.

— Mata Hari dit bien à qui veut l'entendre qu'elle serait née à Java, que son père était baron et que les prêtres de Shiva l'auraient initiée aux secrets de son culte et à ses danses. Or il n'en est rien. Son succès ne tient qu'à son charme fou et à ses qualités d'exhibitionniste et d'effeuilleuse.

— C'est indéniable, sourit Black, mais je dois vous avouer que j'ai bien tenté de connaître son vrai nom, sans succès.

Robinson tira une feuille de papier pliée de la poche intérieure de son manteau.

— Son véritable nom est Margaretha Zelle, expliqua-t-il en se rapportant au document. Elle est née aux Pays-Bas d'un père chapelier et d'une mère dépressive. Après la faillite de son père et la mort de sa mère, la jeune fille alors âgée de quinze ans entreprend des études pour devenir institutrice. Elle est renvoyée de l'école un peu plus tard à la suite d'un scandale l'impliquant dans une liaison avec le directeur. À dix-huit ans, elle se marie avec un officier de la marine néerlandaise de vingt ans son aîné, un certain Rudolf MacLeod qui est un fou violent et alcoolique. Elle le suit aux Indes néerlandaises où MacLeod est nommé chef de garnison à Malang, dans l'île de Java. Ouverte et curieuse, elle s'habille à la javanaise, apprend la langue, les coutumes et les danses locales. Margaretha a deux enfants avec MacLeod, mais leur bonne, qui est la maîtresse de son mari, les empoisonne tous les deux par jalousie. Après plusieurs démêlés avec son homme, elle parvient à le divorcer et débarque à Paris en 1903. Depuis, Margaretha Zelle se fait appeler Mata Hari, ce qui signifie « œil du jour » en malais. Et elle marche sur la fine ligne qui sépare la courtisane de la prostituée, se faisant entretenir par les hommes – surtout ceux qui portent des uniformes. C'est une menteuse pathologique, mythomane et manipulatrice qui, pourvue d'une grande beauté et d'un charme envoûtant, se situe selon mes préceptes dans la catégorie des créatures extrêmement dangereuses.

William était bouche bée. Il était loin de s'attendre à une description de

ce genre. Malgré tout, il n'en éprouvait pas la moindre déception. Au contraire, la folie incurable de cette femme l'excitait doublement. Un sourire insondable se dessina lentement sur son visage, ce qui n'échappa pas à Robinson.

Maturi brisa enfin le silence.

— Mais on ne peut nier son talent!

— Sûrement pas, approuva le commandeur, la garce connaît de plus en plus de succès dans Paris et, avant longtemps, elle pourra se payer l'hôtel où elle logeait hier encore.

— Et pourquoi le gouvernement français voudrait-il avoir recours à ses services, selon vous?

Si le qualificatif d'espionne venait grossir les rangs de tous ceux que Robinson avait énumérés précédemment, la danseuse deviendrait encore plus dangereuse, et attirante.

— Le monde n'est que mensonges, tromperies, complots et duperies, énuméra Robinson, tout comme Mata Hari! Ses relations internationales – façon polie de définir le nombre appréciable de hauts gradés de divers pays avec qui elle a couché –, son don des langues, sa beauté, son charme et sa faculté de déplacement font d'elle un agent idéal. Elle sera sollicitée, j'en suis certain.

— Croyez-vous vraiment que le monde est à ce point corrompu? interrogea William.

Ulisse Maturi ne se mêla pas vraiment à la conversation. Son rôle était avant tout de protéger le commandeur. Donner son avis n'était pas nécessaire. La plupart du temps, il s'en abstenait. Il se contenta de sourire et de s'allumer une cigarette.

— Le monde est à la merci du terrorisme, assura Robinson. L'attaque dont nous avons été victimes à l'exposition universelle il y a cinq ans reste dans nos mémoires. Voilà le véritable but du terrorisme : attaquer brusquement puis menacer. Après, vivre dans l'attente possible d'une autre attaque pourrit l'existence. Ne regardes-tu pas toujours par-dessus ton épaule?

William baissa les yeux. Son mentor avait raison. Vivre dans la crainte de subir le terrorisme comporte des conséquences déplorables. Il savait d'ores et déjà que Robinson préparait Mercenarius à une lutte cornélienne. Un jour, le devoir primerait tout. Tout un monde aurait à se dresser contre

un autre.

— Tôt ou tard, fit le commandeur en baissant la voix, l'organisation occulte des *Moon Beasts*, ces bêtes de la Lune, montrera ses couleurs. Ses membres se préparent dans l'ombre à provoquer un conflit majeur qui forcera les nations à se dresser les unes contre les autres. Et je sais ce qu'ils cherchent.

— Que cherchent-ils?

Sans même connaître la structure de cette organisation, sans avoir jamais vu le moindre de ses agents, William ne la détestait pas moins. Depuis cette nuit où ils s'étaient fait tirer dessus et où Gaspard Portal avait été tué, il s'entraînait en vue du jour où il devrait croiser le fer avec l'un de ces salopards.

— Ils cherchent le pouvoir. Et pour l'atteindre, tous les moyens seront bons. Surtout ceux qui concernent les avancées technologiques.

— Je sais que nous n'en avons jamais vraiment parlé, mais ne croyez-vous pas que le porte-document que nous avait remis Gaspard Portal devrait être étudié?

— Peu importe le secret que puissent renfermer ces documents, se rembrunit Robinson, j'ai juré à moi-même ainsi qu'à Gaspard que jamais ils ne reverraient la lumière. Je ne peux concevoir qu'on ait essayé de nous tuer pour s'en emparer. Cette organisation me fait peur, car elle n'est pas pressée par le temps, ce qui la rend d'autant plus à craindre.

William se fit songeur. Puisque chaque détail était important, il y en a un qui lui revint à l'esprit. Il en fit part à Robinson.

— Hier soir, commença-t-il, alors que j'attendais Mata Hari, elle a longuement discuté avec un diplomate allemand.

Robinson s'avança sur son siège, intéressé.

— Et alors?

— Alors, elle m'a avoué que le diplomate lui avait demandé à ce moment si elle savait qui j'étais.

Robinson se laissa aller au fond de son siège.

— Tu as bien fait de le dire, jugea-t-il. Tel que je le disais plus tôt, on ne peut vraiment faire confiance à personne…

QUATRIÈME PARTIE

REDOUTABLE MAFIA

21

Jardins Garibaldi, Palerme, Sicile, Italie.
Le vendredi 12 mars 1909.

Comme une ombre, William longea un monstrueux appendice qui semblait ramper sur le sol tel un anaconda. Fasciné, il se faufila ensuite entre les racines aériennes d'un ficus géant, qui donnaient à l'arbre colossal l'impression d'être à lui seul une forêt obscure.

— Putain, murmura-t-il pour lui-même, quel arbre!

Ainsi camouflé, à la fois par l'arbre et le bruit d'une fontaine qui pleurait sans arrêt, William se força au calme. Ce grand parc longeait la place Marina et comportait suffisamment d'arbres et d'arbustes pour observer sans se faire voir. Il respira profondément, gêné par un mal de tête récurrent, qui venait impitoyablement le harceler chaque fois que la tension montait de quelques crans.

Cette nouvelle mission l'avait conduit jusqu'à Palerme, en Sicile, dans le but de gérer l'élimination d'un policier de New York. Quand l'agent romain affilié à Mercenarius avait refusé de s'acquitter de cette mission parce qu'elle impliquait un flic, Black s'était porté volontaire sans hésiter. Il comprenait parfaitement ce qui motivait Robinson à intervenir dans une affaire qui concernait la Mafia. Mercenarius ne pouvait plus se permettre de faire dans la dentelle. Au cours des dernières années, le clan radical des *Moon Beasts* avait étendu son processus d'intégration ou d'élimination des sociétés actives qui œuvraient au grand jour ou dans la clandestinité. Le commandeur avait refusé de reculer devant la peur que pouvait inspirer cette organisation qui donnait l'impression d'être gouvernée par une cellule fantôme. L'attitude à

adopter fut à jamais dictée. Il fallait vivre constamment sur ses gardes et glisser sur les trottoirs des villes comme une couleuvre glisse dans l'herbe.

Curieusement, pour la première fois, Ulisse Maturi ne faisait pas partie du voyage. Robinson l'avait convaincu de ne pas se mêler à une affaire d'honneur qui mettait en cause son pays natal. L'autre n'avait pas insisté mais avait néanmoins transmis des informations à William sur les gens qu'il rencontrerait.

William appuya son dos contre l'arbre ancien, comme pour en tirer l'énergie qui lui venait des profondeurs de la terre. Même l'air poussé par le vent lui faisait mal comme un rocher qui s'érode. La sensation qu'il éprouvait le consumait lentement, à la manière d'une pelletée de charbon qui brûle de plus en plus vite sous les poussées d'un soufflet de forge. Seuls la rage et le pouvoir qu'il s'octroyait sur la vie des autres lui apportaient satisfaction. Sa douleur, il lui fallait la communiquer. Il fallait que l'autre puisse ressentir jusque dans son regard ce mal qui était en lui et pour lequel il n'obtiendrait jamais rédemption. Il était damné, comme son père l'avait été avant lui. À croire qu'il avait su transmettre à son fils, au-delà des gènes, le terrible mal dont il avait été témoin.

Tout ce que William faisait ou apprenait lui servait à épancher sa douleur. Plus rien d'autre ne comptait. Cette psychalgie dont il souffrait s'apparentait à une détresse émotionnelle qu'il refusait d'accepter. Au diable toutes ces maudites séquelles causées par la maltraitance et l'humiliation! Il les traiterait lui-même, à sa façon. Comme ce soir.

C'était au travers de contacts et de connaissances aussi entremêlés que les troncs du ficus où se cachait Black, que Victor Robinson avait accepté de prêter main-forte à la *Cosa Nostra* – honorable société aussi appelée Mafia – et à son chef, Don Vito Cascio Ferro. La Mafia sicilienne s'étendait en réseaux tentaculaires jusqu'en Amérique. Et c'est là que les problèmes de Don Vito avaient commencé, alors qu'il se trouvait associé au gang Morello à New York.

Recherché pour des histoires de fraude et de meurtres au baril[8], il avait d'abord fui jusqu'à La Nouvelle-Orléans avant d'être pourchassé sans relâche par un de ses compatriotes intégré à la police de New York, l'officier Joseph Petrosino. Ce dernier avait obligé Don Vito à fuir les États-Unis pour retourner à sa Sicile natale, où il s'était élevé rapidement au rang de notable local. Devenu homme de main d'un politicien, Cascio Ferro avait monté une

petite flottille de bateaux qui lui avait permis de s'enrichir dans la contrebande de bétail. Et maintenant, malgré son statut d'homme du monde, son passé le rattrapait. Petrosino était débarqué en Sicile et lui tournait autour, dans l'espoir de trouver un plan avec la police locale pour le faire inculper. En commettant l'imprudence d'annoncer son arrivée par voie de presse, le policier new-yorkais avait sous-estimé son vieil ennemi.

Don Vito avait donc engagé Mercenarius pour se débarrasser de l'officier. Il n'était pas question pour aucun des membres de son organisation mafieuse d'être mêlé à cette histoire. Ils devraient rester blancs comme neige. Néanmoins, Don Vito affronterait lui-même Petrosino. Le policier était un adversaire courageux et respectable. Il était hors de question qu'il soit abattu par un quelconque assassin.

Black avait mal accusé la remarque caustique.

Mais il se trouvait là, caché entre les racines aériennes d'un ficus plus que centenaire, avec pour mission d'éliminer l'agent qui accompagnerait Petrosino. Car Don Vito avait donné rendez-vous au policier ici, place Marina, dans le centre-ville de Palerme, à minuit sonnant.

Ulisse avait préparé William à cette nuit sicilienne. Il lui avait expliqué comment réfléchissaient et opéraient les hommes d'honneur de la Mafia. Il lui avait affirmé qu'ils ne se faisaient accompagner que d'un seul homme de main en de pareilles circonstances. Enfin, il lui avait indiqué où se trouvait le meilleur bordel de Palerme.

Black avait supposé que l'homme de Petrosino choisirait peut-être de ne pas se montrer. Ou alors, il viendrait d'abord en reconnaissance. À coup sûr il longerait les jardins Garibaldi et s'approcherait du ficus géant. S'il venait s'y cacher, Black l'éliminerait. S'il s'en approchait, il l'éliminerait. C'est seul à seul que les deux hommes régleraient leurs comptes.

William prisa une pincée de cocaïne après avoir jeté un coup d'œil à la ronde. Puis il se pencha pour toucher l'humus particulièrement noir à ses pieds. Il en récupéra entre ses doigts et, après l'avoir enduit d'un peu de salive, s'en noircit le visage en l'étendant à l'aide de son mouchoir. Tout de noir vêtu, il devenait, avec cette retouche, indétectable. Il enfila ses gants et refoula son envie de fumer. Il lui faudrait peut-être attendre encore de longues minutes.

Vito Cascio Ferro s'excusa poliment auprès des participants à un dîner mondain donné par son patron politique. Avec tout le charme et toute la grâce qu'on lui connaissait, il boutonna son veston en multipliant les sourires et assura qu'il serait de retour bientôt. Après avoir jeté un manteau sur ses épaules, il sortit dehors où l'attendait un fiacre. Une fois à l'intérieur de l'habitacle, il tendit la main à Victor Robinson.

— Merci d'être là, glissa-t-il, on m'avait dit que l'on pouvait totalement compter sur vous.

— Nous nous efforçons d'être toujours à la hauteur de nos attributions, sourit Robinson. Et puis, un voyage dans votre coin de pays n'est pas à dédaigner.

— Ça vous change de la pluie… Est-ce que votre homme est déjà à la *piazza Marina*?

— Bien sûr qu'il y est, le rassura Robinson, soyez sans crainte. Il s'assurera qu'aucun piège ne vous est tendu.

— Petrosino ne peut impliquer la police de Palerme, ils n'ont aucune raison de vouloir m'arrêter.

— Vous m'avez dit qu'il est venu seul en Sicile.

— En effet. Quel fou! Que croit-il pouvoir faire contre moi! Mais il faut rester vigilant. Il pourrait avoir engagé un homme de la *Stidda*, qui est une organisation concurrente installée dans le sud de l'île.

— Même concurrente, cette organisation irait-elle jusqu'à venir en aide à un policier de New York?

— Pour me nuire, certainement.

— Quoi qu'il en soit, mon homme aura nettoyé le terrain avant notre arrivée, affirma Robinson. Et à notre arrivée, il nous avertira si le champ est libre.

Don Vito glissa la main dans son veston et en ressortit son pistolet Glisenti.

Discrètement, Robinson admira l'arme et nota la finition des plaquettes de la crosse qui arboraient le blason de la Savoie. Don Vito lui jeta un coup d'œil de travers en faisant tomber le chargeur dans sa main. Il était plein. Il poussa du pouce sur la première balle pour s'assurer de la fluidité du ressort

puis réinséra le chargeur dans la crosse avant de retourner l'arme dans son holster. Il referma les pans de son manteau sur sa poitrine. Rien ne pouvait laisser présager qu'il était armé.

William avait cessé de respirer.

Il écoutait avec une attention accrue les bruits de pas qui contournaient le ficus. Il calcula mentalement la circonférence de l'arbre, qui devait faire près d'une centaine de pieds. Bientôt, l'homme apparaîtrait dans son champ de vision.

Un individu au costume élégant et aux cheveux noirs plaqués et gominés avançait doucement, regardant partout autour de lui. Il semblait chercher un endroit pour se cacher, ce qui fit sourire Black. L'homme se glissa à reculons entre les fortes racines aériennes, pareilles à des piliers, partant des grosses branches et descendant jusqu'à terre pour s'enfoncer dans le sol. Il était si près que William pouvait le sentir. Il voyait la raie propre et nette qui séparait ses cheveux sur le côté. Il pouvait entendre sa respiration caverneuse, au bord de l'essoufflement. L'homme cracha au sol contre une racine, ce qui conforta William dans son diagnostic.

Problème respiratoire; il réagit au mucus au pied de l'arbre. Probablement élevé dans une ferme, si je me fie à sa respiration. Inhalation de poussière de foin moisi pendant des années. Ou de poussière reliée à l'ensilage de grain. Poumon du fermier… C'est là qu'il faut frapper…

William demeura patient. Statufié, il respirait à peine. Sa dague, effilée comme un stylet, s'appuyait derrière sa cuisse pour ne pas laisser paraître le moindre reflet. L'arme à double tranchant, fabriquée par un coutelier corse, possédait une fusée incrustée de corail et de nacre qui s'adaptait parfaitement à sa main.

L'homme continuait de reculer, le souffle rauque, une odeur rance en guise de parfum. William plissa les narines et se retint encore même lorsqu'il fut à sa portée. Les yeux fermés, il était invisible et pouvait évaluer la distance de l'individu par sa seule respiration. Il attendit encore un peu puis ouvrit les yeux. Il bondit d'un coup, agrippa le type par le collet de son costard et le piqua profondément au côté droit, juste sous les côtes. Avec une

précision chirurgicale, il rejoignit le poumon et le perfora. L'homme, surpris, expira dans un grognement et bascula par devant. Il percuta l'une des grosses racines aériennes en tombant.

Impassible, Black avança d'un pas et vérifia la blessure. Elle saignait à peine.

C'est bien ce que je croyais. Poumon du fermier…

Un cri rageur l'arracha soudain à son examen. Un deuxième homme apparut entre les troncs et lui fonça dessus avec un poignard. Déjoué par l'attention qu'il avait portée à sa première victime et pris au dépourvu par cette soudaine apparition, William évita un premier coup de pique en le parant à l'aide d'une racine. Furieux, le type l'insulta en italien avant de recommencer. Se déplaçant entre les troncs et les grandes racines aériennes, les combattants frappaient adroitement, tantôt de tranche, tantôt de pointe, et parvinrent chaque fois à éviter les blessures. Lorsqu'il réussit à s'arracher aux troncs du ficus, William courut vers les jardins et s'arrêta plus loin sous les arbres, juste devant la fontaine. L'homme le rejoignit et ils s'observèrent un moment.

— Tu sens le rassis, le Rital, se moqua Black dans un rictus féroce. Je vais te rincer dans l'eau de la fontaine…

L'autre fonça comme un enragé, poignard au clair. Black le laissa venir et anticipa son attaque en évitant le coup et en le blessant à la cuisse.

L'homme s'arrêta, la main sur sa blessure, le sang coulant entre ses doigts. La crainte se lisait maintenant sur son visage, alors que son regard interrogatif fixait le visage noirci de l'homme qui se tenait devant lui.

— Qu'est-ce que tu fais là, le Rital? demanda Black en se massant les tempes. Vous vouliez vous y mettre à deux? Et moi qui n'en attendais qu'un seul. Tu as bien failli m'avoir!

— *Va' al diavolo, figlio di pute*[9]*!*

— Ah non, ma mère n'était sûrement pas une pute, même si mon père le lui disait souvent…

L'homme s'avança pour reprendre le combat.

Il restait un peu plus de trente minutes avant minuit et William devait en finir avec cet imbécile. Il plongea ses yeux noirs dans ceux de l'homme, qui se figea aussitôt.

— Tu le sais que tu vas mourir, n'est-ce pas?

L'intensité du regard de l'Anglais se faisait croissante. L'autre ne

bougeait plus, comme hypnotisé par le caractère extrême des mots ou de la situation. Il en avait pourtant vu d'autres, mais la profonde entaille qui lui traversait la cuisse continuait à lui faire perdre du sang et à le faire souffrir. Lorsqu'il baissa les yeux, Black lui lança sa dague qui se logea juste sous le sternum.

L'homme tomba à genoux et son poignard glissa de sa main. Il leva les yeux vers son meurtrier, implorant.

William le poussa du pied et il tomba à la renverse.

— Je suis le plus fort, lui chuchota-t-il.

Dans un dernier soubresaut, le Sicilien rendit son dernier souffle.

Black le traîna sur quelques pieds et le fit basculer dans le bassin de la fontaine. L'eau se teinta aussitôt de rouge.

Il cacherait l'autre corps entre les branches et les troncs secondaires du ficus.

Il était minuit moins dix.

Après avoir traîné le cadavre de sa première victime entre les troncs du ficus géant, William s'y dissimula à son tour pour reprendre l'attente. Le prochain qui viendrait se balader dans les jardins à cette heure tardive serait l'officier Petrosino.

Tout comme le bois de Boulogne à Paris ou encore Hyde Park à Londres, le grand espace vert que constituaient les jardins Garibaldi voyait passer très peu de gens après la tombée de la nuit.

Black prisa une nouvelle pincée de cocaïne et se laissa aller contre l'arbre immense en remettant la petite boîte métallique dans sa poche. Un frisson le parcourut, alors que son veston trop mince ne le protégeait plus de la nuit fraîche et sans étoiles. Au-dessus de lui, de massives branches avaient poussé à l'horizontale et jeté des racines aériennes qui, elles, étaient descendues jusqu'à rejoindre le sol pour s'ancrer et créer des points d'appui. William songea que, pour ce faire, l'arbre devait inévitablement être doté d'une quelconque forme d'intelligence qui lui permettait d'organiser sa survie.

D'une certaine façon, c'était une branche semblable qui lui avait permis

de survivre. Il devait avoir quatorze ans quand, un jour, après avoir passé le pas de la porte, il avait trouvé sa mère en larmes et marquée par les coups de son père. À ce moment, furieux, il avait voulu le tuer. Jacob ne parlait plus à son fils depuis des mois et l'ignorait de manière ignominieuse. Il était devenu complètement fou et, faute de preuve pour l'accuser d'un délit grave, il était impossible de le faire interner. William avait couru jusqu'à Hyde Park pour tenter de retrouver son père. Souvent, après une crise ou une colère, il allait marcher autour du lac Serpentine, dans ce parc. C'était là qu'il l'avait trouvé, après plus d'une heure de recherches, pendu par le cou à une branche solide qui avançait au-dessus de l'eau. En cette fin de journée, juste avant que le soleil ne se couchât, le corps de Jacob Black, entièrement vêtu de noir et se balançant au bout d'une corde, lui était apparu comme un drapeau pirate flottant au bout d'un grand mât. Cette vision avait eu quelque chose d'à la fois terrible et libérateur. Avec beaucoup de mal à assimiler la véracité de ce qu'il voyait, William s'était avancé doucement, silencieusement, comme chargé de respect devant la scène pathétique dont il était témoin. Les larmes avaient inondé ses yeux, brûlantes comme la lumière du soleil. Lui et sa mère seraient enfin libres. Mais lui-même serait à jamais orphelin de père. Le soleil approchait de la ligne d'horizon et les berges du lac étaient désertes. William avait grimpé à l'arbre jusqu'à pouvoir s'avancer à plat ventre sur cette branche maîtresse au-dessus de l'eau. Arrivé à la hauteur du cadavre, il l'avait saisi par sa veste dans le but de récupérer son porte-monnaie. Le visage de Jacob était bouffi, son regard exorbité et sa bouche ouverte en une sorte de rictus effroyable d'où pointait une langue violacée. William s'était empressé de s'emparer du porte-monnaie comme hanté par la peur que son père fût toujours vivant. Puis, ouvrant son canif, il avait tranché la corde. Le corps de Jacob était tombé tout droit dans l'eau du lac, et sa tête avait mis du temps avant de remonter à la surface. Après avoir retiré ce qui restait du petit câble autour de la branche, William l'avait lancé sur la terre ferme avant de redescendre de l'arbre.

— Va donc brûler en enfer, avait-il murmuré entre ses dents serrées avant de faire demi-tour et de s'enfuir en courant.

Le dos toujours appuyé au ficus géant, William chassa ces tristes images. Altérées par le temps, elles n'en demeuraient pas moins vivaces en son esprit. Le bruit d'un homme qui s'approchait acheva de le ramener à la réalité. Un détail attira son attention. Il sentait le cuir neuf. Au même moment, plus loin

sur la place Marina, le bruit des fers à cheval martelant la voie pavée se fit entendre.

Le fiacre s'avançait place Marina, bien en vue des jardins Garibaldi. Les abords du grand parc semblaient déserts. Victor Robinson posa la main sur l'avant-bras de Don Vito.

— Mon homme a fait le ménage, l'assura-t-il, la voie est libre.

— Vous êtes bien sûr de vous.

— C'est ce qui fait que je suis encore en vie.

— Je tenais à régler ce différend de façon honorable avec Petrosino. S'il a le courage de venir me parler en face cette nuit, je sais ce qu'il me restera à faire.

— Je souhaite pour vous que tout se passe bien. Je vous attendrai ici.

— Je vous remercie, *Don Vittorio*…

Robinson sourit à cette marque de courtoisie.

— Ce n'est rien. Vous avez payé pour nos services.

— Et ceux-ci sont appréciés. Quoi qu'il puisse arriver cette nuit, souvenez-vous de ce dont nous avons discuté tout à l'heure. Le clan des *Moon Beasts* cherche par tous les moyens à éliminer ceux qui pourraient se mettre sur leur chemin. Ils ne sont avec personne et ils sont contre tout le monde. Ils sont les disciples de la science et de la rationalité et ils ont choisi de s'associer à la race qui se différencie le plus des autres par son caractère héréditaire. La crainte des Germains plane sur le monde depuis le second Âge du fer et il en sera toujours ainsi. C'est dans leurs gènes. Ils sont les descendants des Goths, des Gépides et des Vandales. Ce sont des conquérants. Je les admire presque.

— C'est bien pour cette raison que je vous viens en aide, mon cher. Votre organisation, qu'elle soit considérée comme criminelle ou pas, instaure un certain ordre et peut, par ses moyens, se dresser contre une autre si cela s'avère nécessaire. C'est pourquoi il vous faut exister et entretenir votre code d'honneur.

— Nous nous comprenons très bien, insista Cascio Ferro. Toutefois, je souhaiterais que vous évitiez d'employer le mot « criminelle » lorsque vous

parlez de la *Cosa Nostra*. Nous avons des règles d'honneur strictes! Des principes!

— Pardonnez-moi, Don Vito, se reprit Robinson, il n'est pas à moi de juger ce que vous faites.

Les deux hommes se sourirent, complices. Mais Robinson pouvait ressentir le brin d'inquiétude qui se cachait derrière l'allure de connivence qu'affichait le mafieux.

Le fiacre s'immobilisa à l'entrée des jardins. Plus loin, le gigantesque ficus s'élevait sur plusieurs mètres, projetant son ombre jusque sur les grilles de l'entrée. Cascio Ferro jeta un coup d'œil à Robinson en ouvrant la portière.

— Je serai bientôt de retour, affirma-t-il, les traits durcis et fort d'une assurance froide.

— J'en suis persuadé.

Il sauta en bas du fiacre et se dirigea vers l'entrée des jardins.

L'homme qui sentait le cuir neuf semblait inquiet et regardait partout autour de lui.

Black se trouvait un peu en retrait derrière lui, toujours caché entre les racines aériennes du ficus. D'où il se trouvait, il lui était possible de l'observer à loisir et d'admirer le long manteau de cuir noir visiblement tout neuf.

La grille d'entrée grinça sur ses gonds et bientôt apparut le chef de la *Cosa Nostra* à travers un brouillard fumeux chargé du reflet de la lumière des réverbères de la place Marina.

Ne sachant trop où pouvaient se cacher les hommes qu'il avait recrutés, Petrosino s'obligea au calme et se composa un visage ascétique pour tenter d'impressionner son vis-à-vis. Don Vito, élégant dans son costume et son imper de couleur olive, s'arrêta à bonne distance du policier.

— Ainsi nous rencontrons-nous encore, dit-il en écartant les bras. J'aurais espéré que tu abandonnerais la traque après mon départ des États-Unis.

— Tu n'as pas quitté les États-Unis, le blâma l'officier, tu les as fuis! Tu

as voulu te soustraire aux autorités, tu as refusé de faire face aux accusations qui pèsent sur toi!

Cascio Ferro ne put s'empêcher de sourire.

— Alors dis-moi, Joseph, qu'espères-tu en me relançant jusqu'ici? Qu'attends-tu de moi?

— Je veux te ramener aux États-Unis, répondit Joseph Petrosino, pour que tu puisses faire face à la justice.

— Et sous quels chefs?

— Tu le sais très bien. Fabrication de fausse monnaie, extorsions, incendies, menaces et enlèvement.

— Je suis un sacré fripon, railla Don Vito en tentant de tourner les affirmations du policier en ridicule.

Caché dans l'arbre, Black ne pouvait s'empêcher de sourire. Il aimait bien le mafieux.

Certain d'être appuyé par ses hommes de main, le policier marcha sur le Sicilien. L'autre l'arrêta en levant les mains.

— Arrête-toi tout de suite, Joseph, conseilla Don Vito, ne viens pas plus près.

L'autre, étonné, s'arrêta. Il était toujours seul et personne ne venait à son aide. Il avait pourtant compté sur la présence des deux autres afin de mettre le grappin sur Cascio Ferro. Et voilà qu'ils ne se montraient pas.

— S'il y avait des hommes avec toi, ne les attends pas, expliqua Don Vito, ils ne viendront pas. De plus, sache qu'une arme est en ce moment même pointée sur toi.

Dans l'ombre, Black tira de sa poche son étui à cigarettes.

— Comment sais-tu…

— Tout savoir fait partie de mon emploi du temps, fanfaronna-t-il. Crois-tu vraiment que tu étais à ce point imprévisible? Il n'y a plus que toi et moi. Et tu es bien loin de ton commissariat de New York. Tu n'as donc plus le choix. C'est cette nuit que ça se termine.

Cascio Ferro écarta lentement le pan de son imper. Un holster apparut avec la crosse de son Glisenti.

Petrosino l'imita, dévoilant un Colt automatique modèle 1900.

— Es-tu un homme d'honneur? demanda Don Vito en reculant lentement.

— Ce n'est pas ainsi que cela doit se régler, affirma l'officier, tu es en

dette avec la justice américaine et tu dois rendre des comptes!

— Je crois que tu n'as pas le choix, s'opposa le mafieux, c'est ici et maintenant.

— Tu crois encore pouvoir t'en tirer, petite crapule…

Cascio Ferro s'empourpra. Le policier avait touché une corde sensible.

— Comment oses-tu me traiter de crapule, le vitupéra-t-il, je suis l'un des hommes les plus puissants de Sicile! Je règne sur cette île par ma seule prestance! Je n'ai jamais refusé d'aider qui que ce soit et j'ai distribué des centaines de milliers de dollars en prêts! Pour les gens d'ici, je suis un philanthrope, un redresseur de torts! Les maires de tous les villages de Sicile me baisent la main quand ils me voient! Je fais observer la paix et l'ordre et les gens me rendent hommage pour ça!

— Ce n'est pas à toi de faire régner l'ordre ou la paix, Vito, tonna le policier, c'est à la police!

— La police ne fait rien pour aider les gens…

— Elle ne prête pas d'argent, en effet…

— Ta poursuite s'arrête ici, Joseph, signala le mafieux, ce fut une erreur de venir seul en Sicile. Tu es bien naïf.

— Je suis un chasseur, avoua Petrosino, je ne m'embête pas d'une troupe de suivants. Je te ramènerai dans une boîte s'il le faut.

— C'est ce que nous verrons…

Petrosino plongea le premier la main vers la crosse de son Colt. Il s'agissait là du signal que Don Vito attendait. Il ne voulait pas être considéré comme un meurtrier. Sa conscience accepterait par contre le fait d'avoir tué en état de légitime défense.

Don Vito dégaina son Glisenti avec une habileté surprenante. Avantagé par la configuration et l'usure de son holster, il eut le temps d'allonger le bras et de tirer avant même que Petrosino ne parvienne à pointer son arme vers lui. La balle percuta le policier en pleine figure, projetant derrière lui les éclats de sa boîte crânienne. Par réflexe, il tira un coup au sol avant d'échapper le Colt et de s'effondrer sur le dos.

— Putain, quel tireur, murmura Black pour lui-même.

Puis il s'annonça au mafieux avant de sortir de sa cachette. Il n'avait pas envie de se prendre une balle par erreur.

— Il faut vite partir d'ici, insista Don Vito. Laissez-le là.

— Un instant, fit Black en s'approchant du cadavre.

Tel un militaire allant à la picorée, Black entreprit de retirer le manteau du policier pour se l'approprier.

— Mais qu'est-ce que vous faites là? demanda Don Vito.

— Je prends ma récompense. Et je vous remercie d'être aussi bon tireur. C'eût été vraiment dommage de perforer un si beau vêtement.

William qui avait frissonné toute la soirée venait de trouver de quoi se couvrir. Long, noir, de style aristocrate, probablement en cuir d'agneau, muni d'un col tailleur ainsi que d'une fermeture boutonnée sur deux rangées, le manteau était superbe et presque neuf. Black l'enfila prestement. Il lui allait comme un gant.

— Bon Dieu de merde, murmura Don Vito en admirant l'homme à la stature élevée et à la longue chevelure qui s'affairait à boutonner la fermeture. Qui diable êtes-vous donc?

— Je m'appelle Black. William Black. Et je travaille avec Victor Robinson.

— Ça, je m'en doutais bien, souffla le mafieux.

Black récupéra le Colt automatique tombé dans l'herbe un peu plus loin.

— Partons maintenant, dit-il.

Ils quittèrent le parc et refermèrent doucement la grille derrière eux.

Robinson eut un soupir de soulagement lorsqu'il les vit venir vers le fiacre.

Le jour était sur le point de se lever et le fiacre était stationné depuis déjà plusieurs minutes sur l'avancée du grand quai de la marina Arenella. Debout face au soleil levant, Black et Robinson discutaient en attendant le bateau qui les conduirait jusqu'à Naples. Derrière eux, le cocher tendait un sac de granulés aux chevaux en leur parlant doucement.

— J'espère que Don Vito ne se jouera pas de nous, s'inquiéta William.

Robinson le considéra un instant. Il avait décidément fière allure dans ce manteau de cuir noir qui lui seyait parfaitement. Ses cheveux noirs de jais qu'il portait longs tombaient sur ses épaules en cascade jusqu'à cacher le collet relevé. Bien campé sur ses jambes et les mains dans les poches, il donnait une frappante impression de force à la fois sereine et redoutable. Le

commandeur était fier de son poulain et l'appréciait comme son propre fils. Ce fils qu'il n'avait jamais eu.

Un bruit de klaxon retentit dans l'air frisquet et Robinson leva la main.

— Voilà la réponse à ta question, dit-il à Black avec un sourire.

Un vaporetto long d'une vingtaine de mètres s'approcha lentement du quai.

Durant la nuit, alors que le fiacre avait ramené Cascio Ferro à la soirée qu'il avait discrètement quittée, le mafieux avait assuré les deux hommes qu'un bateau viendrait les prendre à Arenella à la pique du jour. Il avait tenu parole.

Black sauta sur le pont avant et tendit la main à Robinson. L'autre sauta à son tour.

— Bon sang, dit-il, me vois-tu comme un vieillard pour ainsi me tendre la main?

Black sourit et le commandeur lui entoura les épaules de son bras. Le vaporetto fit demi-tour pour repartir vers la mer en direction du continent. Les deux hommes se dirigèrent vers la cabine afin de se mettre à l'abri du froid matinal.

William songeait à la façon dont il annoncerait à Robinson qu'il comptait s'arrêter à Paris au passage avant de rentrer à *Druidstone*. Il n'avait pas revu Mata Hari depuis quelques semaines déjà et, bien qu'il refusât d'admettre qu'elle ne le laissait pas indifférent, il aurait été fort déçu de la trouver dans les bras d'un autre. Évidemment, il n'était pas dupe. Le statut de danseuse vedette que possédait la belle Néerlandaise ne lui laissait pas un moment de répit. Courtisée par les hommes les plus importants, Mata Hari ne manquait pas une occasion de profiter de l'un d'eux. Qu'il se fît soutirer de l'argent ou encore des renseignements, celui qui passait dans sa couche y laissait toujours quelques plumes. Pour William, la danseuse n'était qu'une pute, mais une pute qu'il avait dans la peau et à laquelle il ne pouvait s'empêcher de penser. De plus, le fait qu'elle lui ait avoué faire affaire à l'occasion avec le service de contre-espionnage français le rendait plus prudent. Jamais elle n'aurait dû lui faire un tel aveu. Peut-être le testait-

elle… Il avait cru bon de ne jamais lui faire la moindre confidence sur l'oreiller. La confiance qu'il lui portait était plus que fragile. Mais il ne pouvait s'empêcher de se retrouver dans son lit.

— Je resterai un ou deux jours de plus à Paris, glissa-t-il enfin après avoir décidé d'aller droit au but.

— Tu vas encore voir la danseuse javanaise?

— Oui.

— Loin de moi l'intention de te sermonner, le rassura Robinson, tu es bien assez grand pour savoir ce que tu dois faire. Toutefois, je te rappellerai simplement d'être prudent avec cette fille.

— Ne vous inquiétez pas. Je le serai. Vous saviez qu'elle coopère avec le service de contre-espionnage français?

— Oui, j'en avais été informé, avoua Robinson. C'est une sacrée garce!

— Je ne vous le fais pas dire…

— Raison de plus pour t'en méfier. Mais ça ne t'empêche pas de lui soutirer quelques informations au passage quand la situation le permet.

— Bien évidemment.

Ils échangèrent un sourire complice.

— Est-ce que je peux vous poser une question, monsieur?

— Bien sûr.

— Pourquoi avoir accepté de venir en aide au chef de la Mafia de Palerme, et surtout pour liquider un flic?

Robinson tira son étui à cigarettes et en tendit une à William.

— C'est très délicat, en effet, commenta Robinson. Vois-tu, j'ai bien voulu aider Don Vito sans toutefois accepter de procéder à l'élimination de l'officier. Tout comme la Mafia, nous avons un code d'honneur…

— Qui est très large…

— Difficile à définir, la mission de Mercenarius reste néanmoins primordiale. Elle sert à conserver l'équilibre du monde, et non à discourir sur ce qui est bien ou ce qui est mal. Ce que nous faisons et pour qui nous le faisons doit toujours demeurer secret. Ainsi serons-nous toujours plus efficaces. Ainsi pourrons-nous toujours avoir une longueur d'avance sur ceux qui en veulent à l'avenir de l'humanité. Nous sommes des fantômes qui demandent réparation, des esprits frappeurs qui apparaissent et disparaissent avec le vent. Ce que nous avons fourni à Don Vito et à ses hommes, c'est un alibi. Le travail, c'est lui qui l'a fait. La Mafia est pareille à la *piovra*[10] et

comporte de multiples réseaux tentaculaires qui s'étendent jusqu'en Amérique. Mieux vaut l'avoir de notre côté.

— Mais n'avez-vous pas affirmé que même la Mafia semblait s'inquiéter de cette fameuse organisation occulte à qui personne ne peut river son clou?

— Ceux que l'on appelle les *Moon Beasts* se seraient associés aux Prussiens ou au IIe Reich allemand. Mais rien ne permet encore de valider ou de prouver cette affirmation. Il ne s'agit là que de suppositions et de ouï-dire. Il ne faut pas perdre de vue que les avancées technologiques de nos voisins allemands sont indéniables et significatives. Ils travaillent fort et sans relâche.

— Et il est très difficile de percer leurs mystères.

— Qui sait si une charmante espionne telle que notre amie la danseuse javanaise ne saurait pas obtenir des renseignements privilégiés grâce à la douceur de ses draps?

William tourna la tête pour regarder à l'extérieur. La journée s'annonçait magnifique et le vaporetto fendait les flots avec le vent dans le dos. Au loin, on pouvait voir les rives de l'Italie se profiler.

— Vous croyez que c'est à ça que les Français l'emploient?

— Je gagerais bien une livre sterling là-dessus, sourit Robinson.

— Dans quel merdier cette fille va encore se flanquer, projeta Black comme s'il pensait tout haut.

— Je ne sais trop, répondit Robinson sans savoir si la question s'adressait à lui, mais quel qu'il soit, elle y est jusqu'au cou!

CINQUIÈME PARTIE

LA GRANDE GUERRE

22

Sarajevo, Bosnie-Herzégovine.
Le samedi 27 juin 1914.

William pesta contre le goût infect de la cigarette au nom imprononçable.

Il résista au réflexe de la jeter au sol et de l'écraser d'un coup de talon parce qu'il n'avait rien d'autre à fumer. Le bruit de la ville en ébullition lui donnait mal au crâne et rien de ce qu'il avait pu prendre depuis le début de la journée n'avait réussi à le soulager.

Il avait été affecté à cette mission bien contre son gré. Il avait plaidé sa cause auprès de Robinson qui n'avait rien voulu entendre. Ce serait une mission de routine, juste une surveillance rapprochée et quelques manifestants peut-être à craindre. Quoi qu'il en soit, l'idée de se taper le voyage entre l'Angleterre et la Bosnie avait été loin de lui plaire. Jusqu'à ce qu'on lui indique un endroit de Sarajevo où il pourrait se procurer l'un des poisons naturels les plus violents au monde. Il s'était alors trouvé un peu plus conciliant.

Mercenarius avait depuis peu réquisitionné les services d'un pilote d'avion qui possédait son propre appareil. Le Blériot XI-2, avec son puissant moteur de 80 chevaux et sa vitesse de pointe de 120 km/h, permettait de raccourcir les temps de voyage de beaucoup. Seule ombre au tableau, il ne pouvait encore transporter qu'un seul passager à la fois.

Malgré l'avion, le voyage depuis Canterbury avait nécessité plusieurs heures et de multiples escales. Après un premier arrêt à Paris pour

l'inspection et le ravitaillement du Blériot, une nouvelle escale avait été nécessaire à Genève, en Suisse. Puis une autre à Venise, en Italie, où il avait fallu attendre deux jours avant de repartir pour cause de mauvais temps. L'atterrissage s'était fait sans encombre à Sarajevo et William avait été plus qu'heureux d'être enfin arrivé à destination.

— T'en fais pas, je ne t'oublierai pas et je reviendrai te chercher, lui avait lancé à la blague Donald Ash, le pilote du monoplan.

— T'as intérêt, avait répondu Black en jouant le pince-sans-rire et en tirant de son holster son Colt 1900, sinon je te retrouverai et je ferai des trous dans ta carlingue.

William était reconnu pour son sens de l'humour caustique et ses sarcasmes mordants. Mais il était toujours difficile de savoir s'il blaguait ou s'il disait vrai.

Les dernières années avaient achevé de forger l'homme énigmatique qu'était William Black. À trente-deux ans, il se trouvait au meilleur de sa forme et l'assurance qu'il démontrait n'avait d'égal que son impudence. Les études et l'entraînement continu fournis par les bons soins de son mentor Victor Robinson, de son ami Ulisse Maturi et de son entraîneur Eugen Sandow avaient fait de lui un être exceptionnel à la personnalité affirmée.

Au cours des dernières années, Robinson s'était particulièrement intéressé à l'occultisme et à tout ce qui entourait les courants de pensée sur la nature ou les origines suprasensibles de l'être humain. Il était persuadé que l'homme s'était éloigné au fil du temps de sa faculté originelle lui permettant d'interagir avec les forces invisibles de la nature. Le commandeur se penchait sur des doctrines anciennes et fréquentait des milieux si étranges qu'il devait parfois se faire accompagner d'Ulisse et de William afin d'assurer ses arrières.

Black détestait Sarajevo. Il n'y était que depuis quelques heures et tout dans cette ville le rebutait. Il y avait bien quelques bâtiments intéressants, mais plusieurs rues demeuraient boueuses et se paraient de draperies et de morceaux de tissus qui pendaient d'un peu partout, fermant de façon plutôt modeste les portes et les fenêtres. La quantité d'échoppes où l'on travaillait le cuivre et l'étain, les petites mosquées où l'on entendait les prières et les barbiers qui tondaient leurs clients sur le bord de la rue avaient de quoi étonner. L'un d'eux interpella justement William alors qu'il longeait la rivière Miljacka.

— Eh toi, étranger! lui cria le barbier. Tu as les cheveux bien longs! Viens me voir pour une coupe! Ça ne te coûtera presque rien!

— Va te faire foutre, lui répondit Black, et ne m'adresse plus la parole sinon je te tranche la gorge avec ton putain de rasoir.

L'autre recula instinctivement et préféra ne rien ajouter. William lança son mégot de cigarette dans un abreuvoir pour animaux qui se trouvait en bordure de la voie et juste en face de remises et d'écuries. Un homme qui l'avait vu faire lui lança un regard chargé de reproche. Black s'arrêta graduellement et le fusilla d'un regard noir et dominateur qui figea l'homme.

— C'est bien ce que je pensais, murmura-t-il avant de se remettre en marche. Pas de danger qu'on nous envoie à Dubrovnik, plutôt que dans cette ville peuplée de mal-baisés.

Il rejoignit Ulisse au coin d'une ruelle dont il avait le nom écrit sur un bout de papier. Maturi le serra dans ses bras avec un large sourire et l'entraîna un peu plus loin au Pirates Café. Black s'assit et se massa les tempes, harcelé une fois de plus par un léger mal de tête. Un café fort ne lui ferait que du bien. Il héla aussitôt la serveuse qui se voulait remarquable par son manque d'hygiène.

— Dis donc beauté, se moqua-t-il, est-ce que tu parles une langue civilisée?

— Je comprends ce que vous dites…

— Alors apporte-nous deux cafés serrés, commanda-t-il sans laisser le temps à la femme de répondre. Elle tourna les talons et fonça vers la cuisine.

— Tu as vraiment un don pour charmer les femmes, précisa Maturi en riant.

— Tu as vu cette garce? répondit Black. Elle n'aurait qu'à se tremper le doigt dans le café pour le rendre plus fort. Et je suis poli en ne m'en tenant qu'au café…

— Ouais, ça va, j'ai compris, affirma Maturi, n'en dis pas plus.

La femme revint et glissa les tasses sur la table sans ménagement et sans jeter le moindre regard aux deux hommes.

— Salope, chuchota Black.

— Mais arrête, l'intima Maturi, qu'est-ce que tu as? Tu n'aimes plus voyager? Tu n'aimes plus l'aventure? Venir ici t'empêchait d'aller rejoindre ta petite danseuse à Paris?

— Oh, ça va, je suis de mauvais poil et puis j'ai mal au crâne depuis le

voyage en avion. Comme si l'altitude m'avait causé une pression sur les tempes qui refuse de s'en aller.

— T'en fais pas, ça disparaîtra bientôt. L'homme n'est peut-être pas fait pour voler et se déplacer à des vitesses pareilles. Moi, ça me fout l'estomac à l'envers.

— Pourtant, Ash pilote pratiquement tous les jours et ça n'a pas l'air de l'affecter.

Maturi haussa les épaules et prit une gorgée de café. Il était brûlant. Et délicieux.

William s'approcha de lui en se penchant au-dessus de la table aux pattes inégales, qui bascula un peu.

— Tu as l'adresse? demanda William avec un éclair dans les yeux. Dis-moi que tu l'as, insista-t-il, c'est la seule bonne raison qui pourrait m'amener dans ce pays.

Maturi eut un sourire compatissant.

— Je l'ai, dit-il simplement.

— C'est loin?

— Une douzaine de milles, à ce qu'on m'a dit.

— On peut y aller cet après-midi?

— Bien sûr. Si tu me promets d'arrêter d'insulter les gens.

— Je ne fais jamais de promesses que je ne pourrais pas tenir…

Ils avaient affrété un fiacre rapide qui les conduisait direction nord-ouest vers la ville de Visoko. La campagne agréable, mamelonnée de petites collines verdoyantes qui surplombaient des champs cultivés et des pâturages où paissait du bétail, les soulagea de la ville bruyante.

Black ressentit un nouveau malaise qui vint s'ajouter au mal de tête qui le tenaillait depuis quelques jours. Il jura intérieurement, fatigué de ces maux tenaces qui jouaient sur sa patience et son caractère. Il fixait le plancher lorsque le fiacre s'immobilisa, concentré à vaincre un haut-le-cœur subit. Les yeux fermés, il inspira profondément et se força au calme. Puis, graduellement, aussi étrange que cela puisse paraître, les malaises s'estompèrent. Étonné de ne plus éprouver qu'une légère sensibilité au

niveau du front, William ouvrit les yeux sur les paroles de son compagnon.

— Nom de Dieu, fit Maturi, regarde un peu ça, Will.

Black tourna la tête et la vallée lui apparut. Le fiacre qui avait roulé sur la crête d'une colline boisée s'était arrêté devant une masure rustique entourée de quelques petits bâtiments tout aussi pittoresques. Le bord de la route, dénué d'arbres en cet endroit, offrait un panorama à couper le souffle sur la vallée et la ville de Visoko.

— C'est ici? demanda Black.

— Oui, c'est bien la ferme dont on m'avait parlé. Le type est paraît-il un érudit qui a choisi de se retirer.

William ouvrit la portière et descendit du fiacre. Il passa derrière la voiture et s'approcha du bord de la route. De ce point, la vue était admirable. Le vent chaud lui renvoya ses cheveux dans la figure et il les retira d'un geste impatient. Il y avait quelque chose d'étrange en cet endroit. Il le sentait au plus profond de ses tripes. Une énergie colossale se dégageait de cette vallée; euphorique, vibrante, indomptée, inépuisable. Une énergie qui prenait toute la place, même celle de la douleur.

Alors que son regard embrassait la vallée, l'image lui apparut, clairement. Trois collines en forme de pyramides s'élevaient de l'autre côté de la ville dans un triangle équilatéral parfait. À vue de nez, la distance qui séparait leurs sommets était égale. Et la rivière qui traversait d'abord la ville allait ensuite passer à égale distance entre les deux premières collines pyramidales.

Le plan d'un complexe cyclopéen se traçait de lui-même dans l'esprit de William, encore plus impressionnant que celui du plateau de Gizeh, en Égypte. Il voyait là temples, avenues et pyramides monumentales captant ou renvoyant en leur sommet une source de puissance prodigieuse. Mettant cette illusion sur le dos de sa prolifique imagination, William s'arracha à sa rêverie pour se tourner vers Ulisse venu le rejoindre. Il eut tout juste le temps d'ouvrir la bouche avant que le propriétaire des lieux n'intervienne à son tour.

— Fascinant, n'est-ce pas? leur dit-il dans un anglais fort correct.

Les deux hommes se retournèrent pour se trouver face à face avec un homme de petite taille, à la barbe et aux cheveux grisonnants. Ses petits yeux amusés regardaient tour à tour les étrangers, attendant d'eux une réponse à sa question.

— Ça l'est, sans aucun doute, admit William en s'avançant vers le propriétaire des lieux. Je me nomme William Black et voici mon ami Ulisse Maturi.

— Enchanté de vous rencontrer, messieurs, dit l'autre en leur tendant la main. Je suis Elvin Delic, propriétaire de cette modeste ferme.

Comme si elles avaient entendu leur maître, une dizaine de poules caquetantes apparurent pour entourer les hommes sur le chemin.

Black étendit le bras en direction de la vallée avant de s'adresser au Bosniaque.

— Mis à part la vue sur la vallée qui est saisissante, dit-il, je ne peux m'empêcher de remarquer la forme de ces collines qui s'apparente beaucoup à celle de pyramides.

— Votre sens de l'observation est excellent, fit Delic. Nous nommons la plus grande que vous voyez là, la pyramide du Soleil. Elle fait environ deux cent vingt mètres de haut. À sa gauche, un peu moins haute, se trouve la pyramide de la Lune, et derrière elle, celle du Dragon. Leurs quatre faces triangulaires sont toutes orientées vers les quatre points cardinaux et, fait intéressant, durant les mois d'été, l'ombre de la grande pyramide du Soleil couvre la pyramide de la Lune avant le coucher du soleil.

— C'est incroyable, avoua Black le regard toujours tourné vers la vallée. Mais comment se fait-il qu'elles soient entièrement recouvertes de végétation?

— Personne ne le sait. Ça pourrait bien démontrer leur grand âge. De deux à trois mètres de terre les recouvrent.

— S'il est vrai que les pyramides d'Égypte ont plus de cinq mille ans, intervint Maturi, celles-ci pourraient bien être encore plus vieilles.

— Vous dites vrai, monsieur Maturi, confirma Delic. Certains spécialistes avancent du bout des lèvres qu'elles pourraient avoir plus de dix mille ans. Mais ils prennent bien garde de dévoiler publiquement leurs calculs pour ne pas se mettre à dos les autorités religieuses. Ce qui a pour résultat de décourager tous les archéologues qui pourraient être intéressés par des fouilles sur ce site. Les pyramides de Bosnie restent, et resteront, un mystère inconnu de tous.

— Qui donc êtes-vous, monsieur Delic, dit tout à coup Black en faisant volte-face.

— Je suis un mathématicien, avoua le Bosniaque, mais je suis comme

ces pyramides : inconnu et oublié de tous. C'est mon choix, il va sans dire. Alors, à mon tour, j'aimerais bien savoir ce que vous êtes venus faire dans ce coin de pays, messieurs.

Black et Maturi s'interrogèrent un instant du regard, ce qui eut pour effet de faire sourire Delic.

— J'ai obtenu votre adresse par un ami, expliqua enfin Maturi. Selon lui, vous possédez certaines créatures plutôt exotiques qui seraient susceptibles d'intéresser mon ami…

— Tiens donc!

— En effet, fit Black, je m'intéresse particulièrement aux grenouilles.

— Mais vous n'êtes pourtant pas français!

Les trois hommes sourirent.

— Suivez-moi, enchaîna Delic, je vais vous montrer mes petites grenouilles.

William avait du mal à se concentrer. Les images se superposaient dans son esprit vagabond, alternant entre réalité et fantaisie. La plus grande des pyramides le fascinait par ses dimensions, presque deux fois supérieures à celles de la pyramide de Chéops, en Égypte. Quand il avait concentré son regard et son attention sur le faîte du monument, il en avait ressenti toute la force. C'était comme si un faisceau énergétique pointé vers le ciel s'échappait de la grande structure. Black songea à une quelconque machine à mouvement perpétuel qui fonctionnait toujours malgré le passage du temps. Libéré de sa migraine, il se sentait parfaitement bien. Il lui faudrait revenir à Visoko pour explorer et ressentir plus à fond cet endroit.

Elvin Delic les fit entrer dans une petite remise sombre et adjacente à un petit étang vaseux entouré d'une double clôture métallique.

— Vous ne tenez vraiment pas à les perdre, remarqua Maturi.

— Il ne faudrait surtout pas qu'elles s'échappent, précisa Delic. J'interdis d'ailleurs aux enfants d'approcher cet endroit. Je suis habituellement le seul à y entrer. Certains de mes clients refusent catégoriquement d'entrer ici, vous savez.

— Peut-être est-ce que j'irai vous attendre dehors, se ravisa Maturi.

Après tout, c'est toi, Will, qui veux rapporter ces bestioles.

— Dégonflé… lui fit Black avec un sourire.

— Ouais, c'est ça…

William le suivit du regard. Ulisse passa la porte et fouilla dans sa poche pour en tirer son étui à cigarettes.

— C'est par ici, monsieur Black, indiqua Delic, venez, n'ayez pas peur…

Ses yeux s'étaient habitués au manque de lumière de la remise. Plus loin, au fond d'un enclos en planches, se trouvait une ouverture donnant sur l'étang à l'extérieur. Delic enfila des gants de caoutchouc épais.

— Approchez, monsieur Black, il n'y a pas à avoir peur.

— Mais arrêtez, je n'ai pas peur, nom de Dieu, s'impatienta Black en s'approchant.

— Avancez, monsieur Black, insista encore Delic comme s'il ne l'avait pas entendu. Elles sont ici, mes petites merveilles, si minuscules et si dangereuses…

Par-dessus l'enceinte en bois, Black aperçut quatre grenouilles longues d'environ quatre centimètres à la peau jaune dorée et aux yeux noirs.

— Ça y ressemble beaucoup, en effet, murmura-t-il.

— Ne vous y trompez pas, monsieur Black, ce sont de véritables *Phyllobates terribilis* sauvages rapportés de Colombie.

— Mais qui peut être assez cinglé pour ramener des phyllobates de Colombie?

— Sûrement quelqu'un comme vous, monsieur Black, puisque vous êtes prêt à le faire vous-même.

Black regarda Delic avec des yeux aussi noirs que ceux des phyllobates terribles. Le Bosniaque continua de discourir pour diluer le malaise.

— Elles sont tellement belles, dit-il, et elles ne connaissent pas leur dangerosité! Saviez-vous, monsieur Black, que la coloration de cette grenouille est dite « aposématique », parce que sa couleur vive alerte ses prédateurs potentiels de sa haute toxicité?

— Ouais, je sais…

— Cette petite grenouille, à l'apparence tout à fait inoffensive, poursuivit Delic, sécrète une puissante toxine stockée dans des glandes sous la peau de son dos. Selon mes estimations, une seule sécrétion de ce poison suffit à tuer vingt hommes.

— Vous êtes sérieux? s'étonna Black qui ne croyait pas le poison du

phyllobate aussi puissant. Mais vous êtes mathématicien après tout, je devrais vous croire.

— Soyons francs, monsieur Black, lui lança Delic en s'emparant d'une grenouille avec sa main gantée. C'est le poison que vous voulez, si je ne m'abuse.

— C'est exact, avoua William en reculant d'un pas. Mais ne me demandez pas d'explications. Je suis prêt à payer, en échange de la grenouille et de votre discrétion.

— Et je serai discret tout autant que vous le serez, monsieur Black. Si je peux me permettre, le transport de ce phyllobate terrible jusqu'en Angleterre pourrait bien être problématique…

— Alors que proposez-vous?

— Je vous propose d'en extraire le poison ici même, que vous pourrez ensuite rapporter dans une fiole scellée que je vous fournirai. Contre rémunération, bien sûr.

— Évidemment…

William réfléchit un instant. L'offre de Delic était pleine de sens. Il serait plus simple de rapporter une fiole plutôt qu'une grenouille en vie.

— Votre idée me plaît, admit Black, mais comment ferez-vous pour en extraire le poison?

— C'est très simple, rétorqua Delic en déposant le phyllobate dans une petite cage en métal. Il ouvrit sa main gantée pour montrer à Black une trace huileuse laissée par l'exhalaison du poison dans la paume du gant de caoutchouc.

— Je pourrais vous tuer simplement en vous prenant la main, sourit Delic en faisant mine de s'approcher.

Black dégaina aussitôt son Colt et le pointa sur le Bosniaque. Celui-ci s'arrêta net.

— Je vous conseille de vous contenir, lui suggéra l'Anglais sur un ton des plus sérieux.

— Ne vous emportez pas, monsieur Black, je blaguais… Vous êtes bien susceptible…

— C'est peut-être ce qui me permettra de vivre vieux.

Delic alla laver ses gants dans un bassin avant de les retirer. William avait rengainé son arme.

— N'essayez pas de jouer au plus malin, Delic, ajouta Black, sinon ce

sera le dernier calcul que vous ferez.

— Ça va, ne vous insultez pas. Je vais préparer un feu de charbon pour extirper le poison de cette petite chose.

Elvin Delic empala le phyllobate sur une tige de métal poli avec la précision d'un chirurgien. La grenouille encore vivante fut alors exposée aux charbons ardents. Fixé à la tige de métal, juste sous la bête, un entonnoir inversé tenait lieu de réceptacle. Au plus grand étonnement de William, le corps du phyllobate exsuda un poison huileux de couleur jaunâtre qui fut recueilli dans l'entonnoir. Delic racla ensuite la peau du dangereux batracien afin d'en retirer tout ce qu'il pouvait. Le poison fut transféré dans une petite fiole, elle-même enfermée dans un contenant métallique à l'intérieur doublé de velours.

— Comme convenu, dit Delic, cette opération s'ajoute au prix du phyllobate. Et j'aimerais être payé en livres sterling plutôt qu'en monnaie locale, si cela vous est possible.

Black allongea soixante livres sur le coin de la table avant de ranger son porte-monnaie et de tendre la main.

— Voilà, dit simplement Delic en remettant la fiole à Black et en ramassant les billets, ce fut un plaisir de faire affaire avec vous, monsieur Black.

William glissa la fiole dans sa poche et se dirigea vers la sortie. Il fut soulagé de retrouver la lumière et l'air libre. Maturi s'approcha.

— Tu en as mis du temps!

— Foutons le camp d'ici, fit Black.

— Merci encore, monsieur Black, lança Elvin Delic, faites bonne route!

William ne prit pas la peine de répondre, ni même de se retourner. Il siffla le cocher au passage et grimpa dans le fiacre à la suite de Maturi. Quand la voiture s'ébranla, il observa les pyramides au fond de la vallée jusqu'à ce que la forêt les cache à son regard.

23

Sarajevo, Bosnie-Herzégovine.
Le dimanche 28 juin 1914.

L'archiduc d'Autriche et prince héritier de l'Empire austro-hongrois François-Ferdinand était un homme renfermé et misanthrope. Devenu héritier en titre en 1896, quand son père mourut de la fièvre typhoïde après avoir bu l'eau du Jourdain lors d'un pèlerinage en Terre sainte, François-Ferdinand avait été poussé au mariage par obligation d'État. Ayant choisi pour épouse une dame de sang non royal, l'archiduc s'était retrouvé isolé à la cour de Vienne. Néanmoins, son oncle, le vieil empereur, avait accepté que François-Ferdinand conserve son rang de succession, s'il acceptait que son épouse ne puisse jamais être associée au trône et que leurs enfants n'aient jamais de droits de succession sur la couronne. Ce à quoi l'archiduc avait acquiescé. Comme il ne cachait pas qu'à son accession au trône il transformerait la monarchie, ses idées devinrent vite très impopulaires dans les cercles du pouvoir hongrois.

François-Ferdinand effectuait une visite officielle à Sarajevo, capitale de la Bosnie-Herzégovine, récemment annexée par le royaume d'Autriche-Hongrie. Puisque ce jour de juin était aussi celui de son quatorzième anniversaire de mariage, l'archiduc avait imposé la présence de son épouse à ses côtés, afin qu'elle puisse pour une fois partager les honneurs qu'il recevait lui-même régulièrement. Mais puisque des rumeurs d'un possible attentat par la minorité serbe flottaient dans l'air, certaines précautions avaient été prises, dont celle d'engager la société Mercenarius afin qu'elle

suive de près le défilé organisé dans la ville.

La Main Noire, une société secrète liée au gouvernement du royaume de Serbie et dirigée par le chef de ses services secrets, était fortement suspectée. Mais rien n'avait pu être découvert quant à la possibilité d'une quelconque participation à un attentat.

William Black était appuyé contre une colonne du portique de l'hôtel de ville de Sarajevo et grillait une cigarette en observant les gens sur la place. Il se sentait nerveux et mal à l'aise. Une nouvelle migraine localisée principalement au niveau du front le rendait particulièrement irritable. En même temps, les idées et les images qui traversaient son esprit le laissaient sidéré. Le souffle court, Black mettait en pratique tous les moyens de contrôle de soi qu'il avait pu expérimenter au cours des dernières années. Quelque chose n'allait pas. Des images de violence et de fin du monde lui apparaissaient, comme les sensations que pouvait parfois procurer l'opium : courtes et brutales. Les images de la place de l'hôtel de ville et les manifestants qui s'y rassemblaient se transposaient à celles d'une ville en ruine jonchée de cadavres et réduite en cendres.

William se massa le front et projeta d'une chiquenaude son mégot de cigarette. Les quatre envoyés de Mercenarius seraient à coup sûr insuffisants pour surveiller l'archiduc et sa femme. Le grand maître de la cour avait ordonné le retrait des troupes puisque l'épouse de François-Ferdinand, qui n'était pas de famille royale, n'avait pas droit aux honneurs militaires. Le couple ne bénéficiait donc plus de la protection des soldats. Et 40 000 hommes de moins pour contenir une ville, ça changeait tout. Secrètement, au fond de lui, Black en voulait à l'archiduc de s'être entêté à vouloir traîner son épouse non royale avec lui. Puis il en voulait à tous les autres qui y attachaient une quelconque importance. Il respira bruyamment et se retourna, impatient, en direction de la porte de l'hôtel de ville par où devait sortir le couple. Une automobile décapotable attendait, juste devant, pour les prendre à son bord.

En quelque sorte, William se comparait à l'archiduc. Lui aussi était différent, isolé, misanthrope. Il feignait ses rapports avec le commun des mortels qu'il considérait souvent comme autant d'outils pour lui permettre d'arriver à ses fins. Il en allait bien sûr autrement pour Robinson, Scott, Maturi et O'Malley, qui étaient ses seuls amis. Le visage de Mata Hari se matérialisa alors dans son esprit jusqu'à prendre toute la place. Pouvait-il

également se comparer à elle? Par ses seuls charmes, la danseuse pouvait s'avérer aussi dangereuse qu'un bataillon d'infanterie. Ça, il le savait et il s'arrangeait pour ne pas l'oublier. Néanmoins, il aurait préféré de loin se trouver dans ses bras plutôt que d'imiter les colonnes sous le porche de l'hôtel de ville de Sarajevo.

Les portes s'ouvrirent brusquement et les hommes de la garde rapprochée de l'archiduc sortirent les premiers. Le conducteur de l'automobile ouvrit la portière du véhicule, ce qui fit sursauter Black. Il n'était pas bien et appréhendait les minutes à venir. Il y avait trop de monde, trop de manifestants et pas assez de sécurité. Cinq autres voitures vinrent se garer derrière la première.

Maturi, accompagné de deux agents, vint rejoindre William.

— Le cortège va bientôt se mettre en branle, lui dit Ulisse.

— Souhaitons qu'il ne se transforme pas en cortège funèbre, fit Black, inquiet.

— Allons, ne sois pas défaitiste.

L'archiduc s'avança entre les colonnes de l'hôtel de ville, son épouse à son bras. Les agents de Mercenarius s'écartèrent pour les laisser passer.

— Ce type savait que la Main Noire complotait contre lui dans le but de l'assassiner. Il ne tient compte d'aucune mise en garde! Il provoque les manifestants serbes!

— Ce type n'est pas qu'un simple type, le rabroua Maturi, il s'agit du futur dirigeant de l'Empire austro-hongrois!

— Peut-être bien, répondit Black, mais ça reste un con quand même…

— Nous allons suivre les automobiles par l'autre côté de la rue, expliqua Maturi.

— Je resterai alors de ce côté-ci, fit Black.

La voiture de tête démarra lentement, avec l'archiduc et son épouse installés sur le siège arrière. Black laissa passer les autres voitures et décida de se tenir un peu en retrait afin d'avoir une vue d'ensemble sur le défilé. Il se trouvait du côté des bâtiments, car l'autre côté de la route était bordé par la rivière Miljacka. William inspectait du regard la foule rassemblée, qui pour acclamer, qui pour manifester. À cause de tous ces gens divisés, les mouvements de foule étaient brusques et inattendus. L'invitation faite par l'archiduc à sa femme de partager les honneurs dus à un souverain n'eut certainement pas l'effet escompté sur la belle. Elle semblait beaucoup plus

affolée qu'honorée.

William leva les yeux sur un édifice de cinq étages qui surplombait l'avenue. Une grande horloge était encastrée dans sa façade et il nota qu'elle était arrêtée. Par la fenêtre ouverte qui se trouvait à gauche de l'horloge, il surprit le reflet métallique d'un canon ainsi que la tête d'un homme cagoulé. Sans perdre une seconde ni même prévenir personne, il s'engouffra dans l'édifice au pas de course et s'engagea dans l'escalier en grimpant les marches quatre à quatre. Les coups résonnaient dans sa tête comme le choc d'un marteau sur une enclume. Il déboucha dans une pièce vide et fit le tour de la cage d'escalier pour se diriger vers la fenêtre. Un homme grand et mince masqué d'un loup rouge sombre qui lui cachait les yeux le reçut avec une décharge de gros calibre. L'arme d'épaule semi-automatique surprit Black qui revint sur ses pas juste à temps pour éviter les balles. Il s'engouffra à nouveau dans la cage d'escalier alors que l'autre, furieux d'avoir raté sa cible, continuait de tirer. Le déclic familier d'une arme ayant vidé son chargeur se fit entendre. Black tira le gros Colt de son holster et remonta les escaliers en tirant à son tour. L'homme masqué recula pour éviter la salve et disparut derrière le mur. Quand William entra dans la pièce, l'autre, sorti de nulle part, lui saisit le poignet et lui fit échapper le pistolet qui glissa au sol. Le combat s'engagea avec une violence guerrière. Black fut étonné de la vivacité et de l'habileté de son adversaire. N'ayant rien à leur portée dans la pièce vide, tous deux ne pouvaient compter que sur leur seule connaissance des arts martiaux pour se défendre. Black avait beau frapper l'homme, mais ses coups ne semblaient pas porter. Il s'essoufflait de plus en plus et son crâne était sur le point d'exploser. L'homme le frappa derrière le genou avec son pied, ensuite en pleine figure. William chancela, mais quand l'autre approcha il se jeta sur lui et arracha le petit masque qui voilait son regard. Il reconnut aussitôt l'homme sans toutefois parvenir à se rappeler où il avait pu l'avoir déjà vu. Les deux combattants se retenaient dans une épreuve de force ultime. Black était incapable d'atteindre sa dague alors qu'il mettait toutes ses énergies à combattre les efforts de l'étranger qui cherchait à l'étrangler.

— Tu me reconnais, n'est-ce pas? lui dit l'individu dans un anglais ponctué d'un accent rude et guttural.

Black parvint à le repousser contre le mur.

— Enfant de pute masqué, lui dit-il, tu es ce foutu diplomate allemand!

Qu'est-ce que tu fous ici?

L'autre parvint à se retourner et poussa du genou dans les flancs de l'Anglais.

— Est-ce que tu sautes encore la danseuse?

— Va te faire foutre, lui cracha William au visage en essayant de lui tordre un bras.

Les images venaient l'assaillir encore tandis qu'il luttait contre l'étranger. Des images bestiales de sang et de mort. De pouvoir absolu. Sa tête le faisait souffrir, et l'autre donnait l'impression de s'amuser avec lui. Dans un accès de rage aveugle, il repoussa l'homme qui tomba à la renverse et glissa sur le sol jusqu'à s'écraser contre le mur. Surpris par ce revirement de situation, les deux hommes s'observèrent un moment.

Black se souvint d'avoir ainsi repoussé son père, alors qu'il était encore adolescent, par la seule rage de sa volonté. Jacob avait battu sa mère devant ses yeux et avait ensuite voulu s'en prendre à lui. Toute la haine qu'il avait pu trouver dans son cœur meurtri avait été projetée contre son père. Jacob Black en avait été si secoué qu'il n'avait plus jamais adressé la parole à son fils à partir de ce moment.

L'étranger se releva en s'emparant de son fusil d'assaut. L'arme était vide, mais l'homme tenta d'atteindre William à coups de crosse. Black le frappa si fort de son avant-bras qu'il craignit de s'être brisé le radius. C'est alors qu'une explosion ébranla l'édifice et souffla de la poussière jusque sous la fenêtre. Surpris, les deux hommes se séparèrent l'espace d'un instant. William se frottait l'avant-bras en grimaçant.

— Tu vois, pauvre fou, lui dit l'étranger, tu n'as pas pu empêcher le meurtre de l'archiduc. Quelqu'un d'autre s'est chargé de le faire sauter. Crois-tu donc que j'opérais seul?

Black observait l'homme adossé au mur à l'autre bout de la pièce. Il avait pourtant un visage agréable qui ne donnait pas l'impression de ce qu'il était en réalité. La douceur de son regard était désarmante à cause du contraste saisissant qui existait entre ce qu'il était et l'image qu'il projetait. William grava les détails de sa physionomie dans sa mémoire, car il doutait qu'il pourrait aujourd'hui le tuer.

— Tu es fort, l'Anglais, tu possèdes en toi le fluide, mais tu ne sais pas l'utiliser…

Black jeta un coup d'œil au Colt qui traînait plus loin sur le parquet.

— N'y pense même pas, lui conseilla l'étranger.

William se sentait agressé de manière invisible. Le sang battait à ses tempes et son raisonnement fonctionnait au ralenti. Les images horribles se succédaient encore dans son esprit comme des flashs éblouissants.

— Qui es-tu… parvint-il à articuler.

— Je suis Aaron, dit l'homme, et si je consens à te répondre, c'est uniquement parce que j'ai décidé de te laisser la vie sauve. Nous nous reverrons sûrement, ajouta-t-il, et nous nous affronterons encore, car demain le monde sera plongé dans le plus grand fléau de son histoire…

— Que veux-tu dire…

— Tu le sauras bien assez tôt.

Sans avertissement, Aaron se jeta sur lui et le frappa brutalement au visage. Black s'effondra. Il n'entendit que les pas, dévalant l'escalier.

Au bout de quelques instants, William était parvenu à se relever. Il avait rengainé son Colt après avoir enfilé un chargeur plein dans la crosse de l'arme. Encore déstabilisé par sa rencontre avec Aaron, il avait conclu à une rencontre avec un mentaliste qui utilisait mieux encore son potentiel humain. L'homme était un habile manipulateur, qui maîtrisait l'illusion et l'influence matérielle sur la volonté. De plus il était un habile combattant. Comme si l'expérience d'une vie lui était déjà acquise.

Le petit masque reposait dans un coin de la pièce. Black le ramassa et le mit dans sa poche.

L'archiduc!

Il se précipita dans les marches, inquiet, afin de constater les dégâts qu'avait pu faire l'explosion et de savoir si ses compagnons avaient été touchés. Quand il déboucha dans la rue, il courut en direction du cortège alors que les gens paniqués venaient plutôt en sens inverse. Il arriva sur les lieux de l'explosion, où une voiture avait été détruite et où plusieurs blessés nécessitaient des soins. En tant que médecin, il en sécurisa deux avant que Maturi ne le rejoigne.

— Mais bon sang, où étais-tu passé? lui lança-t-il avant de s'apercevoir que l'autre était blessé.

— Un tireur embusqué dans un édifice, fit Black, nous nous sommes battus…

— Oui, je vois bien! Et où est-il?

— Parti, fit seulement Black, le regard sombre.

De là où ils étaient, ils pouvaient voir la voiture de l'archiduc un peu plus loin, entourée de gardes.

— Que s'est-il passé? demanda William. Tu n'as rien?

— Non, ça va. C'est un type complètement cinglé qui a lancé un bâton de dynamite dans la décapotable de l'archiduc.

Black écarquilla les yeux d'étonnement.

— L'archiduc a attrapé le bâton et l'a relancé, continua Ulisse. C'est la voiture qui suivait qui a écopé, avec pleins de gens. Les deux agents qui m'accompagnaient sont morts. Je me suis fait souffler au sol, mais heureusement je n'ai que des égratignures. Je suis parvenu à rattraper le terroriste qui s'est enfilé une capsule de cyanure.

— Bon sang, ils sont fous, fit Black en se massant les tempes. Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait?

— L'archiduc veut se rendre à l'hôpital avec les victimes de la bombe… Nous devrions l'accompagner.

— Putain, il est aussi cinglé que les autres…

— Allez, viens…

Ulisse entraîna William, et des policiers les invitèrent à monter en voiture pour aller vers l'hôpital. Ils vinrent se placer devant la voiture de tête, dans laquelle se trouvaient François-Ferdinand et sa femme, et démarrèrent lentement. La foule paniquée s'était dispersée. Il n'était pas encore onze heures.

Alors que le cortège longeait toujours la rivière et s'approchait du pont Latin qu'ils devraient emprunter pour passer de l'autre côté, un individu sortit d'un café une arme au poing. William l'aperçut un peu en retard et, lorsqu'il cria au chauffeur de s'arrêter, leur voiture l'avait déjà dépassé. Il entendit les deux coups de feu avant même d'être sorti du véhicule.

Un jeune étudiant serbe avait abattu l'archiduc d'une balle au cou et son épouse avait été touchée à l'abdomen.

William projeta ses paroles plus qu'il ne les cria. Il pointait son Colt 1900 en direction de l'assassin.

— Arrête-toi immédiatement ou je tire!

Le jeune homme figea et regarda Black. Il pointait lui-même son arme en direction de l'Anglais. Le temps semblait s'être arrêté. On n'entendait que les plaintes de la femme de l'archiduc au fond de la décapotable qui était en train de mourir au bout de son sang.

— Pose ce flingue, ordonna Black, je ne le répéterai pas deux fois.

L'autre lui sourit en lui montrant une petite capsule qu'il tenait entre le pouce et l'index. Il se la lança dans la bouche et croqua. Au même moment, un homme lui sauta dessus pour lui prendre son arme. Un groupe de badauds suivit et ils lui sautèrent tous dessus en le battant alors que les policiers essayaient tant bien que mal de les séparer.

— Bon Dieu, ils sont tous aussi fous les uns que les autres, dit Black en écartant les bras.

Il tenta d'approcher la voiture de l'archiduc, mais les policiers le refoulèrent.

— Je suis médecin! leur dit-il.

Ils ne le comprirent pas et insistèrent pour qu'il s'éloigne.

La décapotable transportant le couple princier démarra en trombe. Ulisse saisit William par le bras.

— Quoi encore! fit Black, exaspéré.

— On va monter avec les policiers, dit Maturi, ils emmènent l'archiduc et sa femme à la résidence du gouverneur où un médecin les recevra.

— Ça vaut bien la peine d'être retenus pour participer à la sécurité de ce mec, trancha William, on ne me laisse même pas l'approcher.

— N'insiste pas, c'est peut-être mieux ainsi.

— Sont tous cinglés, j'te dis…

Ils montèrent dans une voiture de la police de Sarajevo. Les dépouilles des deux agents de Mercenarius victimes de l'attentat à la bombe seraient conduites à la morgue de l'hôpital. Maturi irait demain les identifier et organiser le rapatriement des corps en Grande-Bretagne.

Silencieux, William remit en question son engagement dans Mercenarius.

Mais l'envie de retrouver Aaron le dévorait déjà.

François-Ferdinand et son épouse, Sophie Chotek, moururent côte à côte quelques minutes plus tard.

Un mois après, l'Autriche-Hongrie, soutenue par l'Allemagne, déclarait une guerre « préventive » à la Serbie. Ce qui, par le jeu des alliances, devait conduire l'Europe à quatre années de guerre.

La balle ayant tué l'archiduc devenait ainsi la première d'une guerre mondiale à l'ampleur jamais égalée, qui conduirait à la chute des empires russe, austro-hongrois, allemand et ottoman.

Le sort du monde était sur le point de se jouer.

24

Paris, France.
Le vendredi 31 juillet 1914.

— Allez, viens Will! Mais qu'est-ce que tu fous, bon Dieu!

Black se tourna lentement et jeta un regard noir à Mata Hari. La danseuse-espionne s'était déjà glissée sous les draps blancs et aguichait l'Anglais de son sourire malicieux. Il leva le doigt et le sourire de la Néerlandaise s'effaça d'un coup.

— Écoute-moi bien, Mata, l'avisa-t-il, je vais parler lentement pour que tu me comprennes bien. Ferme-la, sois tranquille, et quand je serai prêt je viendrai te baiser jusqu'à ce que tu me supplies d'arrêter. Ça te va comme ça? Je me suis bien fait comprendre? Je n'ai pas été trop flou?

Mata Hari ouvrit la bouche pour répliquer, mais elle se ravisa. Elle se contenta de faire la moue et de détourner les yeux. Black retourna près de la fenêtre et écarta le rideau blanc pour ensuite chercher du regard la devanture du Café du Croissant. L'établissement se trouvait juste un peu plus loin sur la rue Montmartre. Il fouilla la poche intérieure de son veston pour en sortir une lunette d'approche miniature qu'il colla à son œil. Il aperçut Victor Robinson par la grande fenêtre ouverte de l'établissement qui discutait avec une autre personne assise juste en face de lui. Cette personne demeurait néanmoins cachée à Black à cause du cadre de la fenêtre. Dehors, sur le trottoir juste devant le café, se trouvaient quelques tables qui invitaient les passants.

Black soupira et remit la lunette dans sa poche. Robinson lui avait

assuré qu'il s'installerait dans la fenêtre afin qu'il puisse garder un œil sur lui. Le petit hôtel de l'Opéra, où il avait convié la danseuse, lui permettait, à partir de ce troisième étage, d'effectuer sa surveillance. Il se tourna vers Mata Hari.

— Maintenant tu peux sourire, lui dit-il, j'arrive…

Victor Robinson était assis devant Jean Jaurès, ancien président du Parti socialiste français. Les deux hommes s'étaient rencontrés lors d'une conférence à la Faculté des lettres et s'étaient vite liés d'amitié. Jaurès, robuste et excessif, essuyait du dos de la main les restes d'une gorgée de café crème qui s'accrochaient à sa moustache.

— On ne fait pas la guerre pour se débarrasser de la guerre, lança-t-il à Robinson dans un élan d'impatience. Le monde est au bord du gouffre, Victor. Et il s'y précipite sciemment! Voilà dix ans que je lutte pour le pacifisme et pour éviter que la France et l'Europe ne s'engagent dans un conflit meurtrier. Il ne doit plus y avoir de guerre, tout cela doit cesser.

— Je suis bien de ton avis, approuva Robinson, il me semble que l'homme n'en est plus au temps des conquêtes barbares et qu'il devrait plutôt se concentrer à faire évoluer le monde comme une seule unité.

— La Terre a été longtemps plus grande que l'homme. Elle lui avait imposé la loi de la dispersion. Mais voilà que les frontières tombent et que les gens se rapprochent. Pourquoi ne pourraient-ils pas s'entendre?

— Je ne sais plus que penser. Tout comme tu mènes ton journal[11] pour tenter de réaliser l'unité, je mène une entreprise de protection qui rend aussi la justice. Je suis parfois confronté à des situations ou à des décisions controversées et j'essaie – Dieu m'en est témoin – de préserver la fragilité du monde du mieux que je le peux. Peut-être dans l'avenir me jugera-t-on. Peut-être me traitera-t-on de meurtrier. Qu'en sais-je? Mais toute ma vie j'aurai cherché la vérité et j'aurai pesé dans la balance de la Justice ce qui sera l'équivalent du moindre mal.

— Tu es bien sévère envers toi-même, lui dit Jaurès, je le suis bien moins que toi! J'ai bien assez de m'inquiéter de tous ces fous qui veulent conduire le monde au bord de l'abîme pour me faire des cas de conscience de

tes méthodes de travail. Tous mes efforts ont été vains. Au moment même où nous nous parlons, le monde est en train de basculer dans une guerre totale, telle qu'il n'y en a jamais eu.

— Je me sens presque responsable, dit Robinson. Si nous avions pu empêcher le meurtre de l'archiduc à Sarajevo le mois dernier, nous n'en serions peut-être pas là.

— Je crois que les événements n'auraient été que retardés. La mort de François-Ferdinand n'a fait qu'accélérer les choses. Ai-je mieux réussi que toi? Je suis haï des nationalistes uniquement parce que je veux la paix! Je me suis rendu ce matin à la Chambre des députés, puis au ministère des Affaires étrangères, pour tenter encore une fois d'empêcher le déclenchement des hostilités. Sans succès.

— Je sais que tu ne me juges pas. C'est bien ce qui me fait apprécier ton amitié.

Jaurès sourit et prit une autre gorgée de café. Il était extrêmement nerveux. Robinson était inquiet lui aussi. Mais pour une tout autre raison.

— Et c'est aussi ce qui m'a fait penser que tu pourrais peut-être me renseigner sur certaines choses.

— Nous y voilà, fit Jaurès qui espérait secrètement que le Britannique lui fasse assez confiance pour s'ouvrir à lui.

— Il y a environ quatorze ans, commença Robinson, pendant l'exposition universelle qui se tenait ici même à Paris, un ami m'a remis un porte-document comprenant des rouleaux extrêmement anciens afin que je les mette en sécurité. Cette nuit-là, cet homme a été tué et j'ai moi-même essuyé une tentative d'assassinat. Comme promis, j'ai rangé les rouleaux bien à l'abri, dans un coffret de sûreté au cœur de la voûte d'une banque de Canterbury. Mais voilà qu'avec tout ce qui se prépare, j'ai décidé de confier les rouleaux à un expert du British Museum afin d'avoir son avis.

— Mais qu'ont donc ces rouleaux de si spécial pour que tu te donnes autant de mal pour eux?

— Ils racontent une histoire de l'humanité bien différente de celle que l'on nous sert depuis la petite école…

— Ils parlent des dieux?

— Des dieux civilisateurs et des dieux usurpateurs…

— Ils parlent des géants? Des hommes évolués?

— De tout cela et plus encore.

— Suffisamment pour faire tomber l'Église?

— Suffisamment pour faire plier le monde, car les Allemands et l'organisation occulte des *Moon Beasts* voudraient bien mettre la main dessus.

— Putain de merde…

— Je ne te le fais pas dire.

— Tu dois être très prudent, Victor, surtout en ce qui concerne les *Moon Beasts*.

Jaurès s'était avancé au-dessus de la petite table de marbre et avait volontairement baissé la voix pour exprimer cette dernière pensée. Son visage reflétait la crainte, ce qui eut pour effet d'inquiéter davantage Robinson.

— Ces documents représentent la charnière entre deux mondes, répliqua Robinson. Le premier est le monde oublié, car à sa destruction ont succédé des millénaires d'état primitif et de lente évolution. Le deuxième, c'est le nôtre. Ces documents relatent la grandeur passée et exposent ce qui est nommé le « gène d'Adam ». Ils nous disent où chercher pour le retrouver. Je crois que l'homme fut jadis bien plus évolué qu'il ne l'est encore à ce jour et que les restes de cette technologie subsistent quelque part, bien à l'abri.

— Victor, c'est de la démence, chuchota Jaurès. C'est du blasphème. Mais tu as peut-être raison…

— Je crois que ceux qui sont prêts à tuer pour connaître cette technologie vont accélérer les recherches maintenant que la guerre est déclarée. J'ai peur de ce qui pourrait arriver et je ne sais pas si je devrais moi-même lancer des recherches pour retrouver ce trésor perdu ou plutôt tout faire pour qu'il ne soit jamais découvert.

— Ils vont le chercher, Victor, et ils te trouveront! Maintenant que la guerre totale est imminente, sois certain qu'ils te retrouveront!

— Que devrais-je faire? Je suis désemparé à l'idée de voir réduit en cendres tout ce que l'Europe a mis des siècles à bâtir.

— Ce qui est encore pire, dit Jaurès, c'est que l'homme pourrait bien perdre ses droits primordiaux selon l'issue de ce conflit. Tout ce que je prône depuis des années – la liberté de pensée, la liberté du travail, la liberté de la propriété et la liberté individuelle – pourrait bien se voir confisqué à jamais…

— Mais dis-moi, Jean, le supplia Robinson, que devrais-je faire de cette vérité qui me brûle les doigts? Devrais-je la chercher? la cacher? la détruire?

— Le courage, philosopha Jaurès avec un sérieux empesé, c'est de chercher la vérité, et de la dire.

Robinson ferma les yeux et soupira.

— Ce plan qui voit aujourd'hui son aboutissement par le déclenchement d'une grande guerre, ajouta Jaurès, est le résultat d'un travail de très longue haleine. Comment crois-tu que Bismarck a pu réussir à unifier l'Allemagne? Comment cet homme a-t-il pu devenir à la fois ministre-président du royaume de Prusse et chancelier du nouvel Empire allemand? Quand, devenu trop vieux, il fut mis de côté pour un successeur plus entreprenant, le vieil homme se livra à son biographe. Il lui confia bien plus que ce qui fut autorisé à être mis sous presse. Comme le fait de n'être qu'un instrument aux mains d'une force bien plus grande et bien plus dangereuse encore. Une force qui aujourd'hui encore sert de guide spirituel pour mener l'effort de guerre. Les Allemands ont été choisis et ce n'est pas pour rien. Leur ascendance les prédispose à la conquête du monde et leur race est ainsi constituée.

Il fit une pause comme pour peser le poids des paroles qu'il s'apprêtait à prononcer.

— Il ne devrait pourtant n'y avoir qu'une seule race, conclut-il, l'humanité…

— J'ai besoin de toi, Jean, implora Robinson, j'ai besoin de tes lumières, de tes contacts, de tes connaissances en Europe. Je dois retrouver le gène d'Adam, peu importe ce qu'il représente. Et je dois le faire avant nos ennemis.

Jaurès soupira. Il avait l'air désespéré.

— Bon Dieu, Victor, demain nous ne saurons même plus faire la différence entre nos amis et nos ennemis.

Black avait baisé la tête ailleurs.

Il n'en avait pas glissé mot à l'espionne, mais elle n'était pas dupe et s'était bien rendu compte de son malaise. Il s'alluma une cigarette et retourna à la fenêtre pour jeter un coup d'œil en direction du Café du Croissant. Robinson était toujours à la fenêtre et discourait de façon animée.

Le commandeur n'a pas l'air de s'emmerder…

Il revint vers le lit. Mata Hari le regardait avec des yeux fouineurs. Elle appréciait sans nul doute le physique de Black, qui joua des pectoraux pour l'impressionner.

— Salaud, lui dit-elle en riant.

— Écoute, lui dit-il, tu crois que tu pourras y arriver?

— Mais bien sûr, le rassura-t-elle, je pourrai le relancer facilement et, sois-en certain, il ne déclinera pas mon invitation.

— Je ne sais pas si je devrais avoir de l'admiration ou de la crainte à ton égard, lui avoua Black. Tu es une véritable démone.

— Je le prends comme un compliment.

— Tu es bien certaine que ce type s'appelle Aaron Huber?

— Oui, absolument, il travaille à l'ambassade allemande, ici à Paris.

Black avait rappelé à la mémoire de Mata Hari cet homme qui avait assisté à son spectacle au musée Guimet. Il lui avait même fait un croquis. Et la belle lui avait avoué avoir couché avec le bel étranger à quelques reprises. Maintenant, il voulait qu'elle tente d'en savoir plus sur lui.

Mais pourquoi diable se trouvait-il à Sarajevo?

— Vas-tu enfin me dire pourquoi tu t'intéresses tant à ce type?

Elle le regardait avec insistance. Après tout, il lui devait bien une explication.

— Il a essayé de me tuer.

— Quoi? Mais pourquoi, nom de Dieu?

— Tu n'as pas à savoir. Tu voulais que je te dise pourquoi je m'intéressais à ce trou du cul, je te l'ai dit, voilà.

Alors qu'elle bondissait du lit comme une furie pour engueuler Black, deux coups de feu retentirent tout près. Il enfila sa chemise en se précipitant à la fenêtre. Il faisait déjà sombre mais, grâce à la lumière des réverbères, il aperçut un homme, pistolet à la main, qui se tenait debout dans la rue juste en face du Café du Croissant et gueulait comme un fou furieux.

— Merde, le patron, jura Black.

Puis il sortit en trombe et se lança dans les escaliers.

William se mit à courir dans la rue comme un forcené. Il avait son Colt

au poing et les gens s'écartaient sur son passage. Le tireur le vit venir et décida de s'enfuir par la rue Réaumur en courant. Arrivé au coin de la rue, William le visa et s'apprêta à tirer, mais trop de gens se trouvaient là. Il se remit alors à la poursuite du type qui courait de toutes ses forces. Il le vit tourner dans une ruelle et s'y engouffra à son tour. Plus loin, l'homme était arrêté, face à un mur de briques qui lui coupait la retraite. William le mit aussitôt en joue.

— Dépose ton arme, lui cria-t-il, ou je t'abats sans hésiter!

Dans son dos, une nouvelle voix se fit entendre.

— Dépose ton arme et retourne-toi lentement! Gendarmerie!

Putain, les poulets de Paris…

— Vous ne comprenez pas, répondit Black sans toutefois se retourner, j'étais à la poursuite de cet homme. C'est lui qui a tiré au Café du Croissant.

— Alors vous allez tous les deux déposer votre arme au sol et avancer lentement vers nous les mains en l'air.

— Bon Dieu, font chier! vociféra Black.

Le tireur fou avançait maintenant vers lui, l'arme à la main.

— J'ai abattu le porte-drapeau, le grand traître, la grande gueule! gueula-t-il. Oui, je l'ai puni!

— Arrête-toi et lâche ton révolver, lui ordonna encore William.

— Monsieur, jetez votre arme! lui crièrent encore les policiers dans son dos. Si vous tirez nous devrons tirer aussi!

— Mais bon sang, vous vous trompez de cible! Ne voyez-vous pas que ce foutu exalté est cinglé! leur cria William sans se retourner et visant toujours l'individu qui venait vers lui.

— Je vais tous vous tuer! hurla le type hystérique.

William enregistra d'un seul regard les muscles du cou tendus qui propulsaient la voix agressive. Il vit les yeux de l'homme presque sortir de leurs orbites, son avant-bras se contracter, sa main se resserrer, son épaule se relever. Pressentant le désastre à une seconde de délai, il se jeta au sol. L'homme tira sur les policiers, qui répliquèrent. Black demeura à plat ventre au beau milieu du feu croisé jusqu'à ce que le silence revienne. Il se releva lentement. L'homme gisait sur les pavés devant lui, blessé. Il en allait de même pour l'un des policiers.

— Je ne veux pas m'enfuir, geignit le type, je suis l'ère nouvelle… Je suis l'ère nouvelle.

— Ta gueule, murmura Black, t'as de la chance qu'on ne soit pas seuls…

D'autres gendarmes firent irruption dans la ruelle et William dut montrer patte blanche. Ainsi que son passeport et son permis de port d'arme. Il entendit l'un des policiers parler d'un mort au Café du Croissant.

William courut jusqu'au café. Il était fou de rage, mort d'inquiétude, et la douleur battait ses tempes. Lorsqu'il arriva devant le café, Mata Hari était là sur le trottoir en compagnie de Robinson, le tenant par le bras. Dieu merci le commandeur n'était pas blessé, mais sa chemise aussi bien que ses cheveux grisonnants étaient tachés de sang.

William jeta un coup d'œil à l'intérieur.

Jean Jaurès était affaissé sur la petite table, la tête éclatée.

25

Manoir Druidstone, comté de Kent, Grande-Bretagne.
Le samedi 8 août 1914.

Le temps était tout juste assez frais pour rappeler aux hommes que l'été n'était pas éternel. Les odeurs champêtres de l'herbe sèche, des arbres majestueux et de la fumée s'échappant de la cheminée du four à bois se glissaient à l'intérieur de William Black comme un brouillard automnal rampant dans les champs. Ce mélange capiteux lui rappelait à quel point il avait plaisir à être vivant et à se sentir invincible. Néanmoins, William était conscient que son invincibilité avait des limites. Il lui arrivait parfois de rencontrer des résistances. Il y avait eu cet Aaron qu'il avait été incapable de maîtriser à Sarajevo. Un homme d'une force indomptable et insoupçonnée. Il y avait aussi son maître à lutter, Ulisse Maturi, qui refusait toujours de jeter l'éponge face à son élève. Aux sports de combat, Black n'était jamais parvenu à maîtriser Maturi. Le robuste Italien était capable d'anticiper les mouvements d'un adversaire, de le désarmer au besoin et de le mettre hors d'état de nuire en moins de temps qu'il n'en fallait pour cuire des asperges. Et puis, il y avait Imogen. La belle Imogen, si drôle, si assurée. Elle aussi se parait d'un mur inébranlable.

Secoué par cette dernière pensée qui portait à confusion, William se pencha et chercha la meilleure prise sur une pierre ronde posée à terre. Tentative bien inutile puisqu'aucune prise ne risquait d'être la meilleure sur une roche arrondie.

— Con de rocher, murmura-t-il entre ses dents. Aussi stupide qu'une

pelletée de terre. Et moi, pas plus brillant, je me crève à te soulever!

William serra la pierre de toutes ses forces et la souleva d'un coup pour l'amener à sa poitrine. Il marcha ainsi en conservant son équilibre, sur une bonne quinzaine de mètres, avant de la laisser lourdement tomber sur un rustique traîneau de bois.

— Bon Dieu, jura-t-il, je déteste ce foutu rocher!

Il s'arrêta un moment, saisi d'un brusque pressentiment. Lorsqu'il se retourna, Imogen l'observait par l'une des fenêtres de la cuisine. Elle ne lui renvoya qu'un désarmant sourire après qu'il lui eut fait un signe de la main.

William s'était bien frotté au moins une fois à la muraille d'Imogen. Un jour qu'il l'avait aidée à faire les courses pour le manoir, leur retour par le vieux chemin du *Pilgrim's Way* avait bien failli prendre du retard. Ils s'étaient laissés aller au jeu de la séduction jusqu'à ce que Black se fût campé devant la femme pour l'embrasser. Imogen s'était presque abandonnée à l'étreinte de ce baiser mais avait coupé court aux effusions en affirmant qu'il ne fallait pas.

— Quelle excellente raison, avait répliqué Black.

— Qu'est-ce que cela pourrait bien m'apporter de plus de m'amouracher d'un type comme toi? lui avait-elle soudain lancé à la figure. Tu es comme le vent, Will, tu pars et reviens au gré du besoin. Tu es un aventurier! Tu n'as aucune conscience, jamais de remords…

— Et pourquoi cela devrait-il t'empêcher de m'embrasser?

— Parce que je ne suis pas comme toi. Je reste ici, je fais le ménage, la cuisine, les courses. Je suis un accessoire…

— Tu es un adorable accessoire.

— Ne te moque pas. Je ne suis pas une chose que l'on prend quand on revient et que l'on laisse quand on part.

— Mais tu n'as aucun homme dans ta vie.

— Le manoir me prend beaucoup de temps.

— Raison de plus pour consentir à m'embrasser.

Imogen avait souri.

— Peut-être une autre fois, qui sait?

— Tu me brises le cœur, avait gémi Black en reprenant ses paquets.

— Bien évidemment…

William n'avait jamais pu lui en vouloir de repousser ses avances. Pour une raison qu'il ignorait, Imogen restait l'une des rares personnes qui

comptaient pour lui.

Elle disparut soudain de la fenêtre et il secoua la tête. Il enfila le harnais et l'accrocha au traîneau de bois dans lequel il avait laissé tomber la roche. Il le tirerait jusque de l'autre côté du manoir. Ensuite il reviendrait. Il tirerait jusqu'à ce qu'il ne puisse plus tirer. C'était sa façon à lui de forger son corps, de l'exercer, et d'en faire une machine efficace qui ne le laisserait pas tomber.

William inspira profondément puis banda ses muscles. Il se sentait fort, agile et inatteignable. Il s'élança de toutes ses forces à travers les cris perçants d'une bande d'étourneaux.

Au fil des ans, et sous les insistances de William Black, Victor Robinson avait consenti à investir dans l'équipement du gymnase qui occupait une place importante à *Druidstone*. La grande salle servait de refuge à ceux qui entraînaient leur corps à la culture physique tout comme à ceux qui voulaient leur parler. De nombreuses discussions se tenaient entre les murs du gymnase et les grands verres d'eau fraîche. William s'y présenta, haletant, transpirant, pour y retrouver Ulisse Maturi et l'entraîneur Eugen Sandow qui discutaient de manière animée sur de nouvelles techniques d'entraînement. À leurs pieds reposaient des haltères et des giryas[12] qu'ils n'avaient pas encore eu le temps de ranger.

— Vous permettez que je termine mon entraînement, leur dit Black.

— Certainement, fit Sandow, et justement nous t'attendions.

— Vous avez quelque chose à me suggérer? demanda William en retirant son chandail pour dévoiler son physique musculeux et énergique.

— Je voudrais que tu exécutes le circuit que tu avais déjà préparé, lui suggéra Sandow, et je n'y ajouterai qu'un élément supplémentaire de difficulté à la toute fin.

— Ah oui? s'étonna Black qui s'emparait déjà d'une corde à sauter pour entreprendre un nouveau réchauffement.

— Tu ne me demandes pas ce que c'est? l'interrogea l'entraîneur.

— Je passerais pour curieux, mais puisque vous me le demandez…

— Ulisse sera la dernière épreuve de ton circuit.

Black s'arrêta et considéra un instant le géant italien. Il le foudroya du regard et accompagna cette mise en garde silencieuse d'un sourire amusé pendant qu'il attachait sur sa nuque ses longs cheveux noirs. Jouant l'intimidateur, Maturi retira lentement son chandail pour dévoiler ses énormes pectoraux.

— Demain tu seras si fourbu, le taquina Maturi, que tu resteras au lit toute la journée. Mais sois sans crainte, j'enverrai Imogen te porter potage et thé…

— Ouais, c'est ce qu'on verra, répliqua Black en sachant trop bien qu'il ne parvenait jamais à faire céder Maturi à la lutte.

Son état de fatigue après un entraînement n'arrangerait pas les choses. Mais peu lui importait de perdre ou de gagner. Affronter Ulisse en combat amical était toujours instructif.

Sandow prépara deux gyrias de cinquante livres qu'il déposa sur un tapis alors que William entamait cinq minutes de saut à la corde.

Black avait en banque quelques circuits d'exercices différents que l'entraîneur Sandow lui avait préparés. Il effectuait les exercices un à la suite de l'autre avec un minimum de pause. Black appréciait Sandow parce que l'homme savait concevoir des programmes d'entraînement qui permettaient de développer à la fois la force, l'endurance et la masse musculaire.

Depuis sa rencontre fortuite avec le fameux Aaron Huber à Sarajevo, Black avait décidé de redoubler d'ardeur à l'entraînement. S'il lui fallait inévitablement croiser encore le chemin de Huber, il se devait d'être prêt. Et si l'occulte groupe sectaire des *Moon Beasts* s'avérait recruter des hommes aussi dangereux, bien malins ceux qui sauraient les arrêter.

L'exercice permettait aussi à William d'oublier tout. De son passé d'enfant déboussolé jusqu'aux violentes migraines calmées par les drogues exutoires. Il jeta d'un coup la corde au sol et se dirigea directement vers les gyrias en s'essuyant la figure avec une serviette que lui avait lancée Maturi. Il saisit les poignées et souleva les poids jusqu'à ses épaules. Puis il fit un développé au-dessus de sa tête à cinq reprises avant de remettre les poids au sol. Après avoir répété ces mouvements à trois reprises, il passa au sac de 40 kg soulevé en alternance d'une épaule à l'autre, puis aux anneaux, et au câble sur lequel il se soulevait par la seule force de ses bras. Derrière lui, Sandow et Maturi l'encourageaient et le poussaient au dépassement. Black n'entendait rien, il était dans son univers intérieur et ordonnait à son corps

de ne jamais s'arrêter. En sueur, il essuyait ses mains mouillées entre les exercices afin de conserver sa prise. Derrière la porte, par un coin de la petite fenêtre, Imogen surveillait secrètement cet homme fou et courageux qui ne la laissait pas indifférente. Lorsque William eut bouclé son circuit avec son dernier exercice qui consistait en un développé d'un seul bras utilisant un haltère long de cinquante livres, il se tourna lentement vers Ulisse avec des yeux aussi sombres qu'une nuit sans lune. L'autre, déjà sur le tapis, lui fit signe de venir avec un sourire provocateur. Derrière la porte, Imogen frémit. Elle ne comprenait toujours pas ce qui pouvait pousser les hommes à des jeux aussi rudes.

— Tiens, bois un coup, dit Sandow en tendant une bouteille de verre remplie d'eau à son élève.

Sans dire un mot et sans même le regarder, William avala quelques gorgées avant de lui rendre la bouteille. Sandow adorait cette attitude froide et impitoyable qui servait tout bon combattant. Il observa Black marcher lentement vers Maturi.

— Le premier qui colle au tapis plus de deux secondes les épaules de son adversaire ou encore qui le sort trois fois du carré est le vainqueur, clama Sandow. Messieurs, soyez bons joueurs.

William se jeta trop vite sur Ulisse qui l'évita prestement et le poussa devant lui. L'Italien connaissait si bien son partenaire qu'il arrivait à deviner ses réactions selon son humeur du moment. Bizarrement, William n'arrivait pas à faire la même chose avec son compagnon. Ulisse était un homme fort sympathique, mais à la fois énigmatique et insondable. Il avait renoncé à essayer de lire en lui, se disant qu'au fond cela ne lui servait à rien, puisque l'homme était pour lui ce frère qu'il n'avait jamais eu. Ulisse Maturi lui avait enseigné tout ce qu'il savait sur l'art de combattre à mains nues, et ce, depuis plus de treize ans.

— La prochaine fois, on devrait se badigeonner d'huile d'olive comme les anciens Grecs, blagua Maturi.

— Garde tes fantasmes d'Italien pervers pour toi, se moqua Black qui n'avait pas l'intention de se laisser distraire.

Ulisse feinta, mais William ne mordit pas à l'hameçon. Il passa derrière l'Italien et le saisit en bras roulé pour tenter de le projeter immédiatement au sol. L'autre résista et le combat reprit de plus belle, les prises succédant aux coups retenus. Même si au cours du combat William parvint au moins une

fois à sortir Ulisse du carré, l'Italien finit par lui river les épaules au sol avec une prise de bras qui lui enleva tous ses moyens.

— Tu es incroyable, lui lança Black en se massant l'épaule.

— Tout réside dans la combinaison des prises appliquées, avoua Maturi. Il faut songer d'avance à la façon dont on veut maîtriser son adversaire et ensuite effectuer une suite logique de mouvements destinés à le déstabiliser, à lui faire perdre son sang-froid et à le vaincre.

— Ce que dit Ulisse est vrai, intervint Sandow, lorsque tu affrontes quelqu'un, la première chose que tu dois décider est la façon dont tu vas le vaincre.

— Vous ne m'aviez jamais fait part de cet angle de pensée, haleta Black, pourquoi m'en parler maintenant? Et puis, de toute façon, il n'est pas toujours possible de prendre le temps de réfléchir à la façon de s'y prendre pour buter quelqu'un quand celui-ci vous fonce dessus avec un poignard dans la main!

— Et pourtant c'est ce qu'il te faudra garder en tête à partir de maintenant, insista Maturi.

— Car si tu vois ton adversaire vaincu avant même de l'avoir affronté, argua Sandow13, tu possèdes dès cet instant l'avantage, et la clé de la victoire.

Calé jusqu'au cou dans un bain chaud et aromatique, William songeait aux conseils de Sandow et Maturi. Ce qu'ils avaient dit avait du sens et il se savait très bien capable de trouver le précieux temps nécessaire à la découverte de la faille dans l'attaque de l'adversaire. Un individu aveuglé par la rage ou la fureur est encore plus facile à décoder. Il est beaucoup plus simple de lire dans le cœur d'un déséquilibré que dans celui d'une femme amoureuse. En gros, il suffit de toujours être prêt, de toujours savoir ce qu'il faut dire ou faire, d'être sûr de soi, d'être convaincu que l'on sortira vainqueur, peu importe la situation.

Black sourit. Il s'agissait bien de la même technique à employer pour séduire une femme.

La porte de sa salle de bain tourna lentement sur ses gonds en un

inquiétant grincement. Imogen se faufila dans la pièce.

— Espèce de démone, lui dit Black, tu m'as fait peur…

— Oh, mais qu'entends-je! se moqua Imogen. J'aurais fait peur à l'implacable William Black?

— Arrête ça tout de suite ou je te fais glisser dans la baignoire avec moi…

— Alors il vaut mieux que je garde mes distances.

Imogen demeurait dans l'ombre. Seules quelques bougies éclairaient la pièce et se reflétaient de manière anémique sur le cuivre de la baignoire. Pour une raison probablement stupide, Black se sentit coincé là dans son bain, un brin vulnérable devant la belle Galloise. Prenant pitié de lui, elle s'avança lentement, les mains derrière le dos. Black remarqua le manège et s'en inquiéta l'espace d'un instant.

— Tu n'arrivais pas à dormir la nuit dernière? le questionna-t-elle soudain. Tu es venu fouiller dans la cuisine?

— Comment sais-tu…

— J'ai trouvé ça.

Imogen brandit un bouquin qu'elle tenait dans son dos entre ses mains. Black soupira.

— Je n'arrivais pas à dormir, je me suis levé et rendu à la cuisine pour grignoter un peu. J'avais apporté de la lecture.

— *La philosophie occulte* d'Henri Corneille Agrippa, lut-elle après avoir ouvert la couverture. Je ne te savais pas si philosophe. Tu caches bien ton jeu.

— Je me permets de te rappeler que je possède un doctorat en médecine.

— Pardonnez-moi, docteur, s'amusa Imogen en cherchant une page qu'elle avait cornée. Je dois avouer que je m'y suis fait prendre et que j'ai lu une partie de la nuit.

— Ce n'est pas une lecture qui pourrait t'intéresser.

— Ah bon? Et pourquoi? Parce que je suis une femme? Que je n'ai pas l'instruction nécessaire à la compréhension de la philosophie?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, tu le sais bien.

— Je n'ai jamais demandé au commandeur la permission de fouiller dans sa bibliothèque.

— Il ne te la refuserait sûrement pas.

— Je sais.

Elle tira un petit tabouret de bois et vint s'installer tout près de la baignoire, près d'un groupe de trois bougies qui brûlaient haut, laissant couler leur cire chaude jusque dans l'assiette de porcelaine dans laquelle elles étaient posées. Une légère fumée noire se dégageait de leur combustion et allait continuer à noircir le plafond vermoulu et traversé de solives apparentes.

— Il y a une lampe électrique, dit-elle en jetant un coup d'œil du côté de l'interrupteur en laiton près de la porte.

— Les bougies me rappellent justement ce qu'il y avait avant. Je crois qu'il faut s'instruire du passé et surtout ne pas l'oublier.

— Il y a des choses dont il est pourtant préférable de ne jamais se souvenir…

William se demanda à cet instant quelles pouvaient bien être les choses qu'Imogen souhaitait oublier. Sa main jusque-là posée sur le rebord de la baignoire alla s'égarer jusqu'au genou de la femme. Elle était encore plus belle à la lueur naturelle du feu.

— J'aime bien ce passage, dit-elle tout à coup sans relever l'entreprise de Black qui caressait maintenant la cuisse du bout des doigts. Il dit que les philosophes babyloniens appelaient la parole la « cause des causes », puisque c'est la parole qui produit les êtres et leurs agissements. Donc les agissements sont l'image du verbe, l'âme est l'image des agissements et la parole est l'image de l'âme, par laquelle elle agit naturellement sur les choses de la nature. Et les choses sont dépendantes les unes des autres. Dis-moi, William, crois-tu qu'il soit vraiment possible d'agir sur les choses ou la nature avec la parole?

— Je crois que oui, lui confia-t-il, et c'est pourquoi je m'intéresse à ce livre. Entre autres choses.

— J'aime bien comment il qualifie Dieu de « Premier Auteur » ou d'« Âme Universelle », jugea-t-elle. Quelles sont les autres raisons qui te feraient lire ce livre?

Les doigts de William s'immobilisèrent sur la cuisse d'Imogen. Elle et lui se regardaient avec une sincérité que seule l'intimité d'un moment pareil pouvait permettre.

— Je crois que quelque part en moi, avoua-t-il, je possède peut-être un peu le moyen de sentir ou d'influencer les gens.

— Ça, je n'en doute pas une seconde.

— Mais en plus de pouvoir maîtriser cette capacité, je voudrais apprendre à me maîtriser moi-même. Et à chasser les images de mon père…

— Ton père n'est-il pas décédé?

— J'ai parfois l'impression qu'il vit en moi par son sang qui coule dans mes veines, et je déteste ça.

Le visage de la belle se rembrunit.

— Mon père est mort jeune, murmura-t-elle en fermant le bouquin, et c'est bien mieux ainsi. Il a abusé de moi alors que j'avais six ans, et ça a duré quatre ans de plus, jusqu'à ce qu'il meure brusquement d'une crise cardiaque. J'ai toujours cru que Dieu avait exaucé mes prières…

William serra la main d'Imogen dans la sienne. Au bout de quelques secondes elle se dégagea et déposa le livre sur le tabouret.

— Mon père était fou à lier, dit William, et il nous a battus et torturés mentalement, ma mère et moi. Ma mère m'a affirmé qu'il n'avait pas toujours été comme ça, mais que c'est à son retour de la guerre contre les Zoulous en 1879 qu'il avait complètement disjoncté. Un beau jour, il s'est pendu. Je me plais encore à croire que Dieu et même Satan avaient exaucé mes prières. Puisque je les en avais priés tous les deux…

— Je dois aller terminer les préparatifs pour le repas, dit Imogen en reculant vers la porte. On se voit plus tard.

— Oui, à plus tard.

La Galloise referma doucement la porte, comme pour ne pas troubler la quiétude qui avait régné jusque-là dans la pièce.

Black laissa glisser ses bras dans l'eau tiède et s'y cala jusqu'au cou.

La salle à manger du manoir n'était pas très imposante par ses dimensions, mais sa décoration victorienne était à la fois riche et élégante. Orné en son centre d'un lustre à suspension en fonte, le plafond blanc, tout comme les lambris, rendait la pièce plus lumineuse et faisait ressortir la tapisserie florale des murs. De chaque côté de la fenêtre qui donnait sur les jardins se trouvaient deux vitrines d'exposition encastrées où étaient exposées différentes pièces anciennes de vaisselle de porcelaine. Recouvrant

presque tout le plancher de bois, un grand tapis persan accentuait l'allure élégante de la table et des huit chaises qui l'entouraient.

Debout devant sa chaise à l'une des extrémités de la table, Victor Robinson indiqua les places de chaque côté de lui. Ulisse Maturi, Connor Scott, William Black et Ardal O'Malley, qui avait fait le voyage depuis Londres, s'installèrent solennellement. Un verre de sherry se trouvait déjà devant eux en guise d'apéritif. Imogen se tenait debout entre les portes qui permettaient d'accéder à la salle à manger. Elle jeta un bref coup d'œil à William. Il s'était à peine ouvert un peu plus tôt alors qu'il trempait dans son bain. Maintenant son visage avait repris cet air fermé et indifférent qui s'accrochait à lui de plus en plus.

— Pourriez-vous s'il vous plaît fermer les portes, Imogen? demanda poliment Robinson. Je sonnerai tantôt pour le repas.

La jeune femme s'exécuta en s'inclinant discrètement. Elle eut un dernier regard en direction de Black qui ne le lui rendit pas. Il semblait dur, distant.

— Je ne sais trop par où commencer, se lança le commandeur qui avait toute l'attention des hommes qui l'entouraient. Vous vous souvenez sûrement de cette nuit à Paris, il y a déjà longtemps, où nous avions essuyé une attaque nocturne pendant l'exposition universelle.

— Assez difficile à oublier, rappela Maturi.

— Ouais, renchérit Black.

— Ce soir-là, notre ami Gaspard nous avait remis un porte-document qui contenait un volumen extrêmement ancien que son organisation avait tenté de traduire.

— Vous dites « tenté », monsieur, intervint l'ingénieur Connor Scott. Est-ce à dire que leur entreprise a été un échec?

— C'est ce que j'ai cru après avoir décidé d'étudier plus en détail le document, commenta Robinson. Je dois vous avouer qu'après l'attentat contre l'archiduc François-Ferdinand que nous n'avons pas réussi à contrecarrer, j'ai décidé de récupérer le volumen qui dormait dans un coffre bancaire à Canterbury. Vous n'êtes pas sans savoir que l'assassinat de l'archiduc fut l'étincelle qui a engagé le monde sur la voie de la guerre. À l'heure qu'il est, les alliances se multiplient entre les puissances européennes. Et puisque plusieurs de ces nations sont à la tête d'empires s'étendant sur plusieurs continents, la guerre risque fort de devenir mondiale.

— Une guerre mondiale, s'étonna Black, c'est de la folie! Il ne pourra y avoir de vainqueur et, si le conflit dégénère, les conséquences risquent d'être énormes!

— Il est impossible de dire à quel point un tel conflit pourra dégénérer, précisa Robinson, car cela ne s'est encore jamais produit dans l'Histoire.

— Et les hommes possèdent aujourd'hui des moyens technologiques que les grands conquérants du passé n'auraient jamais pu imaginer, ajouta Scott, ce qui est d'autant plus inquiétant.

— Quoi qu'il en soit, continua le commandeur après une gorgée de sherry, la Grande-Bretagne est entrée dans le conflit voilà quatre jours en déclarant la guerre à l'Allemagne. Quant à lui, l'Empire allemand a déjà déclaré la guerre à la France et à la Russie et envahi le Luxembourg et la Belgique, dans le dessein évident d'attaquer la France par le nord. Comme vous le voyez, messieurs, nous vivrons bientôt une ère de changement. Ce que nous connaissons aujourd'hui pourrait à jamais disparaître. Mais une chose est sûre, nous serons assurément sollicités.

Un lourd silence s'installa dans la pièce, donnant à chacun le temps de bien réfléchir à ce que sa vie risquait de devenir dans les prochains mois. C'est le premier agent de renseignements de Mercenarius, Ardal O'Malley, qui brisa le malaise grandissant.

— Je crains que nous ne puissions rien contre la folie des hommes, dit-il tristement, mais qu'en est-il du volumen, monsieur? Vous étiez sur le point de nous confier quelque chose à son sujet.

— Absolument mon ami, opina Robinson. Comme je le disais, j'ai récupéré et étudié le volumen mais, comme je trouvais la traduction plutôt boiteuse et incertaine, j'ai décidé de la confier à un de mes amis affecté au département de l'ancienne Égypte et du Soudan du British Museum. J'ai pleinement confiance en cette personne et je n'ai pas hésité une seconde à lui abandonner les vélins. Je n'ai pas été déçu du résultat de son étude puisque celle-ci est venue contredire en maints endroits la traduction auparavant entreprise. Il fallait que ce document revête une quelconque importance puisque des gens étaient prêts à tuer pour se l'approprier.

Ulisse Maturi fit circuler la bouteille de sherry pour que chacun puisse se resservir. Pendant ce temps, le commandeur déposa devant lui les notes du traducteur du grand musée londonien.

— Il ne s'agit pas seulement de réaliser une traduction quand on

s'attaque à la compréhension d'un document aussi ancien, expliqua Robinson, mais il faut aussi en comprendre les symboles. Car les anciens aimaient codifier leurs écrits et les représenter en images ou en paraboles. Ainsi, il est nécessaire de rechercher quelle est la vérité illustrée par l'exemple ou la parabole et dans quelles circonstances cette vérité fut donnée.

— C'est un peu comme la Bible, supposa Maturi.

— Exactement. Il s'agit donc de prendre en considération les faits principaux et de laisser de côté tout ce qui peut paraître ajouté pour orner le récit.

— Mais alors, intervint Black, qu'avez-vous pu tirer de ces écrits qui pourrait tant intéresser nos copains allemands ou encore les *Moon Beasts*?

— Il apparaîtrait très clair et très compréhensible que quiconque veuille mettre la main sur la connaissance que révèlent ces écritures…

— Nous vous écoutons, monsieur, insista Maturi, pendu aux lèvres du commandeur.

— Le volumen explique les origines de l'humanité, fit Robinson, rien de moins! Des origines qui se révèlent bien différentes de ce que la religion nous a proposé jusqu'à aujourd'hui.

Maturi se tordit sur sa chaise. Puisqu'il était italien et croyant, pareille tournure n'était pas sans le rebuter au passage. Toutefois ouvert d'esprit, il refoula son envie de commenter et se contenta d'écouter.

— Je vous ferai grâce de tous les détails que comporte le volumen, les prévint Robinson, mais délivré de toute sa symbolique, le récit nous apparaît comme le legs d'Adam; son histoire, son rapport avec la race humaine. On peut d'ailleurs facilement le relier à ce qui en est dit dans la Genèse et faire un certain rapprochement. Par exemple, Adam et Ève étaient les députés de Dieu sur la terre. Dans le volumen, ils sont ici pour aider les hommes. Ils ont été chassés du jardin d'Éden pour avoir violé l'arbre de la connaissance. Ils ont été abandonnés par « les Autres » pour avoir fait goûter aux hommes le fruit de leur connaissance. Ils ont conservé le fruit de l'arbre de la connaissance, car c'est ce qui allait permettre aux hommes de poursuivre leur évolution, de vivre aussi vieux que « nous », dit le texte. N'est-ce pas intéressant?

— Sûrement, avoua Scott, surtout en ce qui concerne l'identité des « Autres », ou de ce « nous ». Qui croyez-vous que cela puisse être?

— Bien malin celui qui saurait le dire. Néanmoins, nous avons une idée de l'endroit où reposerait Adam, tout comme la précieuse culture de ce que l'on pourrait nommer « l'arbre de la connaissance ».

— Mais c'est du délire, prétendit Black, vous croyez vraiment à toute cette histoire?

— Je répète que certaines personnes étaient prêtes à tuer pour y croire. Peut-être devrions-nous alors y attacher de l'importance et pousser plus avant nos recherches. N'oubliez pas que, très bientôt, le monde sera en guerre. Et s'il nous est possible de réduire l'impact que pourrait avoir cette guerre, alors nous devons prendre tous les moyens qui s'imposent. Et cela inclut l'assurance que personne ne découvre jamais les fruits de l'arbre de la connaissance.

— Sauf votre respect, monsieur, c'est vraiment n'importe quoi…

William avait lancé cette phrase sans oser regarder le commandeur. Il continuait de fixer le verre de sherry qui roulait entre ses doigts.

— Il ne faut rien négliger, répliqua Robinson sur un ton de reproche, et ne rien laisser au hasard. Bien des ordres de chevalerie se sont livrés à des quêtes impossibles comme celle du Graal. Retrouver la tombe d'Adam sera notre quête à nous. Peu importe la véracité ou l'importance de la découverte, nous devrons la faire avant qui que ce soit.

Black continuait de secouer la tête, incrédule. Il aurait de beaucoup préféré se trouver dans les bras d'Imogen ou entre les jambes de Mata Hari.

La voix du commandeur le ramena vite sur terre.

— Et j'avais justement pensé à toi, William…

Il se tourna lentement vers Robinson et le transperça du regard. L'autre parut troublé au point de se reculer dans son siège. Il fit l'effort de reprendre son sang-froid et pointa un index accusateur vers Black, comme pour conjurer un mauvais sort.

— Oui, toi, dit-il encore. Et tu agiras seul afin de ne pas te faire repérer. Ash te transportera par la voie des airs le plus loin possible.

— Le plus loin possible? demanda William.

— Aussi loin qu'il lui sera possible de le faire.

— Mais bon sang, où donc songez-vous à m'envoyer?

— Le texte parle d'une « chevauchée aux confins du Rohas ». Et Roha est l'ancien nom d'une ville située dans l'une des provinces les plus reculées de l'Éthiopie. Une ville aujourd'hui appelée Lalibela, en l'honneur du roi du

même nom qui y est né.

Black était sidéré. Le commandeur voulait l'expédier en Afrique! Il songea à son père, capturé et torturé là-bas par les Zoulous qui l'avaient rendu fou. Mais l'Éthiopie ne se trouvait pas au pays des Zoulous. Il s'agissait d'un royaume indépendant qui n'avait pas été touché par le partage de l'Afrique14.

— Les pays entourant l'Éthiopie sont presque tous sous protectorat britannique, plaida Robinson, tu pourras obtenir de l'aide des autorités là-bas. Tu n'as pas à t'en faire.

— Je n'ai pas à m'en faire?

Scott réfréna un sourire. Il n'aurait pourtant pas souhaité être à la place de Black.

— Nous organiserons bien ton voyage et te fournirons tout le nécessaire, essaya de le rassurer Robinson. Ce que tu auras à faire est d'une importance capitale. Tu es le seul à t'être frotté de près à l'un des *Moon Beasts* et puis, d'entre nous, tu es sûrement le plus apte à les reconnaître ou à les voir venir. Je sais que depuis longtemps, et secrètement, tu cultives ta force, et je ne parle pas ici de ton physique. J'avais reconnu en toi tout ce qui fait ta différence à la minute même où je t'ai vu. Et tu n'as pas à être gêné de ce que tu es, car moi j'en suis fier. Va là-bas, William, et s'il y a quelque vérité derrière les écritures du volumen, tu pourras les découvrir. La plus prodigieuse course aux armements de l'histoire de l'homme vient d'être lancée avec le déclenchement de la Grande Guerre. La découverte de l'arbre de la connaissance pourrait bien faire partie de cette course, et nous devons absolument la gagner! Si ce miracle promis à l'homme existe, il ne faut pas qu'il tombe entre de mauvaises mains.

Black serrait les dents pour ne rien dire, les traits sévères et les paupières mi-closes. Robinson l'observa un moment et remarqua les rides sur son front et de chaque côté de sa bouche qui s'étaient creusées. Le jeune homme qu'il avait ramené de l'Université d'Oxford était bien loin.

— J'aurai besoin d'un peu de temps pour étudier le terrain et la traduction du volumen, dit William à voix basse et sans regarder personne. J'aurai aussi besoin d'un peu d'équipement, il faudra débloquer du budget, commandeur…

— Accordé.

Robinson souhaita dissiper le malaise. Personne ne pipait mot et

l'atmosphère devenait lourde. Il étira le bras et tira le cordon qui sonnait la cloche dans la cuisine. Il ne fallut que quelques secondes à Imogen pour ouvrir les deux portes coulissantes.

Black leva les yeux vers elle. Il eut la certitude que la jeune femme avait écouté aux portes.

26

Manoir Druidstone, comté de Kent, Grande-Bretagne.
Le vendredi 14 août 1914.

La Grande-Bretagne avait déclaré la guerre au royaume d'Autriche-Hongrie la veille. Plus le temps passerait, et plus l'Empire britannique allait s'enfoncer dans un conflit meurtrier qui le conduirait à s'opposer à l'Empire ottoman, au royaume de Bulgarie et à d'autres pays alliés aux empires centraux.

William avait hâté ses préparatifs en vue de son départ pour le cas où l'espace aérien deviendrait aussi fermé qu'une frontière. Les avions de reconnaissance étaient une réalité et il ne faudrait plus beaucoup de temps pour qu'ils se transforment en avions de combat. Ash lui avait d'ailleurs raconté que les premières escarmouches avaient déjà eu lieu dans le ciel, les pilotes s'échangeant des briques, des grenades et même des cordes destinées à s'emmêler dans les hélices. Des appareils équipés de mitrailleuses étaient présentement testés et n'allaient pas tarder à s'envoler pour mener la guerre à des sommets encore jamais atteints.

La soirée était avancée et William était presque prêt à boucler sa valise. Le départ était prévu dimanche matin et il souhaitait être prêt d'avance dans le but de se reposer avant de se lancer dans l'aventure. Il se sentait bien mais avait tout de même opté pour une toute petite quantité d'opium qui l'aiderait à bien dormir. Après un long bain chaud, il se rasa de près et s'installa avec un livre au creux de son lit. Il se sentait extrêmement calme mais n'avait pas sommeil. Le contrôle qu'il s'imposait sur la consommation des opiacés n'était

pas toujours facile. Mais en tant que docteur en médecine, il était à même de connaître les conséquences qu'un abus de drogues pouvait entraîner. Imogen, qui l'avait déjà surpris à consommer, avait été déçue de cette découverte. Black avait sèchement rétorqué qu'il ne se mêlait pas de ce qu'elle faisait dans sa cuisine. Ce à quoi elle avait simplement répondu qu'il était stupide. Jamais plus il n'avait été question de cela entre eux par la suite.

Jamais William n'avait fait le moindre aveu sur le métier qu'il exerçait. Il partait, puis il rentrait, et c'était tout ce qu'Imogen avait besoin de savoir. Elle n'était pas sotte, elle travaillait pour une organisation clandestine de sécurité antiterroriste. Mais était-ce bien ça? Les activités de Mercenarius dépassaient largement le cadre de l'organisation de sécurité. La conscience de Victor Robinson était très large et pouvait s'élargir encore plus selon la somme d'argent proposée.

Black posa sur la table de chevet le bouquin d'Arthur Waite qu'il avait presque terminé. Alors que certains jours l'envie de se tirer une balle dans la tête avec son Colt pouvait devenir obsédante, il arrivait en d'autres temps à être presque optimiste. Mais que lui réservait donc la vie? À trente-trois ans, il n'avait rien sinon ce bagage d'exécuteur et d'espion caché. Il songea à Mata Hari, cette femme à la fois aguichante et distante qui lui ressemblait trop, et se demanda ce qui pouvait bien pousser certaines personnes à adopter ce genre de vie. Quelle était donc l'issue pour pareille existence? Probablement une mort brusque, brutale, prématurée. Mais tout le monde doit mourir un jour, et ce constat parvint à lui suffire pour l'instant. Il devait se concentrer sur sa mission et faire abstraction de tout ce qui pouvait graviter autour pour le faire dévier de son but.

On cogna à la porte. Doucement. Black sut aussitôt qu'il s'agissait d'Imogen.

— Entre, dit-il après avoir ouvert la porte.

La jeune femme s'exécuta et vint s'asseoir sur le bord du lit.

— Je ne voulais pas que tu partes en étant fâché contre moi, dit-elle.

— Qu'est-ce qui te fait croire que je suis fâché?

— Ton attitude défensive, cassante, arrogante…

— Mais je ne reconnais là que mon allure de tous les jours. Si tu avais qualifié mon attitude de nette, noble et respectueuse, alors là je me serais inquiété…

Imogen sourit. Elle aimait bien cet humour noir qui le caractérisait. Elle

se sentit quelque peu rassurée.

— Tu lis encore ce genre de bouquin? le questionna-t-elle en désignant du menton le livre posé sur la table de chevet.

— J'essaie de comprendre ce qui m'anime…

— Tu caches tout, William, tu n'es que secret, mystère et obscurité.

— Si je m'attendais à ce que tu viennes ici ce soir pour me faire autant de compliments!

— Tu sais que je t'aime bien, William, avoua-t-elle à voix contenue. Mais comment voudrais-tu qu'une relation soit possible entre nous?

— C'est à moi que tu poses cette question?

— À quoi cela me servirait de coucher avec toi pour avoir ensuite le cœur brisé parce que tu pars au loin? Ou bien de m'interroger sur tout ce que tu caches et dont tu refuses de parler? Tu vis pour le moment présent et tu ne penses qu'à toi. Quelle place aurais-je là-dedans? Je ne peux penser seulement qu'au plaisir, je suis plus sensible, plus émotive que toi. Je suis tourmentée.

— Sois rassurée, nous sommes deux alors…

Le silence s'installa, embarrassant.

— Imogen, dit-il enfin, tu sais combien je tiens à toi. Tu es mon amie, mais je ne peux nier le fait que je suis attiré par toi. Tu es si belle, si douce, si prévoyante. Qui donc pourrait réussir à ne pas t'aimer? Pourquoi donc avoir choisi cette vie de recluse dans ce manoir?

— Nous en avons déjà parlé, Will, nous traînons le souvenir et l'héritage de ce que nous a laissé notre enfance troublée. Le manoir est pour moi un refuge, tout comme il l'est pour toi aussi.

Imogen glissa sa main sur la joue de William jusqu'à ce qu'elle disparaisse sous ses longs cheveux noirs. Elle l'attira et l'embrassa tendrement. L'autre se laissa faire, sans offrir la moindre résistance, sans montrer d'envie ou d'impatience.

— Tâche de revenir en un seul morceau, l'avisa-t-elle avant de se lever et de se diriger vers la porte.

Black se leva à son tour mais demeura près de son lit.

— Je sais que tu caches en toi une force et que tu cherches dans ces livres d'occultisme le pourquoi de cet état. Cherche d'abord au fond de toi, Will. Tu y trouveras plus de réponses que dans ces bouquins sinueux.

Elle referma doucement derrière elle sans faire le moindre bruit.

William écarta les bras dans un soupir.

27

Manston, comté de Kent, Grande-Bretagne.
Le dimanche 16 août 1914.

Depuis les premiers jours du mois d'août, le déclenchement du grand conflit avait eu une conséquence tragique dont on ne parlait pourtant que très peu : la fermeture des frontières. Ainsi, des milliers de civils, étudiants, voyageurs, travailleurs immigrés ou correspondants de presse, s'étaient vus piégés sur un territoire parfois devenu hostile. Les hommes étaient alors enfermés plutôt qu'expulsés, de crainte qu'ils n'augmentent les effectifs militaires adverses.

Black se sentait doublement investi, puisque Robinson était parvenu à faire instituer Mercenarius en tant qu'organisation gouvernementale mobilisée. Tout cela s'était fait de manière adroite et subreptice, faisant néanmoins des membres de la petite organisation, des hommes mobilisés pour la guerre. Il ne pouvait s'empêcher de songer à ce roman de Walter Wood qui imaginait les nombreux immigrés allemands à Londres comme autant d'espions potentiels pouvant guider une invasion.

Pour l'instant, le moyen le plus sûr et le plus rapide de circuler d'un pays à l'autre demeurait l'avion. Mais cela n'allait pas durer, Donald Ash, le pilote, le leur avait assuré. Les puissances en guerre n'allaient pas tarder à lancer dans le ciel des escadres d'avions militaires qui surveilleraient tout aussi bien les frontières au sol que l'espace aérien.

Une courte piste avait été aménagée au bord des falaises de Manston, à quelques milles au nord-est de Canterbury. Quelques avions s'y alignaient,

utilisant la route de gravier pour s'élancer au-dessus de la mer du Nord, du haut des escarpements abrupts.

Maturi stationna sa voiture sport de marque AC, tout près de l'avion de Donald Ash. Ce dernier, qui s'affairait aux dernières vérifications avant le décollage, leur fit un signe de la main. Puis il se replongea dans l'inspection du moteur. L'appareil avait visiblement été modifié et de nombreuses améliorations avaient été apportées au fil des ans, à mesure que les nouvelles découvertes en aéronautique voyaient le jour.

Après avoir défait les sangles qui retenaient le sac de voyage de William sur le support arrière, Maturi le lui lança.

— Tout est prêt pour le décollage, lança Ash.

— Tu retournes directement au manoir? demanda Black à l'endroit d'Ulisse qui caressait de la main les flancs de son bolide.

— Non, je vais passer la journée chez des amis à Canterbury, dit-il, je rentrerai plus tard en soirée. Allez, va, et sois prudent.

— Je ferai de mon mieux…

— Au moins pourras-tu avoir l'esprit tranquille là-bas. L'Éthiopie est un royaume indépendant et neutre. Tu ne seras pas ennuyé par la guerre.

— De toute façon, qui se soucierait de ce pays perdu, argua Black.

— À ce qu'il paraît, les gens sont très accueillants, risqua Maturi, surtout les femmes.

— Ouais, je te dirai à mon retour.

— Les pays voisins sont tous sous protectorat britannique, tu pourras avoir de l'aide dans les postes militaires et un accès aux communications. Nous attendrons de tes nouvelles.

William acquiesça de la tête. Ils se serrèrent la main sans rien ajouter.

— J'ai maintenant un démarreur électrique, s'écria Ash à la manière d'un gamin. Plus besoin de lancer le moteur par l'hélice!

— C'est très excitant, répliqua Black en poussant son sac dans le fond de l'habitacle.

Il enfila le casque de cuir puis les lunettes d'aviateur. Machinalement, il tâta son veston afin de sentir la forme du Colt dans son holster. Il sursauta lorsque Ash lança le moteur qui s'emballa au quart de tour. Le Blériot s'ébranla et William fit un dernier signe à Maturi appuyé contre sa AC.

Ash amena son appareil en bout de piste puis lui fit faire demi-tour. Il mit les gaz à fond et l'engin s'élança comme une catapulte. Surpris par la

poussée, William demeura craintif un moment et se cala au fond de son siège. Le Blériot passa devant Maturi à fond de train en soulevant des nuages de poussière et en fonçant droit vers la falaise. Droit devant eux, Black ne voyait que la mer bleue et immense. Il serra les dents et les poignées métalliques de chaque côté de lui. L'avion quitta le sol juste avant la fin de la piste et s'éleva au-dessus de la mer, enfonçant William au creux de son siège. Ash poussa encore un peu plus le moteur pour leur faire prendre de l'altitude. À l'est, le soleil qui s'était arraché depuis peu à l'horizon irradiait de tous ses feux pour colorer le monde d'une lumière chaude et dorée. Mais la pensée seule de la guerre vint ternir cette image rassurante.

Ash avait choisi la route la plus courte. Surchargé d'essence avec des réservoirs de large capacité, le Blériot devait pouvoir se rendre jusqu'à Gênes dans la grande baie italienne. La France étant un pays allié, et la Suisse et l'Italie des pays pour l'instant neutres, cette route demeurait la plus sûre pour rejoindre la Méditerranée et ensuite le continent africain. Puisque l'Égypte et le Soudan étaient des protectorats britanniques, le survol de leur espace aérien ne poserait pas le moindre problème. Il ne resterait qu'à passer la frontière éthiopienne par voie de terre à partir du Soudan.

Ils venaient de franchir les frontières françaises et survolaient la Suisse. Le temps était clair et le soleil maintenant haut dans le ciel continuait de briller. Le haut pare-brise gardait à l'abri du vent et le bruit du moteur était constant et régulier. William eut envie de se laisser aller à dormir un peu avant d'arriver à Gênes.

Il s'apprêtait tout juste à fermer les yeux lorsqu'une ombre les recouvrit jusqu'à les priver des rayons du soleil. Le bruit du moteur sembla s'amplifier et des turbulences s'emparèrent graduellement du Blériot pour le faire vibrer de manière insistante.

Ash leva la tête et un frisson parcourut l'échine de Black. Un grand avion, pareil à une immense colombe noire, passait juste au-dessus d'eux. Sous ses ailes déployées qui adoptaient véritablement la forme d'un oiseau, les croix pattées noires de l'Empire allemand ne laissaient aucun doute quant à leur provenance. L'appareil vint se placer devant le Blériot alors que deux

autres se plaçaient de chaque côté. William se retourna pour en voir un autre arriver par l'arrière. Ils étaient encerclés, sans la moindre possibilité de fuir. De chaque côté, des mitrailleuses montées sur une petite tour pivotante étaient pointées dans leur direction. Le grand conflit prenait une tout autre dimension.

— Ce sont des Rumpler Taube allemands! s'écria Ash.

— Et ils sont armés!

— Si je tente de fuir, ils vont nous canarder et nous nous écraserons.

— Oui, j'avais compris…

L'un des hommes tenant une mitrailleuse leur fit signe de les suivre sans opposition. Ash n'eut d'autre choix que de se plier à la demande.

— Pourquoi viennent-ils nous intercepter au-dessus de la Suisse? s'insurgea William.

— La Suisse est neutre dans le conflit et elle ne possède pas d'avions militaires. Ils ont tout le loisir de violer son espace aérien!

— Qu'est-ce qu'ils nous veulent, nom de Dieu! On ne survolait pas l'Allemagne!

— Je sais bien! Mais essaie donc de leur expliquer!

— C'est ce que je ferai aussitôt que j'en aurai la chance, beugla Black en colère.

L'avion de tête vira lentement sur sa gauche et celui de droite se rapprocha en faisant signe à Ash de tourner. Il vira sur son aile jusqu'à ce que leur petit escadron se retrouve direction plein nord. De chaque côté, les grosses mitrailleuses se faisaient toujours aussi menaçantes. Black fulminait. Il se souleva encore au-dessus du pare-brise en direction de Donald Ash.

— Tu as une idée de l'endroit où ils veulent nous emmener? cria-t-il.

Le pilote se tourna vers son compagnon.

— J'en ai bien peur.

Black ne prononça pas un mot, mais son visage parla de lui-même. Ash lui confirma ses craintes.

— Ils nous entraînent vers l'Allemagne!

Donald Ash suivait l'avion de tête allemand qui descendait lentement en

direction d'une piste d'atterrissage s'étirant le long d'un impressionnant complexe en bordure d'une grande ville. Ash n'avait pas la moindre idée de l'endroit où ils se trouvaient mais paraissait visiblement soulagé de pouvoir atterrir, car les réserves de carburant s'épuisaient dangereusement.

Les Rumpler Taube qui jusque-là les avaient escortés à la gauche et à la droite longèrent la piste à basse altitude et les dépassèrent lentement. Les grands avions semblaient aussi agiles que l'oiseau dont ils avaient l'apparence.

Ash toucha le sol de la piste bétonnée et suivit l'avion de tête qui roula vers un grand hangar. Des véhicules automobiles vinrent les escorter et ils s'engouffrèrent directement à travers une large porte pour se retrouver à l'intérieur. Ash coupa les gaz et le moteur Gnome s'arrêta. Des soldats s'approchèrent pour poser des bloqueurs de roues alors que d'autres les tenaient en joue. Bien qu'il s'efforça de ne rien laisser paraître, Black était furieux et au bord de la panique. Ash lorgnait du côté de la porte du gigantesque hangar que l'on s'activait déjà à refermer. Il n'y avait aucune issue et tout un groupe de soldats les surveillait.

Certains s'écartèrent pour laisser le passage à un officier qui s'avança les mains derrière le dos.

— Soyez les bienvenus à la base de Coblence, dit-il d'une voix forte. La ville est située à la confluence du Rhin et de la Moselle, au cœur même de l'Empire allemand. Cette base est le centre de plusieurs activités de recherche et de développement technologiques. Si vous voulez bien vous donner la peine de descendre de votre appareil, nous serons plus à même de discuter.

L'officier les invita d'un geste de la main. Ash supplia Black du regard, mais que pouvaient-ils faire devant autant de soldats? Mieux valait d'abord descendre et voir par la suite. Ils descendirent lentement du Blériot et, aussitôt qu'ils eurent mis pied à terre, des hommes fouillèrent les cabines et en extirpèrent leurs sacs de voyage.

— Auriez-vous l'obligeance de lever les mains, s'il vous plaît, leur demanda encore l'officier dans un anglais juste mais à l'accent marqué.

Les soldats les fouillèrent et, à regret, Black se vit retirer son Colt 1900.

— Mais je suis vraiment impardonnable! s'excusa l'officier en joignant les talons. Je ne me suis même pas présenté. Je me nomme Walter Nicolai et je suis responsable de la section « services secrets, espionnage et contre-

espionnage » pour l'Empire d'Allemagne.

L'homme inclina poliment la tête et fouilla le regard de ses deux prisonniers, en attendant un quelconque commentaire.

— Va te faire foutre, espèce de marcheur au pas, grogna Black en le foudroyant de son regard noir. De quel droit nous avez-vous interceptés de la sorte en plein ciel?

— Nous sommes en guerre, monsieur, lui répondit Nicolai, et nous avons tous les droits.

— Mais nous ne volions pas au-dessus de l'Allemagne! répliqua William qui contenait difficilement sa colère. Nous étions dans une zone neutre, celle de la Suisse.

— Il nous était impossible à ce moment de connaître vos véritables intentions et vous comprendrez qu'il nous fallait intervenir rapidement.

— Je ne crois pas un mot de ce que vous dites, *Herr* machin, le provoqua Black en s'avançant vers lui. Pourquoi vous ne me dites pas exactement de quoi il en retourne?

D'un mouvement de la tête à peine perceptible, Walter Nicolai donna l'ordre de stopper le prisonnier. Une détonation sourde s'ensuivit et une fléchette rouge se planta dans la cuisse de Black. La brûlure lui arracha un cri et il mit un moment avant d'arracher le projectile. Il le considéra quelques secondes qui lui semblèrent comme une éternité.

— Mais qu'est-ce qui… qu'est-ce que c'est… articula-t-il avec difficulté.

— Ceci, *Herr* Black, dit Nicolai en s'approchant et en lui enlevant le projectile des mains, est une fléchette-seringue hypodermique. Il s'agit d'une toute récente innovation dont nous sommes particulièrement fiers. Le fusil utilise les gaz d'une charge à poudre pour propulser la fléchette-seringue qui contient un liquide sous pression. À l'impact, une petite capsule de cire qui bouche le trou de l'aiguille se rompt et libère la drogue. Soyez sans crainte, *Herr* Black, vous ne mourrez pas. Vous serez seulement sous anesthésie.

— Comment savez-vous mon nom…

William s'effondra sur le sol. Sa vision était trouble, mais il eut tout juste le temps, avant de perdre connaissance, de voir venir entre les soldats deux hommes imposants vêtus de noir et de longs manteaux rouge sombre. Son regard s'arrêta sur celui de droite.

— Aaron…

Incapable de lutter, William roula sur le dos sous le regard horrifié de

Donald Ash.

Puis il sombra dans le néant.

Il était tout juste passé minuit et Victor Robinson s'apprêtait à regagner sa chambre lorsqu'un bruit attira son attention à la hauteur de la fenêtre du salon. Il rangea sur un rayon le livre qu'il avait à la main et marcha vers le châssis à croisée pour jeter un coup d'œil dans la cour. Il colla sa main à la vitre et il remarqua que la lune, dans son dernier quartier, éclairait tout de même assez pour qu'on puisse y voir.

Trois silhouettes traversèrent la cour au pas de course dans un silence absolu.

Robinson sentit le sang se glacer dans ses artères, et fit volte-face pour donner l'alerte. Mais il retint aussitôt son geste. Comblant presque l'encadrement de la porte du salon, un inconnu se tenait là, vêtu d'un long manteau rouge sombre, presque noir.

— Vous comptiez vous rendre quelque part, commandeur? lui demanda l'inconnu derrière qui un commando armé était en train de se masser.

Robinson s'empara de sa canne et tira violemment sur le pommeau pour mettre une lame au clair.

— Une canne-épée, voilà qui est astucieux, affirma l'inconnu, mais cela vous sera bien insuffisant si vous espérez vous mesurer à moi.

Robinson réfléchissait à toute vitesse. Le manoir était vide. William était parti le matin même et Ulisse n'était toujours pas rentré. La veille, Scott était parti pour Londres avec O'Malley et il ne rentrerait que dans quelques jours. Il ne restait qu'Imogen, endormie ou tapie quelque part. Reculant jusqu'à la cheminée, le commandeur pointa sa lame en direction de l'étranger et se mit en garde. Il savait fort bien à qui il avait affaire, mais il ne pouvait s'empêcher d'être impressionné et de ressentir une crainte confuse devant cet agent qui appartenait sans l'ombre d'un doute au clan des *Moon Beasts*. C'était la toute première fois qu'il se trouvait face à l'un d'eux et la description qu'il en avait déjà reçue était pour le moins assez exacte. Rien dans ce qui se dégageait de cet homme ne pouvait laisser entrevoir la moindre empathie ou le moindre signe de pitié. Et cette impression était si

forte, si prédominante, qu'elle en était terrifiante. Il lui fallait gagner du temps.

— Et que pourrais-je faire d'autre, monsieur…?

— Zla-Fen Rirko. C'est ainsi que je me nomme.

— Cela me semble un nom plutôt bulgare…

— Plutôt bizarre. C'est un nom que je n'utilise jamais. On me connaît sous le pseudonyme de Fenrir. Alors je vous en prie, faites donc.

— Si cela vous sied…

— Vous vous demandez sûrement, cher commandeur, ce qui justifie mon intrusion dans votre manoir.

— J'avoue que cela m'a effleuré l'esprit, en effet.

— Je vous assure que je ne serai pas long, prévint Fenrir, je ne fais que passer, dans le but de récupérer ce volumen très ancien que vous conservez depuis un certain temps.

Robinson se mordit la langue. Depuis qu'il avait obtenu la traduction des rouleaux par le British Museum, il avait omis de rapporter celle-ci avec les originaux à la banque de Canterbury. William s'était en allé avec quelques notes et le reste se trouvait toujours au manoir dans son propre coffre-fort.

— Je vois bien ce que vous voulez dire, fit Robinson en forgeant son mensonge. Or je n'ai plus les documents depuis un bon bout de temps.

— Aïe, fit Fenrir, voilà qui est ennuyeux. Je vais devoir vous extirper la vérité. J'aurais préféré une entente plus mutuelle…

— Vous me voyez bien marri de vous décevoir, monsieur Fenrir. Mais après tout, à quoi vous serviraient bien ces vieux rouleaux?

Fenrir retira lentement son manteau et le tendit à l'un des soldats derrière lui. Il pénétra plus avant dans le salon et tira sa dague de son fourreau. Il la tint devant lui, la lame pointée vers le haut. Puis il actionna un mécanisme à ressort, et deux bandes latérales à la lame se déployèrent, offrant ainsi une configuration en V, qui permettrait de mieux parer une lame longue comme celle que Robinson pointait vers lui. Les yeux du commandeur s'agrandirent face à l'instrument de combat.

— Une main-gauche trident, commenta-t-il, surpris.

— Seizième siècle, précisa Fenrir.

Robinson se jeta sur l'intrus en tentant à la fois une attaque mutilante et un effet de surprise. Fenrir évita le coup de tranche et passa de l'autre côté de Robinson. Les soldats firent mine d'entrer dans le salon, mais il leur en

interdit l'accès.

— Non! Sortez! Il est à moi!

Le combat reprit de plus belle, violent et rapproché. La lame du commandeur glissait dans la main-gauche trident que l'autre maniait avec habileté. Fenrir tentait parfois de tordre la lame pour la faire sauter des mains de Robinson tout en jouant de prudence pour éviter d'être blessé. Les deux hommes se frappaient tant à coups de pieds que du plat de la main. Leur maîtrise du combat corps à corps était évidente, et le sourire de Fenrir révélait à quel point il prenait plaisir à se mesurer à un homme d'expérience. Il amena le commandeur jusque devant la porte et le poussa par une feinte habile à l'extérieur. Les soldats faisaient corps autour d'eux et suivaient leur combat.

— Tout comme votre souffle, commandeur, ma patience s'étiole, prévint Fenrir.

Après avoir évité un nouveau balayage de la lame de son adversaire, il fut sur lui en une seconde et le frappa au visage d'un violent coup d'avant-bras. Robinson vola dans le hall et glissa au sol, sonné. Ramassant sa lame au passage, il se rendit au bout du hall en titubant et s'engouffra dans le corridor qui conduisait au gymnase.

— Il n'y a pas d'issue à ce passage, monsieur, fit l'un des hommes de Fenrir.

— Bien. Mais… Je sens la présence d'une autre personne dans le manoir. Robinson n'est peut-être pas complètement seul. Cherchez partout, et à l'étage.

Alors que les hommes se séparaient pour fouiller le manoir, Fenrir emprunta le passage vers le gymnase. Une seule lumière éclairait la pièce et il fonça dans les portes, pareil au vent qui souffle au pied des falaises de Gibraltar.

Robinson lui sauta dessus avec un câble d'exercice qu'il lui entoura le cou pour tenter de le tirer brutalement. Fenrir fut déséquilibré et tomba à la renverse. Robinson le traîna sur le plancher en reculant, tirant par à-coups pour essayer de lui rompre les vertèbres, sans succès. À force de se démener, Fenrir se démêla et roula plus loin. Robinson revint à la charge en le fouettant avec le câble de toutes ses forces. Fou de rage, Fenrir parvint à frapper du pied le genou du commandeur qui s'écroula dans un cri. Sans attendre, il se releva et le frappa de plusieurs coups de pied qui laissèrent

Robinson geignant à ses pieds.

Fenrir se frotta le cou du bout des doigts. Sa peau était rougie et éraflée à cause du câble. Il jeta un coup d'œil à Robinson puis s'empara d'un haltère de vingt-cinq livres avec l'intention de lui faire exploser le crâne. Il inspira profondément pour retrouver sa contenance, laissa tomber l'haltère puis agrippa l'homme par les cheveux. Il lui releva brutalement la tête pour qu'il rencontre son regard. Le commandeur se sentit défaillir.

— Écoutez-moi bien, Robinson, vociféra l'intrus, j'en ai assez de ce petit jeu, vous m'entendez? Vous allez tout de suite me donner ce que je veux ou je vous tuerai et je vous brûlerai dans votre manoir jusqu'à ce qu'il n'en reste que quatre murs de pierres!

— Je n'ai pas ce que vous cherchez…

— Vous mentez! Vous mentez et vous le savez très bien!

Fenrir laissa tomber Robinson puis rejeta en arrière ses longs cheveux. Il était furieux.

Deux coups de feu retentirent à l'étage. Fenrir courut vers le hall et il arriva tout juste pour voir l'un des soldats dégringoler les escaliers. Imogen apparut sur la mezzanine avec un calibre 12 à canons juxtaposés et tira ses deux coups, ratant de peu Fenrir qui s'était jeté au sol. Les soldats la rejoignirent avant qu'elle n'ait eu le temps de recharger et la maîtrisèrent.

— Amenez-moi cette garce! leur ordonna Fenrir.

Ils lui firent descendre l'escalier puis Fenrir se saisit de la jeune femme et la traîna par les cheveux jusqu'à Robinson, maintenu en joue par deux hommes. Après avoir récupéré sa main-gauche et refermé les lames, il l'enfonça d'un coup à travers la cuisse d'Imogen qui hurla de douleur. La jeune femme s'effondra, secouée de spasmes, incapable de s'arrêter de crier. Fenrir la tenait toujours par les cheveux.

— Arrêtez! Ne faites pas ça! le supplia Robinson.

Il saisit la poignée de la dague de son autre main et la retira brutalement. Imogen s'évanouit pendant quelques secondes avant de reprendre connaissance, secouée par Fenrir. Ce dernier appuya la pointe de la dague contre le cou d'Imogen.

— Maintenant Robinson, espèce de salaud, vous allez me donner le volumen, ou je jure que je découperai cette salope en morceaux devant vous!

— Laissez-la tranquille, je vous donnerai ce que vous voulez, lui accorda le commandeur, mais laissez-la, je vous en prie…

Les hommes escortèrent Victor Robinson jusqu'à l'étage, où se trouvaient sa chambre et le coffre-fort caché dans le mur derrière un tableau. Fenrir traîna Imogen jusque-là. La jeune femme perdait son sang qui se répandait en une longue traînée derrière elle. Il appliqua de nouveau la pointe de la dague sur la jugulaire de la Galloise.

— Ouvrez le coffre, Robinson! Tout de suite!

Le commandeur s'exécuta, sa main tremblant sur le cadran en composant le code secret. La porte s'ouvrit puis il brandit le porte-document contenant le volumen et sa traduction. L'un des hommes s'en empara et aussitôt Fenrir transperça le cou d'Imogen d'un coup de dague. Il la laissa s'effondrer alors que le sang giclait, toujours pompé par son cœur mourant.

— Non! cria Robinson. Pourquoi…

Fenrir le frappa à la figure et l'autre s'écroula. Il lui saisit le visage de sa main droite et l'approcha du sien.

— N'oublie jamais ce visage, dit-il au commandeur, c'est le dernier que tu verras.

— Si ce n'est moi, c'est quelqu'un d'autre qui te retrouvera…

— Amenez-les en bas, dit-il à ses hommes.

Dans le hall, l'un d'eux déposa le manteau sur les épaules de Fenrir et lui remit le porte-document.

Lorsqu'ils quittèrent le manoir un peu plus tard, l'aile sud était en flammes.

Et sur la route de Canterbury, Ulisse Maturi était sur le chemin du retour.

Alertés par les lueurs illuminant le ciel au-dessus de la forêt, les villageois avaient convergé vers *Druidstone*. L'aile sud de l'antique bâtiment était en flammes et, grâce à leur intervention rapide, ainsi qu'aux murs de pierres séparant la structure, le feu fut circonscrit à cette partie du manoir.

Victor Robinson avait été tiré des lieux et reposait non loin des grilles d'entrée, enfouissant son visage dans un linge humide pour cacher ses larmes. C'est là que l'avait trouvé Ulisse Maturi à son retour. L'Italien, visiblement défait, avait marché lentement vers l'entrée d'où s'échappait

encore un peu de fumée par la porte ouverte. Il refusait toujours de croire ce que le commandeur lui avait chuchoté à l'oreille entre deux sanglots.

Au loin, les cloches des camions-pompes de la caserne des pompiers qui se trouvait sur la route de Canterbury se faisaient entendre.

Ulisse entra doucement et chercha à tâtons sur sa gauche l'interrupteur de courant qui éclairait le hall. Puisque l'entrée électrique se trouvait dans l'aile nord, il n'y avait pas de raison pour que le courant soit coupé. Et puis, le feu était pour ainsi dire maîtrisé. Les habitants avaient pu prendre l'eau du petit ruisseau courant derrière le manoir pour l'étouffer en se relayant.

Le déclic de l'interrupteur permit au grand lustre suspendu d'éclairer la haute pièce. Maturi fut horrifié.

Attachée par les chevilles à la rampe du grand escalier menant à l'étage, Imogen était suspendue dans le vide, les bras ballants et le regard encore figé dans une attitude terrifiée. Au sol, le sang noirâtre s'était accumulé dans une flaque visqueuse, pareille à un trou sombre et sans fond dans le dallage de pierres blanches.

Il sortit lentement à reculons, sous le choc de cette image affreuse qui s'obstinait à demeurer imprimée dans son esprit. Tout cela avait été trop loin. Pareille barbarie était inacceptable.

Ulisse tourna le dos au manoir pour aller rejoindre le commandeur. Plusieurs personnes l'entouraient, inquiètes de son état de santé.

Le premier camion-pompe apparut à l'autre bout de l'allée.

28

Base de Coblence, Allemagne.
Le mardi 18 août 1914.

Un frisson.

Puis une sensation d'engourdissement si désagréable qu'elle força William à ouvrir les yeux.

Retenu à un lit par des bracelets de cuir enserrant ses poignets et ses chevilles, il se trouvait au milieu d'une salle blanche franchement éclairée.

Mais où suis-je…

Black fouilla sa mémoire pour retracer ses derniers moments de conscience. Il se rappela soudain le détournement aérien et l'atterrissage à Coblence, en Allemagne. On lui avait tiré dessus avec une sorte de seringue projetée et il s'était évanoui. Il songea à Ash, se demandant si lui aussi se trouvait en aussi fâcheuse position.

C'est en essayant de voir autour de lui qu'il se rendit compte qu'on lui avait rasé la tête. Furieux, il tira sur ses sangles en criant pour essayer de se libérer mais sans succès. Aussitôt, un homme vêtu de blanc comme un infirmier ouvrit la porte et le pria en allemand de se calmer. Black sentait la panique l'envahir, il avait faim et sa tête commença à le faire souffrir. Il n'osait imaginer ce que ses geôliers avaient l'intention de faire de lui.

Il entendit des pas cadencés qui allaient en s'approchant. Il se força au calme en espérant qu'on s'apprêtait à lui donner des explications.

L'infirmier s'effaça pour laisser passer Walter Nicolai, chef des services secrets, suivi d'Aaron. Ils s'avancèrent vers Black et s'installèrent de chaque

côté de son lit.

— Ça me rassure de voir des visages familiers, railla Black qui malgré tout bouillait intérieurement.

— Vous m'en voyez fort aise, *Herr* Black, lui répondit Nicolai sur un ton toujours aussi poli et méprisant. J'espère que vous serez toujours aussi rassuré lorsque notre ami monsieur Huber vous aura expliqué ce que nous avons découvert à votre sujet.

— Je suis impatient de l'entendre, fit William, mais peut-être serais-je plus à même d'apprécier cette conversation si j'étais libéré de ces sangles.

— Je suis bien désolé de devoir vous contrarier, dit Walter Nicolai sur un ton d'amer regret. Il serait préférable que vous conserviez cette position pour nous écouter.

— Puisqu'il le faut…

Aaron jeta un coup d'œil à Nicolai pour lui signifier que les politesses avaient assez duré. Il se tourna ensuite vers Black et le considéra intensément. Celui-ci en ressentit quelque malaise, mais il s'efforça de soutenir avec arrogance le regard de l'énigmatique personnage malgré le trouble qu'il lui inspirait. William se doutait qu'Aaron était, tout comme lui, capable de certaines manipulations liées au mentalisme. Mais l'illusion provoquant le malaise était encore plus forte que tout ce que William pouvait lui-même espérer provoquer. Il s'efforça d'élever ses murailles mentales et de faire de son esprit une forteresse que l'autre ne pourrait qu'assiéger, sans espoir d'y entrer.

— Je n'irai pas par quatre chemins, monsieur Black, commença Aaron Huber qui ne faisait sûrement pas de la patience l'une de ses vertus. Vous vous demandez sans doute pourquoi vous avez été emmené en ces lieux et pourquoi vous êtes confiné à ce lit avec la tête rasée.

— J'avoue bien sincèrement que je me pose la question, en effet.

Walter Nicolai affichait un petit sourire narquois que Black aurait bien voulu lui enfoncer dans le crâne.

— Il n'était pas prévu à l'origine de vous utiliser en tant que volontaire pour des examens médicaux et de laboratoire. Sachez que cela est tout à fait lié au hasard.

— J'apprécie cette définition que vous avez du mot « volontaire », le nargua Black.

— Notre but premier était simplement de vous éloigner du manoir

Druidstone, de votre maître à penser Victor Robinson, et enfin de la quête dont il vous avait investi.

— Et que savez-vous au juste?

— Je sais tout, monsieur Black, affirma Aaron. Je sais que vous vous rendiez en Éthiopie pour étendre vos recherches sur le secret d'Adam, gardé depuis des millénaires bien à l'abri du regard des hommes. Je sais que ce secret consiste en une découverte majeure qui pourrait conduire son possesseur à la supériorité technologique en tous points de vue, et peut-être même à la supériorité de l'esprit. N'est-ce pas là une quête que nous chérissons tous deux, monsieur Black?

William demeura silencieux. Depuis des années il cherchait secrètement à amplifier ou contrôler cette faculté mentaliste qu'on lui attribuait. Aaron recherchait sans aucun doute le même but.

— Comme je le disais, continua Aaron, alors qu'il n'était question que de vous arrêter et vous emprisonner ou même vous éliminer, le plan a évolué dans mon esprit et je vais plutôt vous proposer une nouvelle option.

— Je ne me souviens pas que vous m'en ayez déjà proposé une, intervint alors William, néanmoins je suis bien prêt à vous écouter.

Aaron faisait fi des sarcasmes de l'Anglais, agissant comme s'il ne l'avait pas entendu. Il poursuivit son explication.

— La réaction que vous avez eue à la suite de l'anesthésie par la fléchette-seringue a nécessité votre hospitalisation. La découverte de stupéfiants dans vos affaires laissait présager la possibilité d'une douleur récurrente que vous deviez traiter à l'occasion. À moins que vous ne soyez qu'un toxicomane accro à certaines drogues. Nous avons donc décidé de vous soumettre à l'examen d'un nouvel instrument construit ici même à l'infirmerie de la base. Nous n'avions jusqu'à présent testé cette machine que sur des cadavres ou des animaux.

— Mais quelle est cette machine dont vous parlez? s'inquiéta Black.

— Il s'agit d'un instrument dans lequel vous êtes enfermé et bombardé par de puissantes forces magnétiques et ondes radioélectriques. Une quantité d'énergie phénoménale doit être déployée pour faire fonctionner l'engin qui peut alors renvoyer des images sur une plaque photographique de la plupart des structures internes du corps. Il ne s'agit ni plus ni moins que de l'évolution des rayons cathodiques et des rayons X. Étant donné votre état incertain et inconscient, nous avons jugé que vous représentiez le parfait

cobaye pour un examen réel. Et c'est dans votre tête que nous avons trouvé.

— Vous êtes en train de me dire que vous m'avez bombardé le cerveau avec votre truc! tonna Black. Pas étonnant que j'aie si mal au crâne.

— Justement, c'est là qu'est tout votre problème, monsieur Black, confirma Aaron en étendant le bras.

L'infirmier lui apporta aussitôt une photo en négatif montrant les formes d'un cerveau humain. Aaron la montra à Black.

— Vous êtes docteur en médecine, dit-il calmement, alors dites-moi ce que vous voyez d'anormal sur cette image.

Les yeux de William allaient de la photo à Aaron. Il retenait difficilement son énervement et détestait cet état de contention qui le clouait au lit. Il fit un effort pour se concentrer afin d'étudier l'image qui lui était soumise. Une image comme il n'en avait jamais vu et qui était celle de son propre cerveau.

— Observez bien à la base de votre cerveau, insista Aaron.

— Il y a comme une masse qui ne devrait pas être là, s'étonna William, mais qu'est-ce que c'est?

— Selon sa position et sa taille, qui fait environ un centimètre et demi, je dirais qu'il s'agit d'une faiblesse ou malformation congénitale de la paroi de l'artère. Sous la pression sanguine, cette paroi affaiblie a fini par se dilater pour former une pochette dans laquelle le sang s'est accumulé. Et cette pochette appuie sur la base de votre crâne et vous cause probablement des migraines, d'où la drogue que nous avons trouvée sur vous. Ce diagnostic serait-il exact, monsieur Black?

Éberlué, William n'arrivait pas à répondre.

— J'irais même plus loin, poursuivit Aaron Huber. Cette accumulation de sang qui fait ainsi pression sur votre cerveau pourrait bien être la cause de cette faculté de prescience dont vous avez la réputation, mais que vous cachez si bien. Ou alors, elle l'empêche de se développer.

— Mais… comment savoir, balbutia Black les yeux toujours rivés sur la plaque photographique.

— Il faut la retirer!

— Cette foutue poche sanguine est à l'intérieur de mon crâne! aboya Black.

— Il faut percer!

— Mais vous êtes cinglé!

— Monsieur Black, écoutez-moi, insista Aaron. Regardez-moi.

Il tendit la plaque à l'infirmier pour obtenir l'attention de William. Celui-ci continuait à la suivre du regard.

— Nos chirurgiens en sont venus à la conclusion que si vous conservez cette pochette dans votre crâne, tôt ou tard elle finira par se rompre.

— Et les conséquences seraient désastreuses, commenta William en fixant le plafond.

— La tension intracrânienne causerait une hémorragie qui vous tuerait.

— Ça je m'en doute, mais comment avez-vous pu voir ça? demanda Black.

— Notre science médicale est la plus avancée qui soit, intervint cette fois Walter Nicolai. Nous osons faire des pas en avant, alors que la plupart du monde se l'interdit. Les Russes sont en train d'expérimenter l'insémination artificielle de femmes en santé avec la semence d'hominidés tels que les gorilles, les chimpanzés et les orangs-outangs. Imaginez un peu les capacités que pourrait avoir pareille créature hybride!

— Vous êtes fous, le coupa Black, il est hors de question qu'on me charcute le crâne!

— Écoutez-moi, lui dit soudain Aaron en le saisissant par les épaules, il en va de votre avenir! J'aurais pu vous tuer sans même que vous ne repreniez connaissance. Vous me devez la vie, et plutôt deux fois qu'une, si cette opération réussit. Vos jours sont comptés, Black. Nous devons tenter cette opération pour l'avancement de la science, et aussi pour que vous viviez! Ainsi vous pourrez rejoindre nos rangs et nous pourrons ensemble chercher la tombe d'Adam. Tout ce que l'on vous a dit sur les *Moon Beasts* n'est que fables et histoires à faire peur! Nous sommes l'avenir, le progrès, la science! Et à la tête d'un monde meilleur, imaginez un peu ce que la race humaine pourra accomplir!

— Je ne veux pas qu'on me perce un trou dans le crâne, déclama Black.

— On le faisait déjà au Moyen Âge!

— Je ne veux pas qu'on me perce la tête, vous m'entendez!

— Alors vous ne me laissez pas le choix, bâcla Aaron.

— Nous n'avions même pas à vous demander votre permission, ajouta Nicolai.

— Vous n'avez pas le droit! hurla Black en se déchaînant sur son lit. Vous ne pouvez pas faire ça!

— Nous nous retrouverons donc après votre opération, à votre réveil, l'informa Aaron, si vous survivez, bien entendu.

— Espèce de salaud, vous me le paierez! gueula William en tirant sur ses sangles. Vous n'avez pas le droit de faire ça! Nonnnn!!!

— Ayez confiance, je vous en prie, lui signifia Aaron, et nous nous retrouverons. Je veillerai personnellement à votre remise sur pied. Je vous instruirai encore mieux que Mercenarius n'aurait jamais pu le faire, et nous irons ensemble à la recherche de la tombe d'Adam.

L'infirmier venait d'emplir une seringue. Il s'approcha de William.

— Nonnnn! Je vous en conjure, Huber, ne faites pas ça!

— Nous nous retrouverons bientôt, William Black, lança Aaron en quittant la pièce, poussé par Walter Nicolai qui en avait assez d'entendre crier le prisonnier.

Le sédatif fit rapidement son effet et William eut à peine le temps de fomenter une vengeance qui risquait bien de ne jamais avoir lieu.

Le regard terne de l'infirmier fut la dernière chose qu'il entrevit avant que le rideau ne tombe.

29

Paris, France.
Le dimanche 30 août 1914.

— Je vous prierai d'être bref, monsieur Robinson, je dois me préparer pour le spectacle.

Mata Hari avait averti le commandeur d'un ton abrupt. Ce dernier s'avança sans toutefois réussir à esquisser le moindre sourire. Les événements des derniers jours perpétrés à *Druidstone* avaient laissé sur l'homme des marques ineffaçables. À l'annonce de la disparition de l'avion piloté par Donald Ash, Robinson était venu rencontrer Mata Hari afin de vérifier si elle ne possédait pas quelque information susceptible de le renseigner. Il savait très bien que les relations de la danseuse avec certains officiers allemands qui ne pouvaient plus se passer d'elle servaient la France. Mata Hari était devenue agente de renseignements et sa façon de soutirer les confidences entre les draps était, paraît-il, incomparable.

La loge du petit théâtre où ils se trouvaient n'affichait plus le luxe des grandes salles qu'avait connues la danseuse par le passé, comme l'Olympia ou les Folies Bergère. Le début de la guerre avait ruiné ses affaires. Les salles de spectacles avaient fermé, les hommes partaient au front. La courtisane de luxe aux toilettes somptueuses qui se produisait sur les plus belles scènes d'Europe et qui fréquentait ministres, députés ou patrons d'entreprises afin de leur soutirer le maximum d'argent avait vu fondre ses revenus. Elle n'avait plus le choix, sa carrière d'agente secrète allait bientôt prendre toute la place. Avec de nombreux officiers allemands et français comme amis, la

possibilité de passer les frontières en tant qu'artiste, sa citoyenneté d'un pays neutre et sa connaissance des langues, tout faisait d'elle la candidate parfaite pour cette fonction.

— Soyez sans crainte, je ne vous retiendrai pas longtemps, la rassura Robinson. À moins que vous ne le sachiez déjà, mon manoir du Kent a été l'objet d'une attaque brutale et ciblée par un groupe d'inconnus que je crois néanmoins associés à l'armée allemande. Mon personnel et moi-même avons subi cet assaut qui a fait une victime. Une partie de mon manoir a été incendiée et des objets de valeur m'ont été dérobés.

Mata Hari s'adoucit et donna toute son attention au commandeur.

— Je peux voir que vous en portez encore les marques, dit-elle.

Elle glissa doucement ses doigts sur une blessure que l'homme avait au visage. De plus, il paraissait vraiment ébranlé par cette affaire.

— Mais cela n'est pas tout, ajouta-t-il.

— Je sais…

Robinson plongea dans son regard, s'accrochant à un espoir fragile.

— Je sais ce qui est arrivé à votre manoir, monsieur Robinson, poursuivit-elle, et je sais aussi que William est retenu prisonnier par les Allemands.

— Grand Dieu! s'écria Robinson. Voilà ce que j'espérais vous entendre dire. J'avais si peur que leur avion ait été descendu au-dessus de la mer! Mais que savez-vous de plus? Et comment le savez-vous?

— J'étais en Espagne voilà cinq jours avec l'attaché militaire allemand, expliqua-t-elle, et il a souligné que votre organisation terroriste serait éliminée.

— Notre « organisation terroriste »?

— C'est ainsi qu'il l'a qualifiée. Il a dit que deux espions aviateurs avaient été capturés et étaient retenus prisonniers de guerre quelque part en Allemagne dans une base militaire. Il a aussi affirmé que bientôt, tous les regroupements, organisations, sociétés et cercles clandestins ou non qui existaient en Europe seraient affiliés ou dissous. Il ne peut y avoir qu'un seul bras qui tient la barre, a-t-il déclaré.

Robinson était songeur. Mais qui pouvait bien avoir intérêt à intégrer ou éradiquer toutes les organisations secrètes, clandestines ou paramilitaires?

— Le nom *Moon Beasts* vous dit-il quelque chose? lui demanda-t-il soudain.

— Évidemment.

Mata Hari avait répondu de façon si débonnaire que Robinson en fut troublé. C'était comme si l'existence préoccupante de cette faction ennemie était aussi naturelle que celle d'une communauté de frères maristes. Face à son trouble évident, elle continua mais en baissant la voix.

— J'ai bien essayé de soutirer à l'attaché militaire un peu plus d'informations concernant William, lui dit-elle, mais je me dois d'être prudente. Je ne peux montrer trop d'intérêt pour un sujet qui devrait m'indifférer. Vous savez comment la paranoïa s'est emparée du monde depuis le déclenchement de la guerre. Les gens voient des espions partout. Et je ne veux pas brûler ma couverture, il en va de ma vie.

Robinson lui saisit le poignet et la tira à lui.

— Dites-moi ce que vous savez au sujet de ces *Moon Beasts*, insista-t-il.

— Ils sont une branche armée et scientifique de l'armée allemande mais ne furent pas formés par l'armée. Il semble qu'ils se soient joints à elle. Ils sont calés dans tout ce qui a trait à la technologie et même aux sciences invisibles.

— Les sciences invisibles?

— Oui. Je le tiens de l'un d'eux que j'ai déjà eu dans mon lit à quelques reprises. Il se nomme Aaron Huber. Il agit comme agent double et s'est déjà fait passer pour un employé de l'ambassade d'Allemagne à Paris. Vous l'avez d'ailleurs déjà rencontré.

— En effet…

— Les sciences invisibles, expliqua-t-elle enfin, étudient tous les phénomènes qui n'entrent pas dans le cadre des notions connues et enseignées. Huber est un obsédé de l'évolution. Il affirme que l'évolution de notre univers ne peut pas être le fruit du hasard. Qu'il est à peu près impossible que la structure du cosmos ait pu se développer comme telle. Selon lui, le cosmos répond à un but, dont notre existence même fait partie. Mais je dois vous avouer que je n'arrivais pas toujours à comprendre tout ce qu'il me racontait. Ce que je peux dire, c'est que ce type était capable de me manipuler, de créer en moi des illusions ou des opinions qui me faisaient accepter les bassesses qu'il voulait assouvir.

— Ça va, l'interrompit Robinson, passez-moi les détails de vos activités, cette conversation dérape.

— J'ignore où se trouve William, enchaîna Mata, et je suis aussi inquiète

que vous. Mais je vous garantis que, chaque fois où j'en aurai l'occasion, je tenterai d'obtenir des renseignements le concernant.

Robinson acquiesça de la tête.

— Je ne sais pas d'où viennent ceux que l'on appelle les *Moon Beasts*, continua-t-elle, mais ils ne pensent pas comme nous. Huber a dit que le vide n'est pas vide, qu'il est empli de vibrations et qu'il contient toute la réalité. Il a dit que la science du XX^{e} siècle allait remplacer le concept du divin. Bien honnêtement, vous voyez, je ne comprends pas ce que cela veut dire.

Le commandeur se gratta le front. Mata Hari avait tout à fait raison. Ce nouvel élément dans l'équation apparaissait comme quelque chose de différemment évolué et d'autrement pensant. Il serait impossible de faire face aux *Moon Beasts* sans être judicieusement préparé.

— Ce que je n'arrive pas à comprendre, ajouta Robinson, c'est comment les Allemands ont su pour notre avion. Ils l'ont intercepté à un endroit bien précis où ils savaient qu'ils ne seraient pas importunés.

— Ne me regardez pas comme ça, s'indigna Mata, je n'étais au courant de rien! William ne m'avait pas soufflé le moindre mot au sujet de cette escapade. Vous n'iriez tout de même pas imaginer que je vous mentirais!

Robinson recula vers la sortie de la loge. Il en avait assez, l'endroit sentait le maquillage, le parfum et le fixatif à postiches.

— Vous savez bien que je ne vous mentirais pas, répéta-t-elle. Surtout en ce qui concerne William.

— Vous connaissez l'adage, moralisa le commandeur sans se retourner. On ne croit pas un menteur, même s'il dit la vérité… Au revoir, Mata.

Il poussa la porte et quitta la loge, la tête encore pleine de questions sans réponses.

30

Coblence, Allemagne.
Le mardi 1er septembre 1914.

La créature était tapie dans l'ombre et William le savait.

Le monde tournait autour de lui et il se sentait en constant déséquilibre, titubant légèrement à chacun de ses pas. Il lui fallait continuer à avancer et voir enfin cette chose monstrueuse qui le guettait comme une sournoise maladie.

L'Anglais avait la certitude d'être à l'intérieur, bien que l'espace démesuré de l'endroit lui empêchât d'en voir les limites. Une voute nimbée de brume glauque achevait d'ajouter à l'atmosphère sordide de ce lieu mystique où il avait l'impression de rencontrer son destin.

— Montre-toi! tempêta-t-il, poussé par l'impatience.

Plus loin, une eau noire venait mourir en vagues paresseuses sur une plage sauvage de ce monde intérieur.

Répondant à son appel, la créature se fit voir, gigantesque et terrifiante. William sentit le sang se glacer dans ses artères alors qu'elle avançait lentement vers lui. À l'avant de ce qui lui apparut comme un scorpion géant, la figure de son père affirmait l'allure de monstre que prenait pour lui cet être fantastique.

— Tu n'as pas à avoir peur de moi, fils, lui dit le monstre, je suis simplement venu achever ce que j'avais commencé.

— Tu n'as jamais rien fait pour moi! lui cria William en reculant. Tu n'as jamais été qu'un tyran et un tortionnaire! J'ai souhaité des années durant

atteindre enfin l'âge adulte pour me débarrasser de toi. Alors va-t'en et laisse-moi tranquille!

— Rien n'est aussi simple, lui répondit le visage de Jacob figé dans ce corps endurci. Tu es à moi et je ferai de toi ce que bon me semble.

— Je ne te laisserai pas faire!

Mais le scorpion géant saisit William entre les pinces de ses pédipalpes puis, après l'avoir immobilisé, approcha le telson de son visage. Black pouvait sentir le venin qui gouttait de l'aiguillon juste sous ses yeux. Il tenta désespérément de se libérer mais sans succès. La force brute de la créature le subjuguait.

— Laisse-moi partir! s'époumona-t-il encore.

— Bientôt tu partiras… et tu ne seras plus jamais le même…

La queue de la bête s'éloigna comme pour prendre élan alors que William criait en tentant de se libérer sans quitter des yeux le terrible aiguillon. Le visage de Jacob s'empourpra comme la bouche d'un volcan sur le point d'exploser.

Puis l'aiguillon frappa, avec une violence sauvage et spontanée.

Arraché à ce sinistre cauchemar, William ouvrit les yeux d'un coup en même temps que la bouche. Mais aucun son n'en sortit. La jeune infirmière chargée de le surveiller sursauta et sortit de la chambre en courant.

— *Er ist geweckt! Er ist geweckt!*

William comprit le sens des mots. Oui, il était réveillé, il était conscient, mais que s'était-il passé au juste? La douleur s'insinua lentement dans tout son corps à mesure qu'il émergeait du brouillard givrant dans lequel il se trouvait. Impossible de bouger; incapable d'appeler à l'aide.

Mais pourquoi est-ce que je dormais?

Il chercha à repasser dans son esprit le fil de ses derniers souvenirs. La démarche ne se faisait qu'à tâtons, comme si un aveugle marchait au bord d'un précipice. Il n'y avait que cette image de scorpion géant couplé au faciès de son père qui lui revenait et dont il essayait désespérément de se débarrasser. Heureusement, cela n'avait été qu'un mauvais rêve.

Mais pourquoi diable est-ce que je dormais? Pourquoi est-ce que je n'arrive

pas à bouger?

De nouvelles voix se firent entendre, accompagnées de bruits de pas. Il ne saisissait pas tous les mots, car sa tête lui faisait de plus en plus mal. Des hommes en blanc entouraient son lit et observaient des appareils produisant un bruit régulier. Ils effectuèrent de nombreuses vérifications et inspectèrent son corps, vérifiant l'absence de réflexes, scrutant le fond de ses yeux.

La lumière au plafond se trouva soudain voilée et un visage familier se pencha au-dessus de lui.

Aaron!

Le nom apparut dans son esprit comme s'il y avait été marqué au fer rouge.

— Salut William, fit Aaron dans un excellent anglais, tu nous as foutu une de ces frousses! Nous avons bien failli te perdre! Mais te revoilà. Le docteur m'affirme qu'il te faudra du temps pour retrouver l'usage de toutes tes facultés, mais que tu devrais pouvoir y arriver. Et je serai là, je te donnerai un coup de main.

Mais qui était Aaron au juste? Oui, c'est vrai, les Moon Beasts, la capture, l'opération. Bon sang, ces fous m'ont ouvert le crâne!

Tout lui revenait à présent. La terreur, la crainte, la colère et l'énervement purent se lire dans ses yeux puisque Aaron tenta encore de le rassurer.

— Ne t'en fais pas, j'te dis, tu es passé au travers! J'ai juré au docteur que je lui foutrais personnellement une balle dans la tête si l'opération échouait. Tu vois, il faut parfois savoir insister pour obtenir quelque chose.

Aaron adoptait avec lui une familiarité à laquelle il n'était pas accoutumé. Il s'adressait à lui comme à un ami de longue date. Était-il possible qu'il ait oublié certains passages? Comment pouvait-il être sûr de recouvrer entièrement la mémoire? Après le doute, l'écume apparut à la commissure de ses lèvres et les larmes au coin de ses yeux. Un premier son franchit la barrière de ses lèvres, ce qui fit réagir tous les gens présents dans la chambre. William ne s'était jamais senti aussi vulnérable et impuissant. La colère qui l'animait au fond de cette prison qu'était devenu son corps était sans égal. Il aurait voulu se ruer sur Aaron et le mettre en pièces, mais rien de ce qu'il commandait à son corps n'avait le moindre effet.

— Le chirurgien m'a dit qu'il t'avait percé la tête juste vis-à-vis de la paroi dilatée de ton artère, le renseigna Aaron.

Nouveau borborygme émis par Black.

— Puis il est parvenu à corriger le problème. Ne me demande pas comment il s'y est pris, je ne pourrais pas te l'expliquer. De plus, je trouve que de percer des trous dans le crâne d'un type avec autre chose qu'une balle de 9 mm, ça n'a rien d'intéressant. Et c'est un peu dégueulasse. Quoi qu'il en soit, je serai là pour t'aider à te remettre. Tu verras, tout se passera bien. Mais bon sang, apportez-lui de l'eau, il a les lèvres toutes desséchées! Il doit avoir soif!

— Vous devriez le laisser, insista le médecin, il doit encore se reposer et reprendre des forces.

Une infirmière reparut avec une grosse seringue en verre et en approcha l'embout du coin de la bouche de William. Elle y injecta lentement de petites quantités d'eau qui eurent pour le patient l'effet d'une pluie bienfaisante détrempant la terre.

— Je vais écouter le docteur, termina Aaron, je vais te laisser te reposer. Mais n'oublie pas! Nous avons une mission à préparer! Il faut vite te remettre sur pied!

31

Coblence, Allemagne.
Le jeudi 6 mai 1915.

Aaron avait été aussi tenace et patient que son protégé.

La réhabilitation de William à la suite de la délicate intervention chirurgicale dont il avait été le sujet d'expérience se passait somme toute assez bien. Depuis plus de neuf mois, un groupe d'intervenants conduits par Aaron avaient pris en charge le patient afin de faire sa rééducation. Puisque son cerveau avait subi un arrêt temporaire, l'équipe avait tenté d'orienter son programme comme s'il s'agissait de l'instruction d'un nouveau-né. De manière concluante, l'assimilation de différents langages, l'apprentissage de diverses cultures et la maîtrise de l'esprit humain furent abordés. C'est surtout le réapprentissage de la coordination des mouvements qui avait été laborieuse. William se déplaçait toujours avec une canne, mais il croyait qu'à la fin de l'été ce soutien ne lui serait plus nécessaire. Black butait encore sur certains mots, bégayait même parfois, mais sa personnalité s'était raffermie au point de posséder l'assurance de la connaissance et la rage de vivre. Curieusement, la crainte de la mort semblait être devenue totalement absente de sa réalité.

William ne pouvait s'empêcher de frôler du bout des doigts la petite plaque de métal qu'on lui avait vissée dans le crâne pour protéger l'endroit précis de l'intervention. Ses cheveux avaient repoussé, bien sûr, et cachaient ce détail curieux qui lui donnait l'impression d'être devenu un être à part. Mais ne l'avait-il pas toujours été?

Il avait accepté de bonne grâce l'aide de ceux qui, quoiqu'en apparence sincères, faisaient de leur mieux pour réhabiliter un outil dont il avait besoin. William s'était prêté à ce jeu étudié et avait décidé de tirer profit de ce nouvel enseignement dont on le gratifiait. Il avait constaté en silence que les techniques apprises chez Mercenarius étaient largement dépassées par les technologies et les instruments dont disposaient l'Empire allemand et ses associés, les *Moon Beasts*.

Black subissait depuis des mois un lavage de cerveau en règle auquel il ne résistait qu'à demi. Il s'appropriait tout ce dont il était capable et rejetait silencieusement et secrètement les thèses avec lesquelles il n'était pas d'accord. Toutefois, la connaissance profonde du cercle extérieur des initiés et de leur façon de pensée lui permettait de savoir exactement à qui il avait affaire.

Aaron, appuyé parfois de Porzh Skoell – cet exécuteur méthodique que l'on appelait Skoll –, avait appris à William comment voir au-delà de l'œil. Comment analyser rapidement une situation pour en anticiper le dénouement. Comment obtenir l'assurance de posséder en soi toute l'histoire du monde.

À ce sujet, Aaron avait été prodigue. La genèse de l'humanité, qu'il se targuait de connaître dans son intégralité et de manière certaine, avait laissé Black perplexe. Mais cela rejoignait en partie la traduction du volumen de Victor Robinson. Il se trouvait bien éloigné du but premier de sa mission et de ceux avec qui il avait partagé plusieurs années de sa vie. La tangente adoptée par son existence était probablement attribuable aux caprices de son propre destin. Il reverrait bien assez tôt le commandeur, Maturi, Scott et la douce Imogen. Il avait beaucoup plus de chance de réussir grâce aux moyens de l'Empire germanique qu'avec ceux de Mercenarius. Après tout, le but ultime était le même. Selon ce qu'Aaron et lui découvriraient en Afrique, il choisirait ensuite ce qui serait le mieux à faire. Pour lui, pour la patrie, pour le monde. Mais surtout pour lui.

William avait appris que le pilote Donald Ash était toujours retenu captif dans la prison de la base. Par mesure de prudence, il n'avait jamais demandé à le voir. Encore quelques mois et il aurait retrouvé toutes ses capacités physiques, avec une souplesse mentale encore plus évoluée. Son influence matérielle sur la volonté des gens s'était affermie et sa capacité à poser d'ingénieux diagnostics avait fait de lui un redoutable personnage. Pour

développer son habileté manuelle, il répétait inlassablement les tours de prestidigitation de Robert-Houdin et, pour acquérir la certitude de la puissance supérieure de son esprit, il consultait les livres occultes dont la bibliothèque des *Moon Beasts* regorgeait. Tout était fondé sur l'assurance, la foi. Cette foi-pouvoir que l'homme avait perdu des millénaires auparavant et qu'il s'apprêterait bientôt à tenter de retrouver aux confins de l'Afrique.

Aaron n'avait jamais révélé à William le raid perpétré contre *Druidstone* et le vol du volumen. Il l'avait persuadé que ces choses étaient connues d'eux depuis longtemps et que leur but était de recruter des hommes de valeur pour joindre leurs rangs. Le déclenchement de la Grande Guerre montrait à la face du monde que l'homme avait atteint une ère de modernisme qui lui permettait de vouloir asseoir son pouvoir sur le monde. Il fallait mettre tout en œuvre maintenant pour retrouver les connaissances des origines. Aaron l'avait donc instruit sur sa vision du monde passé et futur. Ce qui était en étroite relation avec leur future mission, où il s'avérerait possible de retrouver les preuves de la grandeur oubliée de l'humanité et de ses origines perdues.

Selon lui et les connaissances amassées par cette ancienne organisation que représentaient les *Moon Beasts*, le monde existait depuis des dizaines de milliers d'années. Les mythes et légendes des Anciens relataient que bien avant le Grand Cataclysme, la race humaine évolua dans ce qu'il est permis d'appeler l'*Âge d'or*. Un temps de paix, d'harmonie et d'abondance. Les Grecs affirmaient que les dieux de l'Olympe avaient mis au monde une race d'or de mortels, qui avaient vécu aux côtés de cette autre espèce évoluée qui avait étendu sa connaissance et sa culture à toute la Terre. Qu'on les appelât dieux ou titans, ils traversèrent les mers et les continents pour instruire les hommes et partager des projets avec eux. Des projets d'évolution et de construction éternelle. Cela pouvait tout aussi bien se passer voilà plus de 70 000 ans. Puis vint le Grand Cataclysme. Un supervolcan indonésien explosa d'une façon dont il nous serait impossible d'imaginer l'ampleur. Les cendres couvrirent le ciel pendant des mois et les débris s'abattirent sur la terre pour la raser. Forêts, villes et terres agricoles furent détruites, et très peu parvinrent à survivre. C'en était fait de l'*Âge d'or*.

Quand les cieux s'éclaircirent enfin, l'on put constater l'extinction massive de nombreuses espèces de plantes et d'animaux. Quant aux humains, seulement quelques milliers peuplaient encore la planète. Les mythes

racontent qu'ils se tournèrent alors contre les dieux, pour les chasser de leur esprit, les oublier. L'*Âge d'argent* allait commencer. Mais la vie des hommes devint courte et violente et ils durent se réfugier dans des grottes quand la terre se couvrit de glaces. Ils perdirent toute humanité pour devenir pareils à des bêtes. Vint alors l'*Âge du chaos*.

Quand les glaces commencèrent à se retirer, la race humaine avait déjà été séparée en des lieux distants et éloignés. Des groupes se formèrent à mesure qu'ils émergeaient des cavernes et des profondeurs de la terre. Après plusieurs générations de combats contre les éléments et les grands prédateurs, l'homme en avait été réduit à un état de survivance. Ayant oublié les fondements de l'agriculture, il en était réduit à chasser pour se nourrir. Ainsi vint l'*Âge du bronze*, d'où allait retentir l'écho des guerres perpétuelles et de la violence des plus forts. Les tribus du nord de l'Europe perpétuèrent cette façon brutale de vivre et de mourir, alors que celles des climats plus cléments tentèrent plutôt de sauvegarder l'espèce. Ces hommes donnèrent naissance à l'*Âge des héros*. Vint le moment de l'intervention des demi-dieux qui, contre toute attente, rapportèrent aux hommes les connaissances perdues. Partout sur la terre, les hommes qui avaient oublié leur origine commune développèrent de nouvelles cultures et de nouvelles traditions. Mais ce nouveau départ allait encore une fois être entaché par un cataclysme planétaire qui ne surgirait pas des entrailles de la terre mais tomberait plutôt du ciel. Un puissant météore aurait percuté l'Amérique du Nord, éliminant d'un coup toute vie sur ce continent, et provoquant un déluge indescriptible qui entraîna famines et maladies. Après deux siècles fut entamé l'*Âge du fer*, et les tentacules d'un semblant de civilisation s'étendirent pour conduire au monde que nous connaissons aujourd'hui.

Telle était l'Histoire, selon Aaron. Mais les indices de ces origines faisaient partie des mythes gravés en écriture cunéiforme ou retranscrits sur des papyrus voilà des milliers d'années. Les Grecs, les Sumériens, les Babyloniens et les Akkadiens ont tous relaté l'histoire du Grand Cataclysme, du Déluge, de cet ordre soudain surgi du chaos et de l'intercession d'êtres supérieurement avancés pour aider l'humanité à se remettre debout. C'était la trace de ces êtres supérieurs – ou extradimensionnels selon certains – qu'il fallait à tout prix retrouver. Et depuis la construction du Temple par le roi Salomon, toutes les recherches désignaient l'ancienne Abyssinie, ou l'actuel royaume d'Éthiopie, comme abritant les reliques de ces civilisateurs. La

trame secrète des origines perdues se serait-elle finalement déchirée pour laisser entrevoir les fils conducteurs conduisant au véritable pouvoir qui faisait des hommes des demi-dieux?

Une seule chose titillait William. Si ce savoir incommensurable avait permis voilà des dizaines de milliers d'années de vivre dans la paix, l'harmonie et l'abondance pendant ce qu'Aaron avait appelé l'*Âge d'or*, pourquoi sa redécouverte, aujourd'hui, servirait-elle à un seul peuple pour diriger le reste du monde?

C'était pour cela qu'il lui fallait gagner la confiance des *Moon Beasts*, quitte à devenir l'un d'eux, puis aller là-bas. Selon ce qu'il y découvrirait, il ferait les choix qui s'imposeraient. Jamais il ne courberait l'échine devant quiconque.

D'un autre côté, peut-être ne trouverait-il là-bas que des pierres et du sable.

Et peut-être qu'il en serait mieux ainsi.

32

Coblence, Allemagne.
Le samedi 25 mars 1916.

— C'est là que réside la première partie de notre défi, affirma Aaron Huber en ouvrant la porte du hangar abritant la Manufacture bavaroise de moteurs. Ce sera de se rendre sur place.

Black hocha la tête sans répondre. Il entra à son tour dans le grand hangar où l'on assemblait des avions et où l'on testait les moteurs. C'était la première fois qu'on lui permettait de franchir les portes de ces installations situées en retrait de la base, aux côtés d'une piste d'atterrissage.

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis la fameuse opération où les chirurgiens allemands avaient réduit l'artère dilatée qui faisait pression contre sa boîte crânienne. La réhabilitation avait été de longue durée, mais il s'y était appliqué de toutes ses forces et en était ressorti grandi et totalement rétabli. Son statut non officiel de prisonnier de guerre n'était jamais évoqué, même s'il savait fort bien qu'on le surveillait à distance. Le moindre faux pas risquerait de mettre fin à ses jours. Et il n'avait pas sué sang et eau pendant des mois pour se retrouver au fond d'une fosse commune. Les Allemands, tout comme les *Moon Beasts*, lui avaient apporté beaucoup. Il n'était plus le même homme à bien des égards et il n'allait sûrement pas compromettre tous ces acquis. Bien sûr, une fois l'opération réussie, Aaron lui avait donné son aide sans compter. Mais Black n'était pas dupe. S'il n'avait été qu'une expérience médicale de plus pour les chirurgiens, il devenait maintenant une carte à jouer dans la manche des *Moon Beasts*. Un homme qui n'avait pas

froid aux yeux et qui alliait un nombre considérable de connaissances à un précieux passeport britannique risquerait de leur être fort utile.

Au cours de la préparation du voyage qui les conduirait jusqu'au royaume d'Éthiopie, Aaron n'entrevoyait en fait qu'un seul obstacle : la traversée du Kenya – actuel protectorat anglais – à partir de l'Afrique orientale allemande. Mais ce passage obligé s'effectuerait en avion et, avec de la chance, se ferait sans encombre même en passant au-dessus du territoire anglais.

Black avait été choqué d'apprendre que la majeure partie de leur voyage se ferait par mer à bord du sous-marin océanique d'attaque U-81 basé plus au nord, à Dangast. L'idée de se retrouver confiné dans un navire pareil ne l'enchantait pas. Qui plus est, il avait été étonné d'apprendre que l'autonomie du sous-marin était évaluée à 20 800 kilomètres. Ce moyen de transport qui leur permettrait d'atteindre les côtes africaines sans être repérés s'avérait le plus pratique. Évidemment, ils ne voyageraient pas constamment sous l'eau mais navigueraient en surface tant que cela leur serait possible.

Le départ de Dangast était prévu pour le dimanche 2 avril, ce qui leur laissait encore quelques jours pour se préparer.

Walter Nicolai, le chef des opérations à Coblence, continuait de se montrer courtois avec lui mais sans plus. Black avait l'impression que l'homme le narguait constamment. Il savait fort bien que l'apparente sincérité que Nicolai s'efforçait de lui démontrer n'était qu'une façade aussi fausse que respectable.

La situation dans laquelle il se trouvait était des plus ambiguës. Il avait été soigné et instruit, sans négliger le fait que cela lui avait été profitable. En même temps, il n'avait jamais évoqué une seule fois Victor Robinson et Mercenarius, de peur de leur causer des embrouilles et d'attirer l'attention sur eux. Le commandeur devait le croire mort depuis longtemps. Donald Ash était toujours retenu prisonnier à la prison de la base et on lui avait affirmé qu'il le resterait jusqu'à la fin de la guerre. Black n'avait non plus jamais demandé à le voir afin de le protéger.

Aussi stupide que cela pût paraître, il était tiraillé entre ce que lui faisait miroiter l'organisation des *Moon Beasts* et sa loyauté envers Mercenarius et Victor Robinson. Alors, pour l'instant, mieux valait se concentrer sur la mission en Afrique et survivre à cette guerre qui faisait des morts par

centaines de milliers.

— Pourquoi sommes-nous ici? demanda Black à Aaron qui paraissait aussi excité qu'un enfant.

— Faut absolument que tu voies quelque chose avant que nous partions et j'ai obtenu l'autorisation de te faire entrer ici.

— J'ai vu qu'il était écrit « Bayerische Motoren Werke[15] » à l'entrée. Si c'est une compagnie de moteurs comme son nom l'indique, je peux d'avance te dire que j'en ai déjà vu.

— Arrête un peu de faire le rabat-joie et suis-moi.

Huber l'entraîna vers le fond du hangar où une grande porte ouverte laissait entrer la lumière et permettait aux odeurs de gaz d'évacuer le bâtiment dans l'air à peine frais. En ce samedi ensoleillé de la fin du mois de mars, le personnel dans les ateliers était réduit, mais quelques monteurs travaillaient ici et là à l'assemblage de nouveaux avions. L'un de ceux-là attira aussitôt l'attention de William. Peint en rouge et vert et orné des croix de l'Empire allemand, l'appareil avait vraiment fière allure.

— C'est le biplan Albatros du Baron Rouge, murmura Aaron alors qu'ils s'arrêtaient pour admirer l'avion de combat.

— Mais qui est le Baron Rouge? demanda Black.

— C'est moi, répondit une voix dans leur dos.

Ils se tournèrent ensemble pour tomber face à face avec le propriétaire de l'appareil. L'homme était grand, beau, et son regard amusé et presque candide surmonté d'une casquette noire surprit Black. Cette apparence trompeuse ne laissait pas présager toute la fureur dont le stratège aérien était capable.

— William, dit Aaron, je te présente le lieutenant Manfred von Richthofen, pilote de chasse pour l'armée de l'air. Il est celui que l'on surnomme le Baron Rouge.

Richthofen s'inclina ainsi que Black. Les deux hommes se serrèrent ensuite la main. Mais ils n'échangèrent aucune parole. Une atmosphère lourde s'installa instantanément à la suite de la froide poignée de main et Aaron enchaîna pour les tirer de ce guêpier.

— Je faisais faire le tour du nouveau hangar de BMW à William, fit-il en entraînant son protégé.

— Ne lui révélez pas tous nos secrets, *Herr* Huber, blagua le Baron Rouge avec une pointe de sarcasme dans la voix. Il faut se méfier des

Anglais!

Black le toisa d'un regard mauvais mais se laissa néanmoins entraîner par Aaron. Richthofen le suivait des yeux avec un sourire impertinent.

— Il a un problème, le Baron? demanda Black qui ressentait encore l'énergie indomptable de l'as des pilotes.

— Lui, il n'en a aucun, l'assura Aaron, c'est plutôt ceux qui le rencontrent qui en ont…

Ils marchèrent jusqu'à l'autre bout du hangar en direction de la grande porte qui laissait entrer le soleil. Une fois arrivés, les yeux de Black s'agrandirent de surprise et il passa à l'extérieur suivi d'Aaron.

— Je t'avais dit que ça valait le coup, non?

— Bon sang, lui dit Black, mais qu'est-ce que c'est que cet engin?

— C'est la BMW Brutus, l'informa Aaron16.

— Putain…

William approcha lentement de l'impressionnante automobile comme s'il s'approchait d'un monstre endormi qu'il fallait à tout prix éviter de réveiller. Prenant soin de ne pas toucher le bolide, il se pencha sur l'habitacle pour en apprécier les commandes. En effet, le mot « Brutus » tracé en lettres gothiques figurait au cœur du gros compte-tour au centre du tableau de bord. Un volant immense servait à diriger le mastodonte, ce qui contrastait avec l'étroitesse de ses pneus. De couleur verte avec l'apparence massive d'un blindé, le véhicule inspirait crainte et respect, même à l'arrêt.

— Ne vous approchez pas trop, dit tout à coup le mécano chargé de son entretien. Le moteur est encore chaud, j'ai fait quelques tests un peu plus tôt.

— Nous sommes arrivés trop tard, dit Aaron, mais peut-être accepteriez-vous de la faire démarrer pour faire apprécier à mon ami la puissance qui s'en dégage.

— Avec plaisir. Mais prenez donc place derrière le volant, vous la démarrerez vous-même!

William, qui aimait les voitures de course, ne se fit pas prier.

— Ne soyez pas surpris au démarrage, l'informa le mécano, le moteur qui est devant vous est un prototype conçu pour l'aviation. Il est en quelque sorte l'union de deux blocs-moteurs six cylindres BMW4 positionnés à soixante degrés et qui partagent un même vilebrequin. Cela donne un tout nouveau moteur douze cylindres en V que nous avons baptisé BMW6. Il faut tout de même l'alimenter en carburant car il consomme pas mal, alors nous

avons dû installer deux gros carburateurs Zénith 60 DCL pour le fournir. Il développe au bas mot 750 chevaux à 1 600 tours par minute.

— C'est de la fiction, votre truc, résuma Black, je n'ai jamais rien vu de tel.

— Attendez de l'entendre rouler, vous verrez qu'il est bien réel…

Aaron s'éloigna alors que le mécanicien s'installait un peu en retrait, derrière l'habitacle.

— D'abord, mettez le contact sur les pompes à essence avec ces deux interrupteurs, juste là au-dessus du démarreur.

William s'exécuta puis attendit la suite.

— Maintenant tirez le levier de décompression juste là puis appuyez sur le démarreur et sur l'accélérateur un peu en même temps.

Un sifflement se fit d'abord entendre, suivi d'une formidable explosion au travers de laquelle le moteur démarra comme un diable échappé de l'enfer. Le mécano passa rapidement son bras devant William et repoussa le levier de décompression. Le pauvre système d'échappement cracha littéralement le feu, la fumée noire et la suie. Le bruit était infernal et Black sentit la chaleur lui monter au visage. Il avait l'impression d'être assis sur une gigantesque bombe. Le boucan causé par le bolide rendait toute conversation impossible. Le seul fait d'être assis dans l'habitacle et de sentir ronronner ce monstre de fer qui crachait le feu comme un dragon avait de quoi foutre les jetons.

Black tenait le volant à deux mains et affichait un sourire carnassier qui trahissait son excitation.

Le mécano lui fit signe de couper le contact. Avant que cela n'aille trop loin.

C'était souvent l'effet que faisait la Brutus sur les hommes.

33

Base secrète de la marine impériale, Dangast, Allemagne.
Le dimanche 2 avril 1916.

La base navale de Dangast était située dans une baie vaste et profonde avec accès direct à la mer du Nord.

Bien à l'abri de la pluie importune sous les toits métalliques du hangar à sous-marin, William Black considérait d'un air buté la trentaine de marins s'affairant à préparer le départ du U-81, grand submersible d'attaque océanique, capable d'étonnantes prouesses tant sur mer que sous la surface.

D'une longueur de 70 m, il possédait une autonomie en mer de près de 21 000 km en plus d'un armement sophistiqué : douze torpilles et un canon de pont de 105 mm pour l'attaque en surface.

Pas de doute possible, on se rendrait en Afrique quitte à faire sauter quelques navires en cours de route. Aaron Huber s'approcha, flanqué de deux de ses acolytes, ceux que l'on appelait Skoll et Fenrir.

William n'aimait pas Skoll et détestait Fenrir. Il lui était impossible de leur cacher son antipathie et bien que cela parût laisser Skoll indifférent, Fenrir se faisait un malin plaisir de chercher à le provoquer. Black dressait ses remparts mentaux, inquiet de la force des deux hommes qu'il savait capables d'accéder à des renseignements bien au-delà des cinq sens habituels et de parvenir aux niveaux énergétiques et quantiques de ce qui constitue la réalité. Cela en faisait, somme toute, des êtres extrêmement dangereux.

Bien qu'Aaron lui ait affirmé être d'origine allemande, il lui avait été impossible de déterminer avec certitude la provenance des deux autres. Leur

nom pouvait bien faire d'eux des citoyens russes ou bulgares, mais rien ne lui permettait de l'affirmer.

— Ne fais pas cette tête, l'Angliche, murmura Fenrir avec un ton qui fournissait à William une irrésistible envie de le cogner. Tu ne seras ni plus ni moins qu'une petite sardine de plus dans la grande boîte en fer…

Black serra les poings mais refusa de seulement tourner les yeux vers lui. Il pouvait sentir toute la force-présence que Fenrir dégageait.

— Et puis, toi qui aimes voyager, continua ce dernier, tu auras la chance d'aller voir plein de tribus de petits hommes noirs et barbares. Faudra faire gaffe à ne pas te retrouver dans une marmite.

— La ferme, s'insurgea Skoll que le monologue de Fenrir ennuyait.

— Merci, fit Aaron en lui jetant à son tour un regard mauvais. Je te rappelle que je ferai aussi la petite sardine et que je fréquenterai les petits hommes noirs. Et je ne suis pas plus con pour autant. Alors fous-lui la paix, veux-tu?

William continuait de leur tourner le dos, fixant son attention sur le submersible. Il entendit le rire sardonique de Fenrir puis le froissement de son long manteau alors qu'il choisissait de les quitter.

— Va te faire foutre, Aaron, glissa Fenrir sans ne jamais perdre son sourire méprisant.

Il s'éloigna sur les quais en chantonnant.

— Laisse tomber, fit Skoll, tu sais comment il est. Assurez-vous seulement d'être prêts. Le départ est prévu pour treize heures.

Aaron soupira et acquiesça de la tête.

— Je suis prêt depuis longtemps, affirma Black en se retournant enfin pour fondre ses yeux noirs et perçants dans le regard de Skoll.

Ce dernier recula d'un pas puis choisit de s'en aller sans rien ajouter de plus.

Aaron avait peut-être poussé la réhabilitation bien au-delà de ce qu'il avait espéré au départ.

✝

Le voyage en mer avait duré des jours.

Tout comme avant leur départ, William observait le U-81, encore

incrédule d'avoir pu passer autant de temps à bord du submersible. Évidemment, les périodes de plongée n'avaient pas été chose courante et, la plupart du temps, le vaisseau de guerre avait sillonné la mer en surface. Le grand pont extérieur permettait amplement de se dégourdir les jambes et le voyage en avait été rendu plus supportable.

À cause de la guerre qui continuait de faire rage en Europe, une première plongée avait été nécessaire pour longer les côtes de Belgique, passer le pas de Calais et contourner la France. Il avait été impossible au U-81 de passer le détroit de Gibraltar pour rejoindre le nord du continent africain. Il lui avait fallu contourner l'Afrique. Un premier arrêt pour le ravitaillement avait cependant été possible dans les territoires allemands de l'Afrique du sud-ouest.

L'équipage avait ensuite repris la route pour passer Le Cap avant de remonter plein nord en suivant les côtes pour arriver au terme du périple en Afrique orientale allemande.

Black, qui avait fini par s'habituer au roulis, cherchait maintenant son équilibre sur la terre ferme.

Il ne leur restait plus qu'une dernière étape à franchir : la traversée du Kenya.

Le plan était de traverser le pays en avion, ce qui ne prendrait pas plus de quatre heures, et d'atterrir au poste frontière de Moyale pour faire le plein. Pourvus de fausses autorisations et de faux passeports, ils exposeraient leur mission aux autorités et devraient sans peine obtenir le carburant. De là, ils passeraient la frontière et fileraient vers Lalibela. Lorsqu'ils seraient prêts à quitter le pays, ils rejoindraient le golfe d'Aden au nord où les attendrait le sous-marin pour rentrer en Allemagne. Voilà qui, dans les faits, se devrait d'être relativement simple.

On leur octroya un vieux biplan Gotha qui avait connu des jours meilleurs. On leur assura la bonne condition des deux moteurs Mercedes et du train d'atterrissage renforcé pour les conditions de brousse. Aaron piloterait l'engin, et la confiance qu'il affichait rassura William.

À peine quelques minutes avant le départ, les deux hommes avaient fumé une cigarette après avoir chargé dans l'habitacle leurs sacs à dos.

— Tout se passera bien, lui avait répété Aaron, nous y sommes presque.

— Il me tarde de savoir si nous ferons d'intéressantes découvertes.

— Nous serons bientôt fixés. Les Éthiopiens sont paraît-il des gens

pacifiques et accueillants. Nous verrons s'ils seront disposés à nous aider.

— Il faudra jouer de subtilité et utiliser tous les moyens en notre pouvoir pour les persuader. Et faire vite.

— Nous avons déjà repéré l'église rupestre qui nous semble la plus apte à renfermer le trésor que nous cherchons, prétendit Aaron. Nous commencerons par là et avec de la chance nous ferons mouche au premier coup.

Les deux explorateurs avaient étudié le même livre. Il s'agissait d'un récit intitulé *Le prêtre Jean des Indes* écrit par le père Francisco Álvarez qui fut ambassadeur du Portugal en Éthiopie de 1520 à 1526. L'œuvre de plus de cinq cents pages avait été traduite par le baron Stanley d'Alderley en 1881. William et Aaron accordaient au témoignage d'Álvarez la plus grande importance puisqu'il était leur source la plus détaillée sur ces églises monolithes taillées dans le roc qui semblaient appartenir à un autre temps. Un temps où les hommes possédaient une technologie capable de réaliser de telles prouesses. Mais ce qui était encore plus étonnant, c'est qu'Álvarez, après s'être entretenu avec les doyens des prêtres éthiopiens, avait obtenu d'eux quelques détails sur la construction des fameux monolithes. Ces prêtres affirmaient qu'ils avaient été construits par des hommes blancs, aidés du travail des anges! Cette affirmation à elle seule avait fait rêver les deux hommes qui, faute de trouver un trésor, pourraient au moins admirer l'ouvrage des anges.

Puisque William n'avait jamais été mis au courant de la subtilisation du volumen au manoir de Robinson, Aaron lui avait raconté que leur connaissance de ce possible refuge des sciences oubliées de l'homme s'était révélée au fil de leurs recherches. S'ils allaient là, aux confins du continent africain qui se voulait le berceau de l'humanité, c'était dans l'espoir de découvrir le secret des origines. Le moyen de se réapproprier les capacités innées mais perdues qui permettraient notamment de rétablir le lien qui pourrait unir naturellement le conscient au subconscient. Ce rêve à lui seul valait bien tous les aléas du voyage.

Le Gotha se posa presque en douceur sur la piste du poste frontière

britannique de Moyale. Quand les deux hommes sautèrent en bas de leur avion – qui ne portait ni marque ni symbole –, les quelques militaires en poste s'approchèrent d'eux l'arme au poing.

Black s'avança prudemment en levant les mains et en tenant ses papiers.

— Je suis citoyen britannique, leur dit-il, en mission secrète pour la Couronne. Conduisez-moi à votre chef, car j'ai une demande à lui faire. Mon mécanicien restera près de l'avion. J'attends!

Devant tant d'assurance persuasive, Black fut aussitôt conduit au bureau du chef. D'un coup d'œil il localisa la citerne de carburant et la barrière sur la route qui permettait le passage des véhicules vers le royaume d'Éthiopie.

Il n'eut aucun mal à convaincre le chef de ce petit contingent oublié là depuis le début de la guerre. Ils représentaient l'Empire britannique et cela suffisait pour que personne ici ne s'attaque à eux. Il leur fut permis de faire le plein et même d'emplir un bidon supplémentaire. Black paya grassement le capitaine pour sa bonne coopération et l'avion repartit au plus tôt afin de rallier Lalibela avant la tombée de la nuit. Ce qui fut fait.

Aaron fit quelques passages au-dessus de la cité située à plus de 2 600 m d'altitude sur le flanc sud-ouest des monts Lasta. Dans ses environs, les fameuses églises monolithes leur apparurent du haut des airs comme de colossales sculptures travaillées par des géants. Aaron parvint à poser le Gotha dans un chant désertique non loin de la ville et soupira lorsque le moteur s'arrêta enfin. William, installé juste derrière, lui tapa sur l'épaule.

Il ne fallut que quelques minutes pour que des gens arrivent en courant et entourent l'avion comme s'il s'agissait d'une divinité descendue du ciel.

Ils donnèrent aux deux étrangers des présents puis les entraînèrent vers la cité pour les conduire aux grands prêtres.

Après qu'on leur eut enjoint d'attendre devant l'église, une foule considérable s'amassa sur la place, moutonnant aussi loin qu'il était possible de voir. Néanmoins, aucun sentiment hostile ne se dégageait de cet attroupement. Les gens étaient curieux et voulaient savoir ce que venaient faire dans leur pays les hommes qui volent.

Au bout d'un moment, un groupe de prêtres en vêtements d'apparat

sortirent d'un bâtiment situé juste en face. Des cris de joie jaillirent de la foule trépidante. Les prêtres s'avancèrent vers les deux hommes alors que les gens s'écartaient devant eux comme pour créer une route imaginaire qui les conduirait aux deux étrangers venus dans leur machine volante. Le cortège s'arrêta devant eux, les considérant aimablement d'un sourire complaisant.

Il s'agissait d'une scène étrange et antique, excluant tout du monde moderne. Vêtu d'une robe blanche et d'une cape noire, la main appuyée sur un bâton de prière, le grand prêtre leva le bras pour faire taire la foule. Une fois le silence obtenu, il attendit. Black saisit l'occasion.

— Comprends-tu ma langue, prêtre? lui demanda-t-il.

L'autre acquiesça.

— Mon compagnon et moi demandons une audience privée afin de t'exposer les raisons de notre venue.

Il acquiesça encore une fois.

— Suis-moi.

Ils traversèrent la foule pour entrer dans la maison des prêtres. On entendit alors des murmures de déception de la part des curieux. Une fois à l'intérieur, ils exposèrent leurs intentions aux prêtres, affirmant vouloir faire des recherches et visiter les églises monolithes taillées dans la pierre. Ils ne seraient là que quelques jours et ne comptaient absolument pas déranger la vie de la cité. Bien entendu, ils seraient prêts à généreusement rétribuer la communauté en échange.

De bonne foi, le prêtre leur accorda un guide qui devrait les accompagner et qui répondrait à leurs questions puisqu'il parlait leur langue. En retour, ils devraient porter respect au caractère sacré des édifices et ne jamais s'approcher du Saint des Saints. Leur guide leur indiquerait la limite à ne pas franchir.

Black s'inclina en acceptant le marché.

Ayant trouvé gîte et couvert dans la maison d'un habitant de la cité contre rétribution en thalers de Marie-Thérèse[17] sonnants et trébuchants, les deux aventuriers purent enfin se reposer et passer une bonne nuit. Au matin, après le petit-déjeuner, ils décidèrent d'aller reconnaître les lieux et de

cartographier la région, surtout les onze églises rupestres de Lalibela. En deux jours ils en dressèrent une carte, toujours accompagnés de Gebra, leur guide effacé. Celui-ci, les dents jaunies, borgne, avec un œil torve et l'autre caché par un bandeau noir, avait l'air d'un flibustier du XVIII^{e} siècle.

Les onze églises taillées dans le roc – un tuf rose d'origine volcanique – composaient un extraordinaire complexe architectural. Édifices en forme de tours, ces églises demeuraient de vivants lieux de culte, des siècles après leur construction. En réalité, elles n'avaient pas été construites au sens traditionnel du mot; elles avaient plutôt été creusées et taillées dans la roche, et les murs extérieurs tout comme le toit étaient entièrement dégagés. De ce fait, elles apparaissaient comme des réalisations cyclopéennes, de par leur dimension et leur conception.

Aaron tendit la bouteille d'eau à William.

— Elle est chaude, dit-il en dépliant sur un rocher la carte qu'il avait dressé de la région.

— Tu as un certain talent en dessin, avoua Black en recrachant la dernière gorgée.

— Voilà en gros, vu des airs, la répartition de nos églises, expliqua Aaron. Il n'y a strictement aucun document historique et pas même une tradition orale qui permette de dater ces églises. Pourtant, il s'agit bien de temples chrétiens, ce qui fait qu'elles ne peuvent avoir plus de mille cinq cents ans. Quoi qu'il en soit, les moyens mis en œuvre pour réaliser ces constructions sont du domaine de l'inhumain.

De là où ils se trouvaient, le panorama sur la vallée était imprenable. Aaron se tourna un peu afin que sa carte corresponde à la vue qu'ils avaient des lieux. Ils avaient peiné pour grimper là, dans le seul but d'avoir une vue d'ensemble et de peut-être remarquer un détail qui leur aurait échappé.

— Nous voici face au nord, avisa Aaron. Nous avons donc un premier groupe d'églises qui se trouvent au nord-ouest. Il s'agit de Meskel, Mikael, Golgotha, Maryam, Ghel et Medhane Alem. À l'opposé, au sud-est, se trouvent quatre autres églises : Amanuel, Merkorios, Abba Libanos et Gabriel-Rufael. Au sud-ouest, seule et éloignée des autres se trouve l'église Saint-Georges. Leur disposition est une reproduction réduite de la Terre sainte. Même ce fossé asséché qui traverse la vallée a été creusé de main d'homme pour représenter le Jourdain.

— Gebra dit connaître des tunnels qui relient les cryptes de ces édifices.

C'est là qu'il faudra chercher, puisque les documents affirmaient que le « legs » se trouvait « quelque part sous le pilier sacré ».

— Nous devrons donc faire confiance à ce sacripant, maugréa Aaron.

— Personnellement, je n'ai aucune confiance en lui, émit Black, il sert beaucoup plus à nous espionner qu'à nous guider. Je ne doute pas que chaque soir il doive rapporter nos moindres faits et gestes aux prêtres de la cité. Il affirme même que l'Arche d'alliance se trouve ici.

— Tout comme la tombe d'Adam, ce qui est le but ultime de notre mission. L'Arche n'est qu'un coffre et, s'ils possèdent une tombe, il s'agit sans aucun doute d'une copie. C'est pourquoi ils refusent de la montrer, de toute façon.

— Je ne crois pas que ce qu'ils appellent la tombe d'Adam soit le réel tombeau.

— Bien sûr que non. Ils ne veulent que nous entraîner vers des endroits où nous perdrons notre temps. Il nous faut écouter notre logique et non pas ces idiots.

— Je dirais que Gebra ment à la majeure partie des questions que je peux lui poser. Je dois donc user de stratégie et de moyens détournés pour d'obtenir l'information que je veux. Il nous guidera dans les tunnels, mais nous devrons rester sur nos gardes.

— Prenons une bonne nuit de sommeil et demain matin nous amorcerons nos recherches du côté des six églises du nord-ouest. Pour accéder à la dorsale inclinée où elles se trouvent, il faut emprunter le passage taillé dans la roche et qui part du fossé du Jourdain.

Black chercha leur guide du regard. Il se trouvait plus loin, en retrait, et les observait discrètement par-dessus son épaule.

— Rentrons en ville, fit Black, je vais expliquer à Gebra ce que nous comptons faire demain. Il aura de quoi à raconter aux prêtres ce soir.

Aaron sourit. Il plia la carte et la fourra dans son porte-document. Puis ils entreprirent de redescendre vers la cité.

✝

Gebra avait changé le bandeau qui recouvrait son œil invalide. Pourtant, il semblait encore plus sale que celui qu'il portait la veille. Black eut envie de

le rabrouer sur ce point mais s'en abstint, ayant conclu que cela ne servirait strictement à rien.

Ils se trouvaient tous trois devant un passage creusé dans le roc et dans lequel ils se retrouveraient coincés comme dans une souricière advenant un guet-apens. Gebra les invita à entrer d'un sourire des plus artificiels.

— Dis donc, le pirate, l'apostropha William, tu es bien sûr que c'est par là?

— Sûr, monsieur! Suivez-moi!

Ils franchirent les quelques centaines de mètres de cet accès taillé dans la pierre blonde en regardant constamment au-dessus d'eux, comme s'ils craignaient une attaque imminente. Ils débouchèrent enfin sur le groupe des six églises, qui étaient disposées l'une derrière l'autre d'ouest en est.

— Il est clair qu'un effort considérable a été déployé pour cacher la véritable nature de ces monuments, dit Aaron, stupéfait.

Alors que certaines églises étaient complètement enfouies dans de profondes tranchées, d'autres se cachaient à l'intérieur de cavités naturelles. Même si leurs dimensions respectives et leur configuration paraissaient fort différentes, elles avaient toutes la forme de hauts monolithes de pierre sculptés de manière à ressembler à des édifices normaux. Elles se trouvaient donc toutes isolées à l'intérieur de cours profondes creusées tout autour d'elles.

— Quelle pouvait bien être la vraie nature de ces sculptures? s'enquit Black.

— C'est là qu'est toute la question, répondit Aaron, puisque nous ne pouvons même pas affirmer à quelle époque ces monolithes furent sculptés.

— Tu crois que, tout comme les menhirs d'Irlande, elles auraient pu être christianisées par les premiers chrétiens?

— C'est bien possible que toutes ces croix sur les édifices aient été sculptées bien plus tard, comme au XIII^{e} ou XIV^{e} siècle. J'oserais dire que ces monolithes sont comparables aux pyramides d'Égypte et qu'ils datent d'une période oubliée par l'humanité. Ils seraient les seuls témoins de ce passé perdu parce que leur construction unique leur a permis de résister non seulement au temps mais aussi aux grandes catastrophes naturelles comme le Déluge. Alors que toute trace du passage des humains était balayée, seuls ces rares témoins sont restés debout. Et il fallait une très bonne raison pour se donner la peine de construire des édifices aussi résistants.

— Il fallait aussi des moyens que nous n'avons même pas aujourd'hui…

— Exactement.

— Mais en écartant l'intervention des anges, jugea Black, comment diable ces foutues églises auraient-elles pu être construites?

Il jeta un œil à leur guide assis un peu plus loin qui faisait semblant de faire une prière les yeux fermés.

— C'est là que réside la preuve qui permet d'affirmer que notre civilisation ne fut pas la première! Les techniques qui ont rendu possibles les excavations et la sculpture de la pierre à pareille échelle et avec autant de perfection se sont perdues depuis longtemps!

Ils visitèrent chacune des églises avec émerveillement, respectant comme promis l'accès au Saint des Saints qui, selon les dires de leur guide, abritait une réplique de l'Arche d'alliance que seuls les prêtres avaient le droit de voir. Les intérieurs comportaient nefs, travées, arcs, piliers et absides, tous taillés dans le rocher.

Gebra les entraîna ensuite vers un autre édifice monolithe. Un escalier de six marches était sculpté sous la porte d'entrée, elle-même surmontée d'une croix gravée dans la pierre.

— C'est la tombe d'Adam, leur assura-t-il.

— Bien sûr, fit William.

— C'est là que se trouve un tunnel, ajouta Gebra.

— Voilà qui est plus intéressant, lui sourit Black.

Une fois à l'intérieur, ils découvrirent une pièce vide.

— Ça ne ressemble pas du tout à un tombeau, il faudra faire mieux…

— Ici est l'entrée de la route qui conduit au tombeau intérieur.

Black agrippa le guide par son vêtement et l'attira à lui.

— Attention, mon vieux, lui dit-il, pas de coups fourrés et pas de morale à la docteur Freud, tu m'entends? Indique-nous l'entrée du tunnel.

Gebra s'exécuta. Ils grimpèrent à l'étage et se dirigèrent au fond du monolithe où se trouvait une grande croix.

— C'est là, dit Gebra, mais je ne peux pas toucher la croix.

Black saisit la poignée sculptée à même le grand bas-relief représentant

la croix et la tira. La dalle bascula pour révéler un escalier plongeant dans les entrailles de la terre. Ou plutôt de la pierre.

Éclairés de leurs lampes de poche, ils descendirent dans le tunnel. Black compta trente marches avant de toucher le sol. Plus loin, un rai de lumière inondait le tunnel. À intervalles réguliers, des puits creusés dans le tuf jusqu'à la surface permettaient à la lumière d'éclairer leurs pas. Ils se déplacèrent ainsi, plutôt penchés à cause de leur grande taille par rapport à leur guide qui, lui, marchait debout sans être ennuyé.

Lorsqu'ils débouchèrent à l'air libre après n'avoir monté aucun escalier, ils furent étonnés de se retrouver sur le site des églises du groupe sud-est.

— Un autre tunnel part d'Abba Libanos, expliqua Gebra, et il conduit tout droit jusqu'à *Bet Giyorgis*. Là-bas il y a une grande crypte, mais vous n'avez pas le droit de descendre…

— L'église Saint-Georges, murmura Black. Pourquoi n'aurions-nous pas le droit de descendre?

— La crypte de l'église Saint-Georges, sacrée! clama Gebra qui semblait horrifié juste à en parler.

— On sait bien, lui dit Black, ici tout est sacré…

Ils s'étonnèrent encore des prodiges réalisés par les ouvriers bâtisseurs de ces églises rupestres en visitant l'intérieur d'Amanuel et Merkorios. L'église Abba Libanos, beaucoup plus petite, cachait toutefois un nouveau tunnel qui passait sous le fossé du Jourdain pour aller rejoindre l'église Saint-Georges, cinq cents mètres plus loin.

Saint-Georges n'avait pas été construite en retrait pour rien. Elle était le chef-d'œuvre de l'ensemble de Lalibela. Se dressant dans un isolement majestueux à bonne distance des autres, cette église cruciforme aux lignes épurées était magnifique. À l'intérieur, rien n'avait été laissé au hasard afin de réaliser un travail d'artiste sans pareil. Au-dessus du sanctuaire s'élevait un dôme aux formes parfaites entouré de croix pattées rouges faisant pressentir en ces lieux le passage des Templiers. Les fresques à demi effacées qui avaient probablement à une certaine époque recouvert l'intérieur du sanctuaire témoignaient de l'effort qu'avaient dû faire les chrétiens pour transformer ce temple païen en site de pèlerinage.

Alors que William et Aaron s'émerveillaient de tous ces messages du passé qui leur parlaient d'un monde perdu à jamais, Gebra les interpella. Il se tenait près de l'entrée du Saint des Saints, comme pour la protéger dans le

cas où l'un des Britanniques aurait tenté de s'y introduire.

— Venez, je vais vous montrer quelque chose!

Les deux hommes s'approchèrent et l'Éthiopien leur indiqua un imposant pilier.

— Voyez, leur dit-il, ce pilier porte des écritures gravées de la main même du roi Lalibela, au XII^{e} siècle. C'est lui qui a donné son nom à notre cité.

— Et qu'est-ce qu'elles disent, ces écritures? demanda William, un brin impatient.

— Elles racontent tous les secrets de la construction des églises.

— Mais je ne vois rien d'écrit nulle part, s'avisa Black.

— Cela se trouve derrière le voile.

William leva les yeux. Le pilier, énorme, s'arrachait au sol rocheux pour disparaître plus haut dans la pénombre. Un vieux tissu décoloré était enroulé en spirale autour du pilier.

— Ne peut-on pas retirer le foutu voile pour voir ces écritures?

— Jamais de la vie! s'exclama Gebra, horrifié. Ce serait sacrilège! Jamais on ne retire le voile! Ce pilier est sacré!

— Ouais, évidemment que le pilier est sacré, se moqua Black.

— C'est comme le Saint des Saints! Ou l'entrée de la crypte qui se trouve derrière le pilier! On ne peut voir! C'est sacré!

— Et moi je te dis que ça ne l'est plus à partir de maintenant, l'avertit Black en tirant de son holster le gros Colt 1900. Il l'appuya contre la tempe de l'Éthiopien qui se mit à trembler.

— Non monsieur, ne faites pas ça, supplia Gebra, c'est un lieu sacré…

La détonation fit sursauter Aaron qui observait des gravures un peu plus loin. Il ne put réprimer un cri de surprise.

— Mais tu es cinglé, William! Tu as flingué le guide!

— Je lui ai foutu une balle dans la tête à cet énergumène, tempêta Black qui observait le sang dégouliner sur le mur en recouvrant les fresques usées. Il m'énervait avec ses histoires de sacré. Et puis, on n'en a rien à foutre de lui. Trouvons ce que nous sommes venus chercher et foutons le camp.

— Réalises-tu que si les prêtres se rendent compte que tu as buté le guide, ils ne nous laisseront pas partir aussi facilement!

— Allons visiter cette fameuse crypte, l'interrompit Black, et arrête un peu de gueuler. Sinon je serai obligé de te faire subir le même traitement

qu'au guide…

— Arrête de te moquer, lui dit Aaron, et aide-moi plutôt à cacher le corps.

Black saisit le vêtement de Gebra pour le soulever tandis qu'Aaron le prenait par les pieds. Furieux, il jeta un regard noir à William. Celui-ci lui répondit par un sourire féroce et fielleux.

— Je ne me moquais pas, lui dit-il à voix basse, je suis sérieux.

Après avoir récupéré leurs havresacs et fabriqué des torches avec le tissu qui enveloppait le pilier sacré, Aaron et William entreprirent la descente des escaliers pentus menant à la crypte.

Curieusement, la pression était positive vers les profondeurs et entraînait la fumée des torches vers la sortie dans l'église. Les deux hommes avaient choisi de ménager les piles de leurs lampes de poche et de plutôt recourir à ce primitif moyen d'éclairage pour descendre sous l'église Saint-Georges.

— Avec un pareil courant d'air, supposa Aaron, je ne serais pas surpris que cette crypte possède une autre sortie directement vers l'extérieur.

— Je suis de ton avis, l'approuva Black, un autre tunnel doit relier la crypte.

Il leur fallait être prudent, car les marches mal dégrossies et usées par le temps ne rendaient pas la descente aisée.

— Je continue à dire que c'était une erreur de flinguer le guide, fit Aaron qui en voulait encore à Black d'avoir froidement liquidé Gebra.

— Lâche-moi avec ce foutu guide, ou je te brûle le cul avec ma torche, pesta Black qui descendait derrière son compagnon.

— On verra bien si tu seras aussi rogue quand nous aurons toute la ville aux fesses.

— Regarde plutôt où tu poses les pieds…

L'escalier taillé dans le tuf rose se voulait courbe. Subtilement, à mesure que l'on descendait, on se dirigeait continuellement vers la gauche.

— Tu as compté les marches? demanda soudain Huber.

— Oui.

Après une descente qui dura plus d'une vingtaine de minutes, ils atteignirent enfin une surface horizontale recouverte d'une bonne couche de poussière. Le courant d'air était encore plus fort devant l'ouverture étroite qui se trouvait à dix pas, juste devant. Une lumière blafarde semblait aussi s'en échapper, surprenant les deux hommes qui s'approchèrent prudemment. Une fois qu'ils eurent passé le débouché, la pression redevint stable.

Et ils n'en crurent pas leurs yeux.

Une salle aux dimensions monumentales et entièrement creusée dans cette pierre rosée s'ouvrait devant eux jusqu'à s'élever à une hauteur d'au moins vingt mètres. La voûte, incurvée comme une coupole, était percée de plusieurs canaux conduisant à la surface pour laisser entrer la lumière.

— Voilà d'où venait l'air, jugea Aaron.

— Peut-être bien. Mais il y a une autre issue là-bas…

William s'y dirigea alors qu'Aaron avança plutôt vers ce qui avait aussitôt attiré son regard : une pyramide sculptée à même le sol et parfaitement polie. Aaron glissa sa main sur la surface recouverte d'une épaisse couche de poussière et admira la précision de l'ouvrage. Tout cela relevait du fantastique. Comment des hommes auraient-ils pu réaliser pareil exploit? Aaron songea que seulement évacuer la roche pour évider la salle relevait du surhumain.

— C'est ton copain Skoll qui serait content de voir ça, dit William dont la voix retentit.

Lorsqu'il vint rejoindre Aaron, celui-ci le considéra un instant avant de formuler adéquatement sa réponse.

— Skoll n'est pas mon copain, expliqua-t-il, je travaille avec lui, c'est tout.

— Oh, alors je comprends mieux pourquoi tu ne tenais pas à faire ce voyage avec lui…

— Je ne suis pas comme Skoll, avoua Aaron, et je ne suis pas comme Fenrir…

William ricana.

— Sentirais-je comme une légère rivalité entre les frères de l'organisation des *Moon Beasts*?

Black connaissait bien Huber. Il savait que, pour le faire parler, la meilleure tactique était de le provoquer.

— Ce n'est pas une question de rivalité, répliqua Aaron, mais ils sont

d'une race et je suis d'une autre. Ils ne rêvent que de guerres, de conquêtes et de domination. Alors que moi je recherche l'élévation de mon propre esprit, les pouvoirs innés qui sont en moi depuis ma naissance, mais que je n'arrive pas à retrouver. Skoll et Fenrir ont déjà atteint ce niveau de compréhension de soi. Ils peuvent faire des choses que tu n'imagines même pas.

— Ouais, bien sûr, se moqua Black, j'ai déjà dit ça à un type en lui parlant de sa femme que je venais de baiser…

— Tu ne prends jamais rien au sérieux, le rabroua Huber, comme si tu te fichais de tout!

— Et alors? Ça te dérange?

— Ah, laisse tomber… Je préfère me concentrer sur cette pyramide.

— Elle est impressionnante, avoua William, mais qu'est-ce qu'elle peut bien foutre ici?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Une chose est sûre, il y a bien longtemps qu'on n'a pas mis les pieds ici.

— Ça, c'est certain. L'endroit est beaucoup trop sacré!

Ils contournèrent lentement le grand monument quadrangulaire qui s'élevait bien sur une hauteur de quinze mètres. Ils se retrouvèrent sans voix devant l'une des faces ornée en partie de symboles gravés dans la pierre.

— Est-ce possible? marmonna Aaron en élevant la torche pour y voir plus clair.

— Qu'est-ce que tu vois?

— Ce symbole là-haut qui trône sur les autres…

— Qu'est-ce qu'il a? Tu le connais?

— Oui. On le nomme « soleil noir ».

— Et puis?

Aaron recula de quelques pas, suivi par William.

— Faut que je te dise un truc en rapport avec notre mission, fit-il.

— Je t'écoute.

— Tu sais que ce que nous cherchons ici est associé à de très anciennes écritures et probablement à de plus anciennes civilisations.

— Ça, je le sais, le coupa William, j'ai aussi étudié toute la documentation disponible sur le sujet.

— Eh bien justement, tu n'as pas nécessairement vu tout ce qui était disponible.

— Mais de quoi est-ce que tu parles?

Aaron soupira et fit un tour complet sur lui-même en se grattant la tête.

— Je ne sais trop par où commencer…

— Essaie toujours.

— Depuis 1912, des équipes d'archéologues allemands fouillent des sites dans l'ancien pays sumérien. Ce qui correspond à l'actuel Irak près du golfe Persique. Il y a trois ans, ils ont mis au jour quelque chose de vraiment inusité. Ils ont découvert une chaussure fossilisée, juste aux côtés d'un trilobite.

— Qu'est-ce qu'un trilobite?

— Les trilobites étaient des arthropodes marins qui pouvaient atteindre jusqu'à soixante-quinze centimètres de long. Et ce qu'il y a de particulier, c'est qu'ils ont disparu voilà plus de 250 millions d'années.

Black resta coi, étonné par cette nouvelle révélation.

— Tu veux dire qu'ils ont trouvé une chaussure vieille de 250 millions d'années?

— Après examen, les archéologues ont plutôt spéculé sur 400 millions d'années.

— Mais c'est impossible, l'homme n'existait pas…

— Quoi qu'il en soit, ces archéologues ont fondé une petite société appelée les Frères de la Lumière, destinée à rechercher la vérité sur les origines. Des découvertes subséquentes ont laissé supposer l'existence de civilisations qui auraient existé il y a fort longtemps et possédé des technologies bien plus avancées que celles dont nous disposons maintenant.

Ils baissèrent les yeux vers une grande poignée piquetée de rouille enchâssée dans la paroi de la pyramide.

— Mais selon toi, interrogea Black, quel serait alors le legs d'Adam dont les écrits parlaient? Crois-tu vraiment qu'il s'agisse des détails de ces technologies?

— Je l'espère sincèrement. Mais il ne faut pas t'attendre à rencontrer les restes du personnage d'Adam tel qu'il est décrit dans la Bible. Néanmoins, il est possible de voir dans les Saintes Écritures toutes les reliques des traditions oubliées et probablement laissées par les vagues souvenirs de l'existence de ces peuples.

— Et où en sont les Frères de la Lumière maintenant?

— Leur société a intégré deux nouveaux groupes; celle des Maîtres de la

Pierre Noire et celle des Médiums. Une nouvelle appellation a été adoptée. On l'appelle maintenant la société du Vril.

Black écarquilla les yeux, sceptique.

— Les femmes du groupe des Médiums sont les plus fascinantes. D'abord, elles sont toutes d'une beauté sans égal. Surtout leur responsable, Maria Orsitsch. Celles qui composent ce groupe ont toutes les cheveux très longs, jusqu'aux genoux! Car elles affirment que leur longue chevelure agit comme une antenne cosmique pour capter les messages…

— Des bonnes femmes timbrées…

— Mais il y a plus. Maria Orsitsch et ses médiums ont fourni à la société du Vril des renseignements hors du commun. Ainsi, Orsitsch affirme avoir obtenu une communication de la part d'une civilisation extraterrestre qui se nomme les Aryens et qui vit sur une planète d'un système solaire nommé Aldébaran, situé à 68 années-lumière dans la constellation du Taureau. Ces êtres extraterrestres seraient venus ici, sur la Terre, dans un lointain passé. Il y a quelques mois seulement, Orsitsch a compilé les détails techniques d'un moyen de propulsion et d'un engin volant, détails qu'elle a reçus dans cette communication avec l'au-delà. Qui plus est, elle a eu la confirmation de l'endroit où d'autres secrets seraient encore bien conservés.

— Tout ça c'est de la foutaise, s'insurgea Black. Et où ces extraterrestres ayant foulé la Terre voilà 400 millions d'années auraient-ils enfoui leurs secrets technologiques avant de disparaître?

— Juste là, répondit Aaron en montrant la pyramide de ses deux mains. Le soleil noir gravé sur cette paroi correspond exactement au dessin qu'en a fait la médium à la suite de sa communication avec les Aryens.

— Ça me paraît être une porte, affirma Black, et cette poignée sert sûrement à actionner le mécanisme d'ouverture.

— Essaie pour voir si c'est coincé.

William saisit la poignée à deux mains et tenta de tourner. Dans un sens comme dans l'autre, rien ne bougeait. Il tira alors de toutes ses forces et la poignée obéit, venant vers lui sur une bonne trentaine de centimètres.

— Il ne se passe rien, fit-il, dépité.

— C'est sans aucun doute très vieux. Le mécanisme est probablement saisi. C'est même étonnant que tu aies pu retirer la poignée.

— Attends, j'ai une idée.

Black poussa la poignée dans sa position initiale.

Un bruit se fit entendre et les deux hommes reculèrent instinctivement. Ils eurent l'impression qu'une sorte de générateur s'était mis en route, et la porte qu'ils avaient détaillée sur la paroi de la pyramide se mit à descendre lentement dans une cavité à même le sol. Ils se regardèrent, interdits, fascinés par le mouvement du massif panneau mobile. À l'intérieur, des lampes et des voyants s'illuminaient sur des tableaux de contrôle installés aux parois, comme si la pyramide s'éveillait soudain après un trop long sommeil. Le panneau s'immobilisa enfin, donnant libre accès aux deux explorateurs.

— C'est tout de même incroyable que, pour ne pas violer le caractère sacré de l'endroit, cette bande d'abrutis ne soit jamais descendue jusqu'ici, s'étonna Black.

Au centre de la pyramide qui leur apparaissait maintenant comme un vaste centre de commandement se trouvaient deux sarcophages ouvragés, taillés dans la même pierre rouge tendre.

— Adam et Ève, souffla Aaron, les députés sur Terre de la race aryenne.

— Tu sautes bien vite aux conclusions, le prévint Black.

— Bon sang, je la croyais folle moi aussi, avoua Aaron, mais Orsitsch avait raison.

— Il faut avouer que tout cela ne ressemble à rien de ce que nous connaissons.

— Vite, faisons le tour et essayons de trouver quelque chose.

L'un des pans de la pyramide comportait un support métallique comprenant une trentaine de cylindres d'une matière qui s'apparentait à une sorte de cristal noir. Les cylindres, qui avaient un diamètre d'environ cinq centimètres pour une longueur de vingt, portaient tous des indications et étaient étonnamment légers. Un puits, à l'intérieur duquel une lampe projetait une lumière éclatante, semblait tout désigné pour recevoir les cylindres. Black en prit un et l'inséra dans le puits. Le cylindre s'y glissa et des textes apparurent sur un écran recouvert de poussière.

— C'est fascinant, dit Black tout à fait émerveillé, il doit y avoir une montagne de documentation sur tous ces cylindres.

Il n'eut qu'à faire tourner tout doucement le cylindre pour faire s'afficher des dizaines de pages d'informations et de dessins techniques.

— Je me demande ce qui peut bien alimenter le générateur en énergie, dit Aaron. Tu imagines tout ce temps qu'il a passé en état de veille?

— Je ne peux pas croire que ce truc puisse être vieux de plusieurs millions d'années, ce serait impossible.

— Qui sait? Ainsi protégé au cœur de la terre, avec des moyens dont nous ne connaissons même pas encore l'existence, peut-être cela se peut-il après tout!

— Il faut prendre tous les cylindres noirs, dit Black qui commençait déjà à les fourrer dans son sac.

Aaron se pressa de l'imiter.

— Au fait, demanda Black, que veut dire le mot Vril?

— Le mot Vril provient du sumérien ancien *vri-il*, qui veut dire « comme Dieu ». Le Vril est une force primordiale cosmique, une énergie naturelle, une étincelle qui se trouve en chacun de nous, et cette force gigantesque fait tourner les planètes et brûler les étoiles! Je suis comme toi, William, fit Aaron en l'empoignant. Je veux trouver et exploiter le pouvoir qui existe en moi! Je ne veux pas, comme Skoll et Fenrir, faire la guerre à tout va! Ils possèdent déjà le pouvoir de transformer ce qu'ils sont en quelque chose d'encore plus inhumain. Je sais que, parmi ces cylindres, nous trouverons le guide qui nous permettra d'atteindre la part de Dieu qui animait ces êtres, dit-il en montrant les deux sarcophages.

— Mais qui a veillé à leur dernier repos? Qui a construit ce site?

— Nous le découvrirons peut-être dans tous ces documents. Les membres de la société du Vril ont dans leurs rangs d'éminents archéologues allemands qui sont experts dans la traduction des langues anciennes. À vue de nez, l'alphabet utilisé dans ces documents s'apparente beaucoup à l'écriture cunéiforme qui existait en Mésopotamie au quatrième millénaire avant Jésus-Christ. Vois tous ces traits terminés en forme de coins ou de têtes de clous.

— Ce qui constituerait un lien entre la venue possible de ces Aryens et la naissance du pays sumérien, conclut Black. La première écriture apparue sur Terre en serait une venue d'ailleurs…

Ils récupérèrent en vitesse, comme deux pilleurs de tombes, le trésor qu'ils étaient venus chercher. Puis ils sortirent de la pyramide. Au loin, des

cris de fureur attirèrent leur attention. Du pied de l'escalier, ils pouvaient entendre les Éthiopiens crier leur rage.

— Ils ont dû trouver le corps du guide, s'inquiéta Aaron.

— Empruntons l'autre issue, proposa William, c'est de là que vient le courant d'air. Ce tunnel doit remonter à l'air libre. Ensuite nous n'aurons qu'à rejoindre l'avion et ficher le camp d'ici.

— Le sous-marin doit déjà nous attendre dans le golfe d'Aden.

Ils se ruèrent en direction de la sortie en allument leurs lampes de poche. Avec un peu de chance, les Éthiopiens les attendraient dans l'église Saint-Georges. Ils pourraient alors leur fausser compagnie, dépendamment de l'endroit où ils aboutiraient par ce satané tunnel.

Pas d'escalier dans celui-là. Seulement une pente douce qui allait toujours en montant.

Alors qu'ils remontaient ainsi vers la surface, William songea en son for intérieur que son séjour chez les Allemands tirait à sa fin. La guerre qu'ils menaient appuyés des *Moon Beasts*, des dangereux Skoll et Fenrir, était à outrance. Cela ne pouvait durer. Et si une technologie supérieure se trouvait inscrite dans l'information qu'ils venaient de récupérer, peut-être valait-il mieux qu'elle ne tombe pas entre leurs mains.

Une fois rentré, il lui faudrait trouver le moyen de s'échapper de la base pour rentrer en Angleterre. Son pays, le Kent, *Druidstone*, Ulisse Maturi, Connor Scott, le commandeur et Imogen lui manquaient tout à coup terriblement.

Un plan se dessina lentement dans son esprit. Donald Ash, le pilote, était toujours emprisonné à la base de Coblence. Il tenterait de l'emmener avec lui.

Avec peut-être aussi quelques-uns de ces petits cylindres noirs.

Curieusement, le tunnel qu'ils empruntèrent ne comporta que de rares éboulis sur son parcours. Cela ne les empêcha pas de se faufiler entre les pierres effondrées, recouvertes par la poussière du temps.

Sans connaître la longueur que pourrait avoir ce passage oublié, ils décidèrent de n'avancer qu'avec une seule lampe de poche afin de préserver

la pile de l'autre. William marchait donc en tête, ses pas faiblement éclairés par une lumière de plus en plus anémique. Aaron marchait sur ses talons, visiblement impatient de quitter les entrailles de la terre.

La fatigue ressentie dans leurs jambes confirmait la faible mais constante inclinaison du tunnel. Ils continuaient de marcher contre le courant d'air sans prononcer la moindre parole quand la lumière leur apparut enfin au bout du tunnel. Instinctivement, ils accélérèrent le pas, pressés de se retrouver à l'air libre et de voir jusqu'où ce chemin les avait conduits.

À la hauteur de l'issue, Black s'arrêta et retint Aaron. Ils se trouvaient à flanc de colline à au moins vingt mètres du sol.

— Y a-t-il moyen de descendre? s'enquit Aaron.

— Je crois que oui. Mais il faudra être prudents. La bonne nouvelle, c'est que le tunnel nous a conduits plein nord et que nous sommes près de l'avion.

De là où il se trouvait, William pouvait très bien voir l'appareil. Deux hommes armés montaient la garde tout près.

— On s'occupera d'eux une fois là-bas, lui dit Aaron, dépêchons-nous de descendre.

Ils amorcèrent une descente entre les rochers. La pente était relativement abrupte mais pas au point de les empêcher de s'y accrocher. Ils poursuivirent leur descente silencieusement afin de ne pas attirer l'attention. Un kilomètre plus bas, près de l'église Saint-Georges, une foule s'était amassée pour probablement attendre leur retour. La scène était étrange, presque insensée, et excluait tout du monde moderne. Les femmes se balançaient en chantant, pénétrées par le son d'un tambour à la cadence triste et primitive. Leur antiphonaire s'exprimait ainsi en une sorte de dialogue, où versets et chœurs se croisaient en crescendo, alors qu'un groupe de chanteuses répondait à un autre.

Gênés quelque peu par le poids de leurs havresacs, les deux hommes parvinrent tout de même à rejoindre le pied de la colline. Ils s'y collèrent quelques instants, le temps de reprendre leur souffle.

— Qu'est-ce qu'on fait pour les deux soldats qui gardent l'avion? demanda Black. Ils ont probablement été prévenus par les prêtres. Pour eux nous sommes maintenant des blasphémateurs et ils vont vouloir nous capturer.

— Alors nous avons de la chance. S'ils tiennent à nous capturer, ce que

je pense, ils ne nous tireront pas dessus. Nous pourrons les maîtriser une fois là-bas.

— Mieux vaut ne pas courir. Approchons-nous au pas et, s'ils se montrent menaçants, je les buterai tous les deux.

— Il faudra ensuite se dépêcher, car nous aurons toute la ville sur le dos.

— Allons-y.

À partir de la colline, le territoire s'étendait jusqu'à la cité en un champ desséché couvert de hautes herbes jaunes et racornies.

Lorsque les deux soldats les aperçurent, ils les mirent en joue et crièrent dans leur dialecte, en leur faisant signe de s'approcher. Ce que William et Aaron firent, mains en l'air.

Lorsqu'ils furent assez près, l'un des gardes invectiva sévèrement William en désignant le révolver dans son holster. Alors qu'il déposait lentement son havresac dans le but d'attirer leur attention, Black dégaina dans un mouvement extrêmement rapide et buta l'un après l'autre les deux soldats qui furent aussitôt projetés en arrière par l'impardonnable décharge du gros Colt 1900.

— Les types manquent d'entraînement, dit-il en rengainant et en cherchant son sac au sol.

Aaron grimpait déjà dans l'avion.

— Je crois qu'il vaut mieux ne pas moisir ici, jugea-t-il en pointant le doigt dans la direction de l'église Saint-Georges.

La foule les avait repérés et courait maintenant dans leur direction.

— Démarre! fit aussitôt Black en lançant son sac à l'arrière.

Alors qu'il grimpait pour prendre place dans l'habitacle tout juste derrière Aaron, il entendit le sifflement particulier du démarreur en mode de décompression. Il se laissa tomber dans son siège et chercha les sangles du harnais de sécurité. Aaron se tourna soudain vers lui.

— La batterie d'accumulateurs n'a plus assez de charge pour faire tourner le moteur! lança-t-il, énervé. Il faut que tu descendes pour lancer les moteurs manuellement!

— Merde! pesta Black en défaisant nerveusement son harnais.

Il sauta en bas de l'avion et se précipita devant le premier moteur. Plus loin, le hululement furieux des femmes avait remplacé les chants religieux. Ils venaient tous dans leur direction, les bras en l'air comme des enragés, déterminés à s'en prendre aux sacrilèges. William fit pivoter l'hélice jusqu'à

sentir la compression puis l'abaissa de toutes ses forces. Le moteur démarra aussitôt dans un nuage de fumée bleue. Soulagé, il passa de l'autre côté en jetant un coup d'œil à Aaron qui lui faisait signe de répéter l'opération.

Les premiers coups de feu firent lever la poussière non loin de lui.

William chercha la compression puis abaissa l'hélice. Le moteur refusa de démarrer.

Aaron lui faisait signe de se dépêcher.

Il fit faire un nouveau tour à l'hélice puis refit la manœuvre qui échoua une fois de plus. Il avait voulu agir trop vite. Le bruit du premier moteur Mercedes lui martelait les tempes et les gaz d'échappement lui brûlaient les poumons. Il se tourna un instant pour voir les hommes brandir leurs fusils et se mettre à tirer. Une balle perfora le pare-brise juste à la droite d'Aaron.

— Magne-toi, nom de Dieu! beugla-t-il en baissant la tête.

Black vint appuyer l'hélice sur la force de compression puis l'abaissa si fort qu'il en perdit l'équilibre et tomba à la renverse. Le moteur Mercedes démarra dans un boucan infernal et le Gotha se mit à avancer d'un coup, comme s'il venait de prendre vie. William roula sur le côté pour éviter la roue du train d'atterrissage et gagna l'habitacle en proférant une volée d'injures que le bruit des moteurs enterra.

Le Gotha fit demi-tour sur place et Aaron mit les gaz au maximum. L'avion s'élança sur la piste, distançant les poursuivants et les coups de feu. Il s'éleva un peu plus loin dans un nuage de poussière et Aaron vira serré sur sa droite, direction est. Il gagna un peu d'altitude pour passer au-dessus des collines puis leva le pouce pour William juste derrière lui.

Black ne put s'en rendre compte, trop occupé qu'il était à tenter d'attacher son harnais.

✚

Il ne leur fallut qu'une heure pour atteindre la côte.

Aaron s'était guidé sur le grand chemin de fer en construction qui partait d'Addis-Abeba, en Éthiopie, et qui gagnait Djibouti. Il fit un survol du golfe en lançant l'appel codé par TSF[18] afin de communiquer avec le sous-marin U-81, censé les attendre dans les parages.

Le train d'atterrissage renforcé de l'avion Gotha était surmonté de deux

flotteurs afin de pouvoir se poser sur l'eau. Aaron descendit plus bas afin d'évaluer la hauteur des vagues. Les flotteurs du Gotha ne lui permettaient pas d'affronter des vagues de plus de trente centimètres. Il supposa qu'il pouvait se poser sans encombre, bien qu'il n'en eût de toute façon pas le choix. Les chasseurs français basés au port d'Obock, près du cap Ras Bir, n'allaient pas tarder à le repérer.

Le U-81 émergea lentement des eaux comme un monstre marin. Black tapa sur l'épaule d'Aaron pour le lui signaler. Le pilote vint se positionner dans le sens de la vague et glissa sur l'eau avec l'agilité d'une frégate. Utilisant les moteurs et l'aileron arrière pour s'approcher doucement du submersible, il buta contre la coque lisse et coupa aussitôt les gaz. Des soldats sortirent sur le pont et les aidèrent pour le transfert alors que la sirène du bâtiment de guerre avertissait déjà qu'ils mettaient le cap vers le large.

Un coup de canon coula le Gotha dans les eaux du golfe d'Aden sous le regard tendu des deux hommes.

On les invita ensuite à se diriger vers l'écoutille afin de préparer la plongée.

34

Coblence, Allemagne.
Le dimanche 22 avril 1917.

Un an déjà s'était écoulé depuis la fameuse incursion d'Aaron Huber et William Black au royaume d'Éthiopie.

Le sous-marin océanique U-81 les avait ramenés sains et saufs jusqu'en Allemagne, coulant au passage quelques navires et bombardant également quelques positions côtières alliées. Après tout, le monde était en guerre.

Black avait été initié plus avant dans l'organisation des *Moon Beasts*. L'idée qu'ils avaient du partage du monde relevait du délire alors que le secret entourant tout ce qu'ils faisaient tenait de la paranoïa. Le Britannique avait tu les commentaires désobligeants qu'il aurait faits volontiers sur la façon de faire et de voir les choses de l'organisation secrète, et avait plutôt opté pour l'apprentissage et la connaissance de tout ce qu'elle était en mesure de lui apporter.

Ainsi, William Black avait choisi sciemment de repousser sa fuite de l'Allemagne. Il avait néanmoins demandé à voir Donald Ash, avec qui il avait été fait prisonnier plusieurs mois auparavant. Forcé de se soumettre aux médecins qui testèrent drogues et gaz sur sa pauvre personne, Ash s'était replié sur lui-même et était apparu à Black comme un être absent et distant. Bien que le pilote ait démontré une joie sincère à le retrouver, il n'en restait pas moins l'ombre de lui-même et Black s'était senti coupable l'espace d'un instant. La possible incapacité de Donald Ash à piloter un avion avait donc retardé l'exécution de son plan d'évasion. Mais avec le temps, et les études

tant théoriques que pratiques relatives à leurs découvertes éthiopiennes, il avait foulé avec Aaron de nouveaux champs d'expérimentation.

Activés uniquement par la lumière, les cylindres de mémoire découverts dans la crypte de l'église Saint-Georges avaient révélé tous leurs secrets sur le Vril. Mais il ne suffisait pas aux hommes de connaître de quoi il en retournait. Ils devaient maintenant évoluer sur le plan technologique afin de pouvoir reproduire ce qui était expliqué dans les plans découverts. Nouveaux systèmes de propulsion, nouveaux engins volants, nouvelles armes de destruction et nouvelles techniques de construction constituaient une partie de ce que le Vril avait à offrir. Par-dessus tout, il permettait aussi à celui qui se montrerait assez patient d'emprunter le chemin menant aux confins de son esprit. Et c'était justement ce que William s'était appliqué à faire, oubliant jusqu'au temps qui passait, jusqu'à ceux qui comptaient.

La sécurité qu'offrait la base de Coblence était rassurante. Mais ce cocon explosa pour Black le jour de l'annonce d'un raid allemand dans le pas de Calais.

Deux jours plus tôt, douze torpilleurs de la marine impériale allemande, séparés en deux groupes, avaient fait incursion dans le pas de Calais, ce détroit séparant la France de la Grande-Bretagne, afin de bombarder les installations côtières alliées. Un peu avant minuit, six torpilleurs avaient donc bombardé Calais du côté français pendant que les six autres bombardaient Douvres du côté anglais. Ils avaient dû engager le combat avec deux destroyers de la Royal Navy qui patrouillaient le long du barrage de Douvres, ce champ de mines flottantes destiné à empêcher les vaisseaux allemands de pénétrer dans la Manche.

Les deux gros destroyers anglais – les HMS *Broke* et HMS *Swift* – attaquèrent donc les torpilleurs allemands après minuit. Dans un combat désordonné et rendu difficile à cause de la nuit, le HMS *Swift* était tout de même parvenu à couler l'un des navires allemands. Pareil à une galère dans une bataille navale de l'Antiquité, le HMS *Broke* en avait éperonné un autre dans lequel il était resté encastré. Les deux équipages avaient alors combattu au corps à corps jusqu'à ce que le HMS *Broke* soit enfin parvenu à se libérer de sa mauvaise posture. Les dix autres torpilleurs allemands avaient ensuite choisi de regagner leur base.

L'annonce de cette nouvelle avait troublé Black au point de le rendre morose. Les Allemands allaient maintenant s'en prendre aux territoires de la

Grande-Bretagne. L'île, qui autrefois se montrait imprenable, devenait vulnérable à cause des attaques aériennes et des nouveaux navires de combat.

Mais la goutte qui avait vraiment fait déborder le vase avait été ce commentaire de Skoll qui, pour celui qui le fit, était tout à fait anodin.

Jamais William n'avait su que, pendant sa capture en plein vol par les Rumpler Taube allemands, *Druidstone*, sa maison, avait été le théâtre d'un raid mené par celui que l'on appelait Fenrir, tout aussi féroce que celui des navires de guerre dans le pas de Calais.

Black avait attendu plusieurs minutes avant de pouvoir sortir, se rendre à un hangar désert, s'enfermer dans les toilettes et crier toute sa rage contre Fenrir. Il avait frappé les murs de bois jusqu'à en avoir les jointures en sang et s'était laissé tomber sur le sol, entraîné là par son abattement.

Il ne pouvait rien faire contre Fenrir. Celui-ci avait été transporté en Amérique plusieurs semaines auparavant. Et Aaron lui avait effrontément menti. Il l'avait manipulé. Mais il devait se contenir, cacher son jeu et garder ses cartes pour la grande évasion.

Il était devenu impératif de regagner l'Angleterre et de retourner à *Druidstone*.

Le vent avait tourné et il était temps de repasser dans son camp. Les choses étaient claires à présent.

Il n'aimait pas Aaron, il haïssait Skoll et il voulait la mort de Fenrir.

35

Coblence, Allemagne.
Le samedi 12 mai 1917.

Ne se souciait-il que de lui-même?

Voilà une question que William se posait depuis un bon moment déjà. Il semblait incapable de la moindre empathie et il en était conscient. Il avait cherché sa propre identité à travers les méandres d'une société éclatée par la guerre et les intrigues emmêlées entre gouvernements scélérats et sociétés secrètes. Il ne pouvait éternellement vivre que pour avantager sa simple personne. Il avait une dette envers Robinson. Mais au fond, pourquoi? Pourquoi se sentir redevant vis-à-vis d'un homme qui était venu de son plein gré le chercher jusqu'à Oxford? Si Robinson l'avait pris en charge, c'était bien parce qu'il l'avait voulu! Mais il était son ami. Si seulement amis il avait encore. Il se devait de retourner en Grande-Bretagne puis à *Druidstone* pour s'assurer que tout allait bien. Et puis, après tout, si une quelconque appartenance pouvait encore subsister au fond de lui, il fallait qu'elle se trouve là-bas.

La prescience que William éprouvait lui donnait l'assurance de la réussite de son plan. Son accès aux connaissances sacrées retrouvées dans ce qu'ils appelaient « la tombe d'Adam » lui avait permis d'évoluer secrètement au point de devenir étranger à lui-même. Nul ne se doutait du monstre qu'il était devenu. Et il se plaisait terriblement rien qu'à évoquer cette idée.

Il avait attendu une semaine supplémentaire pour mettre son plan à exécution. Tout était rodé au quart de tour. En cet instant même, tout le

conseil général de la base était en réunion. Plusieurs étaient en permission et les effectifs réduits du personnel lui rendraient la tâche encore plus facile. Un peu plus tôt, vers six heures pendant le changement de garde, il s'était introduit dans la « chambre des secrets » – ainsi la nommaient les Allemands – pour dérober le cylindre-mémoire noir qui renfermait le guide permettant d'étudier le chemin d'accès vers son soi profond, vers son propre Vril.

Après des mois de pratiques et d'essais, William n'était parvenu qu'à toucher la pointe de l'iceberg. Encore beaucoup restait à découvrir. Et tout cela était affreusement attirant.

Il aurait bien apporté tous les cylindres, mais cela aurait été trop voyant et n'aurait fait que le retarder. Avec la certitude de posséder la légèreté et la transparence d'une ombre furtive, il était revenu jusqu'à sa chambre sans être remarqué ou embêté. Il avait la supériorité du mentaliste, de nouveaux outils relationnels et de changement ainsi qu'un moteur puissant d'exploration du mental inférieur ou supérieur[19]. Il s'imaginait posséder la certitude, ou la foi, de ces Aryens qui étaient peut-être venus d'ailleurs fouler le sol de notre planète afin de trouver un nouveau foyer et d'aider les premiers hommes dans leur évolution.

Il attendit patiemment, avec sa Berthoud au creux de la main, que les fines aiguilles marquent exactement dix heures.

Puis il se leva, rempocha la montre, ramassa son sac et quitta la pièce sans un regard en arrière.

Il avait fière allure, vêtu de l'uniforme de l'armée impériale. Sa prestance fit impression et il récupéra le prisonnier menottes aux poignets afin de le transférer – prétendit-il – aux quartiers médicaux. L'homme de garde, qui pourtant l'avait déjà rencontré auparavant, lui fit signer la décharge et lui remit Donald Ash ainsi que la clé des menottes, sans questionner plus avant. William avait déployé un formidable effort de concentration persuasive, qui avait servi à rendre sa requête parfaitement normale.

Il quitta le secteur des cellules puis le bâtiment en tenant Ash par le bras. L'autre suivait docilement, affecté par les expériences médicales qu'on

lui avait fait subir. Black se dit que jamais plus il ne reverrait le pilote tel qu'il l'avait jadis connu.

Ils empruntèrent un véhicule utilitaire Adler et parcoururent lentement les mille mètres qui les séparaient du hangar numéro 7 où étaient effectués les entretiens périodiques sur les avions de guerre. Black jeta un coup d'œil à la ronde puis poussa la porte pour faire entrer Ash. Il referma derrière lui et le bruit se répercuta en écho dans le grand bâtiment métallique.

Black entraîna Ash en le soutenant toujours par le bras. L'homme se laissait guider et pour la première fois s'enquit de leur destination.

— Où m'emmènes-tu, William? demanda-t-il tout bas.

— Je nous ramène en Angleterre, répondit Black, mais je vais avoir besoin de toi.

— Besoin de moi?

— Oui. Je t'expliquerai un peu plus tard. Mais tu dois me faire confiance et me suivre sans hésiter.

— Je te suis, William…

Ils passèrent près du nouvel avion de Manfred von Richthofen, celui que l'on surnommait le Baron Rouge. Le biplan Albatros D.III était également peint en vert et en rouge vif. Par mesure de précaution, William défit la ganse retenant le Colt dans l'étui qu'il portait à la taille.

Au fond du hangar, la grande porte pour le passage des appareils était ouverte, laissant entrer une brise rafraîchissante. À droite de la porte, un mécanicien solitaire travaillait sur un moteur Daimler six cylindres monté sur un support. Il leva les yeux sur les deux hommes qui s'approchaient et interrompit son ouvrage. Black s'approcha sans lâcher Ash et gratifia le mécano d'un sourire perfide. Ses yeux glissèrent subtilement sur la BMW Brutus stationnée juste à côté.

Alors que le mécanicien qui s'essuyait les mains s'apprêtait à ouvrir la bouche pour parler, une voix familière surprit William.

— Je ne savais pas que l'armée impériale allemande vous avait octroyé un uniforme, *Herr* Black, lança le Baron Rouge sur un ton condescendant. Cela vous va presque aussi bien qu'à moi!

William inspira en foudroyant le mécanicien. Ce dernier choisit de se taire.

C'était trop facile…

— Mais je suis loin d'avoir, comme vous, l'ordre « Pour le mérite »

répliqua Black en se retournant. J'ai su que vous aviez été médaillé. Je vous en félicite.

— Il s'agit en effet de la plus haute distinction accordée par l'armée allemande. Et j'en suis très fier.

— Mais il y a de quoi, mon cher, c'est tout à votre honneur.

— Je dois admettre que mes capacités de pilote sont de loin supérieures à celles de nos ennemis. Tenez, par exemple, depuis le début du mois d'avril, j'ai abattu plus d'une vingtaine d'avions britanniques!

Black accusa la flèche en serrant les poings.

— Vous m'excuserez, von Richthofen, rétorqua-t-il, mais en tant que représentant britannique, vous me voyez obligé de répondre à cet affront.

William dégaina brusquement et tira une balle à bout portant en pleine tête du mécanicien. Celui-ci s'écrasa dans une mare de sang sur le gros moteur Daimler avant de tomber au sol.

Le Baron Rouge plongea derrière son avion et évita les trois balles suivantes. Black poussa Ash derrière la Brutus et le libéra de ses menottes.

— Grimpe là-dedans, Ash, lui dit-il, je reviens bientôt.

William avançait entre les avions le Colt au poing.

— Montrez-vous donc, Baron, que je puisse teindre votre uniforme en rouge avec votre sang!

— Je ne suis pas armé, Black, signala le baron caché plus loin derrière une carlingue.

— Qu'à cela ne tienne! Je n'ai aucune pitié! Je vous abattrai même si vous me suppliez à genoux!

— N'y comptez pas!

— Je vous trouverai, von Richthofen, alors aussi bien sortir tout de suite de votre cachette.

Le pilote allemand bondit comme un félin et évita malgré tout la balle qui lui était destinée. Le projectile déchira la manche de sa chemise et lui érafla la peau. Il fut sur William en moins de deux et lui fit échapper son arme pendant qu'ils roulaient au sol. Un furieux corps à corps s'ensuivit alors que les deux hommes ne parvenaient pas à se remettre debout. L'Allemand

asséna quelques bons coups à Black, défendant sa peau avec l'énergie du désespoir. William tenta de le déstabiliser en usant de ce qu'il avait appris au cours des derniers mois, mais il se rendit vite compte qu'en situation de combat la capacité à se concentrer devient inversement proportionnelle au danger que l'on affronte. L'as des pilotes n'était certes pas un homme ordinaire, et l'idée vint à William que sa compréhension du combat aérien et ses talents de tacticien n'étaient peut-être pas complètement innés et naturels. Les expériences que les savants allemands effectuaient ne donnaient sûrement pas toutes le même résultat que celui observé chez ce pauvre Ash.

Le Baron Rouge parvint à se libérer et se poussa un peu plus loin. Black se saisit d'une clé à molette de trente centimètres sur un banc de travail et la lança sans toucher son but. Il attrapa ensuite un tournevis et se rua sur von Richthofen qui se campa sur ses jambes et l'attendit. Habitué tout comme Black aux techniques de combat, il para le coup de tournevis et saisit l'Anglais par les cheveux pour le rabattre au sol. William hurla quand son dos heurta le béton et frappa de toutes ses forces l'Allemand au visage tandis qu'il était déséquilibré. L'autre s'effondra en crachant le sang et se traîna sur le sol, aussi surpris que sonné.

William se releva en titubant, en pestant et en se frottant le bas du dos. Il marcha vers le fond du hangar et récupéra son Colt resté sur le sol. Quand il se retourna, le Baron Rouge avait disparu.

— L'enfant de chienne, tempêta-t-il en décidant de retourner vers la Brutus. Je n'ai plus de temps à perdre avec lui!

Il grimpa dans le bolide et se laissa lourdement tomber sur le siège à côté de Donald Ash qui l'avait attendu sans bouger.

— Bon, voyons voir, dit Black, comment on faisait démarrer ce truc déjà? Ah oui, les pompes à essence!

William souleva les deux interrupteurs pour activer les pompes puis tira le levier de décompression. Il pressa le bouton du démarreur en enfonçant l'accélérateur. Le sifflement caractéristique du démarreur se fit entendre, et le gros moteur douze cylindres se mit à tourner avant de démarrer dans un tonnerre assourdissant en crachant des flammes.

Donald Ash esquissa un sourire.

— Mets ça! lui dit Black en lui tendant des lunettes d'aviateur.

William embraya et dégagea le frein à main. La Brutus s'anima et sortit doucement du hangar.

— Où est-ce qu'on va? hurla Ash qui semblait soudain ragaillardi par le bruit et les vibrations à tout rompre de l'engin.

— On va se rendre en bout de piste, là où sont parqués les chasseurs allemands! Ce n'est pas très loin.

Black lança la Brutus et fut surpris par la force d'accélération. Ils hurlèrent tous les deux quand elle commença à leur cracher de l'huile brûlante à la figure.

William serrait le gros volant de toutes ses forces en s'efforçant de maintenir la trajectoire de la Brutus qui ne voulait en faire qu'à sa tête. Il roulait à fond de train sur une piste récemment pavée et les soldats conduisant les camions qu'il croisait lui envoyaient la main, convaincus que l'on faisait là un nouvel essai de la Brutus. La poursuite ne serait pas pour tout de suite.

Les avions apparurent en bout de piste, rangés parfaitement des deux côtés. La grosse BMW s'immobilisa dans un crissement de pneus devant un triplan Fokker. William coupa les pompes à carburant et le moteur s'arrêta en s'ébrouant.

— C'est maintenant que je vais avoir besoin de toi, Ash, dit-il en relevant ses lunettes et en s'essuyant le visage du dos de la main. Il va te falloir piloter, mon vieux, parce que moi je ne sais pas.

— Mais je ne sais pas si je me souviens comment…

— Bien sûr que tu te souviens. Regarde-moi, Ash. Écoute-moi… Tout cela se trouve quelque part à l'intérieur de toi. Tu ne l'as jamais perdu. Conduire un avion est un jeu d'enfant pour toi. Nous allons monter dans ce Fokker et passer en France. Parce que tu sais piloter, tu es un as! Et moi, je m'installerai à l'arrière avec la mitrailleuse. Juste pour le cas où l'on nous pourchasserait. Parce qu'il est bien possible que cela se produise. Non seulement les Boches nous poursuivront, mais quand nous entrerons dans l'espace aérien français avec ce Fokker marqué ainsi de la belle grosse croix de l'armée allemande, les Français aussi essaieront de nous descendre! Alors, qu'est-ce que t'en dis?

— Sais-tu pourquoi il y a trois ailes?

Ash traversait un moment de lucidité. Black déployait toute sa force de concentration et de persuasion. Il enveloppait son compagnon d'une épaisse couverture de certitude absolue.

— Non, je n'en sais rien… Dis-moi.

— Parce qu'avec trois ailes ainsi superposées, on peut conserver une envergure limitée sans sacrifier la portance de l'appareil. Ça lui assure une très bonne maniabilité.

— Tu crois?

— J'en suis sûr. Je voudrais bien piloter ce triplan…

— Tu vois que ça te revient! Allez, c'est ton jour de chance! Tu vas pouvoir piloter le Fokker. Et sûrement tester sa maniabilité…

Les mains sur la mitrailleuse de 8 mm installée sur un arceau derrière l'habitacle du passager, William vit venir à l'autre bout de la piste les premiers camions.

— Je crois que nous devrions tout de suite décoller! hurla-t-il pour Ash qui venait d'engager le Fokker sur la piste.

L'autre lui fit un signe de tête et mit les gaz. L'appareil s'élança sur la piste, fonçant droit sur les camions qui venaient en sens inverse. Le Fokker grimpa d'un seul coup comme tiré par un câble vers le ciel. Black fut étonné de ce décollage subit et de cette facilité impressionnante à s'élever. Quelques soldats leur tirèrent dessus, mais ils furent vite hors de portée. Le pilotage de Donald Ash se révéla un peu téméraire, voire erratique, mais au moins les avait-il tirés de là. Il fonça plein ouest en direction de la France.

À vol d'oiseau, il y avait environ deux cents kilomètres à parcourir pour atteindre la frontière, ce qui représentait un peu plus d'une heure de vol. Ils volaient déjà depuis plus de quarante-cinq minutes quand Black aperçut trois chasseurs Albatros allemands. Ils avaient mis du temps pour les rattraper, mais ils gagnaient du terrain peu à peu. L'avion de tête affichait la couleur

rouge et Black comprit que le Baron Rouge avait encore un compte en souffrance avec lui.

William tapa sur l'épaule de Donald Ash pour l'informer de la présence des poursuivants.

— Pousse à fond! On y est presque!

Ash plongea en piqué pour tenter de prendre de la vitesse puis redressa entre quelques bas nuages pour essayer de les semer. Mais les chasseurs Albatros continuaient inlassablement à se rapprocher. Black prit l'initiative d'armer la mitrailleuse. Il évalua le chargeur déroulant à environ cinq cents balles. Il testa l'arme en tirant quelques coups puis la fit pivoter dans tous les sens pour en étudier la manœuvrabilité. Il était prêt à engager le combat s'il le fallait. Mais Ash le serait-il? Il n'était pas un pilote de combat. Après tout, l'ère des combats aériens ne faisait que commencer.

Les trois chasseurs allemands se séparèrent et le Baron Rouge chercha à prendre de l'altitude. Ash fit de même afin de ne pas se faire prendre par le haut. Dans pareil cas, il ne pourrait jamais avoir l'avantage. Il se tourna vers Black.

— Écoute, cria-t-il, nous devons faire demi-tour!

— Quoi? Mais tu es fou! Il faut fuir et non pas aller vers eux!

— S'ils nous prennent par-derrière ou à revers nous sommes foutus! Ça en sera fait de nous en moins d'une minute!

— Mais nous sommes presque à la frontière!

— Tant pis! Prépare-toi à tirer! Il faut tenter de les déstabiliser et ensuite reprendre la course vers la France.

— Bon Dieu de merde! aboya Black en s'installant derrière la grosse mitrailleuse.

Le triplan Fokker avait néanmoins un léger avantage sur les chasseurs Albatros. Ne possédant pas de stabilisateur vertical, il lui était permis de faire des virages extrêmement serrés. William s'en rendit compte lorsque le Fokker vira brutalement sur sa gauche en le jetant au fond de son habitacle. Ash mit les gaz à fond et chercha à grimper encore plus haut.

Le Baron Rouge venait à sa rencontre. Il ouvrit le feu de sa mitrailleuse avant.

Ash fit aussitôt plonger le Fokker et Black souleva la mitrailleuse pour le canarder mais en vain. Alors que l'appareil plongeait, sa vitesse de vol devint excessivement rapide et il croisa soudainement le second chasseur. Black lui

tira dessus au passage et toucha le moteur qui se mit aussitôt à cracher huile et fumée noire. Ash s'éloigna le plus rapidement possible pour se mettre hors de portée du troisième chasseur tandis que le Baron Rouge revenait à la charge par le flanc. Ash réagit aussitôt en dégageant dans une spirale montante qui provoqua presque une collision entre les chasseurs allemands. Il exécuta ensuite un large virage – pour maintenir sa vitesse – et provoqua une attaque des adversaires. Black visa le Baron Rouge et parvint à percuter l'arrière de son appareil, pendant que le premier chasseur touché tombait en piqué dans une trainée de fumée noire.

Hors de portée des poursuivants, Ash fonça de nouveau vers la France.

— Ils remettent ça! l'informa Black.

Ash avait compris qu'il était préférable de décider d'engager le combat plutôt que de se laisser prendre en chasse. De plus, grâce à la grande maniabilité du triplan Fokker, il était en mesure de se mettre rapidement hors de portée des armes ennemies et ainsi de faire durer le combat ou de le rompre, à sa guise.

Le Baron Rouge grimpa en altitude et Ash choisit de faire encore demi-tour. Il fonça vers le chasseur restant pendant que Black canardait le Baron qui passait au-dessus d'eux. Lorsque les deux avions se croisèrent, les balles ennemies percutèrent l'hélice et la carlingue. Ash fit virer le Fokker en sachant très bien que son taux de virage serait supérieur à celui de son adversaire. Black fut donc le premier en position de tirer. Il visa la cible mobile en préférant l'habitacle et blessa probablement le pilote, car ce dernier rompit le combat.

Aussitôt les balles du Baron Rouge perforèrent la queue avant que son appareil ne les croise à courte distance. Black tira à son tour mais, déséquilibré, rata sa cible.

Ash ne se laissa pas démonter et fonça de nouveau en direction de la frontière avec le Baron Rouge sur ses talons. Il piqua lorsqu'il aperçut les premiers chasseurs français qui venaient à leur rencontre. Black en profita pour vider son chargeur sur le Baron Rouge qui lui-même faisait le même manège. Les deux appareils furent endommagés et perdirent aussitôt de l'altitude. Le Baron Rouge choisit de rebrousser chemin, au moment même où les avions français engageaient le combat. Ash choisit de foncer vers le sol pour s'éviter le tir des Français. Il cherchait rapidement un endroit où se poser alors qu'il avait deux chasseurs aux fesses qui lui tiraient dessus. Black

était écrasé dans le fond de son siège et criait toutes les injures qui pouvaient lui venir en tête. Ayant repéré la grande route qui conduisait à Metz, Ash s'aligna sur celle-ci avec les deux chasseurs à sa poursuite. Ceux-ci avaient néanmoins cessé le feu et se contentaient de le suivre. Le Fokker passa tout juste au-dessus d'un camion qui venait à sa rencontre puis atterrit sur la route alors que les véhicules se rangeaient. Incapable de le maintenir, Ash fut forcé de quitter la route et percuta un arbre pour finalement s'immobiliser.

William s'arracha à son siège pour rencontrer le regard absent de son compagnon.

— Beau travail, Ash, lui dit-il en se massant la tête.

Des gens menaçants les entourèrent en les invectivant. Un camion militaire se pointa. Une vingtaine de soldats sautèrent de la caisse et écartèrent les badauds. Les deux fugitifs levèrent les mains. William jugea bon de tout de suite donner des explications avant de se prendre une balle.

— Je peux tout expliquer, dit-il dans un français impeccable teinté de son accent britannique. Nous sommes citoyens britanniques, en fuite depuis la base de Coblence, en Allemagne. Nous avons réussi notre évasion grâce à cet avion. Et à mon compagnon, un as du pilotage.

Les soldats qui pointaient tous leur arme dans leur direction s'écartèrent tout à coup pour laisser passer un officier au visage sévère et au pas décidé. Il les considéra d'un air réprobateur avant de s'adresser à eux.

— Je suis le colonel Philippe Korthe, officier supérieur de l'armée de terre et du cantonnement de Vallières. Veuillez s'il vous plaît décliner vos identités.

— Mon nom est Black. William Black. Et le pilote s'appelle Donald Ash. Nous sommes tous deux citoyens britanniques, capturés par l'armée impériale allemande il y a trois ans.

— Je l'espère pour vous! le coupa Korthe.

— Nous sommes parvenus à nous échapper aujourd'hui en volant ce triplan, continua William sans se démonter. Si vous le permettez, j'ai même mon passeport dans mon sac.

— Nous verrons cela plus tard, dit le colonel. Emmenez-les! Et démontez-moi ce maudit avion!

— Si vous permettez, mon colonel, intervint tout à coup Ash, peut-être cet avion pourrait-il justement…

— Exécution!

36

Manoir Druidstone, comté de Kent, Grande-Bretagne.
Le jeudi 31 mai 1917.

William poussa la grille d'entrée du manoir avec l'estomac noué. En tournant sur ses gonds, le portail rouillé grinça de manière sinistre, donnant l'impression à Black d'avoir été absent pendant vingt ans.

Sac à l'épaule, il s'arrêta au milieu de la cour pour constater les dégâts causés par l'incendie sur l'aile sud du bâtiment. Une partie de la toiture s'était effondrée entre les hauts murs de pierres noircis par le feu. Consterné et assailli tout à coup par les remords, William accéléra le pas et poussa la porte non verrouillée pour entrer dans le manoir sans s'annoncer. Accueilli uniquement par un morne silence, il parcourut des yeux le grand escalier, en espérant voir apparaître Imogen qui pousserait un cri de surprise en le voyant.

Mais rien de tout cela ne se produisit.

Il marcha vers le bureau du commandeur, et perçut enfin des voix qui le libérèrent du sentiment empreint de tristesse qu'il ressentait depuis son arrivée. Quand il apparut dans l'embrasure de la porte, Ulisse Maturi et Victor Robinson demeurèrent interdits pendant quelques secondes.

— William… laissa échapper Maturi.

— Par quel miracle es-tu là, dit à son tour Robinson en se levant de son bureau pour marcher vers Black et le prendre dans ses bras.

— Je me suis échappé, répondit simplement Black. J'ai aussi ramené Ash avec moi. Il est retourné chez lui. Mais il n'est plus tout à fait le même.

Black raconta d'abord son histoire, pressé de questions par les deux hommes. Il mit un moment avant d'interroger Robinson au sujet d'Imogen. Il avait cru la jeune femme en congé, jusqu'à ce que le commandeur lui avoue la triste réalité à travers le récit du raid perpétré contre le manoir par Fenrir et ses hommes. Ils avaient pris le volumen, ils avaient tué Imogen.

Black exprima le souhait qu'on lui explique dans le détail cette attaque sournoise.

Debout devant le grand escalier dans le hall, il entendit le récit de Maturi et celui de Robinson. Mais cela ne lui suffisait pas. Il retournait dans sa main la petite épinglette avec l'emblème de Mercenarius – la couronne d'épines et l'épée – qui avait appartenu à Imogen.

— Pourquoi veux-tu absolument savoir, William, lui demanda Maturi, un brin exaspéré.

— J'ai besoin de savoir. C'est tout. Pour ce qui est des raisons, cela me regarde.

Robinson soupira. Un silence sépulcral emplissait le hall. Seul le chant insouciant des oiseaux dehors, amorti par l'épaisseur des murs, leur permettait d'affirmer qu'ils ne se trouvaient pas dans un tombeau. Mais pour Black, *Druidstone* en était devenu un, car Imogen y avait perdu la vie. Son regard gravit l'escalier aux premières marches duquel on pouvait toujours voir la traînée sombre qu'avait laissée le sang de la jeune femme comme une tache indélébile.

— Lorsque celui qui se fait appeler Fenrir m'a maîtrisé dans le gymnase, entreprit Robinson d'une voix éplorée, j'ai entendu des coups de feu tirés à l'étage. C'était Imogen qui, sortie de sa cachette, tirait du calibre 12. Les intrus l'ont néanmoins capturée, et Fenrir l'a blessée sévèrement à la jambe avec une grande dague avant de m'obliger à ouvrir le coffre pour lui céder le volumen.

William ferma les yeux et serra les poings. Le récit de Robinson se déroulait telle une pellicule cinématographique dans son esprit. Fenrir traînait Imogen à demi inconsciente dans l'escalier alors qu'elle perdait son sang abondamment.

— Je suppliai Fenrir de l'épargner, poursuivit le commandeur. J'allais lui donner tout ce qu'il voulait…

William voyait les images se superposer dans son esprit. Les bruits dans l'escalier, les injures de Fenrir, les suppliques de Robinson. Il voyait la

chambre, le coffre-fort caché derrière un tableau. Son rythme cardiaque s'accélérait à mesure que l'impression de participer à la scène devenait plus forte. Il pouvait sentir la peur d'Imogen et celle de Robinson alors que sa main tremblait en composant la combinaison du coffre.

— J'ai dû m'y prendre à deux fois pour la réussir, ajouta Victor Robinson. Fenrir gueulait comme une bête pour me mettre la pression. Même ses propres hommes gardaient le silence et semblaient le craindre. J'ai finalement réussi à ouvrir le coffre et j'ai tendu rapidement le porte-document contenant les manuscrits anciens ainsi que la traduction récente du British Museum. Je n'ai même pas eu le temps de demander encore à Fenrir de relâcher Imogen. Il lui avait déjà enfoncé sa dague dans la jugulaire pour la saigner comme un animal…

Black s'agitait sur place. Les images horribles qui alimentaient son esprit lui fournissaient autant de raisons tortueuses pour séparer la tête des épaules de Fenrir. Imogen n'avait pas mérité une fin aussi atroce, elle si jeune, si douce, si aimable. L'une des rares personnes pour qui William avait vraiment éprouvé de l'affection. Sur le sol dallé devant lui, une autre tache sombre témoignait de l'absurdité de ce qui constituait la suite du récit.

— Les hommes de Fenrir nous ont ramenés au rez-de-chaussée, continua le commandeur. Ils ont littéralement traîné Imogen dans les marches alors que la vie s'échappait d'elle. Quant à moi, ils m'ont poussé dans l'escalier et je me suis blessé à l'épaule. Ils m'ont ensuite lié les chevilles et les poignets. Comme si cela n'était pas assez, Fenrir a demandé un autre bout de câble et a attaché les chevilles d'Imogen. La pauvre avait déjà cessé de vivre. Il a ordonné à deux de ses hommes de monter sur la mezzanine et leur a lancé le câble pour qu'ils soulèvent le corps et le laisse là, pendu, comme un exemple de leur férocité.

Black fulminait. Les images se succédaient à nouveau et la grande tache sombre sur le sol lui indiquait exactement à quel endroit Imogen avait été pendue. Il voyait la plaie béante dans son cou et tout son sang s'en échapper pour tomber sur le sol du grand hall.

— Pourquoi a-t-il fait ça? intervint Black sur un ton dur et acrimonieux.

— Elle avait buté un ou deux hommes à coups de fusil de chasse, supposa Robinson qui subissait avec étonnement les vagues de fureur, d'impatience et d'indignation projetées par la seule volonté de Black. Ou alors il l'a fait par pure méchanceté. J'ai ensuite reçu un coup de crosse à la

tête et j'ai perdu connaissance. Je suppose qu'après ils ont mis le feu.

— Et toi, Ulisse, continua William sur le même ton, pourquoi n'étais-tu pas là?

Maturi s'éclaircit la voix. Il était visiblement mal à l'aise. Des picotements qu'il attribua à la nervosité parcoururent sa colonne vertébrale de bas en haut.

— Après votre départ, expliqua-t-il, j'avais convenu de passer le reste de la journée ainsi que la soirée à Canterbury chez des amis. Le commandeur était au courant. Quand je suis rentré passé minuit, j'ai vu les pompiers en alerte. À mesure que je m'approchais du manoir, je voyais bien que c'était de là que provenaient les flammes. J'ai couru jusqu'ici et je suis entré malgré les sapeurs qui tentaient de m'en empêcher. C'est là que j'ai vu Imogen…

William fixa la petite épinglette au revers de son manteau. Après cette étourdissante succession de scènes d'horreur, il se ressaisit. De toutes les images il n'en conservait qu'une seule.

Celle du visage de Fenrir paré d'un sourire mauvais et méprisant.

37

Calais, France.
Le dimanche 10 juin 1917.

William quitta les toilettes de la gare des Fontinettes après y avoir aspiré une pincée de cocaïne. Il s'était remis à consommer occasionnellement pour parfois s'empêcher de dormir, parfois s'empêcher de tout casser autour de lui. Il ne parvenait toujours pas à se débarrasser de la rage qui l'habitait depuis son retour d'Allemagne. Comme si quelque chose s'était brisé au fond de lui, pour le rendre plus impitoyable encore.

Il avait pourtant refusé une mission que lui avait proposée le commandeur qui n'avait pas insisté, comprenant trop bien les blessures encore à vif que son protégé n'arrivait pas à soigner. Les derniers agents qui acceptaient encore de travailler pour Robinson avaient consenti à se taper le travail, mais il était clair que les beaux jours de l'organisation que constituait Mercenarius étaient derrière elle. La fin était proche et rien ni personne ne pourrait plus l'empêcher. Le commandeur semblait s'y être résigné et Black, égaré dans cet espace en perdition, n'arrivait plus à trouver sa place. Le sort en était jeté.

La ville de Calais avait été la première en France à subir un bombardement de dirigeables allemands. Malgré tous leurs efforts pour détruire la gare des Fontinettes, ils n'avaient réussi qu'à lui occasionner quelques légers dégâts.

Appuyé à l'ombre du mur de briques d'un haut bâtiment, Black s'alluma une cigarette. À sa gauche, l'horloge accrochée au mur affichait midi. Juste

en dessous, quelques chariots porte-bagages attendaient tout comme lui l'entrée en gare du prochain train.

Celui-ci s'immobilisa enfin devant William avec cinq minutes de retard.

Il observa les gens en descendre avec un brin d'appréhension mal définie. Les cinq wagons se vidèrent, les chariots porte-bagages se remplirent, puis les voyageurs quittèrent le quai, le laissant seul avec sa déception.

Mata Hari, qui devait venir le rejoindre, n'était pas dans le train.

La garce…

C'était elle qui avait télégraphié à Robinson pour s'enquérir de William. Elle avait donné l'adresse d'un bureau de Paris pour une réponse en retour, ce qui avait donné l'idée à Black d'aller la rencontrer à Calais. De plus, après que Robinson lui eut confié que Mata avait fricoté avec certains hauts gradés allemands ainsi que Aaron Huber lui-même, William avait retenu une pleine liste de questions à lui poser. Si Mata connaissait quoi que ce soit au sujet des activités marginales des *Moon Beasts*, il devait en être informé. Mais voilà que la belle espionne ne s'était pas pointée, sans même l'avertir.

William retourna à l'intérieur et se dirigea vers le bureau des Postes et Télégraphes afin de voir si un message ne lui avait pas été destiné. L'opérateur morse l'informa qu'il n'en était rien et Black ressortit bredouille, furieux d'être venu en France pour rien. Il tenta bien de se raisonner en songeant que Mata Hari avait sûrement eu un empêchement majeur et qu'elle n'avait pu l'avertir. Mais il connaissait bien la célèbre danseuse et ce lapin qu'elle lui avait posé ne le surprenait qu'à moitié. Il la savait amoureuse d'un capitaine russe au service de l'armée française qui était apparemment beaucoup plus jeune qu'elle.

Un homme entièrement vêtu de noir vint vers lui. Instinctivement Black dressa ses remparts mentaux et sonda l'homme de toute l'énergie dont il disposait. L'autre n'en sembla pas indisposé et parla d'une voix calme et posée.

— Veuillez me suivre s'il vous plaît, dit-il, ne restons pas ici.

Ils avaient marché jusqu'au stationnement. L'homme invita William à

grimper dans un véhicule.

— Soyez sans crainte, monsieur Black, fit l'homme en exhibant son badge, je me nomme Basil Thompson et je suis du MI5[20].

— Et cela devrait me rassurer?

— Cessez vos sarcasmes, ils ne vous seront d'aucune utilité.

— Tout comme vous, sûrement…

L'homme inspira profondément et choisit de ne pas laisser la conversation bifurquer dans une direction inutile. Il informa plutôt Black des raisons de sa présence à Calais.

— Nous avons intercepté les télégrammes que vous avez échangés avec l'agente française nommée Mata Hari, continua l'homme. Vous ne niez pas être ici dans le but de la rencontrer?

— Puisque vous avez intercepté les télégrammes…

— Sachez que si Mata Hari ne s'est pas présentée à votre rendez-vous, monsieur Black, c'est qu'elle a été arrêtée par la police française et enfermée à la prison Saint-Lazare.

— De quoi est-elle accusée?

— D'espionnage au profit de l'Allemagne, monsieur.

— Mais c'est impossible…

— Et qu'en savez-vous donc?

— Je ne sais rien, répliqua Black, mais je ne peux croire que Mata ait pu trahir la France au profit des Allemands! Ça me semble insensé!

— Quoi qu'il en soit, elle est bel et bien prisonnière de l'État, réitéra Thompson, et bien qu'elle soit peut-être victime de manœuvres de manipulation de part et d'autre, elle se retrouve néanmoins dans de bien mauvais draps.

Black observa Thompson un moment. L'autre se laissa attraper par ses yeux noirs et n'afficha aucune retenue. Pas de doute, cet agent du MI5 disait la vérité.

— Pourquoi êtes-vous venu me prévenir? lui demanda-t-il alors.

— Pour vous éviter de faire une bêtise, monsieur Black.

38

Paris, France.
Le dimanche 14 octobre 1917.

William avait loué un petit studio dans le quartier de la porte Saint-Denis aux confins du 10e arrondissement de Paris.

De là, il avait non seulement pu suivre dans les journaux la progression de l'affaire Mata Hari, mais il avait pu garder un œil sur le sordide pénitencier. Dans la France blessée par la guerre et dont l'armée venait de connaître de graves mutineries après l'échec démoralisant de la bataille du Chemin des Dames21, Mata Hari était passée de danseuse idole à coupable idéale.

Black avait étudié de près la prison Saint-Lazare. Fondée comme léproserie au cours du XIIe siècle, elle avait été transformée en prison dès le XVIIe. Sous la Révolution et la Terreur, Saint-Lazare avait été l'hôte de plusieurs prisonniers célèbres tels que le marquis de Sade, avant de devenir un hôpital-prison pour femmes. Contenue dans une vaste enceinte formée par deux murailles parallèles entre lesquelles circulait un chemin de ronde gardé par des sentinelles, Saint-Lazare écrouait littéralement ses prisonniers dans des cellules aux tristes murs, sévèrement isolées.

Malgré toutes ses manigances et ses tentatives, il n'avait pas eu le moindre moyen d'accéder à l'intérieur de la prison. Soixante-cinq surveillants sous le commandement de sept sous-brigadiers placés à leur tour sous l'autorité d'un brigadier principal, faisaient jour et nuit une surveillance constante d'un bout à l'autre des galeries où se trouvaient les cellules.

William se devait d'être réaliste. D'être raisonnable. À une époque où l'on voyait des espions partout, il ne devait pas s'impliquer dans une histoire où il risquerait de perdre son droit de passage entre Douvres et Calais, voire son passeport ou sa réputation. Mécontent, Victor Robinson lui avait signalé qu'il ne lèverait pas le petit doigt pour lui venir en aide s'il se fourrait dans le pétrin.

Justement, Black se sentait aussi coincé qu'un détenu dans une prison. La vie le jetait sans cesse depuis sa naissance dans des situations confuses et insolites qui le laissaient toujours plus aigri. Tenté par l'envie de retourner en Angleterre, il avait entendu au fond de lui la voix de son père qui le traitait de bon à rien.

Il avait pris contact avec l'avocat de Mata Hari – un ancien amant de la danseuse – qui lui avait conseillé de se tenir loin et de le laisser faire son travail. Il avait apostrophé le substitut du procureur – un autre ancien amant – qui lui avait fortement suggéré de rester en dehors de cette histoire s'il ne voulait pas lui-même être accusé de haute trahison par les mesures de guerre. Enfin, il avait cassé la gueule à Vadim Maslov, ce jeune capitaine dont Mata était amoureuse, qui avait abandonné sa belle dès le premier jour du procès.

La sentence était donc tombée après seulement trois journées d'audience devant le troisième conseil militaire : coupable et condamnée à mort pour intelligence avec l'ennemi en temps de guerre. L'exécution par fusillade aurait lieu à l'aube le lendemain, dans les fossés de la forteresse de Vincennes. Si Black avait à tenter quoi que ce soit pour la sauver, il en était rendu là. L'ultime et dernière chance.

Mais si tout ce que l'on colportait au sujet de Mata était vrai? Et si elle avait véritablement espionné la France et échangé des renseignements contre de l'argent? Alors sa condamnation était sans appel. Et comment William pourrait-il la juger, lui qui avait profité de la médecine et de l'instruction allemande? Il enfila le gros Colt 1900 dans son holster à l'épaule avant de revêtir son long manteau noir. Il tira d'une main ses longs cheveux hors du col puis chercha ses gants au fond de la poche gauche. Un dernier regard à sa réflexion dans le miroir lui rejeta en pleine figure toute la complexité du personnage qu'il était. Sa vie avait-elle vraiment valu la peine d'être vécue? Ne serait-il pas mieux, tout comme Mata Hari, de se retrouver ce matin ligoté à un poteau d'exécution? Il soupira, incapable de trouver les réponses

ou encore de savoir ce qu'il devait faire. Il avait appris le lieu et l'heure de l'exécution de la sentence par maître Clunet, l'avocat de la condamnée. Cette dernière y serait conduite par voiture cellulaire où les soldats l'attendraient.

Black avait bien l'intention d'y être lui aussi.

Le polygone de Vincennes était le lieu où les artilleurs s'exerçaient à manœuvrer et à tester les canons. Au milieu et autour d'un vaste terrain vague se trouvaient de hautes buttes de terre servant de point de mire aux boulets.

William se pointa là-bas alors que les premières lueurs du jour se montraient dans l'air frisquet de ce matin d'automne. Il releva autour de son cou le haut col de son manteau et remarqua assez rapidement le groupe de soldats déjà sur les lieux, regroupés autour de trois camions et en train de se préparer.

Il n'y avait pas le moindre badaud à l'horizon et Black décida de contourner le polygone pour atteindre une butte qui se trouverait derrière le peloton d'exécution. Harcelé par des regrets inavoués et teintés de nostalgie, il descendit derrière la butte, juste assez pour ne pas être repéré des soldats et pour pouvoir les surveiller tout à la fois.

Il n'eut pas à attendre bien longtemps avant que le bruit du fourgon cellulaire n'attire son attention. Au même moment, les premières lueurs du soleil crevaient l'horizon dans son dos. Une tiédeur bienfaisante l'enveloppa et il chercha une quelconque inspiration à tirer de cet apport de lumière.

Mata Hari descendit du camion, élégamment vêtue et portant un chapeau à larges bords. Black secoua la tête en esquissant un sourire. Puis il grimpa sur la butte alors que les soldats prenaient position. Une religieuse accompagnait la condamnée et lui glissait probablement de réconfortantes paroles à l'oreille alors qu'elles marchaient vers le poteau adossé à un mur de terre.

Il n'y avait rien à faire et Black le savait. Lui-même avait été retenu par Robinson dans le but d'appliquer la justice de façon clandestine. Si Mata Hari était réellement coupable de haute trahison en regard des Alliés, la cause était impardonnable et c'était la raison pour laquelle le président de la

République avait rejeté sa grâce demandée par son avocat en dernier recours. William avait eu cette femme dans la peau et elle était à nulle autre pareille. Mais les regrets et la nostalgie qu'il ressentait ne devaient pas trouver de place dans son cœur intraitable. Il s'efforça de les chasser et de clore cet épisode avec la mort de la belle danseuse.

Mata Hari serra la religieuse dans ses bras et vint s'appuyer d'elle-même contre le poteau. Alors que deux soldats s'affairaient à lui lier les poignets derrière la colonne, elle leva les yeux pour contempler le lever du soleil droit devant elle. Au sommet de la butte d'où jaillissaient les rayons orangés, une haute silhouette au long manteau attira son attention.

William convoyait vers l'espionne toutes les pensées de calme, d'acceptation et de résilience que son acuité psychique pouvait produire. Mata Hari refusa le bandeau noir qu'on lui proposa pour voiler son regard. Elle préféra se concentrer sur l'imposante stature de William Black qui se découpait dans le soleil levant. La plénitude transfigura son beau visage au point de troubler les soldats qui venaient de recevoir l'ordre de la mettre en joue.

Lorsque les coups de feu retentirent elle s'écroula aussitôt. Un officier de cavalerie s'approcha pour lui asséner le coup de grâce en pleine tête, tel que le voulait la coutume.

Black cessa toute projection de pensées et tourna le dos à la déplorable scène avant de s'éloigner. Il ne lui restait plus qu'à récupérer ses affaires et rentrer en Angleterre.

Cette guerre allait un jour finir.

Il pourrait dès lors s'appliquer à régler son compte à Fenrir.

39

Forêt de Compiègne, France.
Le lundi 11 novembre 1918.

William s'était appliqué au cours des derniers mois à étudier son ennemi.

Il avait suivi de loin les mouvements de l'organisation des *Moon Beasts* et cherché à connaître, parfois même sous la menace, quel genre d'homme pouvait bien être ce Fenrir, envoyé en Amérique.

La Grande Guerre était enfin terminée après quatre années de rudes conflits et près de 19 millions de morts, tant civils que militaires.

La grande offensive comprenant les troupes françaises, anglaises, belges, italiennes, américaines et canadiennes, appuyée par une supériorité navale, aérienne et les premiers chars d'assaut Renault FT, avait démoralisé l'ennemi et l'avait conduit à demander la fin des combats. Deux jours plus tôt, le *Kaiser* de l'Empire allemand, Guillaume II, avait été contraint d'abdiquer. L'état-major avait aussitôt demandé à ce que l'armistice soit signé.

Par un concours de circonstances des plus fortuits, Ulisse Maturi et William Black avaient été chargés d'accompagner l'amiral de la flotte britannique Rosslyn Wemyss, afin qu'il puisse retrouver en France son collègue le contre-amiral George Hope. Cette ultime requête à Victor Robinson de la part du corps de la marine avait été acceptée d'emblée, puisque les activités de Mercenarius étaient de plus en plus déclinantes.

Avec le désir du gouvernement de la nouvelle République d'Allemagne de signer au plus vite l'accord de paix, les Britanniques avaient été mandés en tant que représentants de leur pays pour participer aux négociations

conjointement avec les Français. Ils s'étaient donc retrouvés dans le train du Grand Quartier général du maréchal Foch, commandant des forces alliées du front de l'Ouest, qui venait de s'immobiliser en pleine nuit dans une futaie de la forêt de Compiègne. Le site, qui se trouvait non loin du front, était pourvu de deux épis ferroviaires séparés par une centaine de mètres à peine. Sur la voie parallèle se trouvait déjà le train abritant la délégation allemande.

Black et Maturi demeurèrent debout en retrait derrière les officiers britanniques tout le temps des négociations, soit un peu plus de trois heures. Ils échangèrent un bref coup d'œil lorsque les documents furent enfin signés et remis aux deux officiers français qui occupaient le petit bureau servant aux transmissions. Le cessez-le-feu serait effectif à onze heures du matin et allait entraîner dans toute la France des volées de cloches qui annonceraient la fin des affrontements.

William se dit que la vie pourrait enfin reprendre son cours sans être constamment dictée par la réalité du conflit. Lui-même pourrait enfin réorienter son existence et songer à mettre sa vengeance à exécution. Il ne voyait que des morts depuis des années. Il en avait pris l'habitude.

La délégation allemande quitta le wagon et aucune parole ne fut échangée de part et d'autre. Les représentants des forces alliées demeurèrent stoïques pendant un bon moment, ébranlés par l'importance incalculable que ces quelques signatures pouvaient représenter.

Il n'y avait rien à ajouter.

La plus effroyable guerre de l'histoire humaine venait de se terminer.

SIXIÈME PARTIE

LES ANNÉES FOLLES

40

Manoir Druidstone, comté de Kent, Grande-Bretagne.
Le samedi 7 décembre 1918.

C'est la mort dans l'âme que Victor Robinson regardait William Black préparer son sac de voyage.

— Tous ces kilomètres à parcourir. Toutes ces manigances et toute cette rage que tu as au cœur ne la ramèneront pas.

Black suspendit son geste. Il s'apprêtait à déposer une chemise au fond de son sac.

— Vous ne comprenez pas, monsieur, exposa William, je ne fais pas cela seulement pour la mémoire d'Imogen. Je le fais pour tout ce qu'ils nous ont fait subir depuis des années. Pour une raison que j'ignore, la route des *Moon Beasts* semble invariablement croiser la nôtre, et je veux mettre fin à cela une fois pour toutes.

— Mais tu ne t'attaques pas à l'organisation, William! Tu cherches à retrouver un de ses membres, Fenrir!

— Il faut bien que je commence quelque part…

— Tu peux toujours te mentir à toi-même si ça te chante, protesta Robinson, mais ça ne prend pas avec moi. Je ne te cache pas que je suis déçu et inquiet de te voir partir.

— Vous m'y avez pourtant aidé…

Le commandeur ouvrit la bouche pour balancer sa réponse, mais il se ravisa. La confrontation de leurs points de vue ne les mènerait nulle part.

Il est vrai que Robinson avait, à la demande expresse de Black, joint son

vieil ami le Sicilien Don Vito Cascio Ferro. William s'était souvenu que, lors de leur rencontre neuf ans plus tôt, il l'avait assuré de son soutien si jamais un jour il avait besoin de lui. Ce jour-là était venu. Le mafieux et chef de la *Cosa Nostra* connaissait très bien les *Moon Beasts*, et son organisation possédait des ramifications jusqu'à New York. Puisque Fenrir s'était établi en Amérique, une place au sein de la Mafia serait toute désignée pour lancer ses recherches.

Don Vito avait affirmé à Robinson que le destin faisait bien les choses. Il avait justement pensé lui aussi de son côté à William pour une affaire on ne peut plus complexe. Il avait aussitôt invité l'agent de Mercenarius à venir le rencontrer en Sicile, lui enjoignant de se joindre à un groupe d'hommes qui se préparaient à faire la traversée pour l'Amérique, conduits par un certain Salvatore Maranzano. Le but de Cascio Ferro était clair : bâtir un empire mafieux transatlantique.

Black avait donc accepté l'offre et tout de suite enclenché ses préparatifs en vue de son départ pour la Sicile, puis pour les États-Unis. Au grand dam de Robinson qui sentait depuis quelque temps sa santé décliner. La perte de William, qu'il considérait comme son fils, l'affectait au plus haut point.

— Et quand comptes-tu revenir? demanda le commandeur qui cherchait à poursuivre la conversation.

Black haussa les épaules.

— Je n'en sais rien, lui dit-il, cela dépendra de ce que je trouverai là-bas. Ici il ne reste que des ruines. C'est déprimant.

— Justement, il faut des bras et de la volonté pour reconstruire notre pays après cette horrible guerre.

— Comptez-vous restaurer le manoir?

— Je ne devrais peut-être pas investir l'argent qu'il me reste dans un projet pareil. À quoi bon? Je vais tirer un trait sur Mercenarius. Pour la première fois depuis sa création, l'organisation paraît obsolète. La guerre a tout bouleversé, frontières, gouvernements, tout a changé…

Black leva les yeux vers le commandeur. De l'entendre ainsi sonner le glas de Mercenarius le secoua quelque peu. Pour la première fois, il remarqua le changement chez l'homme. Il avait vieilli, certes, et semblait avoir perdu cette vive étincelle qui brillait habituellement dans ses yeux.

— Soyez sans crainte, lui dit William, je reviendrai. Et puis, une fois là-bas je vous écrirai et vous ferez savoir mon adresse. Nous resterons en

contact.

— Et s'il t'arrivait quelque chose?

— Et pourquoi vous inquiéter maintenant?

Les deux hommes s'observèrent un moment. Black pouvait ressentir toute l'inquiétude, la tristesse, la nostalgie et même le désespoir qui émanaient de Robinson. Pour un instant, il eut presque envie de renoncer à son projet.

— Parce que ce Fenrir n'est pas un homme comme les autres, finit par répondre Robinson.

— Moi non plus…

— Peut-être alors ne devrais-je pas me faire de mauvais sang. Tu es l'homme de la situation.

— Quelqu'un doit faire quelque chose. Il faut agir maintenant et en apprendre davantage sur leur organisation secrète, avant qu'il ne soit trop tard et qu'ils se soient infiltrés dans toutes les sphères de la société.

William avait dit ce que Robinson souhaitait entendre. Il n'avait rien à faire de l'ordre du monde ou d'une société harmonieuse. Il ne voulait que la tête de Fenrir et l'anéantissement des *Moon Beasts*, peu importât leur nombre.

— Peut-être est-il déjà trop tard, songea Robinson. Quoi qu'il en soit, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour amasser de l'information les concernant.

— Et puis, vous ne serez pas seul, Ulisse reste avec vous…

— Je sais, opina le commandeur en s'approchant.

Il prit la main de William et y déposa la petite épinglette qui avait été le symbole de Mercenarius pendant tant d'années. La couronne d'épines et l'épée…

— Pour que tu n'oublies pas, lui glissa Robinson avec un sourire peiné.

— Je n'oublierai pas, répondit Black en lui rendant son sourire.

William avait été reçu à la *Cosa Nostra* avec tous les honneurs dus à un invité de marque.

Don Vito le serra dans ses bras, visiblement heureux de le revoir.

— Mais par tous les saints du Vatican, s'écria-t-il, vous portez encore le manteau que vous aviez dérobé à ce pauvre Petrosino?

— Non monsieur, fit Black, c'est une copie que j'ai fait confectionner chez un tailleur. Effectivement, il est semblable à l'original.

Don Vito lui attribua une chambre et lui suggéra de se reposer. Ils discuteraient plus tard en soirée, au cours du dîner.

Black jeta son sac sur le lit et éprouva un vague sentiment de déjà vu, comme ce jour lointain où il avait été reçu pour la première fois par Victor Robinson à *Druidstone*.

Il avait fait la rencontre du petit groupe d'hommes qui, sous la conduite de Maranzano, allaient se rendre à New York pour prêter main-forte à leurs confrères. Ils écoutaient religieusement Cascio Ferro faire le portrait de ce qu'ils trouveraient en arrivant dans la mégapole américaine.

— La *Cosa Nostra*, expliqua Don Vito, tire ses origines du Moyen Âge. Elle fut d'abord constituée comme une société secrète dont l'objectif était de protéger la population sicilienne des menaçants maraudeurs espagnols du XV^{e} siècle. Depuis, le principe a évolué, tout comme l'idée de la protection. Je ne vous apprendrai rien si je vous dis que nos principales activités là-bas et nos principaux revenus sont tirés du jeu, de la vente d'alcool, de la prostitution, de l'extorsion, du cambriolage et de l'assassinat commandité. Nous sommes installés au sud de Manhattan dans un quartier déjà majoritairement italien. Les choses ne sont plus ce qu'elles étaient il y a dix ou quinze ans, et les policiers ne sont plus tous aussi corrompus. À la suite de massives arrestations, notre organisation a dû s'adapter et transiter vers des méthodes d'opération plus subtiles. Et comme si tout cela n'était pas suffisant, il nous fut permis d'observer un ancien regroupement renaître de ses cendres tel un phénix. Cette société ancienne s'est réorganisée avec une extrême vigueur au cours des dernières années. Profitant de la Grande Guerre en Europe, elle a recruté des centaines de milliers de membres en exposant à qui voulait bien l'entendre que la venue massive d'immigrants que favorisait la modernité des transports ne pourrait que déchirer les États-Unis comme venait de l'être l'Europe. Toutefois, les membres de cette société

ne s'en prennent pas seulement aux immigrants, ils abhorrent surtout les Noirs, les Juifs et les catholiques. Leur organisation se veut patriotique mais pour les Blancs protestants seulement. Alors, comme vous pouvez vous en douter, elle s'attaque inévitablement aux familles italiennes pourtant implantées aux États-Unis depuis des décennies. De là sont nées les collaborations entre les familles de New York et de Chicago. Nous ne pouvons plus nous permettre de nous opposer les uns aux autres. Il faut s'appuyer. Voilà la véritable raison qui me pousse à vous demander l'exil, mes amis.

Un silence s'installa autour de la grande table. Seules les cuillères mélangeant les cafés serrés se faisaient entendre en un tintement monotone.

L'un des hommes osa alors poser la question qui leur brûlait tous la langue.

— Mais, si je puis me permettre, monsieur, quelle est donc cette mystérieuse organisation? Et pourquoi inquiète-t-elle tant les familles?

— On la surnomme d'ores et déjà le « Pouvoir invisible », poursuivit Don Vito, et son leader, un certain Simmons, s'est lui-même octroyé le titre de « grand sorcier impérial et empereur de l'Empire invisible »! Toutefois, aux États-Unis, cette organisation est connue sous le nom de Ku Klux Klan.

Les hommes s'observèrent, perplexes, incapables d'imaginer le pouvoir et l'étendue de cet « Empire invisible ».

— Leur chef est assisté d'un organisateur européen extrêmement efficace, continua Cascio Ferro, qui a enregistré leur association comme légale et culturelle, ouverte à tous ceux désireux de protéger les valeurs de la nation blanche américaine. On le dit originaire des pays de l'Est ou encore des pays nordiques. Il se ferait appeler Fenrir le Loup.

Black s'étouffa avec sa gorgée de café, attirant sur lui tous les regards. Il s'essuya la bouche avec sa serviette puis inspira profondément, avisant du coup qu'il allait s'exprimer.

— Voilà qui ne me surprend guère, fit-il. Ce putain d'enfant de louve a réussi à se faire accepter par un regroupement qui déteste les immigrants!

— S'il est blanc et protestant, suggéra Maranzano, peut-être que cela leur a suffi.

— Dis-moi, William, connaîtrais-tu cet homme? intervint soudain Don Vito visiblement curieux.

Le regard de Black parla de lui seul. Les hommes présents en eurent la

chair de poule. Alors seulement il sourit. À partir de cet instant, aucun des mafieux qui voyageraient avec lui jusqu'en Amérique n'oserait lui chercher noise. Un respect mêlé de crainte, de malaise et de confusion venait de s'installer entre eux et le Britannique.

William choisit de répondre franchement car il s'interdisait de mentir à Don Vito.

— Il est la raison pour laquelle j'ai fait appel à vous pour me rendre en Amérique, monsieur, lui dit-il. Il a brûlé la moitié du manoir de Victor Robinson et l'a battu sauvagement. Il a également tué inutilement une amie.

— Voilà qui est très motivateur, en effet, observa Cascio Ferro, je comprends mieux tes raisons. Monsieur Robinson avait gardé tes intentions secrètes lorsqu'il m'a contacté.

— Ce fut à ma demande, répliqua William. Ayez confiance en moi, monsieur, et j'aiderai la *Cosa Nostra* ou toute autre famille à faire face à ce Ku Klux Klan. Vous connaissiez déjà l'organisation des *Moon Beasts* lors de notre première rencontre; je peux vous affirmer que Fenrir en fait partie.

— J'y arrivais justement, mon ami, lui affirma Don Vito, car je sais que cette organisation est à l'origine de la renaissance du Klan et que ses membres chercheront maintenant à transmettre au peuple américain les mêmes idées de suprématie de la race blanche qu'ils ont transmises au Reich allemand. Les *Moon Beasts* jouent maintenant sur deux tableaux : l'Europe et l'Amérique. La Grande Guerre vient à peine de finir que déjà ils se remettent au travail pour en préparer une autre. C'est maintenant qu'il faut agir. Si les gouvernements refusent d'ouvrir les yeux, nous devrons prendre nous-mêmes les choses en main.

Black sourit à nouveau. Ces hommes qui vivaient de la criminalité mais qui refusaient de le dire ou de se l'avouer allaient maintenant se donner l'illusion de sauver les destinées du monde. Mais peu lui importait les activités marginales des familles criminelles italiennes et siciliennes.

Il avait son ticket pour l'Amérique.

En ce samedi 21 décembre 1918, le *Rochambeau*, grand paquebot appartenant à la Compagnie générale transatlantique de France, accosta

enfin près de l'Hudson sur les quais ouest de Manhattan. Conduits par ferry depuis la jetée jusqu'à Ellis Island, les passagers de deuxième et troisième classes allaient y subir une inspection médicale et judiciaire.

Privilégiés, les Siciliens accompagnés par Black qui avaient voyagé en première classe n'eurent pas à se rendre là-bas. Ils ne furent contraints qu'à une inspection superficielle à bord même du bateau avant de pouvoir descendre et entrer librement aux États-Unis.

Ils avaient eu tout à loisir d'admirer le chef-d'œuvre d'Auguste Bartholdi, la grande statue de la Liberté qui, pareille au Colosse de Rhodes dans l'Antiquité, gardait l'entrée du port de New York. Le voyage avait duré sept jours, ce qui avait donné amplement le temps aux voyageurs de faire plus ample connaissance. Mais ils avaient été impatients de descendre et de découvrir ce monde jeune et plein de promesses.

Accueilli à son arrivée par quelques voitures venues à sa rencontre, le groupe avait été conduit un peu plus loin au sud de Manhattan jusqu'à la Petite Italie, là où se trouvait installé dans un luxueux lupanar de Mulberry Street, le quartier général de la *Cosa Nostra*, la Mafia sicilienne.

41

New York, États-Unis d'Amérique.
Le mercredi 1er janvier 1919.

Black avait du mal à s'y retrouver.

La complexité de la composition et de l'organisation des familles mafieuses italiennes installées à New York et à Chicago avait de quoi donner le vertige.

Il avait été introduit en fin d'année au mode de fonctionnement de la Mafia et à la façon méthodique que l'organisation avait d'amasser de considérables sommes d'argent. Black s'était tout de suite senti dans son élément. Sa seule présence, son seul regard suffisaient à faire de lui un parfait candidat pour l'extorsion.

Bien reçu par la *Cosa Nostra* dans le Lower East Side, il avait tout de suite été reconnu comme quelqu'un qu'il valait mieux craindre et respecter. Au fond de lui, il se savait pertinemment seul malgré la bonne volonté démontrée par ses collègues. Lui ne voyait aucun ami parmi tous ces Ritals qu'il côtoyait chaque jour. Ce qui intéressait Black ne se trouvait pas à New York mais plutôt du côté de Chicago, là où se trouvait la plus grande concentration de membres du Ku Klux Klan aux États-Unis. On disait qu'il s'en trouvait plus de cinquante mille. Le « Pouvoir Invisible » était bien connu pour son anticatholicisme, son antisémitisme et sa haine des Noirs. Justement, la ville de Chicago possédait en abondance des représentants de ces trois groupes cibles.

S'il y avait une seule grande ville où Fenrir le Loup pourrait élire

domicile pour vaquer à ses occupations dévorantes de manipulateur sournois, c'était bien Chicago, la Ville des vents.

Assis en retrait dans un coin de la salle de réunion qui était grande comme un mouchoir de poche, il devrait attendre la fin des instructions avant de pouvoir s'exprimer. Comme il n'était pas italien, il lui était interdit de s'asseoir à la table d'assemblée. Malgré le bon accueil que lui avait réservé Vincenzo Morello, le parrain, il demeurait le *Brit*, l'étranger.

Plusieurs sujets étaient à l'ordre du jour et Black ne doutait pas d'être capable d'en invoquer un en particulier pour pouvoir se joindre à ceux qui partiraient pour Chicago.

En ce jour du Nouvel An, les hommes s'étaient installés silencieusement autour de la table après avoir assisté à la messe du matin. Parés de leurs plus beaux costumes, ils apparurent à Black comme les actionnaires d'une puissante entreprise siégeant au conseil d'administration. Dehors le soleil brillait dans un froid à peine mordant et un sol tout juste recouvert de neige.

William détailla les membres de ce conseil exécutif tout en s'allumant une cigarette.

Présidant l'assemblée en bout de tablée se trouvait Vincenzo Morello. L'homme dirigeait la famille en l'absence de son demi-frère Giuseppe qui purgeait une peine de prison. Venaient ensuite Salvatore Maranzano, qui avait accompagné Black depuis l'Europe, Frank Costello, un jeune homme que l'on surnommait affectueusement « le premier ministre » pour ses goûts vestimentaires, et Frankie Yale, dit l'« *Undertaker* » à cause de la maison funéraire dont il était le propriétaire sur la 14e Avenue. Accompagnant Yale, deux de ses plus efficaces protégés : Willie « Two-Knife » Altieri, ainsi surnommé à cause de sa méthode préférée pour expédier ses victimes et son agilité à lancer les couteaux, et Al Capone, surnommé « *Scarface* » à cause des trois vilaines cicatrices qui lui couturaient le côté gauche du visage. Black s'était fait raconter qu'un soir, alors que Capone travaillait comme videur dans un night-club de Brooklyn, il avait par inadvertance insulté une femme en lui glissant à l'oreille : « Chérie, tu as vraiment un beau cul, et je te le dis comme un compliment. » Le frère de la jeune femme, voulant défendre l'honneur de sa sœur, avait immédiatement frappé Capone qui avait alors entamé le combat. Mais l'homme, après avoir sorti un rasoir, avait coupé le jeune videur de l'oreille à la bouche.

Black ne voyait donc pas ce surnom de « *Brit* » qu'on lui donnait comme

une insulte, puisque chacun des membres de cette famille criminelle en était affublé d'un. Mieux valait considérer cette attention comme une marque d'intégration. Même s'il n'avait pas voix au chapitre dans les assemblées.

— Messieurs, je vous souhaite une bonne journée du Nouvel An, commença Morello. De nouveaux défis ou obstacles se dressent déjà devant nous, et nous devrons y faire face au cours de l'année qui vient. Après avoir prêté main-forte à notre ami Big Jim Colosimo pour se débarrasser de l'organisation locale de la Main Noire à Chicago qui lui causait des soucis, voici maintenant qu'une nouvelle cellule extrémiste vient brouiller les cartes là-bas. Il s'agit du Ku Klux Klan, bien décidé à déloger tout ce qui ne ressemble pas à un Blanc protestant né aux États-Unis. Ses membres sont des plus originaux, puisqu'ils arborent un long manteau blanc ainsi qu'un capirote de même couleur qui tombe jusqu'aux épaules et recouvre l'intégralité de leur visage, pour préserver leur anonymat. Leurs méthodes de persuasion sont toutes aussi originales, alors qu'ils brûlent des croix et pendent les gens la tête en bas après leur avoir tranché la gorge.

Black sursauta intérieurement. Il reconnaissait là la signature de Fenrir. Il lui fallait absolument convaincre Morello de l'envoyer à Chicago.

— Les membres du Klan, continua le parrain, sont extrêmement violents et déterminés. Ils menacent et intimident, allant jusqu'au meurtre de la façon la plus sordide. Ils détestent les Noirs et s'en prennent à eux sans raison. Qui plus est, leur popularité va grandissant depuis la sortie au cinéma d'un film intitulé *The Birth of a Nation*. Ils sont aujourd'hui composés d'au moins un demi-million de membres.

— Mais comment lutter contre pareille organisation, intervint Maranzano, ils sont bien trop!

— Ils sont beaucoup, certes, lui concéda Morello, mais ils sont répandus dans tout le pays. Néanmoins, ils demeurent quelques dizaines de milliers dans la seule ville de Chicago. Ils organisent assemblées et parades afin de recruter de nouveaux membres. Ils pourchassent les catholiques, les immigrants, les Juifs et les Noirs. Comme je le disais plus tôt au sujet de leurs victimes, certaines sont pendues aux branches des arbres. Mais d'autres sont amputées, marquées au fer rouge, ou badigeonnées de goudron bouillant et couverte de plumes tels des volatiles.

— À ce qu'il paraît, dit Yale, ils seraient même discrètement appuyés par le président Wilson.

— Ce mouvement risque de prendre encore plus d'ampleur au fil des ans, reprit Morello, et de devenir très dangereux pour nous. Si en être membre est considéré comme une marque de patriotisme et si tous les Américains en viennent à vouloir en faire partie, ils pourraient bien déclencher une nouvelle guerre civile visant à rejeter à la mer tous ceux venus d'ailleurs.

La chose paraissait de prime abord invraisemblable mais peut-être pas impossible.

Morello continua de discourir sur le sujet afin d'informer ses hommes. Sa demande visant à les envoyer à Chicago pour aider Colosimo à faire face à ce nouveau fléau ne rencontra aucune opposition. Tous étaient partants pour se frotter aux hommes en blanc. C'est à ce moment que Black jugea bon d'intervenir.

— J'ai silencieusement suivi votre réunion, dit-il, et je vous remercie encore de m'avoir permis d'y assister. Mais j'aimerais moi aussi faire partie du voyage. Si je suis venu en Amérique, c'est principalement dans le but de mettre la main au collet de celui qui est derrière tout ça. Un individu des plus diaboliques nommé Zla-Fen Rirko, qui est plus connu sous le nom de Fenrir. Voyez comment il opère! Si grâce au Ku Klux Klan il parvient à créer un mouvement de fraternité de masse dans le pays tout entier, d'ici quelques années la terre de la liberté pourrait bien devenir un foyer de dictature.

— Écoute, le *Brit*, le coupa Yale, je ne sais pas si vraiment tout cela te concerne. Ne le prends pas mal surtout, mais ce Klan menace nos affaires, et toi, tu n'y es pour rien!

— Fenrir a brûlé ma maison, battu l'homme qui a fait de moi ce que je suis aujourd'hui et tué une femme que j'aimais.

— Bon Dieu, mais il fallait le dire plus tôt, lança Morello. Tu iras à Chicago!

— Ouais! firent les autres en chœur. Tu viendras avec nous, le *Brit*! C'est une affaire d'honneur!

— Bon, ça va, je vous remercie, fit Black. Mais il y a un autre truc que vous devez savoir. C'est qu'on ne peut pas vaincre un homme comme Fenrir avec une batte de baseball.

— On peut peut-être lui faire la peau avec une mitrailleuse Thompson, par contre! argua Capone en riant.

— Ça reste à voir, fit Black amusé par le désir d'en découdre du jeune

homme. Approche-toi, viens par ici.

Sous le regard intrigué des autres, Capone se leva et vint vers lui.

— Menace-moi de ton arme, fit Black, essaie de m'abattre.

— Mais… tu es cinglé, le *Brit*…

— Ne discute pas! Fais-le! aboya Black.

Capone baissa les yeux et glissa la main pour récupérer son Colt .38 dans le revers de sa veste. Lorsqu'il en ressortit le révolver, Black était passé derrière lui et le maîtrisait d'une clé de bras tout en lui bloquant la main qui tenait l'arme. Ainsi immobilisé, Capone jura pendant que Black lui retirait le révolver de la main et le lui appuyait contre la tempe. Les autres se levèrent d'un bond et pointèrent leurs flingues dans sa direction.

— Lâche-le, hurla Morello qui s'inquiétait devant le sourire carnassier de Black.

— Ouais, lâche-le tout de suite, répéta Yale, tu nous as tous roulés!

— Putain, le *Brit*, dit Capone, comment as-tu fait ça?

— Si vous baissez tous vos armes, je vous le dirai, les soulagea Black. Rassurez-vous, je n'en veux pas à Al ni à aucun d'entre vous.

— Ben heureusement, murmura Capone en se frottant la gorge.

— Celui que je veux, c'est Fenrir, déclama William, et vous devez m'aider à le coincer si vous tenez à conserver votre marché. Alors permettez-moi de vous accompagner à Chicago.

— Putain de merde, fit Morello, tu iras pour sûr!

Pour la toute première fois de sa vie, William avait expliqué ce qu'était le mentalisme.

Il avait montré ce qu'il avait appris, ce qu'il était capable de faire. Sans oublier de spécifier que fort probablement Fenrir pouvait faire encore mieux. Ou pire.

— Vous savez ce qu'est le psychisme? leur demanda Black.

Devant l'absence de réponse et les regards dérobés, il choisit de patiemment expliquer. Il avait choisi de vider son sac, de tout étaler, alors il irait jusqu'au bout. Il se foutait bien de ce qu'ils pourraient penser de lui, du moment qu'il lui était permis de les accompagner à Chicago.

— Il s'agit ni plus ni moins de l'ensemble des phénomènes conscients ou inconscients relevant de l'esprit.

— Et alors? demanda Costello qui écoutait en se curant les ongles.

— Alors cela inclut la capacité d'influencer son environnement par la seule force de son esprit. Lorsqu'on a passé sa vie à s'y entraîner, bien sûr.

— Cela va de soi, fit Capone qui appréciait bien le Britannique.

— Ainsi, par une suggestion subtile que j'ai habilement intégrée à votre subconscient un peu plus tôt, je peux facilement vous convaincre qu'il fait beaucoup trop chaud dans cette pièce. Elle n'est pas suffisamment grande, il n'y a pas suffisamment de place pour nous tous, on peut presque y éprouver de la claustrophobie en y pensant bien.

— Putain, fit Morello en se levant et en défaisant nerveusement son col, arrête ça William.

— Tiens donc! se moqua Black. Voilà que c'est William maintenant et non le *Brit*…

— Je dois sortir d'ici, fit Frankie Yale.

Il s'arrêta en tombant face à face avec Black, les deux mains croisées dans le dos, qui lui bloquait la sortie. William put lire la peur sur le visage de l'Italien.

— Tu sais que je pourrais te tuer si je le voulais, Yale?

— Va te faire foutre! lui cria Yale en glissant la main dans son veston pour prendre son révolver qui ne s'y trouvait plus.

— C'est ça que tu cherches, Yale?

Black tira le révolver de dans son dos et lui plaqua le canon dans le front. L'autre se mit à trembler.

Willie « Two-Knife » repoussa brutalement sa chaise et se leva, couteau en main. Black le mit aussitôt en joue de son autre main qui brandissait le gros Colt 1900.

— Je ne ferais pas cela si j'étais toi, lui dit-il, car cette pièce est trop exiguë et l'air y est trop rare pour la gaspiller en mouvements inutiles.

— Laisse-moi sortir, William, demanda Capone.

Black pouvait voir la sueur perler sur son front.

— Vous êtes perdus, leur dit-il d'une voix d'outre-tombe qui ferait fuir un loup. Vous ne retrouverez jamais votre chemin.

— Ne me tue pas! supplia Yale.

— Ta gueule…

— Vois, le *Brit*, lui dit Willie, je veux dire William… vois, je dépose mon couteau sur la table.

— Tu en as un autre, espèce de foutu connard…

— Mais je ne l'utiliserais jamais contre toi! Je veux juste sortir d'ici parce que j'étouffe!

— Laisse-moi sortir, William, demanda encore Capone dont une goutte de sueur suivait la cicatrice de la tempe jusqu'aux lèvres.

— Voyez-vous ce que Fenrir peut faire? exposa Black. Sans moi vous n'êtes rien contre lui! Je pourrais faire en sorte que vous vous égorgiez les uns les autres par la seule force de ma suggestion! Comprenez-vous qui je suis? Comprenez-vous que je peux écraser ou manipuler n'importe quel homme si je le désire? Est-ce que vous comprenez bien ce que je dis?

— Ça va, William, nous comprenons, conclut Morello qui ne se contenait plus. Laisse-nous sortir d'ici maintenant.

— Il fait si frais de l'autre côté de cette porte, leur avoua Black sur un ton compatissant.

Maranzano retira son veston. Deux révolvers pendaient à ses holsters d'épaule et il ne songeait même pas à s'en servir contre l'Anglais.

— Oui, on a compris, Black, enlève-toi de cette porte et laisse-nous foutre le camp de cette foutue pièce dans laquelle je ne remettrai plus jamais les pieds!

Black relâcha doucement le chien des deux armes qu'il tenait en mains contre leur percuteur. Puis il se tassa d'un pas.

— Mais faites, leur dit-il en leur indiquant l'embrasure et en tendant le flingue à Frankie Yale.

Ils sortirent l'un après l'autre en lui jetant au passage des coups d'œil mauvais jusqu'à ce qu'il fût seul.

— Rien de tel qu'un bon exemple, s'esclaffa-t-il.

42

Chicago, Illinois, États-Unis d'Amérique.
Le dimanche 6 avril 1919.

Au cours des dernières années, Chicago avait vu des milliers de Noirs américains arriver du sud du pays pour fuir les tensions raciales devenues trop importantes. Comme la ville comptait plusieurs usines et abattoirs, ils étaient venus en masse dans l'espoir de se trouver du travail. Avec ce nouvel apport à la population, les tensions sociales eurent tôt fait de grimper.

La ville avait donc appliqué la ségrégation, séparant les Noirs des Blancs, avec chacun leurs lieux publics assignés. Et le Ku Klux Klan, avec tout près de cinquante mille membres dans la cité, veillait au grain.

William appréciait néanmoins cette ville venteuse construite sur les rives du lac Michigan qu'il préférait à New York. Le quartier de la Petite Italie situé dans le Near West Side était aussi vibrant qu'influent. De l'est de la rue Taylor jusqu'à l'avenue Ashland, Black s'y sentait à l'aise et en sécurité, protégé par son statut particulier d'homme de main du *Chicago Outfit* de James « Big Jim » Colosimo. La petite équipe, composée de Maranzano, Costello, Yale, Willie « Two-Knife », Capone et William « The Brit », avait pris ses quartiers dans la Petite Italie avec l'assurance de ceux qui y étaient nés. Ensemble ils avaient étudié la situation du Klan et ils suivaient de près ses opérations minutieuses d'intimidation et de recrutement. Ensemble aussi ils avaient mis la main à la pâte dans l'organisation de Big Jim, basée dans son restaurant appelé le Colosimo's Café. Ils avaient menacé, influencé, soudoyé, extorqué, trafiqué, tout comme ils avaient profité de certains des

quelque deux cents lupanars sous le contrôle de Colosimo.

William n'attendait plus que le moment opportun pour espérer voir Fenrir. Le destin répondit à ses attentes lorsqu'un rassemblement important du Ku Klux Klan fut annoncé pour le mois de juillet.

À sa demande, Big Jim Colosimo appuyé de son neveu Johnny Torrio organisa une réunion extraordinaire regroupant, en plus des membres du *Outfit*, des représentants du *North Side Gang* irlandais et du clan de l'ouest des frères Genna.

Ainsi, en ce dimanche sombre et pluvieux du mois d'avril, se réunirent autour d'une grande table préparée pour l'occasion dans le Colosimo's Café un groupe des plus disparates auquel, pour la première fois, il fut permis à William de se joindre.

Étaient donc présents pour le *Chicago Outfit :* James « Big Jim » Colosimo avec toutes ses bagues diamantées, son neveu Johnny Torrio, Salvatore Maranzano, Frank « The Prime Minister » Costello, Frankie « The Undertaker » Yale, Willie « Two-Knife » Altieri, Alphonse « Scarface » Capone et William « The Brit » Black.

Du côté des frères Genna et de leur gang de l'ouest, il n'y avait que trois représentants : « Bloody » Angelo Genna, Antonio « The Gentleman » Genna et Mike « The Devil » Genna.

Assis en face des Italiens, le *North Side Gang* des Irlandais avait délégué quatre représentants : le chef Dean O'Banion et sa voix de ténor, son bras droit et ami d'enfance Hymie Weiss, George « Bugs » Moran et « Handsome » Dan McCarthy.

Big Jim profita donc de cette occasion qui lui était offerte pour discuter d'un sujet d'importance, cette nouvelle loi récemment votée pour décréter, à l'échelle nationale, la prohibition de la vente des boissons alcoolisées. Cette loi devait entrer en vigueur au début de l'année suivante et il fallait donc dès maintenant établir les règles qui viendraient contrebalancer cette situation. En gros, était-il possible d'importer illégalement de l'alcool du Canada? Était-il possible de construire des alambics clandestins? Pourrait-on opérer des bars clandestins qui vendraient de l'alcool? Alors que Colosimo préférait se contenter de ses maisons de passe et de son réseau de prostitution, son neveu Johnny Torrio voyait là l'opportunité alléchante de s'enrichir. Contraint toutefois d'obéir à son oncle, il se résigna à voir les frères Genna tout disposés à prendre la tête de ce futur trafic, qu'ils acceptèrent de partager

avec le *North Side Gang* irlandais de Dean O'Banion.

Une fois que toutes les affaires légales furent classées, Colosimo invita Black à prendre la parole afin d'expliquer en long et en large l'inquiétante ascension du Ku Klux Klan ainsi que ses liens avec l'organisation des *Moon Beasts* venue, tout comme eux, de l'Europe.

Les Irlandais observèrent Black avec un mélange de doute et de méfiance, lui rappelant du coup leur haine ancestrale des Anglais. William balaya cette impression d'un revers d'idée et plongea dans le regard des quatre Irlandais pour leur faire bien comprendre qu'ici, les frictions historiques des vieux ennemis européens n'avaient plus lieu d'être. Ce monde était tout autre et il en allait de même pour leurs opposants.

Le Britannique se lança dans une diatribe bien sentie contre le Ku Klux Klan et ses activités qui venaient inévitablement mettre en danger les opérations aussi bien des gangs italiens que des Irlandais.

— N'oubliez pas, leur expliqua-t-il, que pour eux, nous sommes tous des immigrants et, par surcroît, catholiques! C'est Simmons, le grand sorcier du Klan, qui a dit que la seule façon de guérir un catholique, c'était de le tuer. Alors, comme vous le voyez, ils n'ont pas plus de considération pour nous qu'ils en ont pour les nègres.

— On se fout des nègres, fit *Bloody* Angelo, ce qui compte ce sont nos opérations et notre sécurité.

— S'ils menacent réellement notre commerce, approuva Torrio, il faudra leur porter un coup.

— Alors dis-moi Black, intervint O'Banion, tu es catholique?

Les Irlandais s'esclaffèrent tous à la remarque de leur chef. Black leur sourit d'une manière si vorace, si provocante, qu'ils cessèrent aussitôt de sourire. Son regard féroce encadré par ce teint livide et cette abondante chevelure noire leur flanqua d'un coup la trouille. Ce type n'était pas normal.

— Je suis ce que je suis, répondit-il à O'Banion, et c'est tout. Mais si cela peut t'aider à bien dormir ce soir, je peux te confier que ma mère m'a fait baptiser dans une Église catholique.

— Pour ma part, fit *Bugs* Moran, je crois que le *Brit* a raison. Il y a quelque chose de pas normal dans cette ascension fulgurante du Klan. On ne peut pas normalement recruter autant de monde à sa cause en si peu de temps. Et puis, vous les avez vus? Vous avez vu comment ils s'habillent pour demeurer anonymes?

— Tu ne devrais pourtant pas t'inquiéter, le coupa Weiss, tu es bien né aux États-Unis!

— Je suis peut-être né au Minnesota, lui répondit Moran, mais mon père était français et ma mère canadienne-française, née à Chicoutimi, au Québec. Je me sens donc concerné…

— Allons messieurs, intervint Colosimo, la question n'est pas de décliner notre arbre généalogique mais bien de protéger nos activités et nos commerces.

— Qui plus est, fit Torrio, le Klan s'est placé en faveur de la loi sur la prohibition et compte la faire respecter. Ce qui veut dire que si nous songeons à nous impliquer illicitement dans le commerce de l'alcool, ils pourraient bien faire avec nous ce qu'ils font avec les nègres et venir brûler nos tripots, nos bars et nos lupanars.

— Ils n'ont rien à faire de la vertu, spécifia Black, tout ça n'est qu'une vaste mise en scène destinée à mousser leur recrutement. Sachez que, sous leurs airs de sainte nitouche, vous trouverez mensonges, trahison et dépravation.

— Comme chez nous! blagua Mike « The Devil » Genna en provoquant les éclats de rire autour de la table.

— Je me suis frotté déjà à l'organisation occulte qui encourage leurs activités, poursuivit Black, et sachez que ses membres sont extrêmement dangereux et qu'ils agissent parfois bien au-delà de ce qui est considéré comme la normalité des choses. Ils sont en mesure de créer des conflits tout en vous donnant l'illusion que la folie que vous faites est tout à fait normale. Ne vous méprenez pas, car s'ils le veulent, ils pourraient bien avant longtemps compter parmi leurs membres toute la ville de Chicago et éliminer du même coup toutes vos petites magouilles.

Le silence plana pendant quelques secondes dans le Colosimo's Café. C'est la voix de ténor de Dean O'Banion qui le brisa.

— Je te trouve bien impertinent, l'Anglais, dit-il le plus sérieusement du monde. Et puis après, qu'est-ce que tu fais ici? Pourquoi les Italiens te protègent? Quel est donc ton rôle?

Le regard assombri de William s'éclaira progressivement, supporté par son sourire carnassier. Il pesa chacun de ses mots.

— Je suis l'instrument qui sauvera ta misérable vie, O'Banion…

Pour une raison qu'il ignora toujours, l'autre fut incapable de répliquer.

Ce n'est qu'avec l'aide des membres du *Chicago Outfit* que Black parvint à conclure cette assemblée pour le moins explosive avec une séance d'hypnose collective. Voilà bien quelque chose qu'il n'aurait jamais cru possible, mais force était d'admettre qu'il en était rendu là.

Selon les frères Genna qui avaient eu le loisir d'assister à quelques-unes des parades du Ku Klux Klan, le grand sorcier Simmons marchait toujours entouré de six gardes du corps. Et il le faisait devant le groupe de tête qui avançait dans les rues en formation croisée. Ce qui distinguait justement ces six gardes, c'était leur costume rouge sombre marqué d'un petit croissant de lune, plutôt que le blanc habituel.

Black avait rapidement conclu à la présence de Fenrir et de quelques-uns de ses acolytes. Les fous ne cherchaient même pas à se cacher. Les *Moon Beasts* affichaient leurs couleurs sans vergogne.

Les Italiens étaient donc parvenus à convaincre les Irlandais de se prêter à l'exercice proposé par Black. Ce dernier avait dû reprendre ses explications du début, sans pour autant se soustraire à la même démonstration déjà produite.

— Si tu remets ça, le *Brit*, je sors, lui avait signifié Frankie Yale.

— Moi aussi, avait suivi Al Capone.

Sous l'insistance des hommes du *Outfit*, l'assemblée au grand complet avait exactement fait ce qu'il avait dit. Et force lui fut d'admettre que ce qu'il tentait là pour la première fois avait assez bien marché.

— Cet exercice que nous avons mené ensemble, leur expliqua-t-il, ne fera pas de vous des surhommes, mais il vous conscientisera sur les effets des illusions et empêchera votre inconscient d'être manipulé. Car j'y ai élevé une barrière qui résistera aux assauts des leurres que pourront lancer Fenrir et ses hommes, si tel est le cas.

Il fut donc décidé de part et d'autre d'attendre la « grande parade magnifique » qu'avait annoncée le Ku Klux Klan et qui se tiendrait le 27 juillet dans le district du côté sud. Évidemment, le Klan planifiait d'avance cet événement afin qu'on en fasse grand cas.

Vouloir tenir pareille manifestation dans le district sud, aux abords de ce qu'on appelait ici la *Black Belt*, relevait de la plus pure provocation.

Dans cette chaîne de quartiers résidaient les trois quarts de la population noire de Chicago.

43

South Side District, Chicago, Illinois, États-Unis d'Amérique.
Le dimanche 27 juillet 1919.

Le soleil était à son zénith, réchauffant ce dimanche comme aucun autre ne le serait jamais.

La pluie n'était pas tombée depuis plusieurs jours et les plages du lac Michigan étaient comblées de baigneurs cherchant à se rafraîchir de cette canicule.

Ils étaient séparés par une ligne invisible et une loi non écrite. La plage de la 29e Rue appartenait aux Blancs, tandis que celle de la 25e Rue était prévue pour les Noirs. À partir du sable du rivage, une frontière imaginaire traversait le grand lac pour le séparer, tout comme le bâton de Moïse l'avait fait des milliers d'années auparavant dans la mer Rouge.

Par inadvertance, un jeune Noir dériva au sud de cette ligne imaginaire alors qu'il nageait avec des amis. Il se retrouva du côté des Blancs.

Alors que plus haut la parade battait son plein et que des milliers de membres du Ku Klux Klan défilaient sous le soleil couverts de leurs capirotes, d'autres sympathisants habillés en civil surveillaient la plage. À la vue du jeune homme transgressant la loi et la ligne, ils se mirent à interpeller les gens sur la berge et à lui lancer des pierres. L'un d'eux, particulièrement habile, frappa le jeune homme à la tempe d'un lancer bien senti. L'autre coula à pic après avoir perdu connaissance. Ses amis, craignant de subir le même sort s'ils allaient à son aide, le perdirent de vue et s'éloignèrent des Blancs hargneux qui les insultaient. Ils coururent plutôt vers un officier de

police afin de dénoncer les coupables et de demander leur arrestation, ce que le policier refusa de faire.

Alors que le corps était retiré des eaux du lac, les pierres continuaient de pleuvoir en direction des Noirs. Et les policiers détournèrent le regard.

Pour la première fois de leur existence, la minorité visible en eut assez.

Et les combats éclatèrent pour s'étendre tout autour des quartiers de la *Black Belt*.

Cette émeute était le résultat, l'excuse dont rêvaient les membres du Klan et ceux de plusieurs autres gangs organisés pour provoquer le chaos, briser l'ordre public et faire s'écouler le sang.

William cette fois n'était pas seul.

Accompagné de Capone, Maranzano, Frankie Yale, Altieri et Costello, il surveillait de loin l'arrivée de la parade du Klan avec en tête le grand sorcier entouré de six hommes vêtus de rouge sombre.

— Fenrir fait forcément partie de ce groupe de six, leur dit Black.

La parade descendait le Grand Boulevard en direction du bord de l'eau. De chaque côté les gens acclamaient les membres du Klan, gonflés d'orgueil et sûrs de leur supériorité.

D'un autre endroit, les Irlandais surveillaient également la parade. Ils n'étaient pas du tout enchantés par l'idéologie extrême du Ku Klux Klan mais hésitaient à faire des vagues à cause de leur infériorité numérique.

— Peut-être pourrions-nous les descendre tous les six, suggéra Yale, ainsi ton Fenrir se trouverait éliminé.

— Je ne crois pas qu'il soit très sage de tenter d'abattre six personnes là où s'en trouvent des milliers de rassemblées, le calma Black. Je préférerais plutôt les suivre discrètement après leur stupide parade et voir où ils se terrent. Là, nous pourrons frapper.

— Bon, comme tu veux, fit Yale, ce n'était qu'une suggestion…

Willie « Two-Knife » qui avait fouiné un peu plus loin du côté des plages revint en courant. Essoufflé, il les prévint de ce qu'il avait vu là-bas.

— Il y a des combats qui ont éclaté entre les négros, la police et les Blancs, dit-il, et c'est sérieux. Paraît qu'il y en a un qui s'est fait tuer à coups

de pierres et que cette fois les négros ont répliqué.

Les clameurs remontaient déjà la 29e Rue avec en prime les sirènes des camions de police. De l'autre côté, les membres du Klan mis au courant de l'affaire commencèrent à se regrouper pour se rendre sur les lieux. La parade se démembra sous les ordres du grand sorcier et de ses mages rouges. Ils bousculèrent les gens en bordure des rues et provoquèrent quelques protestations qui tournèrent aussitôt en escarmouches. C'était comme si on venait de mettre le feu à un baril de poudre et qu'on ne pouvait qu'attendre l'explosion faute de pouvoir fuir. En moins de temps qu'il n'en faut pour crier sauve qui peut, les émeutes éclatèrent partout à la fois. Black était sidéré.

— C'est le comble, fit-il en donnant du poing dans un poteau de lampadaire. Barrons-nous d'ici, ça va chauffer!

Ils parvinrent à se réfugier dans l'entrée d'une ruelle, évitant de justesse les bousculades. Plus loin, des membres du Klan profitaient déjà du chaos et de l'anonymat que leur conféraient leurs capirotes pour s'attaquer aux premiers Noirs qu'ils voyaient. Ils en eurent pour leurs frais alors que de nombreux Noirs en colère remontaient les rues transversales jusqu'au Grand Boulevard. Les tensions grandissantes qu'avait causées la migration des Noirs venus du sud arrivaient tout à coup à leur paroxysme. Les violences explosaient partout à la fois et les premiers coups de feu retentirent, tirés par la police et aussi par plusieurs membres armés du Klan.

— Profitons du chaos pour buter les hommes en rouge! cria Capone. Ainsi tu pourras te débarrasser de ton Fenrir et nous de ce Simmons qui dirige cette bande de fous!

— Ouais, approuva Yale, butons-les tout de suite ces salauds.

— Pourquoi pas, fit Maranzano.

— Ouais, pourquoi pas, acquiesça Black. Restons groupés et longeons les murs dans leur direction. Lorsque nous serons assez près, nous tenterons de les abattre.

— Il faudra se replier très vite, dit Costello, n'oubliez pas que le camion est stationné plus haut.

— Essayons d'abord de nous approcher d'eux, trancha Black en sortant de la ruelle.

William défit les boutons de sa veste afin d'avoir accès rapidement à son Colt si le besoin s'en faisait sentir.

Le temps était lourd et le ciel s'emplissait de nuages, comme pour

ajouter au drame de cette journée qui avait pourtant si bien commencé. Des groupes de jeunes, Blancs et Noirs, en venaient aux coups sans la moindre raison alors que des voitures étaient retournées ou incendiées en bordure des rues.

William pouvait sentir la haine terrible qui flottait dans l'air comme une passion dévorante. Il n'y avait plus rien de sensé dans ce qui se passait sous ses yeux.

Le petit groupe arrivait tant bien que mal à se frayer un chemin dans cette cohue générale. Il continuait d'avancer en longeant les bâtiments, pour se rapprocher lentement du grand sorcier du Klan et des six hommes en rouge qui l'entouraient. Ces derniers s'étaient postés à l'écart, sur une butte à l'entrée d'un petit parc. Une haie d'individus faisait barrière devant eux afin de les protéger.

Des dizaines de policiers arrivaient en renfort et s'installaient au coin de Wabash et de la 35e Rue dans le but de refouler l'émeute. William et ses compagnons s'engouffrèrent dans une ruelle et se mirent à courir afin de contourner l'intersection. De ce fait ils découvrirent plutôt le moyen de contourner le parc et de prendre à revers les têtes dirigeantes du Klan.

Cachés derrière quelques gros arbres regroupés, les Italiens se consultèrent alors que Black sortait sa petite lunette d'approche rétractable pour y voir de plus près.

— On ne peut pas les abattre d'ici, fit Yale, On n'a que des révolvers. Il faudra aller beaucoup trop près et, même si on parvient à les approcher et à les buter, ce sera notre tour ensuite!

— Si seulement j'avais ma Thompson, dit Capone.

— Le camion est trop loin, jugea Costello, il faudrait aller le chercher et le ramener par ici.

— Tu pourrais peut-être t'en charger, proposa Maranzano.

— Dites, vous ne pourriez pas la fermer un peu? s'impatienta Black. L'idée de Costello n'est pas mauvaise. Tu devrais aller chercher le camion et nous attendre un peu plus au nord. Le meilleur moyen de s'approcher de ces connards, c'est justement de ne pas avoir l'air louche. On descend la rue du parc puis, arrivés à leur hauteur, on leur balance tout ce qu'on a.

— J'ai aussi deux grenades, dit Willie.

— Bien! Ensuite on coupe à travers le parc et on rejoint Costello qui nous attend dans le camion. Puis on file vers la Petite Italie. Ce n'est qu'à

quelques rues. Ils ne nous suivront pas là-bas.

— Ce n'est pas très solide comme plan, mesura Maranzano.

— Écoute, tempêta Black, ce n'est pas un plan! Je n'avais pas prévu venir ici pour les buter! Je voulais essayer de les suivre pour voir où ils se planquaient en ville. Mais au vu de cette émeute, c'est foutu. Alors autant essayer de les descendre et de filer à l'anglaise ensuite.

— Parle pour toi…

— Très drôle, avoua le Britannique, maintenant écoutez-moi. On descend la rue jusqu'à ce qu'on arrive devant la ruelle là-bas sur la gauche. Ce sera notre retraite. Vous attendez mon signal, on les canarde, on file dans la ruelle, on fait le tour du pâté, on remonte jusqu'au camion et on rentre chez nous.

— Je suis un peu hésitant, répliqua Maranzano qui en effet avait l'air inquiet.

Des coups de feu retentirent cette fois du haut de certains édifices. D'où ils se trouvaient, ils pouvaient voir un homme installé à une fenêtre du quatrième tirant sur des Noirs qui tentaient de franchir le barrage de police au coin de la 35e. Apeurés, même les policiers s'écartaient pour ne pas se faire tirer dessus.

— Qu'est-ce qu'il y a? s'enquit William.

— Si nous butons le grand chef du Ku Klux Klan, je crains que cela ne déclenche une guerre à outrance entre eux et nous.

— Mais que crois-tu qu'ils soient en train de faire? pesta Black. C'est clair qu'ils sont là aussi pour vous! Ils veulent éliminer les immigrants par surcroît catholiques et aussi la Mafia! Il me semble que c'est une raison suffisamment importante! Et puis, si nous ne le faisons pas, ce sont les Irlandais qui s'en chargeront. Vous êtes tous dans le même bain! Il faut porter coup sur coup à cette organisation et faire en sorte qu'elle se morcèle si vous ne voulez pas dans cinq ans vous retrouver avec un dictateur coiffé d'un capirote.

— Le *Brit* n'a pas tort, fit Capone.

Le moment de silence qui s'installa entre eux était perturbé sans arrêt par la folie de cette émeute qui gagnait en importance et qui se déroulait quelques mètres plus bas.

— On ne peut pas rester ici, dit Frankie Yale, il faut bouger.

— Ce type a bien raison, fit une voix derrière eux. Vous ne devriez pas

être là. Qu'est-ce que vous êtes en train de comploter?

Ils se retournèrent pour se retrouver face à face avec cinq hommes du Klan.

Un violent éclair zébra le ciel.

Comme si c'eût été entendu, ils attendirent quelques secondes puis, quand le tonnerre rugit, ils dégainèrent tous ensemble pour abattre les cinq hommes masqués qui s'effondrèrent au milieu de la rue.

— J'aime bien quand on pense comme moi, fit Black. Allons-y!

Ils commencèrent à descendre la rue au moment où les premières gouttes de pluie tombaient en même temps que le vent s'élevait. Il y aurait un orage, à n'en pas douter. Il fallait donc agir maintenant.

Des gens s'attroupèrent autour des hommes du Klan fraîchement abattus. Ils se mirent à crier en direction des Italiens et certains leur emboîtèrent le pas. Ils descendirent rapidement la rue mais, malgré le vacarme que produisait la manifestation, les six hommes en rouge sombre se tournèrent dans leur direction. L'un d'eux pointa l'index pour signifier qu'ils étaient repérés.

— C'est foutu! hurla Black. Foutons le camp!

Les membres armés du Klan levèrent leurs armes et se mirent à tirer au moment où ils entraient dans la ruelle au pas de course. D'autres se lancèrent à leur poursuite.

Arrivés au bout de la ruelle, ils en virent d'autres venir sur leur droite. Ils essuyèrent quelques coups de feu mais s'éloignèrent rapidement pour emprunter la rue suivante qui remontait vers le nord. Plus loin, ils virent de nouveaux membres du Klan venir leur barrer le passage alors que d'autres étaient sur leurs talons. La situation se corsait.

De nouveaux éclairs illuminèrent cette émeute surréaliste qui confrontait des hommes blancs, noirs, costumés en policier ou déguisés en fantômes du Moyen Âge. Puis le vrombissement du tonnerre fut transporté par le vent comme pour couvrir l'ensemble des émeutiers.

— Ici!

Black emprunta un escalier de fer qui grimpait sur trois étages. Arrivé en haut il donna du pied dans la porte qui s'ouvrit d'un coup. Tous s'engouffrèrent dans l'appartement vide alors que les balles sifflaient autour d'eux. À partir d'une galerie extérieure, ils grimpèrent sur le toit plat. De là-haut, le spectacle était saisissant. Partout, aussi loin que le regard pouvait

porter, des hommes se battaient. Des milliers d'hommes blancs et noirs s'affrontaient dans une lutte sans merci parmi des essaims de policiers débordés. Des blocs entiers de maisons ceinturant la *Black Belt* étaient en flammes, et la pluie qui s'obstinait à ne se faire que légère ne pouvait rien contre les brasiers. L'on poussait même des voitures sur le coin des rues afin d'empêcher les éventuels camions de pompiers de venir combattre les incendies.

— Brûlez tout! hurlaient certains. Brûlez tout leur quartier!

D'un côté du parc, Black pouvait apercevoir les hommes en rouge qui quittaient le terrain en entraînant le grand sorcier. Un seul restait planté là, reluquant dans sa direction.

— Fenrir… songea-t-il.

Les balles sifflèrent de nouveau tout autour et, deux rues plus loin de l'autre côté du petit parc, Costello descendait là avec le camion pour ne pas se faire prendre par les gens.

— Là-bas! leur montra Capone. Passons par les toits!

Ils coururent de toutes leurs forces et sautèrent par-dessus les ruelles d'un toit à un autre jusqu'à ce que Costello les aperçoive.

Alors qu'ils descendaient tous l'un derrière l'autre dans un escalier de service en colimaçon, un nouveau groupe d'hommes du Klan fit son apparition. Mais Frank Costello descendit du camion avec dans les mains un pistolet mitrailleur Thompson équipé d'un chargeur camembert de cent coups. Il s'agissait là d'un argument des plus convaincants. Certains des membres du Klan se jetèrent au sol et d'autres s'enfuirent ou furent abattus. Ce qui donna le temps aux compagnons de rejoindre le sol et le camion. Mais Black s'arrêta net et tourna les talons.

— Qu'est-ce que tu fais, William! beugla Capone.

— Montez dans le camion! ordonna-t-il en tirant de son holster son gros Colt 1900. Il le pointa à la tête de l'un des hommes couchés à plat ventre sur le sol.

— Ne me tuez pas, je vous en supplie, geignit-il.

— Viens plutôt avec moi, lui dit Black en l'empoignant par le col.

Alors que le camion fermé arrivait à sa hauteur, il poussa l'homme dans la caisse et grimpa à son tour en refermant derrière lui. Costello démarra aussitôt en les jetant presque en bas des sièges de bois fixés dans la caisse.

La pluie se mit à tomber dru, réduisant la visibilité.

— Enlève ton masque, monsieur mardi gras, lui dit Black en pointant le canon de son arme juste entre les deux yeux de l'individu.

L'autre s'exécuta lentement, furieux d'avoir ainsi été capturé.

— On va bien te ficeler, lui dit Yale, pour te faire passer l'envie de vouloir tuer tout ce qui bouge.

— Et plus tard, renchérit Black, on te posera quelques questions auxquelles il te sera facile de répondre. Car si tu refuses, sois bien certain que là où l'on t'emmène il y a des gens qui pourraient arracher une confession à un curé juste à le regarder.

L'homme baissa la tête et demeura silencieux.

Costello fonçait sur la rue du Canal en direction de la Petite Italie. Le petit essuie-glace qui faisait de son mieux pour repousser l'eau du pare-brise n'y arrivait que difficilement. Le temps était de plus en plus sombre et orageux. Dans son rétroviseur, Costello pouvait voir les phares d'un autre véhicule lancé à leur poursuite. Alors qu'ils approchaient du pont qui traversait la rivière Chicago, il se tourna vers l'arrière pour avertir ses compagnons.

— Il y a des hommes de ce foutu Klan qui bloquent le pont droit devant! leur cria-t-il.

— Fonce dans le tas, Frank! s'écria Black. Ne t'arrête pas!

Capone baissa la glace latérale et sortit la mitrailleuse Thompson. La pluie lui fouettait le visage. Il se mit à tirer en direction du pont alors qu'eux-mêmes recevaient des balles qui trouèrent le pare-brise. Costello hurla en se faisant blesser à l'épaule mais ne ralentit pas. Capone vida le chargeur de la Thompson et fit place nette en arrivant à la hauteur du pont.

Après quelques centaines de mètres, ils croisèrent enfin la 18^{e} Rue pour se retrouver chez eux, sur leur territoire.

Cette violente émeute raciale allait perdurer dans la ville de Chicago pendant huit jours. Des dizaines de personnes furent tuées et des centaines d'autres blessées. Un millier de familles virent leur maison incendiée. Il fallut plus de six mille militaires appelés en renfort pour ramener la paix.

Les Italiens membres du *Chicago Outfit* demeurèrent tout ce temps bien

sagement à l'intérieur de leur territoire. Ce qui leur donna amplement le temps de faire parler l'homme du Ku Klux Klan qu'ils retenaient prisonnier.

44

Joliet Correctional Center, Illinois, États-Unis d'Amérique.
Le vendredi 1er août 1919.

William était planté devant la Ford modèle T *middle door sedan*, tout à fait neuve.

Pour que Big Jim Colosimo ait accepté de lui prêter ce véhicule, il fallait vraiment qu'il lui fît confiance. C'était là une belle preuve d'amitié, se dit Black qui ne pouvait s'empêcher de comparer la Ford à un fiacre équipé d'un moteur à essence où le cocher conduisait à l'intérieur plutôt que dehors. L'automobile noire et parfaitement cirée brillait sous le doux soleil matinal.

William vint s'appuyer contre le véhicule et tira de sa poche la lettre reçue la veille. Il la relut une fois de plus afin de combler son attente. Il devinait à travers la calligraphie la main tremblante de Victor Robinson. De sentir cet homme qui paraissait éternel tout à coup vulnérable lui arrachait un soupçon de doute et de culpabilité.

Le commandeur l'informait dans cette dernière missive qu'il avait été interné dans un sanatorium afin de soigner une tuberculose pulmonaire. Sachant Black intéressé par les détails médicaux – il avait fait médecine après tout –, Robinson relatait son examen aux rayons X qui avait révélé l'atteinte des apex et de multiples cavités contenant des bacilles. Il en aurait pour un an de convalescence si tout se passait bien. Il laissait une adresse de retour pour que William puisse lui écrire. Ce qu'il se promit de faire au plus tôt.

Alerté par des voix et le grincement agressant d'une porte de métal,

William rempocha la lettre et leva les yeux vers la grande institution carcérale de Joliet devant laquelle il était tout juste garé.

Un homme portant un chapeau melon et vêtu d'une chemise blanche et d'un costume noir à l'allure défraîchie traversa la cour, escorté par deux gardiens. Arrivés devant la barrière qui permettait le passage à travers la haute clôture grillagée et coiffée de barbelés, ils firent un signe pour qu'on leur ouvre. L'un des gardes montra la porte au prévenu.

Ignazio Saietta, dit Lupo, venait d'être libéré après presque dix ans d'internement.

L'homme marcha lentement vers Black en se frottant les poignets. Derrière lui la haute grille se refermait lentement. Un sourire perfide et méchant se dessina sur son visage lorsqu'il s'arrêta devant l'Anglais.

William s'efforça de sonder le personnage. On lui avait bien sûr fait le topo sur l'individu qu'il irait chercher à sa sortie de prison. Et il avait à la blague demandé à Colosimo pourquoi ils n'avaient pas jeté la clé de sa cellule une fois qu'il y fut enfermé.

Ignazio Saietta, surnommé « Lupo le Loup » à cause de sa cruauté reconnue, avait été emprisonné en 1910. Spécialiste du vol et de l'extorsion, Lupo était soupçonné de plus de soixante meurtres qui n'avaient pu être prouvés par les autorités. Au début du siècle, il avait travaillé pour la Main Noire avant de s'associer à la famille Morello. Né en Sicile, il était un proche de Don Vito Cascio Ferro.

Black ne voyait rien, ne sentait rien. Ce type était tellement rempli de haine qu'il n'y avait de place pour rien d'autre. Il lui rendit son sourire perfide d'une façon si intense que Lupo parut quelques secondes déstabilisé. Puis il lui tendit la main.

— Je m'appelle Black. William Black. Et c'est Big Jim qui m'envoie.

— On m'appelle Lupo, fit l'autre.

— Je sais qui tu es.

— Je ne doute pas un instant que ce cher Colosimo t'ait largement informé sur mon compte. Je l'emmerde, tu saisis?

— Vous êtes assez grands pour régler cela entre vous, reprit William. Allez, monte.

— Belle bagnole, fit Lupo en fermant la portière puis en ajustant son melon.

— On m'a dit, Lupo, que tu étais un spécialiste des interrogatoires

serrés, fit Black avant de mettre le contact.

— Tellement serrés que les mecs s'étouffent, railla l'autre.

— J'ai un type, une sale merde, qui n'est pas trop enclin à parler, et je voudrais bien qu'il me crache quelques renseignements concernant une bande de types qui se font appeler le Ku Klux Klan. Tu crois que tu pourrais faire ça pour moi?

— Je vais te montrer comment on fait cracher le morceau à un mec, Black. Juste avant qu'il ne crache ses dents.

William sourit. Il appréciait de plus en plus ce cinglé.

— Puisque tu viens de passer dix années en taule, Lupo, lui dit Black, y a-t-il quelque chose qui te ferait plaisir?

L'autre éclata de rire et frappa d'un coup de poing dans la portière.

— Putain, je t'aime bien, l'Anglais! s'esclaffa Lupo. Conduis-moi tout de suite dans une maison de passe!

Après avoir appréhendé et enfermé dans le hangar du Colosimo's Café l'homme du Ku Klux Klan, les Italiens l'avaient passé à tabac pour tenter d'obtenir quelques révélations sur les intentions futures de la grande organisation. Black, qui aurait préféré procéder à l'interrogatoire tout seul, avait choisi de laisser faire ses acolytes qui possédaient, selon leurs dires, des méthodes plus que convaincantes. Après qu'il eut raconté ce qu'il savait, l'homme avait été gardé là pour y être soigné, afin que l'on puisse plus tard reprendre là où on avait laissé. Juste au cas où il aurait oublié quelques détails.

Lupo avait retrouvé d'anciens compagnons et fait de nouvelles connaissances. Que les autres lui aient suggéré tout de go de soumettre le prisonnier à la question avait amusé Black, qui avait décidé de s'en remettre à son nouvel ami dans le but de voir ses méthodes. Assis dans le coin du hangar, il était celui qui posait les questions et Lupo celui qui faisait peur. Et il y parvenait vachement bien.

Lupo avait d'abord fixé la solide chaise de bois au plancher à l'aide d'équerres métalliques. Le moment venu, le prisonnier y avait été fermement attaché. Bien campé devant l'homme dans une attitude défiante avec une

masse de carrier dans les mains, il attendit patiemment que William pose sa question.

— Malgré le fait que tu te sois déjà mis à table, lui dit Black, j'ai comme l'impression fâcheuse que tu gardes encore certains renseignements pour toi. Je crois que répondre simplement à ce que je vais te demander t'évitera de souffrir inutilement. Mon ami Lupo – ça, c'est celui qui tient la masse – est beaucoup moins patient que moi et il n'hésitera pas à te réduire en bouillie si tu ne te montres pas coopératif.

— Allez tous vous faire foutre, maudits étrangers! cracha l'individu dans un accent du sud des plus outrés.

Lupo frappa sans avertissement à la hauteur du coude gauche, déboitant brutalement l'articulation. L'homme cria à s'en fendre l'âme.

— Espèce de fou furieux, gémit-il, tu m'as cassé le bras!

— Je t'avais prévenu, intervint Black, à ce rythme-là tu seras mort pour rien. Alors maintenant tu vas gentiment te mettre à table et tout me raconter sur les projets du Klan dans la région de Chicago.

Terrorisé par Lupo le Loup qui mâchait un bout de cigare avec une envie évidente de continuer à frapper, l'homme ne se fit pas prier et choisit de s'expliquer. Il renseigna Black sur le chapitre du Klan à Chicago qui se trouvait non loin de Marquette Park et sur sa mission consistant à éradiquer de la ville les Noirs, les gangs, les drogues et l'alcool, les maisons de passe et de paris illégaux, ainsi que les crimes violents.

— Bon sang, répliqua Black, cette ville sera ennuyante à mourir! Raison de plus pour mettre un frein à tout ça!

Alors que Lupo lui frottait le bout de la masse sur la tempe, l'homme expliqua que l'État qui se trouvait le plus sous l'influence du Klan était l'Indiana, alors que celui qui comptait le plus de membres était l'Ohio. Chicago restait la zone urbaine avec la plus grande présence klaniste.

— Parle-moi un peu de celui qui se fait appeler Fenrir, suggéra Black en s'allumant une cigarette. Quel est son rôle au juste?

— Je… je ne peux pas parler de ça, c'est interdit…

Lupo prit aussitôt élan sous les cris horrifiés de l'homme qui changeait tout à coup d'idée.

— Ça va! hurla-t-il. Je vais tout vous dire… Nonnnn!

La masse s'abattit savamment sur l'intérieur du genou gauche, fracassant l'articulation.

— Trop tard, fit Black d'un air peiné, tu ne prends pas au sérieux les avis que je te donne. Voilà que tu devras pour le reste de ta vie marcher avec une canne…

— Je vous dirai tout! Je vous dirai tout! Mais je vous en supplie, dites à ce type qu'il arrête de me frapper!

— Il ne tient qu'à toi de bien me renseigner et tu pourras ensuite sortir d'ici. Je n'ai rien à faire de toi, tout ce que je veux ce sont des informations.

— Fenrir est le conseiller du grand sorcier Simmons, dit l'homme entre deux sanglots. C'est lui qui a élaboré le grand plan.

— Et en quoi consiste-t-il au juste, ce plan?

— Il s'agit de s'infiltrer dans la classe politique du plus grand nombre d'États et de poursuivre le recrutement pour continuer à grossir nos rangs. Bon sang, ça fait mal!

Lupo avait déposé la masse et mâchouillait son cigare tout en roulant les manches de sa chemise blanche. Il observait Black du coin de l'œil, admirant secrètement le flegme de l'Anglais.

— Et que se passera-t-il lorsque vous compterez des millions de membres et des sénateurs vendus à votre cause?

— Nous mènerons une guerre à outrance contre tous les gangs d'immigrants et les ghettos de négros, puis nous les chasserons ou les exterminerons.

L'homme tressauta lorsque Lupo reprit sa masse.

— Dis-moi encore, ajouta Black, qui étaient les autres hommes en rouge qui accompagnaient Fenrir lors de la manifestation? Font-ils eux aussi partie de la secte des *Moon Beasts*?

L'homme du Klan s'anima et parut étonné que Black fût au courant de l'existence de l'organisation occulte.

— Vous les connaissez donc? s'enquit-il. Ils sont là pour fomenter les émeutes qui doivent avoir lieu dans d'autres villes des États voisins.

Black se dit qu'en effet, pendant que l'armée s'évertuait toujours à calmer l'émeute de Chicago, d'autres avaient déjà éclaté ailleurs dans plus d'une trentaine de villes sous l'effet d'un mystérieux mouvement d'entraînement22.

— Dis-m'en plus sur Fenrir, insista Black, il est celui qui m'intéresse.

— Nul ne sait d'où il vient, révéla l'homme, seul le grand sorcier est au courant de ses origines. Tout ce que je peux dire, c'est que Fenrir n'est pas un

homme comme les autres. On ne peut que s'incliner devant sa force, sa détermination et son courage.

— Que de belles qualités! railla Black. Un vrai modèle!

— Fenrir partira cet automne pour le Canada, afin d'œuvrer pour l'accomplissement du plan d'une grande Amérique au pouvoir blanc.

— Tu dis « cet automne », homme du Klan, enchaîna Black, peux-tu être plus précis?

— Après la fête de l'équinoxe de septembre, dit aussitôt l'homme qui jetait constamment des regards affolés en direction de Lupo. La réunion se tiendra à minuit, le soir du 21 septembre prochain dans la forêt de Wolf Road en bordure du lac Saganashkee. Des centaines de membres s'y réuniront.

— Et Fenrir y sera?

— Assurément. Mais je vous en prie, je vous ai tout dis ce que je savais! Relâchez-moi maintenant, laissez-moi partir…

La masse s'abattit sur l'autre genou avec encore plus de force, broyant os, tendons et ligaments.

L'homme se débattit sur la chaise dans un cri désespéré.

— Quel dommage! lui dit Black en l'observant fixement. Si cela n'avait été que de moi, je t'aurais bien relâché, mais comment pourras-tu partir maintenant que tu ne peux plus te tenir sur tes jambes?

— Vous n'êtes que de sales menteurs! Foutus immigrés de merde! Vous verrez, vous ne ferez pas vieux os!

— Toi non plus, lui signifia Black en faisant un signe de tête à Lupo.

L'autre s'acharna aussitôt sur l'homme en crise, frappant à répétition à grands coups de masse, pour lui briser les épaules puis les bras avant de finalement lui fracasser le thorax et le faire taire définitivement. Attaché à la chaise ne restait plus qu'un amas de chair avachie. Black grimaça.

— C'est dégueulasse, dit-il, mais intéressant.

— Ça a marché, tu as eu ce que tu voulais…

— Et que vas-tu faire de lui maintenant?

— Je vais m'en débarrasser, comme au bon vieux temps, lui dit Lupo en tirant une barrique de bois du fond du hangar.

— Tu vas le foutre dans le baril?

— Oui. Je clouerai solidement le couvercle puis j'irai l'abandonner quelque part. Avant qu'on ne le découvre, il se passera bien des mois. Assez

de temps pour qu'il soit méconnaissable.

— C'est une façon originale de se débarrasser d'un cadavre… Merci pour ton aide, Lupo.

— De rien, Willy…

Black sortit du hangar, songeur.

L'équinoxe de septembre…

Cela lui laissait un peu moins de deux mois pour rassembler les gangs et organiser une offensive contre le Ku Klux Klan.

45

Wolf Road Woods, Cook County, Illinois, États-Unis d'Amérique.
Le dimanche 21 septembre 1919.

Les embarcations à moteur, de la vedette au bateau de pêche, avaient été mises à l'eau en après-midi à l'écluse de Blue Island, l'une des plus anciennes communautés du comté de Cook. Le canal de la rivière Calumet, parfaitement navigable, permettrait de rejoindre aisément le petit lac Saganashkee au cœur de la forêt de Wolf Road. Toutes les embarcations appartenant à des gens de la communauté italienne avaient été réquisitionnées et transportées là au cours des derniers jours. Des armes y avaient été secrètement entassées et la petite armada était fin prête pour l'attaque navale.

Un autre groupe, celui des Irlandais de Dean O'Banion, constituerait l'attaque terrestre et arriverait en voitures de l'autre côté du lac par la route McMahon qui traversait l'immense forêt.

Au même moment, le clan des frères Genna investirait le chapitre du Klan à Chicago et incendierait l'endroit jusqu'à ses fondations.

Le but de l'opération : porter un coup fatal au Ku Klux Klan en brûlant ses bureaux, en éliminant nombre de ses sympathisants, en abattant son chef, le grand sorcier Simmons, et, enfin, en trouant la peau de Fenrir.

Black avait travaillé d'arrache-pied pendant des semaines pour rassembler des commandos de choc, calmer les dissensions et mettre au point l'intervention. Fort de son expérience acquise pendant la Grande Guerre, il avait planifié son coup comme un général de l'armée de terre. Devant tant

d'assurance, les autres s'étaient laissé guider et avaient accepté le *Brit* comme leur chef temporaire d'état-major. Les montres avaient été synchronisées et c'était à minuit quinze que l'offensive simultanée aurait lieu. Tous semblaient un peu nerveux et évitaient de discuter inutilement.

Black et ses compagnons prirent leur repas dans un restaurant de la Western Avenue, à Blue Island. Alors qu'il apercevait le bureau de poste par la fenêtre, William songea à la dernière lettre qu'il avait envoyée à Victor Robinson, dont il n'avait toujours pas eu de réponse. Inquiet, il avait tenté de ne pas penser au pire, convaincu qu'Ulisse Maturi l'aurait contacté si quelque chose de grave était arrivé au commandeur.

À vingt et une heures ils levèrent les amarres et les neuf petits navires emportant les Italiens glissèrent sur la rivière Calumet en direction des grandes forêts.

Abram Daniels était sur le point de s'endormir lorsqu'il entendit du bruit à l'extérieur. Il était passé vingt-deux heures et l'horloge sonnait déjà la demie. À ses côtés, sa femme Dana dormait profondément. Possédant aux abords des grandes forêts une petite parcelle de terre qu'il tentait d'exploiter, Abram essayait de se rendre invisible aux yeux des Blancs et de mener son existence à terme, espérant pour les années à venir avoir deux ou trois enfants.

Il eut tout juste le temps de mettre le pied en bas du lit que la porte de sa masure fut brusquement enfoncée. Des hommes en blanc masqués d'un capirote jetèrent tout sur leur passage pour venir s'emparer d'eux.

Abram eut beau frapper et sa femme se débattre, rien n'y fit. On les entraîna à l'extérieur pour les jeter au sol sous la menace de quelques armes. Huit hommes les entouraient. Devant la maison, une croix de bois d'une hauteur d'environ trois mètres brûlait.

Objections et supplications ne permirent pas au couple d'amadouer leurs bourreaux. On ligota Dana les bras autour d'un arbre et l'on déchira sa robe de nuit pour lui dénuder le dos.

On lança un câble par-dessus l'une des branches maîtresses d'un gros orme un peu plus loin, puis on en attacha une extrémité au pommeau de

selle de l'un des chevaux avant de passer l'autre bout autour du cou d'Abram grimpé sur une bûche. Le cheval, un gros pinto tranquille, ne bougea pas d'un pas. Il se contenta de pencher la tête pour brouter l'herbe à ses pieds.

Pas un mot n'était échangé entre les hommes en blanc. Ils agissaient de façon méthodique, comme si cette ferme se devait d'être rayée du territoire. On incendia d'abord la grange, puis la maison. Dana ne pouvait voir mais entendait le crépitement des flammes et en sentait la chaleur. Elle pleurait amèrement, appuyée contre le tronc de l'arbre, pendant qu'Abram s'évertuait bien inutilement à convaincre leurs agresseurs de ne pas commettre l'irréparable.

William aperçut la lumière au-dessus des grands arbres. Il tapa sur l'épaule de celui qui pilotait la petite vedette et lui demanda de s'approcher du bord.

— Qu'est-ce que tu vas faire? demanda Lupo flanqué de Capone et de Yale.

— Nous sommes tout près, leur dit Black en soulevant une toile pour y récupérer un arc et un carquois chargé de flèches. Je voudrais aller voir ce qui se passe là-bas. Je vous rejoindrai à l'heure convenue en suivant la rivière.

— Je t'accompagne, fit Lupo.

— Moi pareil, ajouta Capone.

— Arrêtez, bande de fillettes, tempêta Black, je vais y aller tout seul et je vous rejoindrai là-bas. Il ne faut pas déroger au plan.

— Mais putain, le *Brit*, marmonna Yale, c'est exactement ce que tu es en train de faire!

— Fiche-moi la paix, Yale! Je suis celui qui a préparé ce coup! Alors si je veux en déroger, j'en ai le droit.

— Bah, laisse-le faire, fit Lupo, nous serons tous au même endroit au même moment de toute façon.

La vedette qui était en tête s'approcha lentement du bord et coupa les gaz pour donner une chance à l'Anglais de sauter dans l'herbe. William grimpa la courte pente et regarda les bateaux continuer leur route dans le

noir. Ils glissaient lentement sur l'eau, leur moteur réglé à bas régime, éclairés par quelques lampes projetant une lumière jaunâtre.

Black passa la courroie du carquois en bandoulière et se mit à courir en direction des flammes qui illuminaient cette partie de la forêt.

Abram avait abandonné toute tentative d'attirer la clémence des hommes du Klan. Il avait été visé pour constituer un exemple et ne pourrait échapper à cette terrible sentence.

Alors qu'un des hommes tenait la bride du cheval et qu'un autre, fouet en main, fouillait sous la chemise de nuit déchirée de Dana, les six autres entouraient la scène en récitant une prière.

Un premier trait frappa l'homme au fouet qui s'écroula aux pieds de la femme en pleurs. Puis un second faucha l'homme tenant le pinto. Le cheval s'ébroua légèrement sous la surprise, tendant du coup la corde passée au cou d'Abram. Les six exécuteurs restants furent un instant décontenancés, ce qui donna à William le temps d'en toucher un troisième d'une flèche longue qui traversa sa poitrine de part en part.

Tapi dans l'ombre, Black faisait mouche à tous les coups. Incapables de le repérer, les deux survivants encore debout coururent vers leurs chevaux demeurés un peu plus loin. L'un d'eux s'écroula d'une flèche au dos et le dernier s'empêtra le pied dans l'étrier, alors que son cheval tournait autour de lui en s'énervant.

Black apparut à la lumière des flammes et marcha vers lui en tirant une nouvelle flèche de son carquois. Il l'encocha calmement et, lorsqu'il jugea être assez près, s'arrêta pour viser l'homme du Klan qui parvenait enfin à se mettre en selle. Le projectile meurtrier lui traversa le cou et l'homme s'effondra aussitôt en bas de son hongre.

— Merci! Merci! Merci monsieur! glapit Abram au bord de la crise de nerfs.

Il restait toujours planté sur sa bûche, les mains attachées dans le dos et la corde passée autour du cou. Il n'en tenait qu'à la bonne volonté du gros pinto pour qu'il se retrouve à se balancer au bout du câble.

— La ferme! lui ordonna Black. Crois-tu vraiment que je sois là dans le

seul but de sauver ta peau et le cul de ta femme?

— Je ne sais pas, monsieur, mais vous l'avez quand même fait!

Abram tremblait, les jambes serrées sur son bout de bois, pendant que sa femme continuait de pleurnicher sans ne rien voir de ce qui se passait dans son dos.

— Que voilà une bien bonne bête, s'étonna Black en caressant le chanfrein du cheval au passage. Il n'a pas bougé d'un poil. Tu lui dois une fière chandelle, négro.

— Monsieur, monsieur, s'excita le fermier, je vous en prie détachez-moi vite que je puisse libérer ma femme!

— Ta femme… fit Black en se penchant pour ramasser le fouet laissé là par l'homme du Klan. C'est qu'elle a bien une croupe aussi cambrée que celle de ce cheval, la garce!

— Monsieur, s'il vous plaît, je vous en prie, détachez-moi!

Mené par une poussée d'adrénaline, Black releva lentement la chemise de nuit de la femme pour découvrir les fesses hautes et opulentes. Laissant tomber le fouet et son arc, il détacha sa braguette pour tirer de son pantalon, telle une menace palpable, un membre raidi et démesuré.

— Non! Non, monsieur! bafouilla Abram. Ne lui faites pas de mal!

Dana sentit l'appareillage lui glisser entre les fesses et elle chercha aussitôt à se débattre en criant. Le pinto sursauta et bougea de côté en tendant un peu plus la corde enserrant le cou du fermier. Black se pencha à l'oreille de la femme pour lui susurrer quelques mots.

— Si j'étais toi je me calmerais, ma mignonne, lui dit-il, parce que si tu énerves ce cheval, ton homme se balancera au bout de cette corde, tu comprends?

La femme était en nage et Black glissa en elle d'une seule traite avec une facilité qui l'étonna.

Il la prit donc ainsi sans ménagement devant son mari impuissant, glissant en elle de plus en plus vite, lui faisant donner de l'épaule dans l'arbre contre lequel elle était attachée. Il ne se retint aucunement et porta la sensation jusqu'à son paroxysme sans se soucier des pleurs amers et silencieux de la pauvre.

William reboutonna son pantalon et enfila son arc en bandoulière. Il ramassa le long fouet et se l'enroula autour du cou.

— J'oserais presque dire que la bougresse y a pris du plaisir! lança-t-il à

l'homme toujours prisonnier de sa triste situation.

— Je vais vous tuer! lui cria Abram hors de lui pendant que William défaisait le câble attaché au pommeau. Il le jeta au sol et sauta sur le pinto qui secoua la tête en piaffant comme pour l'informer qu'il était prêt pour une chevauchée effarouchée.

— Vous êtes aussi ignoble que ces maudits manteaux blancs! aboya encore le fermier qui descendait tant bien que mal de la bûche.

— Et c'est comme ça que tu remercies un homme qui t'a sauvé la vie! le coupa Black.

Il éperonna l'agile cheval qui s'élança sans rechigner. Ils disparurent à travers une nuée d'étincelles derrière la grange en flammes.

William attacha le pinto à une branche basse.

Plus loin, dans la vaste clairière faisant face au lac, une grande croix brûlait alors qu'une centaine d'hommes, parés de l'anonymat que leur conférait le capirote blanc, tenaient une torche en faisant cercle autour des deux hommes qui allaient plus tard les entretenir. L'un d'eux portait l'habit rouge sombre.

Plaqué derrière un arbre, Black craqua une allumette et jeta un coup d'œil à sa montre. Il était minuit cinq. Il tira du carquois la plus longue de ses flèches, équipée d'une tête triangulaire barbelée. Celle-là, elle était pour Fenrir.

Bientôt l'enfer se déchaînerait sur le Ku Klux Klan.

À minuit quinze, alors que les membres du Klan psalmodiaient un hymne à la suprématie de la race blanche, les premiers bruits de moteurs se firent entendre. Tant sur la route que sur l'eau. Black sourit.

— Putain, ça va être leur fête à ces cinglés…

Il encocha la flèche à longue portée à l'empennage incurvé et se prépara à tenter d'atteindre Fenrir. Il s'appuya contre l'arbre et leva l'arme de jet.

Quand les hommes rompraient le cercle au moment de la première attaque, il n'aurait que quelques secondes avant que l'homme issu des *Moon Beasts* ne bouge.

Le synchronisme fut parfait. Les bateaux apparurent sur le lac en même temps que les voitures sur la route. En principe, en cet instant, les frères Genna devaient être en train de faire une razzia au chapitre du Klan, à Chicago.

Les premiers coups de feu retentirent, tirés des mitrailleuses Thompson, frappant les membres du Klan comme des grêlons tombant du ciel. Black tendit son arc au maximum.

Fenrir regardait partout autour de lui alors que le grand sorcier s'agrippait à lui, saisi de panique. William retint son souffle et attendit l'ouverture. Lorsqu'elle se présenta, il fit aussitôt partir la flèche.

Happé par l'intuition, Fenrir se laissa tomber au sol et la flèche traversa la hanche de Simmons qui fut projeté en avant et jeté au sol. Sa tête heurta une grosse pierre parmi les chairs arrachées par la flèche et, après quelques spasmes, il s'immobilisa définitivement.

Les bateaux passaient l'un derrière l'autre en une ligne de tir implacable pour faucher littéralement la berge du lac où couraient en tous sens les membres du Klan.

Ceux qui tentèrent de s'enfuir se heurtèrent aux hommes de Dean O'Banion débarqués des treize voitures arrivées par la route de McMahon.

Quand Black eut épuisé sa provision de flèches, il dégaina son Colt et se mit à courir en direction des combats en faisant feu sur tous ceux qui se trouvaient sur son chemin. Black riait comme un dément tout en tirant à bout portant les hommes du Klan qui cherchaient pour la plupart à récupérer leur arme avant même de penser à se défendre. Il s'adossa contre une grosse pierre pour changer de chargeur. Il avait perdu de vue Fenrir, mais il ne pouvait être loin.

Le feu alimentant la grande croix incendiée s'était répandu au sol et dans les buissons adjacents. Les berges du lac étaient en flammes et celles-ci trouvaient de quoi se nourrir dans l'herbe sèche de ce sol brûlé par le soleil. Lorsque Black émergea de derrière l'énorme pierre, il s'étonna de la progression de l'incendie, quoique, coincé entre le lac et la route et suffisamment loin des grands arbres, il ne devrait pas pouvoir se propager. Le feu causé par ces stupides sectaristes finirait par s'éteindre de lui-même.

Prenant garde de ne pas se faire prendre dans un feu croisé, Black avança, l'arme au poing, entre les cadavres qui jonchaient le sol, vers la grande croix léchée par les flammes. Plus haut sur sa droite, un corps à corps s'était amorcé entre les Irlandais et certains hommes du Klan à bout de munitions. Du côté du lac, les tirs demeuraient sporadiques car la vue des gangsters sur les bateaux se trouvait voilée par le feu et la fumée. La tuerie n'avait duré que quelques minutes, mais orchestrée de la sorte et pareille à une guerre éclair dont l'effet de surprise est la clé, le Klan n'avait pas eu la moindre chance de s'en tirer.

Les coups de feu cessèrent tout à coup et Black lorgna du côté des Irlandais. O'Banion lui fit un signe de la main auquel il répondit en lui signifiant de le rejoindre. Non loin du chef de clan irlandais, un homme rechargeait calmement son révolver alors qu'à ses pieds se traînait péniblement un membre du Klan qui avait perdu son capirote. Quand l'Irlandais eut fini de recharger, il s'approcha du blessé et lui logea une balle dans la tête. Dean O'Banion lui mit la main sur l'épaule et l'entraîna à sa suite. Il ne fut pas long avant que tous les Irlandais se retrouvent autour de Black. Au même moment, ses compagnons qui avaient choisi d'accoster vinrent le rejoindre.

— Ton Fenrir t'a-t-il échappé? lui demanda Capone avec sa mitrailleuse Thompson au bout du bras.

— Ce n'est pas « mon » Fenrir, protesta Black, et puis non, il ne m'a pas échappé parce qu'il est ici.

— Je ne le vois nulle part, constata Yale, j'ai bien l'impression qu'il s'est tiré dans les bois dès que la fusillade a commencé. C'est un sacré trouillard, si tu veux mon avis.

— Ton avis ne vaut rien, si tu veux savoir. Fenrir est tout sauf un trouillard…

— Il s'est quand même tiré…

— Non, insista Black, il est ici, je le sais. Je le sens…

Il s'approcha encore plus de la croix qui était cernée de flammes. Les autres le suivirent.

— Il est là, fit Black, derrière le feu, au pied de la grande croix.

— Tu dis n'importe quoi, le *Brit*, intervint Maranzano, il fait trop chaud, il ne pourrait pas résister.

— Fenrir est plein de surprises, signala l'Anglais, ce n'est pas un homme

ordinaire.

William songeait à tous ces bouquins qui ornaient la bibliothèque du manoir *Druidstone* et portaient sur la magie du fond des âges. Il avait avidement dévoré tout ce qui portait sur cet art perdu et oublié des hommes qui permettait jadis de communier avec la nature pour produire des miracles. Il était plus que convaincu que Fenrir était un praticien aussi efficace que déshonnête. Il ne pouvait en être autrement. Et bien que son but premier fût d'abattre l'homme, il ne pouvait s'empêcher de l'envier, de l'admirer. De le haïr.

Black s'approcha le plus près qu'il put des flammes, pointant son pistolet au bout de son bras tendu.

— Si vous apercevez quelque chose d'insolite, dit-il à ses compagnons, répétez-vous que cela n'est pas vrai.

Le feu augmenta soudain en intensité et la croix illumina le ciel. Une tache rouge apparut derrière les flammes, quelque chose dont la forme s'apparentait à celle d'un homme. Black aurait voulu tirer mais ne le pouvait. Il se devait de voir, de savoir.

Fenrir émergea de l'incendie sans capirote, le visage découvert, avec entre les mains un *trenchgun* à pompe, probablement de calibre 12. Black avait beau savoir qu'il s'agissait de lui, mais il n'arrivait pas à le reconnaître. Il n'arrivait pas non plus à réagir. Les Irlandais paniquèrent en tirant dans toutes les directions.

— Mais qu'est-ce qui se passe, se dit Black, interloqué.

Il appuya sur la détente, ratant sa cible, alors que Fenrir vidait son *trenchgun*. Il fut éclaboussé par le sang du bras droit de O'Banion qu'il plaqua au sol pour leur éviter une nouvelle décharge de chevrotine.

Fenrir était méconnaissable, comme si ses formes ou sa physionomie avaient été altérées par une vision trouble. Et pourtant il fallait que ce soit lui.

Capone vida le camembert de sa Thompson, manquant pourtant l'homme qui s'échappait vers la forêt dans une pluie d'étincelles. Une cohue insensée et générale s'ensuivit. Ce qu'on venait de voir semblait déjà oublié.

Black se releva et se lança à la poursuite de Fenrir dont le manteau rouge sombre fumait encore. Le fuyard disparut en franchissant la lisière de la forêt qui mourait plus loin dans les eaux du lac. Lorsqu'à son tour William passa la limite des arbres au pas de course, un coup de crosse le jeta à terre.

Et le canon encore brûlant du *trenchgun* Winchester lui écrasa le larynx.

Fenrir le fusilla de son regard farouche et fascinateur. Tremblant, William s'employa de toutes ses forces à résister au pouvoir magnétique.

— Tu devrais arrêter de me suivre, l'Anglais, l'avertit-il le plus sérieusement du monde. Ton petit jeu pourrait finir par me lasser.

— Alors pourquoi n'en finis-tu pas maintenant?

Fenrir gloussa en appuyant encore un peu plus le canon sur la gorge de Black.

— Parce que tu m'amuses… et que je n'ai plus de cartouche, pauvre con!

Black saisit le canon à deux mains pour tenter de l'arracher à celles de Fenrir qui le frappa brutalement d'un coup de botte. Il lui écrasa la face au sol de son genou.

— Tu n'es qu'un pauvre minable, loin d'être de taille pour te mesurer à moi. Ce n'est pas toi, l'Anglais, qui m'arrêteras. Je continuerai à brûler ce continent et à manipuler les hommes qui l'habitent!

Fenrir leva les yeux pour voir venir le groupe d'Italiens vers la forêt.

— Tes amis viennent te chercher, glapit l'homme qui conservait sur William une poigne de fer. Je vais devoir partir. Et je ne crois pas que nous nous reverrons. Même si nos routes ont une fâcheuse tendance à vouloir se croiser…

— Pourquoi, bredouilla Black, pourquoi les *Moon Beasts*, pourquoi les Allemands, le Klan? Qu'est-ce que vous voulez?

— Ce que l'on veut? Mais le pouvoir, l'Anglais! Le pouvoir!

Puis il le lâcha d'un seul coup pour disparaître derrière les branchages à travers bruissements de feuilles et froissements de manteau.

Black se releva péniblement alors que Lupo, Capone, Yale et Maranzano arrivaient pour l'aider.

C'est Lupo qui le rattrapa lorsqu'il faillit tomber. Il le retint dans ses bras pour l'empêcher de se lancer dans les bois à corps perdu. Black était hors de lui. Jamais ne l'avaient-ils vu perturbé de la sorte. Il cria sa fureur aussi fort qu'il le put, afin qu'elle rejoignît cet ennemi insaisissable.

— Fenrirrrrrr!!!

46

Chicago, Illinois, États-Unis d'Amérique.
Le lundi 24 décembre 1923.

William s'éveilla en sursaut, réveillé par Capone qui s'inquiétait du sommeil agité de son ami.

— On te cherche partout, le *Brit*, le blâma-t-il. Putain, veux-tu bien me dire à quoi tu rêvais? Tu t'agitais dans le fond du fauteuil! Allez, descends et viens boire un coup avec nous. Ce sera bientôt minuit, et Noël!

— J'arrive, répondit Black encore un peu dans les vapes. Je vous rejoins tout de suite.

— Tu ferais mieux, blagua Capone en quittant la chambre de l'Anglais.

William n'avait pas le cœur à la fête. Pour tout dire, il commençait à avoir le mal du pays et l'envie de se retremper au cœur des vieilles pierres de l'Angleterre.

La quête qu'il poursuivait depuis des années n'avait plus aucun sens, et le cauchemar récurrent duquel Al Capone l'avait tiré quelques minutes plus tôt ne faisait que confirmer son impression. Encore et toujours, chaque fois où fatigue et pression se faisaient sentir, le visage implacable de Fenrir venait le hanter. Et ce qui enrageait Black par-dessus tout, c'était que lui, pourtant fort d'une assurance ferme et imperturbable, avait été confondu par ce *Moon Beast*, cette maudite bête de la Lune. Et comme si ce fait particulier ne pouvait trouver sa place dans sa capacité à accepter les choses qu'il ne pouvait pas changer, William y revenait sans cesse, de jour comme de nuit.

Il avait néanmoins tiré satisfaction de l'opération menée à l'automne

1919 contre le Ku Klux Klan. Les années avaient passé et lavé l'influente organisation, comme les vagues mourantes effacent les traces laissées dans le sable d'une plage. Un nouveau grand sorcier avait tiré profit de la mort de Simmons et tenait dorénavant les rênes du Klan. Son nom était Hiram Evans. Alors que seulement deux ans plus tôt le Klan avait compté plus de quatre millions de membres à travers les États-Unis, les scandales liés à son nouveau chef semblaient maintenant l'affaiblir. Les gens s'en prenaient à eux pendant les parades, dénonçant la corruption, les magouilles politiques, et bien sûr leur participation aux kidnappings et aux lynchages. Le déclin du Klan allait se poursuivre jusqu'à ce que l'organisation finisse par disparaître.

Fenrir avait depuis longtemps passé la frontière du Canada. Black y avait bien fait quelques incursions, profitant du trafic d'alcool causé par la prohibition pour planifier ses voyages. Puisqu'il se devait d'être discret en rapport avec ses activités illégales, il n'avait toutefois pu retrouver la trace de celui qui hantait toujours ses nuits de cauchemars.

Outre l'assassinat raté de Fenrir, la prohibition était devenue pour lui une raison supplémentaire de rentrer en Europe. Les conséquences de cette prohibition devinrent excessives. Mais pour les *bootleggers* qu'étaient Capone et les frères Genna, les affaires étaient d'or. Le crime organisé lié au marché noir de l'alcool connaissait un essor sans précédent et les profits étaient gigantesques. La contrebande se faisait grâce à des fournisseurs extérieurs : le whisky du Canada, le rhum des Caraïbes transitant par la Floride, ou le champagne français transitant par Saint-Pierre-et-Miquelon. Il s'agissait là d'une véritable industrie qui nécessitait beaucoup de travail et d'énergie.

En contrepartie, les agents fédéraux organisaient de spectaculaires opérations antialcool, éventrant les barriques à coups de hache sous le flash des photographes reporters et répandant leur précieux contenu dans les égouts.

William en avait assez de toutes ces magouilles qui allaient même jusqu'à causer de sévères frictions entre ceux qui étaient pourtant autrefois des amis. Le moment était peut-être venu pour lui de passer à autre chose. Si Fenrir s'était montré supérieur, c'est qu'il connaissait quelque chose que lui ignorait. Mieux valait alors, plutôt que de pourchasser Fenrir qui disparaissait comme un fantôme, chercher à découvrir ce secret capable de transformer l'homme. Il y était peut-être passé bien près en Éthiopie, mais ici, aux États-Unis, il s'en trouvait bien loin.

William avait rejoint le gang de Capone qui gérait maintenant sa propre entreprise criminelle à partir de l'Hawthorne Inn, un hôtel situé à Cicero, en banlieue de Chicago. Brillant organisateur, Capone avait réussi à instaurer une sorte de corruption organisée visant directement les autorités locales. Black n'avait jamais manqué de fric, de drogue, d'alcool ou de femmes. Capone ne lui refusait rien.

Il ne refuserait pas non plus de le laisser quitter le gang pour retourner en Grande-Bretagne. Il n'aurait qu'à choisir le bon moment. Mieux valait partir en bons termes pour le cas où un jour il serait nécessaire de revenir.

Black se rendit machinalement jusqu'à la salle de bain et coiffa ses longs cheveux qu'il attacha à la nuque. Il enfila son complet noir et sortit de ses appartements pour aller rejoindre le reste du gang qui s'apprêtait à fêter Noël.

Il ne put s'empêcher de sourire en entendant de loin les cris et les éclats de rire enthousiastes.

47

Chicago, Illinois, États-Unis d'Amérique.
Le samedi 12 janvier 1924.

L'occasion fut donnée à William en ce début d'année de convoquer Capone pour un tête-à-tête lorsqu'il reçut une lettre provenant d'Angleterre. Ulisse Maturi lui signifiait son désir de le voir rappliquer avant que Robinson ne passe de vie à trépas, ce dernier se trouvant depuis quelque temps fort mal en point. Black se sentit mal. Ou plutôt mal à l'aise.

Il n'avait pas revu le commandeur depuis un bon moment déjà et n'avait répondu à ses lettres au fil des ans que très sommairement. Il se demandait souvent pourquoi rien ne lui manquait de son pays natal. Excepté peut-être la beauté inégalable des paysages du pays de Galles. Parsemée de villages pittoresques et de châteaux dressés sur les collines, la région était sans pareille. Alors que sur la côte, les plages et les falaises offraient des panoramas saisissants sur la mer, dans les terres, les montagnes anciennes disputaient le terrain aux chutes et aux rivières. Autrefois, Black avait aimé aller se perdre dans cette région de la Grande-Bretagne.

Mais qu'en serait-il maintenant? Il ne savait plus trop quelle direction donner à sa vie. La vie opulente mais éphémère des gangsters américains lui paraissait de plus en plus pathétique. Ces hommes venus d'un même pays se retrouvaient à l'autre bout du monde pour s'entretuer. Tout cela n'avait aucun sens. L'homme portait bien la guerre partout où il allait. Mieux valait se tenir en retrait de tout ça et plutôt cultiver sa propre puissance. Seul.

Capone entra dans le bureau en coup de vent comme à son habitude. La

quantité innombrable de commerces, d'hommes, d'arnaques et de pots-de-vin qu'il avait à gérer dépassait l'entendement. Malgré tout, il demeurait accessible et généreux envers ses hommes. Il n'avait certes pas oublié Black qui avait été des premières heures de son ascension dans le crime organisé. Avec Lupo, Black avait assis les bases d'un solide contrôle – dicté par une bonne dose de terreur – parmi clients et trafiquants.

Le chef de gang prépara deux verres de whisky et en tendit un à Black.

— Dis-moi ce qui ne va pas, le questionna-t-il d'entrée de jeu en se laissant tomber dans son fauteuil.

— J'ai reçu une lettre de Grande-Bretagne, Al.

— Et alors? Ce n'est pas la première.

— Mon ancien patron est très malade. Il n'en a peut-être plus pour longtemps. Cet homme est mon mentor, tu comprends? Il m'a hébergé et m'a tout appris. Je dois retourner là-bas.

Capone prit une gorgée de whisky et observa Black attentivement. Le salopard mettait bien en pratique tout ce que l'Anglais lui avait enseigné. William sourit à cette pensée et but à son tour.

— Tu vas me trouver con, Will, hésita Capone, mais j'ai toujours eu l'impression que tu serais toujours là.

— Il n'y a rien d'éternel…

— Putain… tu comptes revenir?

— Peut-être bien. Je n'en sais trop rien. Je ne sais pas ce qui m'attend là-bas.

— Qu'est-ce que je peux dire? Je serais un salaud si je t'empêchais d'aller voir cet homme ou même de retourner dans ton pays.

— Ça, tu l'as dit…

Les deux hommes sourirent et trinquèrent.

— Tu vas me manquer, Al, ajouta Black.

— Foutu menteur d'Anglais…

Nouveaux sourires.

— Je compte partir le plus tôt possible, expliqua William. J'ai déjà réservé ma place sur le RMS *Olympic* qui quittera New York dans trois jours.

— Tu savais que je ne m'opposerais pas, n'est-ce pas?

— Et même si tu avais voulu t'y opposer, argua Black, crois-tu vraiment que tu aurais pu m'en empêcher?

— J'espère alors que ton vieux maître t'attendra, lui signifia Capone en

souriant.

— Je l'espère aussi.

— Je te ferai remettre un peu de fric par le comptable.

— Merci…

Ils discutèrent un bon moment en se remémorant quelques bons souvenirs et en faisant honneur à la bouteille de whisky. Ils se séparèrent d'accord sur une même conclusion : les hommes ne sont pas prisonniers de leur destin, ils sont plutôt prisonniers de leur esprit.

48

Southhampton, Grande-Bretagne.
Le mardi 22 janvier 1924.

William franchit avec une joie dissimulée les quelques mètres de la passerelle reliant le paquebot RMS *Olympic* de la compagnie britannique White Star au quai de débarquement des passagers du port de Southampton.

Les gens se tournaient sur son passage, impressionnés par la hauteur du personnage, son long manteau noir, sa chevelure abondante et ses lunettes aux verres teintés pour protéger ses yeux sensibles au soleil.

La ville de Londres était la plus peuplée du monde sous l'impulsion d'une industrialisation effrénée et du développement des chemins de fer, elle possédait un vaste réseau d'aqueduc et d'égout et même un métro depuis le milieu du XIX^{e} siècle. Par-dessus tout, elle étendait ses ramifications à travers tout le pays grâce à un efficace système de transport en commun composé de dizaines d'autobus Daimler. Et c'est ce moyen que William emprunta pour se rendre d'abord à Londres, puis jusque dans le Kent par la ligne de Canterbury.

Fourbu par ce voyage de quelques heures, il ne fut pas fâché de se dégourdir les jambes pour marcher jusqu'à *Druidstone*. Tout comme la première fois où il y avait mis les pieds bien des années auparavant, le manoir lui apparut derrière le muret et les grilles usées par le temps. Toutefois, l'allure des lieux avait bien changé depuis sa première visite. William se dit que la demeure à moitié en ruine devait nourrir bien des ragots dans les environs. Une partie de la façade était demeurée noircie

depuis l'incendie causé par Fenrir, et les volets de plusieurs fenêtres étaient clos comme si l'endroit était abandonné.

Pendant un moment, Black fut saisi d'un sentiment mêlé de colère, de déception et de honte. Il accéléra le pas, inquiet d'arriver trop tard et de se buter à une porte verrouillée.

La grande porte tourna néanmoins sur ses gonds et il s'inséra discrètement dans la demeure à la manière d'un cambrioleur. Il eut beau tendre l'oreille, le silence était complet. Il emprunta donc le grand escalier qui avait vu à la fois tant d'horreurs et de jours gais, décidé à se rendre à sa chambre qu'il avait désertée plus d'une fois. Lorsqu'il quitta la galerie pour entrer dans le corridor qui traversait l'étage de l'aile nord de bout en bout, il s'arrêta dans la pénombre et s'obligea à ne pas se retourner. Il n'entendit que le déclic familier d'un révolver qu'on amorce.

— Tu fais des progrès Ulisse, dit Black, mais je t'ai senti. Tu portes toujours cette eau de Cologne…

— Que veux-tu, je suis italien, et fidèle à mes racines.

— Pourquoi pointes-tu une arme sur ma tête?

— J'ai entendu du bruit et je ne savais pas que c'était toi.

— Alors puisque te voilà rassuré, tu peux peut-être baisser ton flingue…

Maturi s'exécuta et Black se retourna enfin. Il trouva son vieil ami plutôt vieilli et amaigri.

— Je suis heureux de te revoir William, dit enfin Ulisse en finissant par sourire.

L'autre qui n'avait pas aimé se faire recevoir de la sorte ne releva même pas la formule de bienvenue.

— Où est le patron? demanda-t-il plutôt à Maturi. Je veux le voir.

— Il n'est pas ici, qu'est-ce que tu crois? Il est à l'hôpital, à Canterbury.

— Je pourrai le voir demain?

— Oui, bien sûr, je t'y conduirai. Encore heureux que tu sois arrivé à temps…

Black releva tout juste la flèche qui lui était destinée.

— Qu'entends-tu par là au juste, Ulisse?

— Je veux dire que le patron n'en a plus pour longtemps, mon vieux. Et qu'il aurait peut-être mieux fallu que tu restes ici avec nous plutôt que de te pousser en Amérique pour poursuivre tes chimères.

Black n'aimait décidément pas la direction que prenait la conversation.

Après le voyage qu'il venait de se taper, il aurait pu s'en passer. L'attitude paternaliste de Maturi commençait à l'agacer. En même temps, il comprenait que l'autre puisse être affecté par l'état du commandeur. Il choisit tout de même de le remettre à sa place.

— Écoute bien, « mon vieux », fit-il d'une façon si univoque que Maturi en eut des frissons, la chimère que j'ai poursuivie a brûlé la moitié du manoir, égorgé Imogen et presque tué le commandeur, pendant que moi je me faisais ramener au sol par les Boches et que toi, tu n'étais pas là. Alors fais un peu attention à tes remarques ironiques…

Maturi sembla plus troublé qu'insulté. Black le sentit sous le choc mais fut incapable de dire lequel.

— Pardonne-moi, Will, fit Ulisse, oublie ce que j'ai dit, je suis un peu à cran…

Black le toisa du regard et choisit de ne pas poursuivre en ce sens. Il ne s'imaginait certes pas subir pareille confrontation en rentrant au manoir. Le moment n'était pas à la dispute. Tout ce qui lui importait maintenant, c'était de revoir Robinson.

L'occasion lui en fut donnée tôt le lendemain alors qu'il demanda qu'Ulisse le conduise à Canterbury.

— Prête-moi les clés de ta voiture si tu préfères ne pas y aller, lui dit Black.

— Arrête un peu, répondit Maturi encore sur la défensive. J'y serais allé de toute façon.

Ils parcoururent la distance jusqu'à Canterbury sans grande conversation. Maturi ne songeait qu'à ce changement frappant chez William Black. Il ne le reconnaissait plus.

Une fois sur place, Black marcha d'un pas élastique à travers le stationnement, distançant quelque peu le géant italien qui tentait de le rattraper.

Il entra dans l'édifice comme un conquérant qui passe les portes d'une ville assiégée. Une infirmière se plaqua contre le mur en le voyant arriver à sa hauteur et le gardien dans le hall ne fit pas le moindre geste pour tenter

de l'arrêter. Il attendit là qu'Ulisse l'ait enfin rejoint.

— Conduis-moi à sa chambre, lui dit-il simplement.

L'autre s'exécuta et ils parvinrent après quelques minutes à la chambre du deuxième où était installé le commandeur.

Black s'agenouilla près de son lit et lui prit la main.

— Je suis là, monsieur, murmura-t-il à l'homme, qui tourna la tête vers lui.

Robinson sourit.

— Enfin, lui dit-il. Ramène-moi à *Druidstone*, William, car c'est là que je veux mourir.

Malgré les objections des médecins, Victor Robinson avait quitté l'hôpital de Canterbury pour retourner en son manoir. Il n'en avait plus pour longtemps et Black lui avait assuré qu'il demeurerait à ses côtés jusqu'à la fin. Maturi s'était contenté de l'aider, sans faire grand état de ce transfert significatif.

Une infirmière avait été payée par William pour venir chaque jour au manoir afin de veiller à ce que Robinson prenne ses médicaments et reçoive tous les soins nécessaires. Le salon fut transformé en chambre d'hôpital et le commandeur installé dans une grande chaise tressée, montée sur roues.

Au cours d'une soirée où il sentait que ses forces lui étaient rendues pour quelques heures, il décida de convoquer William à une longue conversation dans laquelle il lui livrerait quelques secrets encore bien gardés de lui seul. Maturi, se sentant quelque peu exclu, préféra les laisser seuls. Il enfila son manteau pour aller fumer un cigare à l'extérieur.

Installé dans son fauteuil roulant et bien emmitouflé dans une couverture de laine, il discourut pendant de longues minutes sur un sujet qu'il avait longtemps partagé avec William, celui des sciences occultes.

Black avait toujours été certain que le commandeur en savait plus qu'il n'en révélait au sujet de ces doctrines ou pratiques qui faisaient intervenir des forces mystérieuses. Le souvenir de Fenrir lui revint en mémoire, de plus en plus convaincu que cette secte des *Moon Beasts* agissait avec en son pouvoir des connaissances occultes que lui-même ne parvenait pas encore

tout à fait à maîtriser. La force de son esprit qui lui avait jusque-là maintes fois permis de se tirer de situations hasardeuses ne possédait pas le savoir, le doigté, ni la virtuosité d'un maître tel que Fenrir. Et la chance de s'approprier ce savoir avait peut-être filé justement à cause de lui et de son attaque du manoir, la nuit où Imogen avait sauvagement été tuée. Ce rappel lui était toujours douloureux, malgré le temps passé.

Le commandeur l'entretint donc de long en large des dangers associés à ce genre de recherche. Attirer à soi des énergies dont on ne connaissait même pas la provenance relevait selon lui du plus pur délire. Et celui qui souhaitait en arriver là devait avant tout apprendre à se protéger. Chose que William n'avait plus la patience d'expérimenter.

Robinson avoua donc à Black avoir trempé dans l'occultisme à un point tel que l'autre n'avait jamais soupçonné. Étonné des propos de son maître, Black en fut d'abord choqué, avant de choisir de l'écouter et de tenter d'en apprendre un peu plus.

Lorsque les premières lueurs de l'aurore vinrent enfin, Robinson lui fit sa plus grande révélation.

— Peut-être est-ce parce que je sens la fin toute proche, souligna le commandeur, que ma conscience me suggère de te révéler un secret et de te charger d'une toute dernière mission.

— Je vous écoute, répondit William installé sur le bout de sa chaise.

— Tu te souviens sûrement de nos discussions animées au sujet des livres noirs de l'alchimiste Henri Corneille Agrippa?

— Évidemment! Que ne donnerais-je pour en retrouver un!

— Justement. C'est de cela qu'il est question…

Robinson expliqua avec force détails comment il était parvenu au fil des ans à remonter la trace de l'un des fameux livres occultes réalisés au XVI^{e} siècle par le célèbre alchimiste. Parfois interrompu par une quinte de toux, le commandeur eut la patience de poursuivre son récit, et William, la patience de l'écouter jusqu'au bout.

— J'ai tout consigné dans un carnet réservé à cette fin, l'informa Robinson, qui se trouve dans la grande armoire où je range mes manuscrits. Tu finiras bien par le trouver. Mais que ce soit après ma mort! Je ne veux même pas être conscient de cela! Que Dieu me pardonne!

— Je le retrouverai, monsieur, fit William avec cette étincelle dans le regard qui inquiétait tant Robinson. S'il existe, pardieu, je le retrouverai et le

soumettrai!

— Non pas, William! s'étouffa encore le commandeur. Si je te donne les moyens de retrouver ce livre aux noirs secrets, ce n'est pas dans le but que tu le soumettes! Mais plutôt dans celui que tu le détruises!

— Vous délirez complètement, par tous les diables!

Black se leva d'un bond et se mit à tourner dans la pièce. Il était hors de question qu'il détruise quelque chose qui pourrait l'emmener encore plus loin sur l'océan des connaissances.

— Tout comme Corneille Agrippa, continua Robinson, je m'en suis toujours tenu à mes propres idéaux. Certains m'auront peut-être rejeté pour ça, mais, au moins, on ne m'aura jamais emprisonné.

— Je ne vous suis plus, monsieur! le coupa Black en se retournant vivement. Vous ne voulez pas révéler l'existence de ce livre aux hommes! Pire encore, vous me demandez de le détruire!

Robinson parut désolé. Non pas à cause de sa demande, mais plutôt à cause de la réaction de celui qu'il avait toujours considéré comme un fils.

— Ta réaction indique clairement et sans équivoque où se situent tes ambitions, William. Jamais je n'aurais dû m'ouvrir à toi sur ce sujet. J'ai bien inutilement espéré ton aide pour soutirer l'*Agrippa* aux hommes. Mais tu ne partages pas mes vues… Je regrette maintenant de m'être ouvert et d'avoir semé en toi ce mauvais grain. Il n'en sortira jamais de bon pain! Quand je serai mort, *Druidstone* t'appartiendra avec tout ce qui me reste. Consacre ton énergie à reconstruire et à refaire ta vie! Ne la gaspille pas en vain…

Black se passa les mains dans les cheveux. Il dégageait tant de retenue et de frustration que Robinson pouvait le sentir jusque sous sa couverture de laine.

De l'autre côté du mur, au-delà de la porte ouverte, Ulisse Maturi qui écoutait sans se faire voir le ressentit lui aussi.

49

Canterbury, comté de Kent, Grande-Bretagne.
Le samedi 9 février 1924.

Le temps maussade et pluvieux n'avait pas manqué d'être au rendez-vous pour l'enterrement de Victor Robinson, au fond d'un vieux cimetière catholique de Kingsmead Road, à Canterbury.

Portant tous deux l'épinglette représentant l'emblème de la défunte organisation Mercenarius, Ulisse et William secouèrent leurs parapluies avant de les refermer. Ils s'engouffrèrent aussitôt après dans la Frazer-Nash de Maturi. Black pesta contre l'Italien qui conduisait toujours des voitures sport où l'on était un peu à l'étroit. Faisant fi des commentaires de son passager, Ulisse démarra en direction du bureau du notaire qui voulait rencontrer les deux hommes.

Après la mort de Robinson, William n'avait pas perdu de temps pour fouiller la petite bibliothèque personnelle du commandeur. De la grande armoire où l'homme rangeait ses dossiers, il avait extirpé un coffret métallique qu'il avait forcé avant d'y découvrir le fameux journal de recherches sur les livres noirs associés à Henri Corneille Agrippa. Il avait feuilleté nerveusement le livre, cherchant l'information tant convoitée; celle qui révélait la piste d'un de ces livres cachés. Fait intéressant, la légende et la superstition voulaient que ces livres fussent conservés enchaînés et suspendus afin de limiter leur mauvaise influence.

Le notaire, une vieille connaissance du commandeur, leur avait déjà fait lecture du testament quelques jours auparavant. Alors que seulement

quelques objets avaient été cédés à Ulisse, William héritait de son côté non seulement du manoir mais de la majeure partie de l'argent restant. Maturi ne fit aucune remarque et n'exprima pas la moindre déception. Il parut toutefois étonné lorsque le notaire tira de l'un de ses tiroirs une grande enveloppe qu'il descella aussitôt. Il en extirpa une note manuscrite ainsi que deux petites enveloppes scellées, chacune marquée du nom des deux hommes assis devant lui.

Puis il lut :

Devant le feu de la cheminée et un whisky bien chambré,

Ces deux lettres ensemble vous décachetterez et vous lirez.

Alors enfin vous comprendrez.

Les deux hommes s'observèrent un moment, interloqués.

Le notaire étendit la note sur le bureau afin qu'ils puissent tous deux la consulter.

— Je vous remets donc les deux enveloppes, messieurs, dit le notaire. Je vous le répète, la note spécifie que vous devez ensemble ouvrir les enveloppes, devant la cheminée avec whisky en main. C'est donc ici que mon travail s'achève. Je vous souhaite, malgré ces tristes circonstances, une bonne fin de journée.

Ils serrèrent la main de l'homme et quittèrent son bureau sans plus de cérémonie.

Car, de ce fait, ils en avaient une à préparer.

Maturi avait relancé le feu dans la cheminée. La soirée serait froide sans aucun doute et le feu, tout comme le whisky, réchaufferait les corps.

Black était dans sa chambre et avait tassé les quelques vêtements et autres objets qui traînaient dans son armoire. Le grand meuble de rangement s'encastrait dans le mur de pierre et seuls les battants en bois empiétaient dans la pièce. Il chercha de la main tout au fond de l'armoire la pierre sans mortier qui pouvait être retirée pour donner accès à une cavité dans l'épais mur. Il mit peu de temps à la repérer et à toucher du bout des doigts l'objet de sa recherche.

Retirant la main avec une infinie précaution, il reconnut l'ampoule

métallique. Elle affichait certes une certaine oxydation de surface mais, plus encore, elle comportait les restes de ce poison mortel tiré de *Phyllobates terribilis*, cette petite grenouille à l'allure innocente capable de tuer jusqu'à vingt hommes. Cela faisait dix ans maintenant qu'il avait effectué ce voyage à Sarajevo pour le compte de Mercenarius. Leur mission qui avait été de protéger l'archiduc d'Autriche-Hongrie avait lamentablement échoué, provoquant du coup un enchaînement d'événements qui avaient conduit à la Grande Guerre mondiale. C'était là qu'il avait croisé le fer avec Aaron Huber pour la première fois et c'était là qu'il s'était procuré le dangereux poison.

Il observa attentivement l'ampoule qui lui sembla solide et surtout étanche. Puis il la fourra dans sa poche.

Un sentiment hostile et indéfinissable l'envahissait.

William entra dans le salon et découvrit avec bonheur que l'odeur d'humidité fétide semblait avoir laissé la place à un air plus chaud et sec grâce à la grande cheminée. Il sortit deux verres du cabinet et versa le whisky. Ulisse entra à son tour et remonta le gramophone pour faire jouer de la musique. Il lança la table tournante et déposa avec soin l'aiguille sur le disque. William reconnut la voix de Caruso dès les premières notes.

— Le *Nessun dorma* par Caruso? s'enquit-il.

Les mots d'italien se traduisaient d'eux-mêmes dans son esprit. Il avait passé tant de temps avec des Italiens qu'il possédait assez bien la langue.

— Une version allongée, confirma Maturi. J'adore ce type. C'est sans contredit le plus grand chanteur d'opéra de tous les temps.

— Tu dis ça parce qu'il est italien… ou parce qu'il est mort…

Ils s'installèrent de chaque côté de la table basse et trinquèrent sans dire un mot. Il n'y avait rien à célébrer.

— On y va?

— Tu es toujours aussi curieux, constata Black.

— Ne me dis pas que tu n'as pas envie de savoir ce que le commandeur a encore manigancé?

— J'avoue que je le suis sûrement tout autant que toi.

— Alors, allons-y…

Ulisse tira l'enveloppe de la poche interne de sa veste. William constata du coup qu'il était armé. Lui-même avait laissé son arme à l'étage, et ne portait qu'une simple chemise de coton. Ce sentiment persistant et malsain qui l'emplissait d'inquiétude commençait à lui peser. Il sortit à son tour la petite enveloppe de sa poche de chemise.

Puis, ensemble, ils rompirent les sceaux pour lire en silence une courte citation leur étant destinée.

William ne comprit pas tout de suite la signification de ce qu'il lut.

Pour un traître, point de pardon.

Son esprit se mit à fonctionner à toute vitesse lorsqu'il leva les yeux vers Maturi. Ce dernier était blanc, livide, et continuait de fixer bêtement le papier. Son pouls s'accélérait assurément tout comme sa respiration qui devenait à peine haletante.

Il ne fallut qu'une seconde.

Au moment où il jetait la note et passait la main sous sa veste pour atteindre son révolver, William plongea littéralement par-dessus la table pour le jeter au sol en faisant basculer le fauteuil. Il saisit le poignet qui tenait le révolver et Maturi tira deux coups accidentellement. Les boiseries de la bibliothèque volèrent en éclats et retombèrent sur le gramophone dont Maturi avait heureusement fermé le couvercle. Enrico Caruso continuait de chanter son *Nessun dorma* pendant que les deux hommes roulaient sur le sol, luttant pour l'arme.

— Mais qu'est-ce qui te prend, espèce de cinglé? ragea Black en tentant de faire sauter le révolver de la main d'Ulisse.

— Tu ne peux pas comprendre, força l'autre, il est trop tard, je n'ai pas le choix!

Un troisième coup de feu retentit, se logeant directement au fond de la cheminée et provoquant une gerbe d'étincelles.

William frappait du coude, mais Ulisse était fort et supportait les impacts. L'Anglais finit par se retrouver en position de faiblesse, couché au sol alors que l'autre tentait de faire pivoter le canon du révolver vers sa figure. Une autre balle percuta le plancher à gauche de la tête de Black, qui parvint tout de suite après à asséner un coup de genou dans l'entrejambe de son adversaire. L'Italien roula sur le côté, terrassé par la douleur, mais il pointa son arme vers William qui passait déjà la porte du salon. Maturi tira deux fois et ne réussit qu'à briser les boiseries formant le cadre. Ses yeux

s'écarquillèrent lorsqu'il le vit revenir en courant pour lui foncer dessus.

— Ton arme est vide! cria William en lui rentrant dedans pour l'écraser brutalement contre le mur au fond de la pièce.

Le disque sauta un sillon sous le choc.

Black recula lentement alors que Maturi glissait au plancher.

Mon secret se terre au fond de moi, nul ne connaît mon nom! s'égosillait Caruso en italien.

— Pourquoi nous as-tu trahis, Ulisse? aboya Black hors de lui. Je ne pouvais pas y croire! Tu étais comme un frère, espèce de salaud! Robinson avait confiance en toi, il t'a logé, nourri, payé! Il m'avait averti!

Maturi se relevait péniblement en se frottant les côtes.

— De quoi ce vieil illuminé t'avait-il averti… putain, Will, tu m'as brisé une côte…

— La nuit où Fenrir a tout saccagé! Robinson l'a entendu faire allusion à un « Rital »! Cela ne pouvait qu'être toi! Bon sang, je refusais d'y penser jusqu'à tout à l'heure! Cette idée n'avait aucun sens… Mais ces foutues *Moon Beasts* savaient exactement où chercher. Et les Allemands qui nous ont interceptés en plein vol, Ash et moi! Ils ne pouvaient savoir que nous passerions là. C'est toi qui nous as trahis!

Sous l'emprise d'une colère aveugle, William s'approcha pour le frapper de nouveau, mais Ulisse bloqua le coup et l'agrippa par les cheveux pour le ramener au sol. William tomba à genoux et le frappa dans les côtes pour lui faire lâcher prise. L'autre hurla de douleur sous le coup bien porté.

Black quitta encore une fois le salon et se rua vers le hall puis dans le grand escalier sous les vers coulants et harmonieux chantés par Caruso.

Mais mon mystère reste scellé en moi! Nul ne connaît mon nom!

Ulisse se lança à sa poursuite en se tenant les côtes. En lui aussi la colère prenait des proportions démesurées, lui faisant perdre toute humanité.

William courut jusque dans sa chambre. Il ouvrit l'armoire et s'empara du Colt 1900 décoloré par le temps. Puis il pensa à la fiole de poison dans sa poche. Quelle pouvait bien être la plus horrible façon de mourir? Une balle dans la tête? Non, trop rapide. Le poison du phyllobate terrible? Ah ça, oui, par contre! Là on ne se trompait pas!

— William! hurla Maturi dans l'escalier. Laisse-moi t'expliquer!

Black jeta le gros Colt au fond de l'armoire. Le poison ferait très bien l'affaire.

— Le commandeur… le commandeur voulait à tout prix démontrer les erreurs théologiques de la Bible! couina encore Maturi dont la voix se rapprochait. Il ne comprenait pas que s'il avait prouvé l'existence d'une race s'étant établie ici bien avant ce qui nous est enseigné, le temple de la religion catholique en aurait été ébranlé! C'est… c'est un cardinal qui m'a convaincu… et le Vatican sait parfois se montrer très convaincant!

La petite citation écrite par Robinson lui revint en mémoire.

Pour un traître, point de pardon.

William rempocha la fiole. Au pied de son lit se trouvait encore sa trousse de médecin. Il détailla rapidement la chambre pour réaliser que rien ici n'avait bougé depuis son départ. Ce qui lui fit regretter Robinson encore plus.

Il marcha dans le corridor à la rencontre de Maturi. Instinctivement, l'autre recula de quelques pas, comme repoussé par la seule fureur de Black.

— Tout ce qui est arrivé est de ta faute! lui lança-t-il à la figure. Tout! De la destruction de Mercenarius et de ce manoir, jusqu'à la mort d'Imogen et du commandeur, ainsi que mes années de captivité en Allemagne. J'ai risqué ma vie pour retrouver l'essence d'une civilisation perdue et, à cause de toi, Fenrir m'a volé l'accès à ces connaissances. Dire que pendant des années tu as renseigné les *Moon Beasts*, les pires ennemis que ce monde puisse connaître… Tu n'es qu'un sale fils de pute! Un lâche! Et tout ça pour la doctrine d'une religion!

— Comment est-ce que je pouvais savoir que tout finirait ainsi? Je crois en Dieu, tout comme des millions de chrétiens dans le monde, et je ne pouvais laisser Victor Robinson poursuivre ses études sur les sciences occultes, pas plus qu'il ne fallait que l'existence d'une autre civilisation ayant vécu avant nous soit dévoilée à la face du monde!

Black aperçut la petite épinglette sur le revers du veston déchiré de Maturi. L'emblème de Mercenarius. Le glaive et la couronne d'épines. Et sa devise…

Par la nécessité de la cause…

— Comment oses-tu seulement porter cette épinglette? fulmina William. Tu n'en as jamais été digne!

Black se rua vers Maturi avec tant de conviction que l'autre se sentit illusoirement frappé avant même que l'Anglais ne fût sur lui. Ils luttèrent à l'entrée du corridor et échangèrent quelques coups, se déplaçant jusque sur

la galerie dominant le hall d'entrée du manoir. William saisit Ulisse à la gorge et le poussa contre l'antique balustrade de pierres qui, sous le choc, céda. Se dégageant tout juste, William chuta au sol et parvint à s'accrocher au rebord. Ulisse, lui, tomba de l'étage et alla lourdement s'écraser avec les débris sur le sol dallé.

En cherchant à reprendre son souffle, William entendit Caruso qui, du gramophone ralentissant, s'époumonait pour conclure son *Nessun dorma*.

À l'aube je vaincrai! Je vaincrai!

William s'agenouilla aux côtés du corps de Maturi.

— William, lui dit-il, je ne peux plus bouger, qu'est-ce qui m'arrive?

Black procéda à un examen sommaire de la situation. Ulisse reposait sur l'un des balustres, ces colonnettes de forme renflée qui composent la balustrade en supportant la tablette à hauteur d'appui. Sa colonne vertébrale avait probablement été fracturée, causant du même coup une lésion de la moelle épinière. L'odeur qui suivit confirma le diagnostic de Black. Maturi n'avait plus le contrôle de ses sphincters. Il expliqua la situation avec tout le sérieux que sa profession de médecin demandait.

— Tu… Tu vas m'aider William! Tu es médecin! Tu peux sûrement faire quelque chose.

Black se releva lentement.

— Je vais revenir, lui dit-il en le montrant du doigt. Ne t'en va pas surtout!

Black grimpa les marches deux par deux et revint vite avec son sac de médecin.

Il considéra de haut l'homme dorénavant infirme avec une froideur capable de flanquer la trouille à un épouvantail.

— Tu sais quoi faire n'est-ce pas, Will? Tu vas m'aider? Tu ne me laisseras pas tomber puisque tu as apporté ton sac…

— Pour te laisser tomber, Ulisse, je ne sais trop, ironisa Black, je crois que c'est déjà fait et je peux te dire que tu es vraiment mal tombé. Malgré tout, je crois que même une tétraplégie serait encore trop peu payer pour tout ce que tu as fait. Alors je vais voir ce que je peux faire. Tu veux que je te

remette Caruso?

Maturi se sentait de plus en plus mal et cette façon d'être de Black lui donnait la frousse. Ce dernier ouvrit son sac et prépara une injection soporifique.

— La drogue est sans doute périmée, lui dit-il, mais elle agira sûrement quand même. Elle mettra peut-être juste un peu plus de temps.

— C'est pour la douleur, William? J'ai mal au cou et à la tête…

— À vrai dire non, expliqua Black en procédant à l'injection. Ce n'est pas pour la douleur. C'est simplement un soporifique qui agira comme anesthésiant général pour l'opération que je vais te faire.

— L'op… opération?

— Oui. Je vais me hâter de te l'expliquer avant que tu ne t'endormes. Tu vois, Ulisse, afin que plus jamais tu ne puisses écouter aux portes, je vais procéder à une perforation tympanique sur tes deux oreilles dans le but de te rendre sourd. Eh oui, je vais trancher cette fine membrane dans ton conduit auditif avec ce minuscule instrument.

— Non, William, le supplia Maturi, c'est de la folie, tu ne peux pas me faire ça…

— Ensuite, pour que tu puisses toujours garder un secret, je procéderai à une glossotomie, poursuivit Black sans tenir compte des objections de sa victime.

— Glosso…

— Une glossotomie. C'est ni plus ni moins l'ablation de la langue…

— Nonnnn! Tu ne peux pas faire ça! Tu es fou à lier!

— Allons, calme-toi et laisse la drogue agir. C'est à cause de la glossotomie que je dois t'endormir. Sinon il me serait impossible d'opérer adéquatement. Quand tu te réveilleras tout sera fini.

— Je t'en prie Will, plaida encore Maturi, au nom de notre amitié et de tout ce que nous avons traversé…

— Ah, j'oubliais, Ulisse! Je vais au moins te laisser la vue. Oh, j'aurais pu tout aussi bien procéder par le fait même à une double énucléation et te retirer délicatement les deux yeux de leurs orbites, mais comme tu peux le deviner cela te rendrait aveugle, et par conséquent tu ne pourrais plus voir le regard fuyant et dédaigneux des gens, ou même la pitié et l'horreur que suscitera ton triste état.

— Tu es… Tu es un épouvantable monstre, Black… N'as-tu donc aucune

pitié?

— Pas la moindre…

— Alors que le Diable t'ouvre toutes grandes les portes de l'enfer…

— Ne mêle pas le Diable à notre histoire, il n'y est pour rien. C'est plutôt pour Dieu que tu as commis tous ces méfaits…

La drogue commençait enfin à faire son effet et Maturi se mit à tourner de l'œil.

— Je veillerai aussi à concocter une belle histoire pour les services de police, se targua Black. Et puisqu'ils étaient si près du commandeur et qu'ils vous connaissaient des ennemis, ils n'auront aucun mal à croire ce que je leur raconterai. Ta famille trouvera sûrement une excellente maison où tu pourras être interné jusqu'à la fin de tes jours. Tu auras suffisamment de temps pour réfléchir. Et qui sait? Peut-être est-ce que je pourrai te rendre visite!

— William, je t'en supplie, le pria Maturi, tu ne peux pas me faire ça! C'est inhumain!

Mais Black s'éloignait déjà, attendant que la drogue fasse son effet.

— Nous pouvons sûrement trouver un arrangement, un accord… Si tu m'aides, je te ferai avoir de l'argent, beaucoup d'argent!

— Je n'ai que faire de l'argent…

— Évidemment, Robinson t'a tout laissé! Mais moi aussi je vivais ici! Et j'y étais bien avant toi! C'est moi qui aurais dû hériter de tout et non toi! Espèce de bâtard… Meurtrier… Assassin…

William entra dans le salon et se dirigea vers la table. L'enveloppe qu'Ulisse avait ouverte un peu plus tôt s'y trouvait toujours. Quant à la note, elle traînait sur le sol un peu plus loin. Il la ramassa.

Maturi avait eu raison de pâlir en lisant la citation choisie par Robinson.

Consolons-nous des traîtres, en pensant qu'eux aussi se trahissent…

Un sourire fielleux se dessina sur son visage alors qu'il empochait la lettre puis remontait le gramophone. Il retourna le disque pour écouter l'autre face, lança la machine et déposa l'aiguille sur le premier sillon. La voix de Caruso résonna à nouveau entre les murs de *Druidstone*.

William écarta les bras et leva les yeux au ciel, animé d'une morbide satisfaction.

La voix du ténor serait tout à fait appropriée pendant les chirurgies qu'il s'apprêtait à faire.

Il chercha au fond de sa poche la petite boîte à priser qu'il savait pratiquement pleine.

Sa main se devait d'être sûre. La cocaïne l'assisterait.

50

Eastbourne, Sussex, Grande-Bretagne.
Le jeudi 3 avril 1924.

William arpentait d'un pas allègre les trottoirs de la superbe ville d'Eastbourne, bien située sur la côte sud de l'Angleterre et abritée par de hautes falaises de craie. La cité conservait toujours ses allures de station balnéaire victorienne avec tout d'abord sa fameuse plage de galets mais aussi ses théâtres et ses parcs.

Black chercha l'ombre pour s'allumer une cigarette. Ses verres teintés lui permettaient d'observer les femmes sans être démasqué. Et grâce au printemps hâtif et au week-end qui approchait, il y en avait beaucoup.

Il avait mis quelques semaines à régler les détails sur la prise de possession de *Druidstone*. Plus ardue encore avait été sa mise en scène théâtrale afin de faire passer le pauvre Ulisse pour victime de quelque organisation occulte n'ayant pas apprécié son incursion dans leurs affaires. Les choses avaient fini par rentrer dans l'ordre et Maturi, qui n'avait plus que ses yeux pour s'exprimer, ne se fit jamais comprendre lorsque Black l'embrassa et le serra dans ses bras devant une chambre pleine.

Le montant d'argent que lui avait laissé Robinson après son décès avait eu de quoi le surprendre. Une bonne partie de cette somme reposait en coupures diverses dans un coffret de sûreté de la banque Barclays à Canterbury. Cela lui avait permis de devancer son désir de reprendre la route.

Après avoir installé au manoir un vieux couple qu'il connaissait depuis

longtemps et en qui il avait confiance, il avait quitté le Kent pour les rivages ensoleillés des South Downs. Car c'est là que, selon les indications laissées par le commandeur dans son carnet, se trouvait une famille gardienne de l'un de ces fameux livres noirs que les initiés nommaient simplement *Agrippa*.

Black était descendu à l'hôtel Trinity et avait mis quatre jours sans se presser pour retrouver, à l'extérieur de la ville, la maison ancestrale de la famille Dwyer. Il avait bien pris le temps d'étudier les moindres faits et gestes de ses habitants afin de choisir le moment idéal pour investir les lieux.

Et ce moment propice venait tout juste de se présenter, alors qu'il ne restait dehors qu'un vieillard goûtant au soleil près d'un abreuvoir à bêtes.

Il surprit l'homme qui ne l'avait pas entendu venir. Le vieillard resserra son emprise sur le bâton qui lui servait de canne et fixa Black droit dans les yeux, le défiant presque.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous, jeune homme? lui demanda-t-il plutôt qu'un salut d'usage.

Black retira ses lunettes teintées et gratifia le vieil homme de l'un de ses sourires les plus inquiétants.

— Je cherche un dénommé Morris Dwyer, dit-il en toute vérité.

— Vous arrivez un peu tard, lui dit le vieux en détournant le regard. Il est mort voilà un peu plus de huit ans.

Premier imprévu à survenir. Il fallait tout de même s'y attendre.

— Voilà qui est contrariant, avoua Black, mais peut-être accepterez-vous de m'aider.

— Si cela se peut…

— Pardonnez-moi, j'en oublie les bonnes manières. Je me nomme Black. William Black. Je viens du Kent.

— Vous me semblez quelqu'un qui arrive de bien plus loin! Je suis Earl Dwyer. Morris était mon cousin.

— Je vois…

Après avoir jeté un regard aux alentours pour s'assurer que personne ne se trouvait dans le coin, Black saisit le vieil homme par le col et le traîna à l'intérieur de la maison. Il le jeta sans ménagement sur un banc long appuyé contre le mur et approcha son visage tout près du sien afin que l'autre le comprenne bien.

— Le temps m'est compté et précieux, le prévint Black en resserrant sa

prise. Je ne compte pas me répandre en politesses ni prendre le thé avec toi. J'irai donc droit au but.

— Mais bon sang, que voulez-vous donc? s'énerva Dwyer qui commençait à paniquer face à cet énergumène inconciliable.

— Je veux le grand livre noir de Corneille Agrippa dont ta famille a la garde! Dis-moi immédiatement où il est!

Le vieillard s'énerva aussitôt sous la poigne solide de Black. Le regard de l'inconnu le terrorisait de plus en plus et son haleine âcre le poussait à tenter de se libérer de son emprise pour pouvoir respirer librement.

— Je… Je ne sais pas de quoi vous parlez, tenta-t-il sans trop réfléchir.

— Mauvaise réponse!

Black saisit la gorge du vieillard à deux mains et, d'un geste brutal, lui écrasa la tête contre le mur. Il s'approcha de nouveau pour le vriller de ses yeux noirs et perçants.

— Je vais donc reformuler ma question, lui signifia William, et j'exigerai une réponse claire et précise. Où est le livre noir?

Dwyer sombrait sous l'emprise de son tortionnaire comme un navire en perdition au milieu d'une tempête.

— Le livre, dit-il enfin, n'est plus ici. Il n'est plus en Angleterre.

— Que veux-tu dire, vieillard? le secoua Black. Explique-toi!

— Il y a de cela bien longtemps, mon grand-père l'apporta en Amérique afin d'en débarrasser notre famille. Même si son exil lui permit de protéger son entourage, mon ancêtre ne parvint jamais à détruire le livre. Tout comme il l'avait fait auparavant, il fut contraint de conserver le grand livre enchaîné et suspendu à une poutre.

— Mais comment peux-tu être sûr de ce que tu avances?

— Je suis né là-bas, donc je sais. Mon cousin Alex en devint à son tour le gardien, mais il trouva le moyen de s'en défaire. Mon frère et moi l'avons aidé dans cette tâche.

— Tu… Tu as vu le livre, vieillard? L'avez-vous détruit?

Black se sentait de plus en plus impatient. Il avait l'impression qu'encore une fois, l'accessibilité à ces connaissances empiriques du passé lui glissait entre les doigts.

— Non! répondit soudain Dwyer. Nous ne pouvions le détruire! Nous l'avons enfermé là où il ne pourra plus nuire, là où personne ne pourra jamais le retrouver.

— Excepté moi, bien sûr… Dis-moi où il se trouve!

Black appuya sa paume contre la cage thoracique du vieil homme, provoquant un indéfinissable malaise chez ce dernier. La respiration d'Earl Dwyer devenait de plus en plus lourde et oppressée. William enfonçait ses doigts entre les côtes de sa victime en continuant d'appuyer fortement. L'autre n'arrivait plus à trouver la force de se défendre et glissait dans l'abandon le plus complet. Jamais n'aurait-il songé que l'on puisse ainsi lui arracher le secret de l'emplacement du livre enchaîné.

— Si tu t'entêtes, l'avertit Black, non seulement je te tuerai mais j'éliminerai aussi ta famille et je brûlerai cette maison afin d'effacer toute trace de votre passage sur cette terre.

Dwyer retint son souffle un instant, perturbé par l'absolue menace. Sa bouche était ouverte et ses yeux fixaient Black en une ultime supplication.

— N'en faites rien, bredouilla le vulnérable vieillard, je vous dirai tout ce que vous voulez savoir…

ÉPILOGUE

Salaberry-de-Valleyfield, Québec, Canada.
Le mercredi 6 mai 1925.

Ordonné prêtre en 1912, missionnaire itinérant, citoyen du monde et à ses heures enseignant qualifié, Édouard Laberge passa la porte de l'évêché du diocèse de Valleyfield, situé au 11, rue de l'Église.

Reçu par un jeune clerc à l'allure mesurée dont la loyauté à l'évêque était sans borne, il fut aussitôt conduit au bureau de Son Excellence. Ce dernier le reçut avec toutes les marques de respect dévolues à ses affectations passées.

— Je t'en prie, prends place, Édouard, fit le cardinal Rouleau en lui indiquant un siège.

— Merci, Monseigneur.

— Tu te demandes certainement pourquoi je t'ai fait venir ici ce matin.

— Je ne me suis jamais caché d'être curieux comme un pot de chambre, Monseigneur.

Ils sourirent tous les deux.

— Plus sérieusement, continua le cardinal, j'ai reçu hier en catastrophe un certain Siméon Morin, prêtre en charge d'une petite paroisse à quelques lieues d'ici nommée Sainte-Clotilde.

— Pourquoi en catastrophe?

— C'est qu'il a été sauvé *in extremis* d'une meute de loups enragés qui l'ont poursuivi sur une bonne distance. Son cheval a été égorgé par les bêtes tandis que le pauvre homme parvenait à se hisser sur la structure d'un pont pour échapper à la mort. Le cantonnier de la région, qui habite juste en face, est venu à son secours et a dispersé les loups à coups de fusil.

— Voilà qui est bien étrange en effet, pensa Laberge. Je me demande pourquoi ces loups se sont attaqués à quelqu'un sur une route et, de surcroît, près d'un village.

— J'ai parlé à Siméon Morin jusqu'à tard hier soir. Le pauvre était secoué. Il m'a raconté que, juste avant, il s'était rendu dans un rang afin de rencontrer un docteur anglais nouvellement installé dans le coin avec qui il avait eu un quiproquo. Ce qu'il a vu là-bas lui a scié les jambes.

— Bon sang, qu'a-t-il donc vu de si terrible?

— Juste avant d'être chassé des lieux par le docteur en question, Morin affirme avoir vu par une fenêtre un très grand livre, entièrement noir, enchaîné et suspendu à la charpente du toit. Des dizaines de bougies étaient allumées tout autour. Il affirme que le gros livre enchaîné se balançait et vibrait, comme doté d'une vie propre et essayant de s'arracher à ses chaînes.

Un silence s'installa entre les deux hommes, comme pour donner à Laberge le temps d'assimiler ce qu'il venait d'entendre.

— Voilà une histoire qui sent le soufre, dit-il en souriant, mais êtes-vous certain de pouvoir prêter foi aux paroles de ce prêtre?

— Je le connais depuis longtemps et je ne vois pas pourquoi il aurait inventé toute cette histoire. De plus, le cantonnier est aussi un témoin important. N'eût été son courage et son intervention, Siméon Morin serait mort à l'heure qu'il est.

— Alors, qu'attendez-vous de moi, Monseigneur?

— Toute cette histoire ne me dit rien qui vaille, jugea l'évêque. Je veux que tu prennes en charge pour un certain temps la paroisse de Sainte-Clotilde et que tu remplaces Siméon Morin.

— Mais…

— Nous le rencontrerons ensemble tout à l'heure pour lui expliquer le sérieux de la situation.

— Mais…

— Il n'y a pas de mais qui tienne, Édouard. Les gens de cette communauté sont peut-être en danger! Il faut tirer cette affaire au clair au plus vite! Siméon comprendra. Il te donnera tous les détails et te présentera à ses fidèles. Surtout au cantonnier, qui pourrait se révéler un allié non négligeable.

— Vous avez dit que le type était docteur? Un médecin?

— C'est exact. Il a paraît-il un fort accent britannique.

— On connaît son nom?

L'évêque jeta un coup d'œil sur ses notes prises la veille pendant sa discussion avec le prêtre réfugié.

— Son nom est Black. William Black.

NOTES

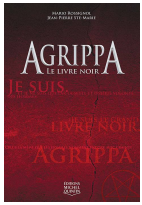
1. « Acte [considéré comme justifiant une déclaration] de guerre » (latin).
2. « Armée » (zoulou).
3. *Muthi* noir : Magie noire des Zoulous, pratiquée avec des potions à consommer qui peuvent apporter mort ou maladies.
4. *Iklwa* : arme d'hast à la hampe raccourcie et à large lame.
5. Volumen : ensemble de feuilles cousues les unes aux autres et formant un rouleau.
6. Ce site archéologique se trouve en Irak.
7. « J'aurais aimé être là » (italien).
8. À cette époque, placer le cadavre d'une victime dans un baril était une méthode couramment utilisée par la Mafia dans ses assassinats aux États-Unis. Les découvertes macabres de tels tonneaux ont grandement inquiété l'opinion américaine dans les années 1900, à propos de l'existence de la Mafia.
9. « Va au diable, fils de pute! » (italien).
10. « Pieuvre » (italien).
11. Après avoir été homme politique, député et chef de parti, Jean Jaurès fonda le quotidien *L'Humanité* qu'il dirigea jusqu'à sa mort. Il utilisa son journal pour accélérer l'unité socialiste. Inquiet de la montée du nationalisme et les rivalités entre les grandes puissances, il lutta contre la venue de la guerre pendant les dix dernières années de sa vie.
12. La girya, aussi nommée *kettlebell*, est un poids massif de 16, 24 ou 32 kg avec une poignée en forme d'arc fermé. Cet objet est utilisé dans un sport nommé *girevoy*. La girya était déjà employée dans la Grèce antique pour le développement musculaire et les démonstrations de force olympiques.
13. Engen Sandow est le premier culturiste connu. Toute sa vie il chercha à reproduire l'idéal antique des statues grecques et romaines de héros mythologiques. Il fut, par cette exigence, le premier à définir la notion de sculpture du corps (*body building*), qui devint pour lui un objectif à part entière. Il mourut à Londres le 14 octobre 1925 à l'âge de 58 ans.
14. Le partage de l'Afrique désigne le processus de compétition territoriale entre les puissances européennes en Afrique, partie du mouvement général de colonisation de la fin du XIX^{e} siècle. Les principaux pays européens concernés étaient la France et le Royaume-Uni; l'Allemagne, l'Italie, le Portugal, la Belgique et l'Espagne y ont aussi participé mais de façon moins importante.

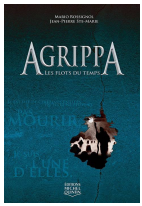
15. La Bayerische Motoren Werke, ou BMW, fut fondée le 7 mars 1916 par la fusion de deux entreprises de mécanique de Munich. Elle fut à l'origine un constructeur de moteurs d'avions, ce que rappelle le logo de la marque, une hélice en mouvement sur fond bleu et blanc symbolisant les couleurs de la Bavière.
16. La BMW Brutus est conservée au musée de Sinsheim, en Allemagne. Elle est toujours opérationnelle et sort régulièrement afin de participer à des concours ou à de grands rassemblements automobiles.
17. Le thaler de Marie-Thérèse était une pièce frappée dans de nombreux pays européens et utilisée dans le commerce international à partir de 1741. Il tenait son nom de l'archiduchesse d'Autriche et reine de Hongrie Marie-Thérèse I^re^ (1740-1780). Cette monnaie connut une grande diffusion et fut utilisée en Éthiopie jusqu'à son abolition en 1946. Fait intéressant, le mot *thaler* donna son nom au dollar américain.
18. La « transmission sans fil » ou « télégraphie sans fil », abrégée par le sigle TSF, est un mode de communication à distance utilisant des ondes électromagnétiques modulées comme vecteur.
19. Le plan du mental inférieur comprend par exemple les peurs, le stress, les phobies et les angoisses. Le plan du mental supérieur, quant à lui, inclut le développement des capacités sensorielles et extrasensorielles.
20. Le MI5, pour *Military Intelligence, section 5*, est le service de renseignements britannique, responsable de la sécurité intérieure du Royaume-Uni et du contre-espionnage.
21. Le Chemin des Dames se situe dans le département de l'Aisne entre Laon et Soissons, en France. Il fut un terrain d'affrontement dès 1914. Mais sa tragique réputation vient de l'offensive du printemps 1917, où les pertes françaises à elles seules sont évaluées à 187 000 hommes. Les pertes allemandes comptèrent environ 163 000 victimes.
22. Appelé depuis le *Red Summer*, l'été de 1919 vit éclater des émeutes dans 34 villes. Ces émeutes se poursuivirent jusqu'en automne et prirent fin le 1^er^ octobre avec le massacre d'Elaine, en Arkansas, où selon certains plusieurs centaines de Noirs perdirent la vie.

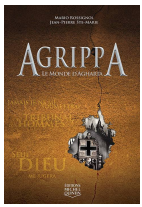
SUIVEZ LE PARCOURS DE

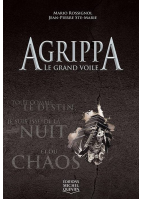
WILLIAM BLACK

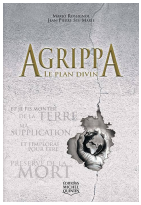
DANS LA SÉRIE AGRIPPA











AUSSI EN VENTE EN FORMAT POCHE